


FONDO PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI
B. Prov.
VIII
547
IBLIOTECA PROVINCIALE
rmadio XX
Palchetto 6
Num.° d' ordine 20 34416



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME SEIZIÈME.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

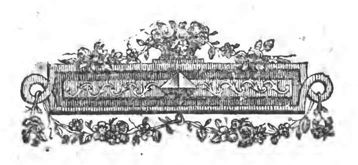
Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

TOME SEIZIÈME.



A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

LIVRE XII.
Histoire Naturelle des Antilles.

Histoire Naturelle.

QUELQUES OBSERVATIONS, dispersées dans nos articles, sur la température particuliere de chaque Isle, n'ôtent point au Lecteur le droit d'attendre un résumé plus étendu sur la nature générale du climat.

Histoire Naturelle.

Climat.

On sait que les Antilles, étant situées au-delà du Tropique du Cancer, appartiennent à la Zone Torride ; & que, dans cette partie du Globe Terrestre, qui a passé long-temps pour inhabitable, on ne connaît proprement que deux saisons, l'Eté & l'Hiver ; c'est-à-dire que, dans toute l'année, on ne peut trouver un temps auquel on puisse donner le nom de Printemps, ni celui d'Automne, parce qu'on y voit continuellement ce qui n'arrive en Europe que pendant ces deux saisons. L'Hiver & l'Eté même de ces régions sont fort différens de ceux de l'Europe, dans leurs causes comme dans leurs effets. C'est la présence du Soleil qui cause ici l'Eté ; là, c'est son éloignement ; & sa présence, au contraire, fait l'Hiver. Lorsque cet astre vient à s'éloigner de la Ligne & tire vers le Tropique du Capricorne, une expérience constante apprend que, jusqu'à son retour en-deçà de la Ligne, c'est-à-dire ordinairement depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril, l'air n'a presque point de nuages, & l'on y voit fort peu de vapeurs & d'exhalaisons. Il demeure si serein, si sec & si pur, qu'on peut, non-seulement regarder d'un œil fixe le lever & le coucher du Soleil, mai voir en même jour le déclin & le croissant de la Lune. Si les jours sont chauds, les nuits sont d'une fraîcheur proportionnée. Si la chaleur du

Soleil ouvre les pores de tout ce qui se trouve sous lui, la fraîcheur nocturne vient resserrer l'air, l'épaissir, le résoudre & le faire distiller en une rosée fort abondante, qui trouvant tous ces pores ouverts, s'y insinue, y pénètre; & delà vient la facilité que tous les corps ont à se corrompre sous la Zône Torride; c'est ce qui fait naître les vers dans les bois, & tant d'insectes qui font une des principales incommodités des Isles; c'est ce qui rouille, comme on l'a fait remarquer, le fer des épées dans les fourreaux, les étuis & les montres dans les poches, &c. Enfin, si les jours sont d'une grande pureté dans cette saison, les nuits ne sont pas moins claires & moins sereines: dès le premier quartier de la Lune, on peut lire, à sa lumiere, jusqu'aux petits caracteres d'écriture.

Histoire Naturelle.

Pendant tout ce temps, il ne pleut presque point dans toutes les Basses-terres des Isles; & c'est ce qui fait donner le nom d'Eté à cette saison, quoiqu'une partie de ses effets ressemble à ceux que l'Hiver cause en Europe; car cette grande sécheresse dépouille de leur verdure les arbres à feuilles tendres; elle seche les herbes, elle flétrit les fleurs & leur fait baisser la tête. Si la plupart des arbres n'avaient les feuilles d'une nature forte, & capable de résister aux injures du temps, le Pays deviendrait aussi triste que nos Provinces d'Europe au cœur de l'Hiver. Les ani-

Histoire Naturelle.

maux mêmes, ſur-tout les inſectes & les amphibies, abhorrent & fuient cette aridité, ſe cachent dans le creux des arbres, ſous des rochers, dans des précipices, & ſemblent y chercher une humidité néceſſaire à leur conſervation. On nomme ce temps l'arriere-ſaiſon, parce que les Habitans ont auſſi beaucoup de peine à vivre, & que, s'ils n'étaient ſecourus par les rafraîchiſſemens qui viennent de l'Europe, ils n'auraient ſouvent que leur maïs pour reſſource. Leur ſoulagement eſt la briſe, qui eſt plus réglée & qui ſe fait plus agréablement ſentir dans cette ſaiſon que dans l'Hiver.

Mais quand le Soleil a repaſſé la Ligne, & qu'il commence à s'approcher du Tropique du Cancer, ſes rayons, qu'il darde plus directement, font lever de la mer & de tous les lieux marécageux, une grande abondance de vapeurs, dans leſquelles il ſe forme d'horribles tonnerres ; &, lorſqu'ils viennent à ceſſer, le temps ſe met à la pluie, qui dure huit, dix & quelquefois douze ou quinze jours ſans interruption. Ces pluies refroidiſſent l'air & la terre ; & c'eſt ce qui fait nommer cette ſaiſon l'Hiver. Pendant ſept mois à peine ſe paſſe-t-il une ſemaine ſans pluie. Un Hiver ſi pluvieux excite d'abord quantité de maladies, telles que des fièvres, des catharres, des douleurs de dents, des apoſtumes & des

ulceres. On ne voit que des malades dans toutes les Isles. D'un autre côté, cet Hiver a des effets bien différens de ceux de l'Europe. Dès les premieres pluies, qui sont un peu abondantes, tous les arbres se parent de leur premiere verdure & poussent toutes leurs fleurs. Les forêts exhalent des odeurs qui ne le cèdent point aux meilleurs parfums. En un mot, la terre s'embellit de toutes parts ; &, ce qu'on nomme l'Hiver aux Antilles, l'emporte beaucoup en agrémens sur le Printemps de l'Europe. Tous les animaux descendent de leurs montagnes. Les testacées changent de coquille. Les reptiles prennent une nouvelle peau. Les poissons, qui se sont retirés en pleine mer pendant le temps sec, se rapprochent des côtes, entrent dans les rivieres, & semblent s'offrir aux filets des Pêcheurs. Toutes les espèces de tortues croissent en si grande abondance, qu'après s'en être nourri pendant l'Hiver, on en peut mettre une riche provision en réserve pour l'arriere-saison.

Histoire Naturelle.

Le climat des Antilles n'étant pas fort différent de celui du Continent d'Amérique, qui répond aux mêmes latitudes, on doit juger que la plupart de ses productions naturelles y sont les mêmes. Aussi ne nous arrêterons-nous qu'à celles qui semblent y porter un caractere de distinction, soit par leur culture ou par quelque propriété

Histoire Naturelle.

particuliere, ſeules raiſons qui nous ont fait prendre le parti de les renvoyer à cet article. Telles ſont le ſucre, le cacao & quelques autres marchandiſes, qui ſont la matiere d'un riche commerce.

Sucre.

Labat, auquel nous croyons devoir ici nous attacher, définit le ſucre, « un ſuc de canne ou » de roſeau, qui étant purifié, cuit, blanchi & » ſéché, ſe tranſporte par tout, & ſe conſerve » auſſi long-temps qu'on le préſerve de l'humi- » dité ou de l'eau qui le fait diſſoudre. » Son extrême douceur, ajoute-t-il, pourrait le faire nommer un ſel doux. Quelques Ecrivains ont cru les cannes de ſucre originaires des Indes Orientales ; mais la plupart des Voyageurs rendent témoignage qu'elles croiſſent naturellement en diverſes parties de l'Amérique. On doit reconnaitre ſeulement que l'Amérique doit aux Indes Orientales le ſecret d'en tirer le ſuc, c'eſt-à-dire l'art d'en faire du ſucre. Les Eſpagnols & les Portugais en ont fait à la Nouvelle-Eſpagne & au Bréſil, long-temps avant que les autres Européens ſe fuſſent établis aux Antilles ; mais on ne fait pas remonter l'époque de leurs Sucreries plus loin que 1580. Ils ne s'étaient employés juſqu'alors qu'à conquérir le pays, à découvrir les mines d'or & d'argent, à faire pêcher les perles & à cultiver le tabac. La culture des cannes à

Histoire Naturelle.

ſucre ſuivit celle du tabac : cette derniere plante prenant beaucoup de terrain, il fallut défricher de nouvelles terres pour la planter ; & celles qui devenaient trop maigres pour elle, furent employées à la culture des cannes. On a vu que le premier établiſſement des Français & des Anglais entre les deux Tropiques ſe rapporte à l'année 1625, & qu'ils ne s'appliquerent d'abord qu'au tabac, à l'indigo & au coton. Les Anglais commencerent à faire du ſucre à Saint-Chriſtophe & à la Barbade en 1643, & furent bientôt imités par les Français de la premiere de ces deux Iſles. Ceux de la Guadeloupe n'en firent qu'en 1648, ſous la direction des Hollandais, qui s'y réfugierent du Bréſil, & ceux de la Martinique un peu plus tard.

La ſeule différence, entre la canne de ſucre & les roſeaux communs qui ſe trouvent dans les lieux marécageux, c'eſt que la peau ou l'écorce des derniers eſt dure & ſeche, & leur poulpe ſans ſaveur ; au lieu que la peau des cannes de ſucre n'a jamais beaucoup de dureté, & que la matiere ſpongieuſe qu'elles renferment eſt pleine d'un ſuc ou d'un jus dont la quantité & la douceur ſont proportionnées à la bonté du terrain qu'elles occupent, à ſon expoſition, à leur âge & au temps de leur récolte. De ces quatre circonſtances dépendent leur hauteur, leur groſſeur,

Histoire Naturelle.

leur bonté & la facilité de purifier leur suc, de le cuire & de le réduire en sucre. Suivant la qualité du terrain, les cannes sont grosses ou menues, longues ou courtes; &, suivant leur exposition au Soleil, elles sont plus ou moins sucrées; la saison, où elles sont recueillies, leur donne plus ou moins de suc; & leur âge les rend plus ou moins bonnes.

Les feuilles de la canne sont longues & étroites, avec une seule nervure, qui les partage au milieu dans toute leur longueur. Cette nervure est aussi cassante, lorsque les feuilles sont seches, que souple & liante, lorsqu'elles sont vertes, ou seulement amorties. Les deux côtés de chaque feuille sont tranchans, & comme armés de petites dents, presqu'imperceptibles, qui coupent la peau lorsqu'on y passe la main à rebours. Les feuilles ne viennent ordinairement qu'à la tête de la canne; celles qui sortent aux différens nœuds, où la canne s'est arrêtée en croissant, tombent aussi-tôt qu'elle monte plus haut. Des nœuds garnis de feuilles font juger qu'une canne est mauvaise, ou du moins fort éloignée de sa maturité; les bonnes cannes n'ont qu'un bout de sept ou huit feuilles au sommet.

Les nœuds qui partagent leur longueur, & d'où naissent les feuilles, ont peu de substance, & sont naturellement durs. Un vide, qui est au

milieu de chaque nœud, fait la communication des deux parties de la canne qu'il ſépare : il eſt rempli de la même matiere que le reſte de la canne, mais plus preſſée, plus dure, plus colorée, plus ſavoureuſe & comme plus mûre. On n'obſerve aucune régle pour la diſtance des nœuds ; plus le terrain eſt bon, plus ils ſont éloignés les uns des autres, & plus la canne contient de ſuc, parce que les nœuds en contiennent moins que le reſte. On a vu des cannes de vingt-quatre pieds de long, ſans y comprendre la tête, & du poids de vingt-quatre livres ; mais, outre que ce volume eſt extraordinaire, c'eſt moins une marque de la bonté du ſuc, que la preuve d'un terrain gras, aquatique, & qui produit abondamment un ſuc cru, peu ſucré, plein d'eau, qui conſume par conſéquent beaucoup de bois & du temps, ſans rendre jamais beaucoup de ſucre. Lorſque les cannes ont depuis ſept juſqu'à dix pieds de longueur, qu'elles ont entre dix & quinze lignes de diamètre, qu'elles ſont bien jaunes, que leur peau eſt liſſe, ſeche & caſſante, qu'elles peſent beaucoup, que leur moëlle eſt griſe, & même un peu brune, que leur ſuc eſt doux, gluant & comme un peu cuit ; elles ſont dans leur perfection, qui conſiſte à donner, ſans peine, de beau ſucre en abondance.

Hiſtoire Naturelle.

La terre qui paſſe pour la plus propre à porter

Histoire Naturelle.

des cannes de cette nature, eſt légere, poreuſe, profonde, & doit avoir aſſez de pente pour ne pas retenir l'eau de pluie ; elle doit être expoſée au Soleil depuis qu'il ſe lève, juſques vers ſon coucher. Une terre graſſe & forte produit de grandes & groſſes cannes, mais preſque toujours vertes, pleines d'un ſuc aqueux & peu ſucré. Leur jus eſt gras, difficile à purifier & à cuire ; & le ſucre qu'on en tire eſt toujours mollaſſe, peu grené, ſujet à tourner en marmelade ou en cendre. Les terres qui manquent de fond, & où les racines de la canne trouvent bientôt le tuf ou le roc, comme la plupart des terres uſées des baſſes-terres de la Martinique & de la Guadeloupe, ne produiſent que de petites cannes, pleines de nœuds ; elles durent peu, parce que leur racine ſe ſeche & ſe brûle.

Cependant, ſi ces terres ont de la pluie les premiers mois après que les cannes ſont plantées, & quelquefois enſuite juſqu'à leur maturité parfaite, elles ne laiſſent pas de ſe remplir d'un bon ſucre, extrêmement doux & gluant : les terres baſſes & marécageuſes, qui ſont comme de niveau avec le bord de la mer, telles que la Grande-Terre & les Culs-de-ſac de la Guadeloupe, quelques endroits de la Martinique & preſque toutes les Iſles Angloiſes & Hollandaiſes, à l'exception de Saint-Chriſtophe & de la Jamaïque,

produisent de belles cannes, longues, grosses & pesantes; mais, comme ces terres ne manquent jamais d'être salées & nitreuses, elles communiquent leur défaut aux cannes, dont le sucre ne peut jamais devenir bien blanc. Les terres rouges & fortes, comme celles qui se trouvent à la Cabesterre de la Martinique, depuis la Riviere-Rouge jusqu'à celle du cul-de-sac-Robert, & à la Guadeloupe, depuis la Grande-Riviere de la Cabesterre jusqu'à la Riviere du Lézard, portent des cannes longues, grosses & pleines d'un suc assez sucré, lorsqu'elles sont coupées dans la bonne saison, c'est-à-dire depuis le commencement de Janvier jusqu'à la fin de Juillet, & peuvent durer vingt à trente ans sans avoir besoin d'être replantées. Les terres environnées de bois, ou situées dans les hauteurs des montagnes, sont fort sujettes aux pluies, aux grandes rosées, aux fraîcheurs de la nuit; & n'étant gueres échauffées des rayons du Soleil, elles ne produisent que de grosses cannes fort aqueuses, vertes & sucrées: aussi leur suc est-il gras, cru & difficile à cuire. Enfin toutes les terres neuves, c'est-à-dire qui n'ont jamais été plantées, ni semées, dans lesquelles on met des cannes aussi-tôt qu'elles ont été défrichées, donnent quantité de très-grosses cannes & remplies de beaucoup de suc, mais gras, cru, peu sucré & très-difficile à cuire,

Histoire Naturelle.

Pour avancer leur bonté, on a trouvé le fecret de les couper à l'âge de fix mois, de retirer ce qui doit fervir à planter & de mettre le feu au terrain, pour confumer les pailles, dont la pourriture augmenterait encore la graiffe des terres. Quatorze mois après cette coupe, les rejettons donnent un fucre parfait. Le profit de cette méthode eft confidérable ; 1.° parce qu'on fait de bon fucre, au lieu du mauvais, qui aurait demandé beaucoup de bois & de peine ; & le retardement n'eft que deux mois, qui ne doivent point entrer en parallèle avec un tel avantage. 2.° Les cannes, coupées à fix mois, ne font pas entierement inutiles : non-feulement on en replante d'autres terrains, à quoi leur groffeur & la force de leur fuc les rend fort propres ; mais elles fervent à faire de l'eau-de-vie, qui eft toujours une bonne marchandife. 3.° La terre fe trouve dégraiffée, &, dès cette premiere coupe, elle devient propre à porter de très-bonnes cannes ; ce qui n'arriverait pas en cinq ou fix autres coupes, parce que les feuilles, dont elles fe dépouillent en croiffant, fe pourriffent & ne font qu'augmenter la graiffe qu'on doit chercher à diminuer.

Avant que de planter les cannes, on nettoie foigneufement la terre. Il ne fuffit pas de couper les mauvaifes plantes, fur-tout les lianes, parce

que pullulant beaucoup, elles s'attachent aux cannes, les couvrent & les abattent. A l'égard des souches qui sont demeurées en terre, on brûle celles des bois mous, qui poussent aisément des rejettons. Ensuite, si le terrain est uni ou d'une pente douce, on le partage en quarrés, de cent pas chacun, entre lesquels on laisse un chemin pour le passage des cabrouets. Cette division sert aussi à prévenir la communication du feu, qui s'allumerait dans un des quarrés, donne plus de facilité à sarcler, fait appercevoir d'un coup-d'œil au Maître s'il n'est pas trompé par les ouvriers, sert enfin à l'embellissement d'une Habitation, & joint même l'utilité à l'agrément; car, le long de ces chemins, on plante des pois d'angole ou pois de sept ans, arbrisseaux dont on estime le fruit, & qui forment des allées pour la promenade. Ceux qui veulent épargner le terrain, se contentent de laisser un petit sentier de chaque côté de l'ouverture, pour visiter le travail & cueillir facilement les pois : ils plantent tout le reste en manioc ou en patates.

Histoire Naturelle.

Lorsque le terrain est divisé, on l'aligne avec un cordeau, pour planter les cannes en lignes droites. Les rangs sont plus ou moins éloignés entr'eux suivant la bonté du fond. Si tout le terrain est d'une égale bonté, on laisse, d'un rang à l'autre, trois pieds & demi de distance en tout

ſens. Cette méthode demande plus de temps que ſi les rangs & les foſſes ſe faiſaient ſans régle ; mais elle a diverſes commodités, telles que de rendre le ſarclage plus facile, de faire découvrir de plus loin les ſerpens, qui ſont fort communs à la Martinique, & de donner une vue plus libre du travail des Nègres.

L'alignement n'eſt pas plutôt achevé, qu'on place les Nègres vis-à-vis de chaque ligne. On marque, ſur le manche de leur houe, la diſtance qu'ils doivent laiſſer entre les foſſes qu'ils ont à faire, & chacun commence le travail. Chaque foſſe doit avoir quinze ou vingt pouces de long, la largeur de la houe, qui eſt de quatre à cinq pouces, & ſept à huit pouces de profondeur. A meſure que les Nègres, qui font les foſſes, avancent chacun ſur ſa ligne, quelques jeunes Nègres, ou ceux qui ne ſont pas capables d'un plus grand travail, les ſuivent & jettent dans chaque foſſe deux morceaux de canne de quinze à dix-huit pouces de long. Ces ſemeurs ſont ſuivis d'autres Nègres, avec des houes, pour ajuſter les deux morceaux de canne l'un contre l'autre, de maniere que le bour, qui vient du côté de la tête, ſoit hors de la terre d'environ trois pouces, & qu'à l'extrémité oppoſée, le bout de l'autre morceau ſoit placé de même ; après quoi, ils rempliſſent la foſſe de la terre que les pre-

miers en ont tirée. Les morceaux de canne que l'on met en terre, sont pris ordinairement à la tête de la canne, un peu au-dessous de la naissance des feuilles. On leur donne quinze à dix-huit pouces de long. Plus ils ont de nœuds ou d'*yeux*, suivant le langage des Isles, plus on juge qu'ils pousseront de rejettons & qu'ils prendront promptement racine.

Histoire Naturelle.

Jamais les voisins ne se refusent des cannes pour planter; mais comme il faut du temps pour couper les bouts des cannes, & pour les mettre en paquets, celui qui en a besoin est obligé d'envoyer ses propres Nègres pour ce travail. Labat parait persuadé que les têtes des cannes n'en produisent jamais de si belles que les tronçons qui se coupent dans la canne, & qui devant avoir plus de seve, doivent, dit-il, pousser de meilleures racines & des rejettons plus vigoureux. Le temps propre pour planter est la saison des pluies, depuis son commencement jusqu'à ses deux tiers. La terre se trouvant alors imbibée d'eau, les racines & les germes y entrent facilement; l'humidité les fait croître, & leur fournit toute la nourriture dont ils ont besoin; au lieu que dans un temps sec la terre, aride & comme brûlée, attire & consume tout le suc du plant. On ne peut avoir trop d'égard à cette différence de saison, parce que delà dépend le bon ou mau-

Histoire Naturelle.

vais ſuccès des cannes. Le plant n'a pas été cinq ou ſix jours en terre, qu'on le voit lever heureuſement ; &, ſuivant la bonté du terrain & de la ſaiſon, il produit à vue d'œil des feuilles & des rejettons. C'eſt alors qu'on ſe hâte de ſarcler les herbes & les lianes, qui viennent toujours en abondance dans les terres neuves, ſur-tout lorſqu'elles ſont nettes & humides. Cette partie de la culture des cannes eſt la principale. Sont-elles ſeules à tirer le ſuc de la terre ; elles croiſſent & groſſiſſent parfaitement ; mais lorſqu'elles ſont accompagnées d'autres plantes, elles n'acquierent jamais de groſſeur ni de ſuc. Il faut ſe garder ſur-tout de laiſſer grainer les herbes ; dès que les graines peuvent être emportées par le vent, elles infectent une terre entiere. En un mot, on ne peut pouſſer l'attention trop loin pour les cannes, juſqu'à ce qu'elles couvrent la terre autour d'elles, & qu'elles puiſſent étouffer toutes ſortes d'autres plantes. Lorſqu'elles ont été ſarclées deux ou trois fois, on les laiſſe croître en repos juſqu'à l'âge de cinq ou ſix mois ; & l'on recommence alors le ſarclage pour n'y plus penſer juſqu'à leur parfaite maturité. Elles n'ont plus d'autres ennemis que les rats, dont on s'efforce de les garantir par diverſes ſortes de piéges.

Le temps où l'on doit couper les cannes ne peut être fixe ; & Labat reproche là-deſſus beau-

coup

coup d'erreurs à la plupart des Habitans. Ils s'imaginent, dit-il, qu'une pièce coupée depuis quatorze ou quinze mois se trouve en état de l'être encore : ils la coupent ; & souvent les cannes ne donnent qu'un suc gras, verd & difficile à cuire : c'est qu'il n'est point assez mûr. Il est moins aisé de faire de bon sucre avec des cannes qui n'ont point encore leur maturité qu'avec celles qui sont au-delà ; parce que le premier de ces deux maux est sans remède, au lieu que pour le second, il suffit de ne pas employer les vieilles cannes, c'est-à-dire celles qui, après avoir fleuri, se sont renversées par terre, où elles se sont attachées par des filamens, comme par autant de nouvelles racines, & d'employer seulement les rejettons qu'elles ont poussés de tous leurs nœuds. On ne saurait donc trop observer quel est leur degré de perfection & de maturité. Il ne dépend point de leur âge ; car celles qui ont été coupées en Janvier ont ressenti toute la chaleur & l'aridité de la saison seche, qui dure jusques dans une partie de Juillet, & qui les ayant long-temps arrêtées, ne leur a permis de pousser que de faibles rejettons. Mais celles qui sont coupées vers la fin de la sécheresse, c'est-à-dire, dans le cours de Juin & de Juillet, reçoivent le secours des pluies qui humectent la terre. De-là vient qu'aux mois de Septembre & d'Octobre, on les voit aussi

Histoire Naturelle.

grandes & aussi fournies, que celles qui ont été coupées en Janvier & Février.

Toutes les cannes, qui se trouvent âgées d'onze ou douze mois, lorsque la saison des pluies arrive, ne manquent point, comme les roseaux communs, de pousser à leur sommet un jet d'environ trois pieds de long. C'est ce qu'on nomme *leur fleche*, par allusion aux fleches des Américains, qui sont composées du jet des roseaux communs. Ainsi, dans le langage des Isles, les cannes sont *en fleche*, lorsqu'elles ont leur jet; & les cannes ont *fléché*, quand ce jet est tombé de lui-même, après avoir fleuri. Ses fleurs ne sont qu'un panache de petits filets, dont les extrémités sont garnies d'un petit duvet gris & blanchâtre, & qui forment, en s'épanouissant, une houpe renversée. Depuis qu'elles ont commencé à pousser, jusqu'à leur chûte, il se passe 18 à 20 jours, aux derniers desquels la fleche, ou le bout de la canne, se seche, parce qu'il ne reçoit plus de nourriture, se détache, & tombe à terre. Alors la canne cesse de croître & de grossir. Jamais une même canne ne fleurit deux fois. Si elle n'est pas coupée un ou deux mois après qu'elle a fléché, elle s'abaisse peu-à-peu, jusqu'à se coucher par terre, où, jettant des filets qui prennent racine, elle pousse quantité de rejettons. Avant qu'elle pousse sa fleche, & près d'un mois après avoir fléché, elle

a peu de ſuc, & ſon milieu eſt creux, parce que toute la ſubſtance qui gonflait ſes fibres, s'eſt portée en haut pour produire la fleche & les fleurs. Les cannes ne doivent pas être coupées dans cet état; on n'en pourrait faire, ni du plant, ni du ſucre, ni même de l'eau-de-vie.

Histoire Naturelle.

Lorſqu'on les croit mûres, ce qui ſe reconnait à divers eſſais, on diſpoſe les Nègres le long de la pièce, pour la couper plus également, c'eſt-à-dire ſans qu'ils y entrent l'un plus que l'autre. Si les cannes n'ont que ſept ou huit pieds de hauteur, on commence par abattre, avec une ſerpe, les têtes des rejettons de toute une ſouche, à trois ou quatre pouces au-deſſus de la plus baſſe feuille, dans l'endroit où il ne parait plus de verd. Auſſi-tôt que la touffe eſt coupée, on coupe les cannes par le pied, avec l'attention de ne les pas taillader, parce que ces hachures, qui donnent entrée à la chaleur dû Soleil, font évaporer la ſeve, & nuiſent au progrès des rejettons. Suivant la longueur des cannes, qu'on a coupées de la ſouche, on la diviſe en deux ou trois parties, après y avoir paſſé la ſerpe, pour ôter les barbes qui y ſont attachées. On ne laiſſe gueres, à ces parties, plus de quatre pieds de longueur; & jamais on ne leur en donne moins de deux & demi, à moins qu'elles ne ſoient de cette petite eſpèce qu'on nomme *rottins*, & qui, venant dans

Histoire Naturelle.

les terres maigres & usées, ne sont pas naturellement plus longues. Quatre ou cinq Nègres jettent en un monceau toutes les cannes coupées, afin qu'elles se trouvent assemblées pour ceux qui doivent les lier, & qui ne s'en perde point sous les feuilles. On met ordinairement de jeunes Nègres, ou quelques Négresses, à lier les cannes en paquets. Les extrémités des têtes, qu'on appelle *l'œil de la canne*, servent de liens, avec trois ou quatre feuilles qui se tirent aisément. On noue d'abord ensemble les feuilles de deux yeux, pour donner plus de longueur au lien; ensuite, selon la longueur des cannes, on étend à terre deux liens, à deux pieds l'un de l'autre, & les cannes sont couchées dessus, en travers, au nombre de dix ou douze. On les serre ensuite, comme on lie les fagots en Europe. La coupe cesse, lorsqu'il en est temps, par l'ordre du Commandeur, qui fait porter au bord du chemin les paquets de cannes; & les cabrouets viennent les prendre, pour les emporter au moulin. Jamais on ne coupe plus de cannes, qu'on n'en peut consommer dans l'espace de vingt-quatre heures. Si l'on en coupait pour deux ou trois jours, elles s'échaufferaient dans cet intervalle, elles fermenteraient, elles s'aigriraient, & deviendraient inutiles pour faire du sucre, sur-tout pour le sucre blanc.

Histoire Naturelle.

L'usage commun est de couper les cannes le amedi, pour commencer l'opération du moulin le lundi à minuit. Quand on ne fait que du sucre brut, on prend cette avance, sans oublier de couvrir les cannes de feuilles, dans la crainte qu'elles ne s'échauffent. Mais, si l'on travaille en sucre blanc, il vaut mieux retarder le travail de quelques heures, que de s'exposer au risque d'y employer des cannes échauffées. Labat veut qu'on ne les coupe que le lundi, de fort grand matin, & que tous les Nègres d'une Habitation y soient employés, pour hâter l'ouvrage. Comme il n'y a point de Voyageur qui ait parlé avec plus d'intelligence & d'étendue que lui, des cannes à sucre, & de la maniere de tirer cette précieuse marchandise, c'est l'extrait de ses observations qu'on a donné jusqu'ici, en regrettant que les bornes qu'on s'est imposées ne permettent point de le suivre, dans les détails de la fabrique & des instrumens qu'on y emploie. On y renvoie ceux qui cherchent à s'instruire. Du Tertre, borné presqu'uniquement à l'Histoire, fait à peine quelques remarques générales sur le sucre. Il observe, par exemple, que les cannes de Madere n'ont pas plus de deux pouces de grosseur, sans qu'il sache, dit-il, si ce défaut vient du terroir ou du défaut de pluie. Mais il assure que le sucre de cette Isle

Histoire Naturelle.

ne laiſſe pas d'être beaucoup plus fort que celui des Antilles.

Rocou.

Le *rocou*, que nous avons tant de fois nommé, ſans l'avoir décrit, n'eſt cultivé, nulle part, avec plus de ſoin qu'aux Antilles. On a vu, dans les Relations du Mexique, que les Eſpagnols le nomment *achiote*. C'eſt une teinture rouge, qui ſert à mettre en premiere couleur les laines blanches qu'on veut teindre en rouge, en bleu, en jaune, en verd. Elle provient d'une pellicule rouge, qui couvre de petites graines blanches & rondes, dont le fruit du rocouvier eſt rempli. Cet arbre, qui croît naturellement dans toute l'Amérique eſt ordinairement de la grandeur d'un prunier, mais beaucoup plus touffu : ſon écorce eſt rouſsâtre ; ſes feuilles ſont aſſez grandes, fortes, dures, & d'un verd foncé. Il porte, deux fois l'année, des fleurs d'un rouge couleur de chair, en bouquets qui reſſemblent aſſez aux roſes ſauvages, auxquelles ſuccèdent des touffes de gouſſes, couvertes de piquans, comme les châtaignes, mais plus petites & remplies de petites graines aſſez ſemblables à celles de la coriandre, couvertes d'une pellicule incarnate, qui ſe détache difficilement du grain qu'elle couvre, & qu'elle laiſſe tout blanc lorſqu'elle en eſt ſéparée.

C'eſt cette pellicule, macérée & cuite, qui compoſe la teinture qu'on nomme *rocou*. On con-

nait que la graine eſt mûre, & qu'elle a ſa parfaite couleur, quand la gouſſe, ou la coſſe, s'ouvre d'elle-même. Il ſuffit qu'une ou deux ſoient ouvertes, pour cueillir tout le bouquet, qui en contient ordinairement huit ou dix, & quelquefois plus, ſuivant la bonté du terrain. Les Nègres, grands & petits, ouvrent les gouſſes qui ne le ſont pas aſſez, en les preſſant de leurs doigts, & font ſortir avec l'ongle du pouce les graines qui ſont dedans, qu'ils recueillent dans des couis, c'eſt-à-dire, dans des moitiés des calebaſſes. Toutes ces graines ſont miſes dans de grandes auges de bois, tout d'une pièce, avec de l'eau, pour y demeurer ſept ou huit jours, juſqu'à ce que l'eau commence à fermenter. Alors on les remue fortement, avec de grandes ſpatules de bois; enſuite on les pile, avec des pilons, auſſi de bois, pour en détacher la pellicule rouge. Cette opération eſt recommencée deux ou trois fois, juſqu'à ce qu'il ne reſte aucune pellicule aux grains; après quoi, l'on paſſe le tout dans une eſpèce de crible, fait de roſeaux refendus, ou de lataniers, dont les trous ſont aſſez petits pour ne pas laiſſer paſſer les grains. L'eau qu'on en tire eſt épaiſſe, rougeâtre, & de fort mauvaiſe odeur. Elle ſe met dans des chaudieres; on l'y fait bouillir; & pendant qu'elle bout, on recueille ſon écume dans de grands baſſins. Lorſqu'elle ceſſe d'en

Hiſtoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

rendre, on la jette, pour mettre à sa place, dans les chaudieres, l'écume qu'on en a tirée. On la fait bouillir, pendant dix ou douze heures, en la remuant sans cesse, de crainte qu'elle ne s'attache à la chaudiere, où elle pourrait se brûler ou se noircir. On connait qu'elle a la cuisson qui lui convient, lorsqu'elle commence à se détacher d'elle-même de la spatule. Alors, l'ayant fait refroidir dans des auges de bois, on en fait des pelottes de deux ou trois livres chacune ; & pour empêcher qu'elle ne s'attache aux mains en lui donnant cette forme, on se les frotte de temps en temps avec de l'huile de *palma Christi*, nommée aussi *carapat* d'après les Américains. On enveloppe les pelottes, pour les conserver, dans des feuilles de balisier, amorties sur le feu.

Labat s'étend beaucoup plus sur la préparation du rocou ; mais il nous suffit d'observer encore que le temps de le planter est depuis le mois de Mars jusqu'à la fin de Mai : il ne viendrait pas moins, quand on le planterait dès le mois de Janvier ; mais il n'en rapporterait pas plutôt. On le cueille deux fois l'an, vers la Saint-Jean & vers Noël.

Les Américains épluchent les gousses, comme les Européens ; mais, au-lieu de mettre les graines dans l'eau & de les y laisser fermenter, ils les frottent dans leurs mains, qu'ils ont trempées au-

paravant dans l'huile de carapat, jusqu'à ce que la petite pellicule incarnate soit détachée de la graine, & réduite en pâte très-claire & très-fine. Alors ils la raclent de dessus leurs mains avec un couteau, & la mettent sur une feuille pour la faire sécher à l'ombre, de peur que le soleil ne mange & ne diminue sa couleur. Ce travail est d'une longueur qui ne convient qu'à l'indolence des Caraïbes; mais il leur fait un rocou infiniment plus fin & plus brillant que celui des Européens des Isles. Lorsqu'il est sec, ils en font aussi des pelottes de la grosseur du poing, qu'ils enveloppent dans des feuilles de balisier ou de cochibou. Le matin, dès qu'ils sont sortis de leurs hamacs, ils vont se laver tout le corps à la mer, ou dans quelque riviere; &, venant s'asseoir sur une selette au milieu de leur carbet, ils s'y font peigner & trousser les cheveux par leurs femmes. Ensuite elles prennent un peu d'huile de carapat, dans laquelle elles font dissoudre du rocou, dont elles peignent, avec un pinceau, tout le corps de leurs maris. Cette peinture leur conserve la peau, la défend des impressions trop vives du soleil, & la préserve sur-tout des piqures d'une infinité d'insectes aîlés, qui ne s'éloignent jamais de leurs cases.

Histoire Naturelle.

Le tabac, plante originaire de l'Amérique, & si propre à cette grande partie du monde, qu'avec

Tabac.

Histoire Naturelle.

quelque soin qu'on l'ait cultivée dans les autres, où l'on a porté sa graine, on n'y en a jamais pu élever d'aussi bon, fait le fond d'un commerce considérable aux Antilles. On y en reconnaît quatre espèces, qu'on distingue par la figure de leurs feuilles. Ils fleurissent & portent tous une graine également capable de se reproduire. Chaque espèce se multiplie d'elle-même, sans autre altération que celle qui peut venir du terrain où elle est semée ou transplantée.

La premiere est le tabac, ou petun verd, que les habitans nomment simplement le grand petun, & qui tire ce nom de la grandeur de ses feuilles autant que de la beauté de leur bois. Elles ont ordinairement vingt-quatre à vingt-six pouces de long, & depuis douze jusqu'à quatorze pouces de large. Elles sont épaisses, charnues, cotonnées, maniables, & d'un très-beau verd; mais, comme elles sont délicates & remplies de suc, elles diminuent beaucoup à *la pente*, c'est-à-dire, lorsqu'étant suspendues à des perches on les expose à l'air, pour les faire sécher. Cette diminution a refroidi les habitans pour la culture du grand petun, & leur fait donner la préférence à celui qu'ils nomment *tabac à langue*.

Cette seconde espèce a les feuilles à-peu-près de même longueur que la précédente; mais leur largeur ne passe point sept ou huit pouces. C'est la

reſſemblance qu'elles ont avec une langue de bœuf, qui lui a fait donner le nom de tabac à langue. Elles ſont charnues, épaiſſes, fortes, liantes & graſſes, mais moins remplies de ſuc que celles du grand petun; d'où il arrive qu'elles diminuent moins à la pente, & qu'elles ſe conſervent mieux. Le tabac à langue eſt donc l'eſpèce que cultivent le plus les Iſles du Vent, c'eſt-à-dire, à la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galante, Saint-Chriſtophe, les Saints, la Barbade, la Grenade, la Barboude, Antigo, Nevis, Montſerrat, la Dominique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Sainte-Croix & les Vierges. Hiſtoire Naturelle.

La troiſieme eſpèce eſt le tabac d'Amazone, ainſi nommé, parce que la graine vient des environs de la grande riviere des Amazones. Sa feuille eſt auſſi longue que celle des deux eſpèces précédentes; mais elle eſt beaucoup plus large, & ronde à l'extrémité. Ce qui la diſtingue encore des autres, c'eſt que les petites nervures, ou côtes, qui ſoutiennent la feuille, tombent perpendiculairement ſur la groſſe côte du milieu; au-lieu que dans les autres eſpèces, elles ſuivent le contour de la feuille, & vont en biaiſant vers la pointe. Les feuilles de ce tabac ſont fort épaiſſes, très-charnues, bien nourries; & quoiqu'elles paraiſſent fort remplies de ſuc, elles ne diminuent preſque point à la pente. Auſſi cette eſpèce paſſerait-elle

Histoire Naturelle.

pour la meilleure des trois, si l'on pouvait en faire aussi-tôt usage que des autres ; mais l'odeur en est d'abord si forte & si désagréable, que si l'on n'y est accoutumé, elle étourdit, & provoque même au vomissement, soit en fumée, soit en poudre, & plus encore en machicatoire. On assure néanmoins qu'elle perd ce défaut en vieillissant, & qu'elle devient excellente après avoir été gardée plus d'un an. Labat donne même une méthode pour la rendre tout-d'un-coup fort douce ; c'est de l'exposer une seconde fois à l'air avant que de la mettre en corde, lorsqu'elle a passé à la pente le temps ordinaire.

La quatrieme espèce est celle qu'on appelle *tabac de Verine*, du nom d'un petit village situé près de la ville de Cumana dans la Terre-ferme, d'où l'on prétend que sa graine est venue aux Isles. C'est le plus petit. Ses feuilles arrivent rarement à la longueur de dix pouces : elles sont étroites, rudes, ridées, fort pointues, & ne laissent pas d'être assez nourries ; mais, comme elles ont beaucoup de suc, elles diminuent si considérablement à la pente, qu'elles sont d'un très-médiocre profit. Cependant le tabac de Verine passe pour le meilleur qu'il y ait au monde. Son odeur est douce, aromatique, tirant sur celle du musc qu'il a naturellement, qu'il conserve en fumée comme en poudre, & qu'il communique si facilement aux

autres espèces, qu'un tiers ou un quart de la sienne, mêlé avec une autre, suffit pour transformer le tout en Verine. Il est surprenant qu'avec cet avantage, on en cultive très-peu aux Isles du Vent; & Labat en fait un reproche amer à ces Colonies.

Les fleurs de ces quatre espèces de tabac sont les mêmes, pour la forme & la couleur, & ne different que par la grandeur, qui est toujours proportionnée à celle de la tige. Elles sont portées sur une queue assez forte, composées de cinq feuilles qui, d'un tuyau d'environ six lignes de longueur, s'épanouissent sans s'éloigner l'une de l'autre, & sont un calice pentagone, contenant cinq étamines, avec un pistil, qui, venant à s'alonger, se change en une petite silique où sont renfermées les semences de la plante. Ces graines sont noires, assez fermes, à-peu-près de la grosseur, de la figure & de la consistance de celles du pavot. A mesure qu'elles mûrissent, la fleur change: de couleur de chair qu'elle était d'abord, elle devient feuille morte; elle se fane enfin, se seche & tombe, quand la graine arrive à sa parfaite maturité. Si l'on ne prenait pas soin d'arrêter la plante, elle ne cesserait pas de croître; on en a vu, aux Isles Françaises, de cinq ou six pieds de haut: mais on l'arrête à la hauteur d'environ deux pieds, non-seulement parce qu'à la fin

Hiſtoire Naturelle.

les feuilles manqueraient de nourriture, mais encore pour l'empêcher de grainer. Le ſuc & la force de la plante concourent plutôt à la conſervation de l'eſpèce, qu'à la nourriture des feuilles: ce ſeroit autant de perdu pour la perfection qu'on demande à cette marchandiſe. On ne laiſſe croître que les plantes qu'on deſtine à fournir de la ſemence pour l'année ſuivante.

Le tabac demande une terre graſſe, médiocrement forte, profonde, unie, qui ne ſoit ni trop humide ni trop ſeche, le moins expoſée qu'il eſt poſſible aux vents forts & au grand ſoleil. Le froid lui ſeroit encore plus nuiſible : mais il n'eſt connu, aux Antilles, que ſur quelques hautes montagnes. Cette plante mange extrêmement la terre, & ne porte rien qui puiſſe l'améliorer. Auſſi la même terre ne produit-elle pas longtemps du tabac de la même qualité. C'eſt ordinairement au mois de Novembre qu'on le ſeme, environ trois ſemaines avant la fin des pluies. On choiſit, autant qu'il eſt poſſible, un terrain neuf & frais, tel qu'on le trouve facilement à la liſiere d'un bois. On mêle la graine avec ſix fois autant de cendre ou de ſable, parce qu'autrement ſa petiteſſe la ferait lever d'une épaiſſeur qui l'étoufferait, & qui ne permettrait pas de tranſplanter les plantes ſans endommager trop les racines. Elle lève ordinairement dans l'eſpace de quatre ou cinq

jours. Dès qu'elle sort de la terre, on doit la couvrir de feuillages, pour la garantir des ardeurs du soleil. Pendant qu'elle croît, on prépare le terrain où elle doit être transplantée : si c'est une terre neuve, on arrache les herbes & l'on brûle soigneusement les souches & les racines des arbres qu'on a fait abattre. Les terres, qui ont déjà servi, demandent encore plus de soins : ce sont des sources presqu'inépuisables de toutes sortes de plantes, qu'il faut continuellement sarcler, si l'on veut que celles du tabac croissent bien. On partage ensuite le terrain en allées paralleles, éloignées d'environ trois pieds les unes des autres, sur lesquelles on plante des piquets en quinconce, à trois pieds de distance entr'eux. L'expérience fait connaître qu'il vaut mieux planter en quinconce qu'en quarré, parce que les plantes ont plus d'espace pour étendre leurs racines, & pousser leurs tiges & leurs feuilles. Chaque plante de tabac doit avoir au moins six feuilles, pour être transplantée. Il faut que le temps soit pluvieux, ou si couvert, que la pluie paraisse prochaine. On ajuste le trou, à la place de chaque piquet ; & l'on y met une plante bien droite, les racines étendues. On l'enfonce jusqu'à la naissance des plus basses feuilles, & l'on presse mollement la terre autour des racines, pour soutenir la plante sans la comprimer. Elle reprend dans l'espace de vingt-quatre heures, sans que

Histoire Naturelle.

les feuilles mêmes aient souffert la moindre altération.

Histoire Naturelle.

Un champ, de cent pas en quarré, doit contenir dix mille plantes à la Guadeloupe, où le pas n'est que de trois pieds, & douze mille cinq cens à la Martinique, où il est de trois pieds & demi. On compte que l'entretien de dix mille plantes occupe trois hommes, & qu'elles rendent environ quatre mille livres de tabac. Il est ordinairement quatre mois en terre, avant que d'être coupé. On connaît qu'il approche de sa maturité, lorsque ses feuilles commencent à changer de couleur, & que leur verd s'obscurcit. Bientôt elles penchent vers la terre, comme si la queue qui les attache à leur tige avait peine à soutenir le poids du suc dont elles sont remplies. Leur odeur se fortifie, & se répand bien plus loin : enfin, lorsqu'en les pliant on s'apperçoit qu'elles cassent plus facilement, c'est une marque certaine de maturité. On attend, pour couper la plante, que la rosée soit tombée, & que le soleil ait desséché toute l'humidité qu'elle avait répandue sur les feuilles. Alors on coupe toutes les plantes par le pied, à deux pouces de terre ; on les laisse tout le reste du jour près de leurs souches, avec le soin de les retourner plusieurs fois ; on les transporte le soir aux cases, & l'on évite sur-tout de leur laisser passer la nuit à découvert, parce que rien ne leur est si contraire

que

que la rosée, qui est fort abondante dans ces climats chauds.

Histoire Naturelle.

Tout ce qui regarde la maniere de préparer le tabac n'appartient point à notre dessein ; mais observons qu'on lui donne plusieurs formes. La plus grande partie se file de différentes grosseurs ; & le plus gros n'excède pas un pouce de diamètre, comme le plus petit n'a jamais moins de cinq lignes. C'est le petit tabac, mis en rôle, & nommé *briquet*, dont on a fait long-temps un fort grand commerce à Dieppe, & qui était la base de celui des Normands dans le Nord. Le poids des rôles est depuis dix jusqu'à deux cens livres. Ceux qui viennent du Brésil sont couverts ordinairement d'un cuir verd, c'est-à-dire, d'une peau sans apprêt. Mais, quoique cette précaution soit utile pour les conserver, elle n'est point en usage aux Iles du Vent, parce que les peaux y ont toujours été rares. Il y a trois autres manieres d'employer les feuilles du tabac : on les met en andouille, en torquette & en paquets. Ce qu'on nomme *andouille* est une espèce de fuseau, tronqué par les bouts, qui se fait en étendant des feuilles les unes sur les autres, en les roulant, lorsqu'elles ont l'épaisseur qu'on veut leur donner, & les couvrant ensuite d'un morceau de toile imbibée d'eau de mer, qu'on lie fortement avec une corde, & qu'on laisse dans cet état, jusqu'à ce que les feuilles ne

Histoire Naturelle.

fassent plus qu'un seul corps. Cette méthode est fort usitée à Saint-Domingue. Les torquettes se font à-peu-près de même, avec cette différence, qu'elles sont plus longues & moins pressées. Leur usage ordinaire est pour faire le tabac en poudre, & pour les bouts que l'on fume ; car on se sert peu de pipes en Amérique. Les Espagnols, les Portugais, quantité de Français & d'Anglais, tous les Caraïbes, & presque tous les Nègres, fument en bouts. Ces bouts, que les Espagnols nomment *cigales*, sont de petits cylindres de six à sept pouces de long, & de cinq à six lignes de diamètre, composés de feuilles de tabac qu'on coupe de cette longueur, & qu'on enveloppe dans un morceau de feuille qu'on nomme la robe, tournée autour de celles qui composent le milieu, & dont on arrête le bout avec un fil : c'est cette partie qu'on tient à la bouche, pendant que l'autre est allumée. Il est rare de trouver les Espagnols sans leur provision de *cigales*, qu'ils portent ordinairement dans de petites gibecieres de cuir parfumé, à-peu-près semblables à nos Portes-Lettres. Jamais ils ne manquent, sur-tout en sortant de table, de présenter des *cigales* à leurs convives.

Quoique les torquettes servent à faire du tabac en poudre, les Isles Françaises n'en font plus de commerce au dehors, & consument tout ce qui s'en fabrique par cette méthode. Il est assez rare

aussi qu'on transporte, hors des Isles du Vent, les feuilles de tabac en paquets; mais cette préparation a ses avantages. On n'y emploie que le tabac de Verine, que la petitesse de ses feuilles y rend plus propre que la grande espèce. Lorsqu'elles ont été sechées à la pente, on les détache de leur tige, pour les étendre les unes sur les autres, entre des feuilles de balisier amorties. On les couvre d'une grosse pierre, qui, les tenant étendues, acheve de leur faire jetter, dans cette situation, l'humidité qui leur reste. Ensuite on en fait des paquets, de vingt-cinq feuilles chacun, qu'on lie par les queues; &, pour les conserver long-temps saines, on les met dans un lieu qui ne soit ni trop sec ni trop humide. Ce tabac n'est susceptible d'aucune fraude: comme on le voit sous toutes ses faces, on est sûr qu'il n'est pas mêlé de feuilles suspectes ni de rejettons.

Histoire Naturelle.

Ce qu'on nomme *rejetton* est une quantité de nouvelles feuilles, qui repoussent au tronc de la plante qu'on a coupée à deux pouces de terre, & qu'on laisse croître jusqu'à leur maturité. Elles se ressentent de sa foiblesse; c'est-à-dire qu'elles ne sont jamais si grandes, si charnues, ni si fortes que les premieres. Cependant, par une économie mal entendue, les Habitans ne laissent pas de les y mêler. Quelques-uns même poussent l'avarice jusqu'à faire servir les troisiemes feuilles que la

Histoire Naturelle.

plante continue de produire après les rejettons. C'eſt ce mêlange qui a décrié les tabacs des Iſles du Vent, qui avaient toujours été de pair avec les meilleurs tabacs du Bréſil. Si les Portugais du Bréſil, les Eſpagnols des grandes Antilles, les Anglais de la Virginie, & les Français de Saint-Domingue ne négligent pas les rejettons, c'eſt que leur terrain étant plus uni, plus gras, plus profond, & ſouvent plus neuf que celui des Iſles du Vent, les plantes reçoivent plus de nourriture, & ſont plus en état de fournir à la production de ces nouvelles feuilles. D'ailleurs ils feraient beaucoup mieux, eux-mêmes, de ne pas les employer. Leur tabac en vaudrait mieux; car ils ne peuvent déſavouer que ces ſecondes & troiſiemes productions ne ſoient toujours fort inférieures à la premiere. Labat joint ici d'utiles conſidérations : « Quand » cette économie, dit-il, aurait été ſupportable » dans l'origine des Colonies, & lorſqu'on y a » commencé à planter le tabac, parce que les terres » y avaient alors toute leur force, il eſt certain » qu'elle eſt pernicieuſe à préſent, ſur-tout ſi l'on » emploie les terres qui ſont depuis long-temps en » valeur. Pour rendre ſon ancienne réputation au » tabac des Iſles Françaiſes, il faudrait le cultiver » dans des terrains neufs qui n'y manquent point » encore, (ſans compter ce que la France poſsède » en terre ferme), & défendre abſolument le tabac

Histoire Naturelle.

» de rejetton ; il faut ordonner que les plantes » soient arrachées, au lieu d'être coupées à deux » pouces de terre. Nos Isles auront alors du tabac » qui ira de pair avec celui du Brésil & de la » Nouvelle-Espagne, & beaucoup meilleur que » celui de Virginie & de la Nouvelle-Angleterre. » Alors on rétablira un commerce qui fera la ri- » chesse de la France & de ses Colonies de l'Amé- » rique. »

Il est constant, si l'on s'en rapporte à l'expérience du même Voyageur, que les terres de Cayenne, & de la partie Françaisе de Saint-Domingue, sont aussi bonnes & aussi propres pour le tabac, que les meilleures de toute l'Amérique. Il reste de très-grands terrains neufs à la Guadeloupe, & dans la grande terre de cette Isle, à la Desirade, à Marie-Galante, à la Grenade, à Saint-Martin, Saint-Barthélemy, Sainte-Croix, & dans quelques quartiers de la Martinique, aussi favorables qu'on puisse le desirer à la culture du tabac, à-présent incultes, & menacés d'être bien des siécles sans habitans, si l'on ne remet pas cette marchandise en valeur ; & l'on ne doit pas s'imaginer qu'elles puissent être employées autrement que par la culture du tabac. Tout le monde n'est pas en état de commencer un établissement par la construction d'une sucrerie. Il en coûte pour cette entreprise ; &, quand il se trouverait assez d'aven-

Histoire Naturelle.

turiers riches, il faudrait un grand nombre d'années pour dégraisser le terrain qu'ils auraient fait défricher, & le rendre propre à donner des cannes dont on pût tirer de bon sucre blanc. D'ailleurs les sucreries sont déjà si nombreuses, que le Royaume ne peut consommer la moitié du sucre qui se fait à présent dans nos Colonies. « C'est » donc à la culture du tabac qu'il faut penser sur » toutes choses, & se souvenir que c'est à cette » plante que nous sommes redevables de l'éta» blissement de nos Colonies. C'était le com» merce libre du tabac, qui attirait à Saint-Chris» tophe une multitude de vaisseaux de toutes les » Nations, & des habitans en si grand nombre, que » dans la seule partie Française de cette Isle, on » comptait plus de dix mille hommes capables de » porter les armes; au-lieu que par la ruine de ce » commerce, depuis que le tabac a été mis en » partie, on s'y est vu obligé de s'attacher pres» qu'uniquement à la fabrique du sucre; ce qui » a tellement diminué le nombre des habitans, » qu'on n'y a pu rassembler ensuite plus de deux » mille hommes. La Martinique, la Guadeloupe, » & les autres Colonies Françaises, sont dans le » même cas. Ceux qui les ont connues ancienne» ment ne peuvent voir, sans gémir, l'état où » elles sont aujourd'hui, dépeuplées d'habitans » blancs, & peuplées seulement de Nègres que

» leur grand nombre met en état de faire des » soulevemens & des révoltes, auxquelles on n'a » résisté jusqu'à présent que par une faveur par- » ticuliere du Ciel. C'est le nombre des Blancs » qui fait la force des Colonies : la multitude des » Esclaves est inutile pour la défense du Pays, & » pernicieuse même lorsqu'il est attaqué. Mais la » multitude des Blancs ne peut être composée que » de ce qu'on nomme petits habitans ; & ces petits » habitans ne peuvent subsister que par la culture » & le commerce libre du tabac. »

Labat avoue néanmoins que le commerce & la manufacture des sucres sont des objets de la plus haute importance : mais il veut qu'on lui accorde que c'est ce qui a dépeuplé, & par conséquent affaibli les Isles ; parce que le terrain nécessaire pour une sucrerie, sur laquelle il n'y a que quatre ou cinq blancs, & souvent bien moins, était occupé par cinquante ou soixante habitans portant les armes, capables de défendre le pays, & faisant une consommation de denrées & de marchandises de l'Europe, beaucoup plus considérable qu'on ne peut l'attendre des Maîtres & des Esclaves d'une sucrerie, en quelque nombre qu'on veuille les supposer. On a vu que quatre ou cinq aunes de grosse toile, avec un peu de viande salée, suffit pour l'entretien & la nourriture d'un esclave. « On ne lui donne ni bas, ni souliers,

Histoire Naturelle.

» ni chapeau, ni chemises, étoffes, perruques, gants; » ni mille autres choses dont les Blancs ont besoin » pour se vêtir, & se conformer aux modes de » l'Europe. Les esclaves ne consomment ni vin, ni » liqueurs, ni fruits secs, ni huile, ni farine de fro- » ment, ni épiceries, ni meubles, argenterie, draps, » dentelles, étoffes d'or & de soie, armes, muni- » tions, en un mot, une infinité d'autres choses, » dont les Blancs se font une nécessité d'être tou- » jours fort abondamment pourvus. Cependant ce » sont ces denrées & ces marchandises qui forment » le fond d'un commerce immense, que la France » peut avoir avec ses Colonies; moyen sûr & tou- » jours infaillible pour l'enrichir, en faisant rouler » ses manufactures, & travailler une infinité d'ou- » vriers & de matelots. »

Cacao.

On ne parlera ni de l'indigo, ni du café, dont on a déjà traité dans la description des Indes Orientales, & qu'une heureuse culture ne fait pas moins prospérer aux Antilles; mais on a remis à donner ici quelque explication des propriétés du cacao. L'arbre qui le porte, & qu'on nomme indifféremment *cacaotier* & *cacaoyer*, croît naturellement & sans culture, dans une infinité d'endroits de l'Amérique, entre les deux tropiques. On en trouve des forêts entieres aux environs de la riviere des Amazones, sur la côte des Caraques & de Carthagène, dans l'isthme de Darien, dans l'Yucatan, Honduras,

les provinces de Guatimala, de Chiapa, de Soconusco, de Nicaragua, de Costa-ricca, & quantité d'autres. Les Isles de Cuba, de Saint-Domingue, de la Jamaïque & de Portoric, en produisent beaucoup, qu'on regarde à présent comme sauvages, par comparaison à ceux qu'on cultive, quoiqu'au jugement de quelques Voyageurs, ils méritent une véritable préférence. Les petites Antilles n'ont pas été privées de ce fruit; sur-tout la Martinique, la Grenade & la Dominique. Labat déclare qu'il n'en a pas trouvé à la Guadeloupe, quoiqu'il ait assez couru, dit-il, les bois de cette Isle : mais il n'ose conclure qu'elle n'en ait point, parce que les cacaoyers qu'on y cultive y viennent en perfection.

On a reconnu, depuis long-temps, que la Martinique est celle des Isles Françaises où cet arbre croît le mieux; ce qui n'a point empêché que les Français n'aient été fort lents à le cultiver. Un Juif, nommé Benjamin d'Acosta, fut le premier, comme on l'a déjà fait observer, qui planta une cacaoyere, en 1660. Elle subsistoit encore en 1694 : mais le cacao ne passant point encore pour une bonne marchandise en France, parce que le chocolat n'y était pas fort en usage, & qu'il était chargé de gros droits d'entrée, les habitans de la Martinique ne s'attachaient qu'au sucre, au tabac, à l'indigo, au rocou, au coton,

Histoire Naturelle.

&c. dont la grande consommation rendait le débit plus sûr. Enfin le chocolat s'étant mis fort à la mode, on pensa sérieusement à cultiver les arbres qui produisent le cacao, vers 1684. C'est l'année qu'on donne pour date des cacaoyeres qui ont suivi celle d'Acosta.

Le cacaotier sauvage croît fort haut, fort gros & fort branchu. On arrête ceux qu'on cultive, à la hauteur de douze ou quinze pieds; non-seulement pour se donner plus de facilité à cueillir leur fruit, mais encore pour les exposer moins aux injures de l'air & du vent, parce qu'ils sont d'une délicatesse surprenante. L'écorce en est brune, vive, mince, adhérente au bois, qui est blanchâtre, léger & poreux : il a les fibres longues, droites, assez grosses, & ne laisse pas d'être souple. En quelque saison qu'il soit coupé, on y remarque beaucoup de seve; ce qui peut venir du terrain où il veut être planté, qui doit être de bon fond, frais & humide. La feuille est ordinairement longue de huit à neuf pouces; quelquefois plus, mais rarement moins, si ce n'est dans un mauvais fond. Elle a, dans sa plus grande largeur, un peu plus du tiers de cette longueur; elle est pointue par les deux bouts, & tient aux branches par une queue forte & bien nourrie, de deux à trois pouces de long. Sa couleur, par-dessus, est d'un verd vif, & plus chargée

par-dessous. Son contour, & son plus grand diamètre jusqu'à sa pointe, est d'une très-belle couleur de chair; & cette partie est si délicate, que le moindre vent, où les rayons du Soleil, la grillent bientôt. Les fibres ou nervures, qui soutiennent les feuilles, approchent beaucoup de celles du cerisier.

Histoire Naturelle.

On ne voit jamais cet arbre entierement dépouillé de ses feuilles: celles qui tombent sont aussi-tôt remplacées par celles qui sont prêtes à paraitre. Il fleurit & porte du fruit, deux fois l'an, comme la plupart des arbres de l'Amérique. On peut dire même qu'il produit sans cesse, puisqu'il n'est jamais sans fleur ou sans fruit. Cependant les récoltes les plus abondantes se font vers les Solstices, c'est-à-dire, vers Noël & la Saint-Jean, avec cette différence, que celle de Noël est la meilleure.

On est étonné qu'un fruit si gros vienne d'une si petite fleur: le bouton qui la renferme, n'a pas deux lignes de diamètre & trois de hauteur. Cependant on y compte, lorsqu'il est ouvert, dix petites feuilles, qui forment un petit calice, au centre duquel est un fort petit pistil alongé, avec cinq filets & cinq étamines à l'entour. Les feuilles sont couleur de chair pâle, mêlées de taches & de pointes rouges; les filets d'un rouge de pourpre; les étamines d'un blanc argenté, & le bouton

Histoire Naturelle.

d'un blanc moins clair : c'eſt ce bouton, qui forme le fruit. Les fleurs n'ont aucune odeur. Elles viennent toujours par bouquets, dont la plupart tombent. L'arbre ne pourrait ſoutenir ſes fruits, ſi toutes les fleurs ſe nouaient, ni leur donner la nourriture qui leur convient. Elles ne croiſſent point au bout des branches, comme aux arbres de l'Europe ; elles ſortent depuis le pied du tronc, juſqu'au tiers des cinq groſſes branches. On obſerve qu'elles naiſſent aux endroits qui avaient des feuilles dans la jeuneſſe de l'arbre, comme s'ils étaient les plus tendres & les plus faciles à s'ouvrir.

Les fruits, qui ſuccèdent à ces fleurs, reſſemblent à des concombres : ils ſont pointus par un bout, partagés dans toute leur longueur, comme les melons à côtes, & parſemés de petits tubercules. L'écorce du fruit, ſuivant ſa groſſeur & celle de l'arbre qui le porte, a depuis trois juſqu'à cinq lignes d'épaiſſeur, & le fruit entier, depuis ſept juſqu'à dix pouces de long, ſur trois à quatre pouces de diamètre. Sa groſſeur fait ſentir pourquoi la Nature l'a placé au tronc de l'arbre, & au gros des cinq principales branches : les petits rameaux rompraient, s'il venait à leurs extrémités. On diſtingue des cacaos de trois couleurs ; les uns d'un blanc pâle, tirant un peu ſur le verd ; les autres, d'un rouge foncé, & les

troisiemes, rouges & jaunes; mais le dedans, & les amandes qu'ils contiennent, sont de même couleur, de même substance & de même goût. Aussi les trois couleurs de l'écorce ne sont-elles pas des espèces différentes; & ceux qui en distinguent trois ou quatre, se trompent. Il n'y en a qu'une seule, aux Isles comme dans le Continent. La couleur des gousses, en-dedans, est de chair pâle : elles renferment une substance de même couleur, assez légere, & très-délicate, à-peu-près du goût des pepins de grenade. C'est cette poulpe, qui se nomme cacao : elle environne vingt-cinq amandes, qui y sont attachées par de petits filamens. Il est très-rare d'en trouver moins, si ce n'est dans les gousses avortées, & plus rare encore d'en tirer davantage. Les arbres les plus puissans, les mieux nourris, à l'âge même de dix ou douze ans, n'en portent pas plus que les jeunes; mais elles sont plus grosses, & c'est la seule différence qu'on remarque dans les cacaoyers des Isles du Vent, de Saint-Domingue, des Caraques, & de la Nouvelle Espagne. Ces amandes, ou cacaos, sont longues, aux Isles, de neuf à douze lignes, plus ovales que rondes, pointues par les deux bouts, mais inégalement; leur diamètre est de cinq à sept lignes : la chair est d'un blanc qui tire sur l'incarnat; compacte, assez pesante pour son volume. Lorsqu'on la tire de la

Histoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

gousse, elle est huileuse, amere, fort douce au toucher, & couverte d'une pellicule fort unie de même couleur. Si l'on tire de terre des amandes de cacao, qu'on y ait laissées deux ou trois jours, & qui se disposent à rompre leur enveloppe, on voit que leur substance n'est composée que de deux feuilles, plissées & engagées l'une dans l'autre, qui partent d'un petit pistil rond, & d'environ la longueur d'une ligne, posé au gros bout de l'amande, qui est le germe de l'arbre, & qui pousse en terre sa racine.

Le cacao des Isles du Vent est le plus petit. Celui de Saint-Domingue, de Cuba & de Portoric, est toujours plus gros, mieux nourri & plus pesant. Celui des Caraques est plus plat, plus grand, & ne ressemble pas mal aux grosses feves de marais. Lorsque les amandes de cacao sont seches, elles sont toutes d'un rouge-brun.

Nous laissons aux curieux le soin d'étudier dans Labat, la bonne méthode de cultiver les cacaoyers; mais nous observerons que l'amande n'est que sept ou huit jours à pousser, qu'elle pousse en même-temps par les deux bouts, que le plus gros rompt sa pellicule pour former l'arbre; & que le petit pousse en terre, pour faire la grosse racine; enfin que le gros sort de terre couvert de la pellicule, comme un bouton, qui acheve de la rompre & la fait tomber en s'épanouissant.

Quinze ou vingt jours après, il a cinq ou six pouces de haut, & quatre ou six feuilles. A dix ou douze mois, l'arbre a près de deux pieds de hauteur, & jusqu'à seize feuilles. A deux ans, il arrive à la hauteur de trois pieds & demi, souvent de quatre; & le bouton, qui s'est toujours soutenu au centre des deux dernieres feuilles, s'ouvre alors, pour se partager en cinq branches, rarement en six, & jamais en sept. On coupe la sixieme, parce qu'elle gâterait la division ordinaire des branches de l'arbre, qui fait une partie de sa beauté. Alors les feuilles cessent de croître sur le tronc, & poussent sur les maîtresses branches, qui en produisent de plus petites à mesure qu'elles s'élèvent, pendant que le tronc croît lui-même & grossit, à proportion du suc qu'un terrain frais lui fournit. Il ne commence à fleurir qu'à deux ans & demi. A six, il est dans toute sa force.

Histoire Naturelle.

Il se trouve des cacaoyers, qui portent jusqu'à deux cens cinquante gousses; mais ce sont des arbres de vingt ans, grands, forts, en bonne terre, & bien défendus contre tous les vents. On ne compte ordinairement la récolte de Noël, que sur le pied d'une livre, ou d'une livre & demie par arbre, & celle de la Saint-Jean sur le pied d'une livre. Il faut quatre cens amandes seches pour la livre, ce qui doit s'entendre néanmoins du cacao des Isles du Vent; car il en faut moins

Histoire Naturelle.

aux Isles de Saint-Domingue & de Cuba, où il est plus gros ; & moins encore aux Caraques. Ainsi, seize gousses produisent une livre d'amandes seches : mais, comme la pesanteur du cacao diminue de moitié en sechant, huit gousses donnent une livre d'amandes vertes. Vingt Nègres peuvent entretenir & cultiver cinquante mille cacaoyers, & faire encore du manioc, du maïs, des pois, des patattes, des ignames, au-delà de ce qu'il faut pour leur entretien. Cinquante mille arbres donneront au moins, l'un portant l'autre, cent mille livres d'amandes, qui, vendues à sept sols six deniers, prix médiocre, & le plus bas auquel on ait jamais vu le cacao, produisent la somme de 37500 livres. Ce profit est d'autant plus considérable, que, demandant peu de frais, il entre presqu'entierement dans la bourse du Maître. C'est un avantage considérable que la culture des cacaoyers a sur celle des cannes à sucre. On a vu qu'une sucrerie, pour rapporter la même somme en sucre blanc ou brut, demande trois fois autant d'esclaves, de moulins, de charrettes, des bœufs, des chevaux, différentes sortes d'ouvriers, & de raffineurs, qui mettent leurs services à fort haut prix. Labat se croit en droit de conclure, depuis que le chocolat s'est mis à la mode, qu'une cacaotiere est une riche mine

d'or,

d'or, pendant qu'une sucrerie n'est qu'une mine de fer.

Histoire Naturelle.

Dans le partage des opinions sur la nature du cacao, l'expérience & les observations du même Voyageur, doivent être d'un grand poids. Les écrivains Espagnols & les Médecins déclarent qu'il est froid & sec. Ecoutons Labat : « On » ne peut disconvenir, dit-il, qu'il ne soit » huileux & amer; or tout ce qui a ces deux » qualités est chaud ; & d'autant plus qu'il les » a dans un plus haut degré. Il n'y a point » de fruit dont on puisse tirer plus d'huile » que du cacao, ni qui soit d'une plus grande » amertume; il n'y a point de fruit plus chaud: » comment serait-il donc tempéré? Serait-ce » en y mêlant du sucre, de la canelle, du girofle » & de l'essence d'ambre? mais toutes ces drogues » sont très-chaudes; &, quoiqu'elles ne doivent » entrer qu'en petite quantité dans la composition » du chocolat, il est visible que leur chaleur, jointe » à la chaleur tempérée du cacao, doit former » un composé très-chaud. Les Espagnols justifient » aisément l'usage qu'ils ont de mêler avec le cacao » quantité d'ingrédiens fort chauds, puisqu'ils le » croient très-froid, jusqu'à prétendre qu'il est » capable de faire tomber en phthysie ceux qui en » prennent avec excès. C'est sur ce principe, qu'ils » y mêlent une quantité considérable de canelle,

Histoire Naturelle.

» de sucre, de piment, de graine de bois d'Inde, » de girofle, d'ambre, de musc, & sur-tout de » vanille ; ingrédiens que tout le monde reconnait » très-chauds. Ils nous assurent que le cacao, fondu » avec toutes ces drogues, compose un tout ex- » trêmement tempéré. Leur raisonnement parait » bon, & s'accorde bien avec leur principe. Un » écrivain Français prouve la bonté du chocolat » par la prodigieuse consommation qui s'en fait » dans toute l'Amérique : il pouvait ajouter qu'elle » n'est pas moindre en Espagne, en Portugal, en » Italie, en Angleterre & dans tout le Nord ; & » que, sans le prix excessif où il est en France, » l'usage n'y en serait pas moins commun. Il ajoute » que de tant de Peuples qui en usent, sans dis- » tinction d'âge, de sexe, souvent sans régle & » sans modération, pas un ne s'est encore plaint » d'en avoir ressenti la moindre incommodité ; » qu'au contraire ils ont éprouvé qu'il étanche » la soif, qu'il rafraîchit, qu'il engraisse, qu'il » répare en un instant les forces perdues par le tra- » vail, qu'il fortifie, qu'il procure le sommeil, » qu'il aide à la digestion, qu'il adoucit & purifie » le sang ; en un mot qu'il conserve la santé & » qu'il prolonge la vie. Je conviens de tout ; rien » n'est plus vrai : mais que cet écrivain convienne » aussi, qu'à l'exception des Français des Isles, » tous ces peuples prennent le chocolat préparé

Histoire Naturelle.

» à la maniere Espagnole. S'il est donc certain que » le cacao préparé à la maniere Espagnole, c'est-» à-dire, mêlé avec tant d'ingrédiens chauds, est » encore tempéré, comme il doit l'être pour pro» duire tant de bons effets, ne doit-on pas con» clure que de lui-même il n'est pas tempéré, » & qu'au contraire il est froid, puisqu'il a besoin » de tant de chaleur étrangere pour devenir tem» péré, ou que, malgré tant d'ingrédiens chauds, » auxquels on le joint, il ne cesse pas d'être » tempéré. »

Labat joint à ce raisonnement, la maniere dont on prépare le chocolat en Amérique. On fait brûler, ou rôtir, les amandes du cacao dans une poële, comme le café. Cette premiere préparation est absolument nécessaire : elle dépouille le cacao de la pellicule dure & seche qui le couvre; & le mouvement, qu'elle excite dans ses parties, donne l'issue à l'huile dont elles sont remplies. On le fait brûler plus ou moins, suivant la différence des goûts. Les Espagnols d'Amérique le brûlent, jusqu'à ce que les amandes soient tout-à-fait noires; les Américains & les Français des Isles le brûlent beaucoup moins. Les premiers prétendent que la pâte en devient plus fine, & que le sucre s'y incorpore plus facilement. A la vérité, les amandes, qui sont rôties jusqu'à l'excès, se pilent plus aisément, & se passent mieux sur

Histoire Naturelle.

la pierre : mais leur ſubſtance eſt alors changée ; l'huile eſt exhalée ; à peine conſervent-elles aſſez d'amertume pour faire connaître ce qu'elles ont été. Labat ſe déclare pour la méthode des Américains & des Inſulaires Français : ils ne brûlent les amandes, qu'autant qu'il le faut pour ôter avec facilité la pellicule qui les couvre, & pour exciter le mouvement néceſſaire à leurs parties, mais ſans endommager la ſubſtance, & ſans la priver de cette huile ſpiritueuſe, qui fait la plus grande partie de ſa bonté. Auſſi le chocolat des Iſles Françaiſes eſt-il plus nourriſſant, & demande-t-il plus de ſucre pour abſorber ſon amertume.

Lorſque les amandes ſont rôties, & mondées de leur peau, on les pile dans un mortier de gayac, bois très-dur, & preſque ſans pores. Le pilon eſt du même bois. C'eſt ainſi qu'on les réduit en pâte ; mais, comme elle ſerait encore groſſiere, on la broie ſur une pierre, avec un rouleau de fer poli, pour la rendre auſſi fine, auſſi déliée qu'elle puiſſe l'être. Les pierres qu'on y emploie, doivent être fermes, un peu poreuſes, afin que le feu qu'on met deſſous les échauffe plus facilement ; mais elles ne doivent point être ſujettes à ſe fendre, non plus qu'à ſe calciner ; & leur grain doit être aſſez dur pour ne pas s'égrainer. Elles doivent être polies, & ſoigneuſement lavées, lorſqu'on a ceſſé de s'en ſervir. On leur donne

ordinairement quinze à dix-huit pouces de large, fur deux pieds & demi de longueur. Elles font concaves, c'eſt-à-dire creuſées dans toute leur longueur, épaiſſes de trois ou quatre pouces, avec quatre petits ſoutiens, de ſix pouces de hauteur aux quatre coins, pour ſe donner le moyen de mettre du feu deſſous. Le rouleau eſt de fer poli, ou de marbre, ou de bois de gayac. Dans les pays fort chauds, il n'eſt pas beſoin de mettre du feu ſous la pierre; la chaleur du climat eſt ſuffiſante, ſur-tout ſi l'on travaille au Soleil. On met quelque toile autour de la pierre, pour recueillir les fragmens de la pâte qui peuvent tomber. Aux Iſles, ce ſont des feuilles de baliſier qu'on emploie. On met peu de pâte à-la-fois ſur la pierre; on la broie en l'étendant, & la preſſant avec le rouleau, comme les pâtiſſiers étendent la pâte pour feuilleter. A meſure qu'elle s'étend ſur la pierre, on la ramaſſe avec un couteau, on recommence à l'étendre, à la preſſer, juſqu'à ce que l'œil, ou le doigt, la faſſe juger d'une extrême fineſſe. C'eſt dans ce travail que conſiſte la bonne façon du chocolat, dont il faut que les parties ſe diſſolvent ſi parfaitement dans l'eau, qu'il ne reſte rien au fond des vaſes; qui puiſſe faire connaitre la matiere dont il eſt compoſé.

Hiſtoire Naturelle.

Lorſqu'on veut le conſerver long-temps, ou

l'envoyer dans un pays éloigné, il ne faut mêler dans la pâte, ni ſucre, ni épicerie : on ſe contente de la bien travailler ſur la pierre, de la laiſſer raſſeoir, refroidir & ſécher à demi. Enſuite on en fait des pains, en forme de petites briques, ou de cylindres, du poids qu'on juge à propos; on acheve de les faire ſécher à l'ombre, & l'uſage eſt de les envelopper dans du papier. Il ſe conſerve long-temps dans cette ſituation. Il n'eſt pas ſujet à ſe moiſir, comme il arrive ſouvent, lorſqu'on y a mis du ſucre, qui eſt fort ſuſceptible d'humidité. Aux Iſles Françaiſes, ſoit qu'on ſe propoſe de le conſommer dans le pays, ou de l'envoyer en Europe, on n'y met jamais de ſucre, ni d'épiceries. Le muſc, l'ambre & la vanille n'y entrent jamais; & ce n'eſt ni le défaut, ni la cherté de ces drogues, qui en empêche l'uſage; on a l'expérience qu'elles changent entierement la nature du cacao. On ſe contente de joindre au ſucre, qu'on y met en le diſſolvant dans l'eau chaude, un peu de canelle en poudre, avec une très-petite pointe de girofle.

Il reſte à donner la méthode des Iſles pour faire le chocolat. Après avoir rapé, avec une rape ordinaire de fer blanc, la quantité de cacao qu'on veut employer; deux onces, par exemple, pour huit taſſes d'une grandeur ordinaire; on les met dans la chocolatiere, avec trois

onces de ſucre, & jusqu'à quatre onces, lorſque la pâte eſt récente, parce qu'alors elle eſt plus huileuſe & plus amere : on y joint un œuf frais, blanc & jaune, & tant ſoit peu d'eau froide ou chaude; de la canelle en poudre, paſſée au tamis de ſoie, autant qu'il en peut tenir ſur un liard; & ſi l'on veut que cette poudre ait un goût plus piquant, on la compoſe de deux onces de canelle & de douze clous de girofle bien pilés. On délaie ſoigneuſement la pâte, le ſucre & la canelle, avec l'œuf & le peu d'eau qu'on y a joint. Alors on verſe peu-à-peu, dans la chocolatiere, une chopine d'eau bouillante, & l'on agite fortement la matiere avec le moulinet, non-ſeulement pour bien ſéparer & diſſoudre les parties du cacao & du ſucre, mais principalement pour la faire bien mouſſer. Lorſque toute la chopine d'eau eſt dans la chocolatiere, on la met au feu, pour l'y laiſſer jusqu'à ce que l'écume ou la mouſſe ſoit prête à paſſer pardeſſus. Enſuite, la retirant, on recommence à faire marcher le moulinet, afin que cette mouſſe qui eſt la plus huileuſe partie du cacao, ſe répande par toute la liqueur, & la rende également bonne. On remet la chocolatiere au feu, avec une grande attention à faire marcher le moulinet, chaque fois que la matiere s'élève. On lui laiſſe prendre ainſi quelques bouillons, pour la

Hiſtoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

cuire. Enfin, l'ayant retirée du feu, on fait agir encore le moulinet; & à mesure que l'écume s'amasse en haut, on la fait tomber doucement dans les tasses. Ce qui reste de liqueur, qu'on n'a pu réduire en mousse, s'y verse ensuite sans autre précaution. Plus le cacao est frais & bien préparé, plus il produit de mousse: elle doit être grise, épaisse, à petits yeux, & si légere qu'une tasse, contenant plus d'un demi-septier, ne doit pas peser trois onces. Quand on veut mettre un tiers, ou un quart de lait avec l'eau, on n'y met point d'eau; & l'on ne fait bouillir, ni l'eau, ni le lait, avant que de les mettre dans la chocolatiere. Il suffit que l'eau soit bien chaude, & tout le reste s'observe de même.

Tous les partisans du chocolat prétendent que cette méthode le rend d'une délicatesse & d'une bonté merveilleuse; qu'il est léger & très-nourrissant; que pris à jeûn, il soutient dans le travail; qu'après le repas, il aide à la digestion, & qu'il est propre à toutes sortes de tempéramens. Labat, qui en conseille ardemment l'usage, ajoute, en faveur de ceux qui sont arrêtés par la dépense, que c'est au contraire une véritable épargne. « Année commune, dit-il, on peut avoir la pâte » de cacao à vingt-cinq sols la livre. On avoue que, » pour huit tasses, il ne faut que deux onces de » pâte, qui reviendront à trois sols, & trois onces

» de sucre, qui ne coûteront pas plus, si l'on se » contente d'employer de bonne cassonade. Il ne » faut pas pour six deniers de canelle. Qu'on en » mette autant pour un œuf ou un poinçon de lait, » chaque tasse de chocolat ne reviendra pas à plus » d'un sol.] Ainsi quand, pour se fortifier dans le » plus pénible travail, on prendrait deux tasses de » chocolat le matin, la dépense n'irait qu'à deux » sols, & servirait à soutenir bien mieux les forces, » que le pain, le vin, & d'autres secours qui coû- » tent beaucoup plus. Aussi les Français de Saint- » Domingue & des Isles du Vent, sur-tout ceux » du quartier de la grande Anse & de la Marti- » nique, font-ils un usage si fréquent du chocolat, » de l'eau-de-vie & du tabac, que ces trois » choses leur servent d'horloges & de mesures » itinéraires. Lorsqu'on leur demande à quelle » heure ils sont partis de quelque lieu, & quand » ils sont arrivés, ils répondent : je suis parti au » coup d'eau-de-vie, & je suis arrivé à la cho- » colade ; c'est-à-dire, qu'ils sont partis au point » du jour, & qu'ils sont arrivés sur les huit heures » du matin, parce que c'est le temps où ils pren- » nent l'eau-de-vie & le chocolat. Si l'on veut savoir » d'eux la distance d'un lieu à un autre, ils disent » qu'il y a deux ou trois bouts de tabac ; c'est-à- » dire, qu'allant de ce lieu à l'autre, & ne » manquant point de fumer dans leur marche, ils

Histoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

» ont fumé en chemin deux ou trois bouts de » tabac. »

On tire du cacao une espèce d'huile, nommée ordinairement *beurre de cacao;* mais la maniere dont on la tire dans les Pays chauds, ne réussissant pas toujours en Europe, où l'on ne peut se procurer du cacao frais, Labat donne une autre maniere de tirer cette huile. Il s'étend avec plus de complaisance encore, sur la découverte qu'il fit à la Martinique, d'une liane qu'il donne pour la véritable vanille, mais que divers contre-temps ne lui permirent pas de cultiver avec assez de soin, pour vérifier parfaitement ses idées. Il paraît même ignorer si ceux qu'il laissa informés de son secret, en tirerent avantage après son départ.

La vigne qu'on a plantée aux Isles, étant venue de France, ne s'est pas naturalisée facilement au terroir, & l'on assure même que, jusqu'à présent, le raisin n'arrive jamais à sa parfaite maturité. Ce n'est pas faute de chaleur ni de nourriture; mais le climat est humide & chaud; les grains mûrissent trop tôt, & les uns avant les autres; de sorte que, dans une même grappe, il s'en trouve de mûrs, de verts, & d'autres en fleurs. Le muscat qui est venu de Madere & des Canaries, est exempt de ce défaut, & mûrit parfaitement; cependant on observe que les seps

s'améliorent en vieilliſſant. Ce que la vigne a de plus remarquable aux Iſles, c'eſt qu'elle porte du fruit deux fois l'an, & ſouvent trois fois en quatorze mois, ſuivant la ſaiſon où elle eſt coupée & le ſep taillé. Labat rend témoignage que des ſeps qu'il avait plantés, donnerent du fruit ſept mois après. Les figuiers y viennent de bouture, & portent toute l'année, ſans autre ſoin que de mettre du fumier au pied, & de les arroſer dans le temps de la ſéchereſſe.

Histoire Naturelle.

Une régle fort importante, pour tranſporter des arbres, des plantes, ou des graines, d'un pays froid dans un pays chaud, eſt de les prendre dans le pays le plus voiſin, & de la température la plus approchante. Aux Iſles, par exemple, on conſeille de les faire venir de Provence, ou de la Côte d'Eſpagne, ou plutôt encore de Madere & des Canaries. A l'égard des graines, on doit toujours les apporter dans leurs coſſes ou leurs épis. Ce ſoin même n'empêche point que les premieres récoltes ne ſoient toujours imparfaites; mais elles ſe naturaliſent enſuite, & le temps les perfectionne. En ſemant des pois à toutes les lunes, on en a de verts aux Iſles, pendant toute l'année. Le froment y croît très-bien, lorſque celui qu'on y met en terre eſt né dans le pays même. Quelques Voyageurs ont publié fauſſement, qu'il était défendu aux ha-

Histoire Naturelle.

bitans des Isles de semer du bled, & de cultiver des vignes, & que le motif de cette défense était la crainte de nuire au commerce, parce que le fond principal des cargaisons est le vin & la farine. Jamais il n'y eut d'ordonnance de cette nature; mais l'expérience a fait connaître que la culture du bled était inutile. Presque personne n'y mange du pain de froment. Les Nègres, les engagés, les domestiques & les ouvriers ne vivent que de cassave. La plupart des Créoles, ceux mêmes qui, dans une grande fortune, font servir du pain de froment sur leur table, en faveur des étrangers, ou par affectation de grandeur, lui préferent aussi la cassave. Il n'en est pas de même du vin; la consommation en est si grande, que, dans quelque quantité qu'on l'apporte, on trouve à le vendre. Mais la petitesse du terrain rend la culture des vignes comme impossible. Il est employé beaucoup plus utilement en cannes, en cacao, en coton, en rocou & d'autres marchandises. Le même espace de terre qu'on mettrait en bled & en vignes, pour fournir le pain & le vin nécessaires à la subsistance de dix hommes, suffira pour en nourrir cinquante, s'il est employé en marchandises du pays. D'ailleurs, qu'y viendraient faire les vaisseaux d'Europe, si les habitans tiraient du bled & du vin de leur fond? De quoi se

chargeraient-ils, & que pourraient-ils espérer des Isles?

Histoire Naturelle.

Il est défendu aux Espagnols du Mexique & de toute la Nouvelle-Espagne de la Province d'Yucatan, des côtes des Caraques & de Carthagène, des Isles de Cuba, de Saint-Domingue & de Portoric, & des autres lieux voisins du golfe de Mexique, de cultiver la vigne & les oliviers. Les Jésuites ont eu seuls la permission de faire une certaine quantité de vin pour la Messe. Autrement les galions n'auraient pas de quoi faire leur charge; & ces deux denrées, qui sont fort abondantes en Espagne, y demeureraient presqu'inutiles. Mais les Etats du Pérou & du Chili ne sont pas sujets à cette défense. On y fait quantité de bon vin. A l'égard du bled, il croît partout fort abondamment. Dans la Nouvelle-Espagne, on en fait annuellement deux récoltes. Quoique personne ne doute qu'il pût être cultivé avec le même succès dans les pays voisins du golfe de Mexique, les habitans de la côte des Caraques, de Carthagène, & ceux des grandes Isles, ne sement aucune sorte de bled d'Europe; ils aiment mieux acheter des Français & d'autres étrangers, des farines qu'on leur vend bien cher. Labat raconte qu'un habitant de Marie-Galante recueillait annuellement sa provision de vin, qui croissait sur son habitation, & qu'il était

Histoire Naturelle.

excellent. Son défaut était de ne pouvoir se garder ; mais quelle nécessité de le conserver long-temps, puisqu'on en fait chaque année deux récoltes ?

Les Antilles ont quatre sortes de jasmins ; le commun, qui n'a que cinq feuilles, & le double qui en a dix, blancs tous deux comme le nôtre ; un jasmin rouge à cinq feuilles, avec un double de même couleur. La quantité de jasmins blancs, qui croissent par-tout à la Martinique, & jusqu'au fond des forêts, où l'on ne peut supposer qu'ils aient été plantés par les Caraïbes, fait juger que cette plante est naturelle aux Antilles. Labat en donne la description : « c'est, dit-il, un arbrisseau, qui pousse quantité de tiges droites ; » elles s'entrelacent aisément ; elles multiplient » & se fortifient, sans autre soin que de les tailler » deux fois l'année, au commencement & à la fin » de chaque saison pluvieuse. Le pied de l'arbrisseau est couvert de deux écorces ; l'intérieure, qu'on pourrait prendre pour le bois » même, verte, lisse, & si adhérente, qu'il n'est » pas aisé de la séparer du bois ; elle est couverte » d'une autre écorce, de couleur grise, mince ; » friable, qui se détache d'elle-même, & qui se » roule. Le dedans du bois est mêlé de gris & » de verd pâle ; il est assez tendre, cassant, » léger & rempli d'une moëlle qui n'a pas beau-

» coup d'humidité. Ses tiges, qu'il pousse en grand » nombre, sont unies, liantes, d'un verd foncé, » & chargées de feuilles ; elles sont d'un très- » beau verd, pointues par les deux bouts, beau- » coup plus longues qu'il ne semble convenir à » leur largeur : elles tiennent aux branches, par » une queue courte, & sont toujours accouplées. » C'est à l'extrémité des branches que naissent les » fleurs : elles viennent toujours par bouquets, » & commencent par un bouton alongé, dont le » bout est couleur de pourpre ; il s'ouvre, & se » partage en cinq feuilles, dont le fond est tourné » en petit calice, au milieu duquel s'élève un » petit pistil, qui porte dans sa maturité une » gousse qui renferme deux petites graines, à » côté l'une de l'autre, applaties par les faces, qui » se touchent, & rondes du côté opposé. C'est la » semence de la plante ; mais, comme elle vient » mieux de bouture, on s'attache peu à mettre » ces semences en terre. Les jasmins doubles, » rouges & blancs, ne different des simples, que » par le nombre des feuilles. Leur odeur est éga- » lement douce, & ne laisse pas de s'étendre » assez loin, sur-tout le matin & le soir ; car, en » plein soleil, il n'y a point de fleur dont l'odeur » ne s'affaiblisse beaucoup. »

Histoire Naturelle.

La plupart des légumes qu'on nomme pois aux Antilles, devraient porter le nom de féves, puis-

Histoire Naturelle.

qu'ils en ont réellement la figure. On se borne ici aux pois d'Angola, dont on a eu l'occasion de parler plusieurs fois. Ils sont originaires du Royaume de ce nom, sur la Côte d'Afrique, d'où ils ont été apportés par les vaisseaux qui vont à la traite des Nègres. Leur couleur est brune, & leur forme à-peu-près celle des petites féves d'Europe; mais ils ont la propriété singuliere de former un arbrisseau fort agréable, qui dure sept ou huit ans, & quelquefois plus, suivant le terrain auquel il est confié; il fleurit, & porte du fruit, pendant presque toute l'année: son écorce est mince & fort verte; il jette beaucoup de branches. Ses feuilles sont longues, étroites, minces, d'un verd un peu brun.

Le bois d'Inde, porte deux fois l'an de petites fleurs blanches, qui rougissent un peu vers l'extrémité, & qui forment de petits bouquets, auxquels succèdent de petites graines de la consistance des noix muscades, & de la grosseur commune des capres, dont l'odeur & le goût représentent un mêlange de girofle, de canelle & de muscade. Les ramiers, les grives, les perdrix & les perroquets recherchent ces graines, & les mangent avec une avidité surprenante: elles les engraissent beaucoup, & donnent à leur chair le goût de ces trois épiceries. On trouve quantité de ces arbres dans l'Isle de Sainte-Croix, à la Grande terre

de

Histoire Naturelle.

de la Guadeloupe, à la Grenade, aux Grenadins, à Marie-Galante, dans les montagnes du vieux Fort de la même Isle, au gros Morne de la Martinique, au quartier des Tarranes, & vers le dernier Cul-de-sac des Salines. Les habitans emploient la graine de bois d'Inde dans les sauces, & pour saler la chair de porc, qu'ils en saupoudrent autant que de sel. Labat, qui trouvait cette préparation charmante, n'est pas étonné, dit-il, qu'il soit défendu de transporter une si délicieuse graine en France, parce que, pouvant suppléer à toutes les épiceries, elle en ruinerait le commerce.

Un article assez curieux, dans le même Voyageur, est celui qui regarde la culture des légumes d'Europe aux Antilles. Les uns y prosperent, & d'autres s'y affoiblissent jusqu'à changer presqu'entierement de nature. Deux ou trois plantes d'oseille suffisent pour en peupler un jardin. On les partage en petites portions, qu'on plante assez loin les unes des autres : elles reprennent facilement; & paraissant tendre à se rapprocher, elles s'élargissent si bien que, dans l'espace de cinq ou six semaines, elles couvrent toute la surface du terrain. Plus on les coupe, sur-tout dans le temps des pluies, plus elles croissent & se répandent. La graine d'oignons ne produit que des ciboules, qui viennent en touffes. Aussi les ma-

Histoire Naturelle.

telots gagnent-ils beaucoup sur les oignons qu'ils apportent ; ils sont sûrs de les vendre deux ou trois écus le cent, & quelquefois plus. Les échalottes croissent en perfection aux Antilles; mais, lorsqu'elles ont repris, il faut ôter la terre qui les couvrait, & ne laisser que la chevelure enterrée, sans quoi elles ne produisent que des feuilles. Au contraire, plus on a soin de les déchausser, plus elles multiplient & grossissent. Une échalotte en produit jusqu'à vingt, dans une seule touffe. Le cerfeuil, la pimprenelle & le persil viennent fort vîte & très-bien, si l'on a soin de les couper souvent. Le pourpier croît naturellement dans toutes les Antilles, & jusques dans les bois. On observe que la premiere herbe, qui vient dans un champ qu'on a défriché, est le pourpier : il s'en trouve du commun & du doré. Les raves, les panais, les carottes, les salsifis & les betteraves ne viennent parfaitement que lorsqu'ils sont semés de graine créole, c'est-à-dire, née dans le Pays. La graine de la Nouvelle-Angleterre donne des carottes, qui pesent jusqu'à trois & quatre livres. Les graines Françaises & Espagnoles de melons, de citrouilles, de concombres, de laitue, de chicorée & de pois verts, se perfectionnent aux Isles, par une augmentation surprenante de grosseur & de bonté. Toute saison & toute terre sont propres aux

melons. Un petit trou, qu'on fait de la pointe d'un bâton, & dans lequel on jette quatre ou cinq grains de semence, est la seule culture qu'ils demandent, avec le soin de les arroser en temps sec. Cependant, de cent melons, il est rare d'en trouver un mauvais. L'odeur en est aussi charmante que le goût: avec une chair ferme, ils ont une couleur qui réjouit la vue; & de quelque maniere qu'on les mange, l'excès même n'en est jamais nuisible. On nomme melons de France, ceux dont la chair est rouge, & melons d'Espagne, ceux qui l'ont blanchâtre, tirant sur le verd. Les choux pommés croissent en perfection. Il n'en faut qu'un pour peupler tout un jardin; on le coupe; sa tige pousse une infinité de rejettons, qu'on arrache l'un après l'autre, & qui, étant replantés, produisent en quatre mois un autre chou bien pommé. Ensuite la nouvelle tige en produit d'autres, sans qu'il soit jamais besoin d'en semer. Cette facilité à faire des jardins potagers, ne les rend pas plus communs. La plupart des habitans comptent sur les légumes & les herbages que leurs Nègres cultivent le long des bois, & dans quelques coins de terre qu'on leur laisse.

Histoire Naturelle.

Outre les herbes potageres qui viennent d'Europe, on en cultive trois espèces qui ne sont pas connues dans notre climat. La premiere, nommée *Guingambo*, croît de cinq ou six pieds en hau-

Hiſtoire Naturelle.

teur; ſes feuilles, qui ſont grandes, ridées, rudes & découpées, reſſemblent aſſez à celles de la guimauve. Sa fleur eſt d'un blanc qui tire un peu ſur le jaune, & ſans odeur particuliere. C'eſt une eſpèce de cloche, compoſée de cinq feuilles rondes, de couleur rougeâtre, qui renferme un piſtil en forme de clou, avec de petites étamines de couleur jaune. Ce piſtil ſe change en un fruit de la groſſeur d'un œuf moyen, & compoſé de pluſieurs côtes. Il contient beaucoup de graines griſâtres, de la groſſeur de nos petits pois. On fait cuire ce fruit avec toute ſorte de viande. Les femmes & les filles Créoles en mangent beaucoup, dans un mets qui eſt propre à leur ſexe, où elles font entrer toutes ſortes d'herbes, ſans en excepter les plus dégoûtantes, & qu'on nomme *callarou*. Une autre eſpèce de guingambo porte, avec les mêmes feuilles, des fruits moins gros, plus ronds & plus longs, dont la pointe eſt recourbée comme celle des cornichons.

On appelle *mouſſembey*, une ſeconde herbe potagere des Antilles, dont la tige eſt fort branchue, & chargée de deux ſortes de feuilles; les unes, fort petites, ſoutenues trois à trois, par une queue aſſez courte; les autres, beaucoup plus grandes, diviſées par quatre coupures, en cinq parties inégales, & ſoutenues par une queue ronde

& veloutée. La fleur se forme d'un bouton ovale, partagé en quatre lobes, du milieu desquelles sort un petit pied, qui porte quatre feuilles blanches & ovales. Le fruit est soutenu par ce pied, & n'est qu'une silique, qui contient beaucoup de petites semences grisâtres, de la figure d'un rognon applati. Ces siliques ont quatre à cinq pouces de long, sur cinq à six lignes de large. On ne mange que les feuilles du moussembey. Histoire Naturelle.

La troisieme espèce d'herbe se nomme *sacramallon* : elle s'élève à la hauteur de cinq pieds. Sa feuille, seule partie qu'on puisse manger, est longue d'environ six pouces, peu chargée de nervures, épaisse & fort verte. La tige n'excède gueres la grosseur du doigt : elle se charge de plusieurs grappes, comme de panaches de petites fleurs, où le verd, le rouge, le violet, le pourpre, sont agréablement mêlés, & qui se convertissent en petits fruits, de la grosseur d'un pois, d'un violet tirant sur le pourpre, qui renferme dans une peau mince & unie comme celle du raisin, une substance molle, aqueuse, d'une odeur désagréable, au milieu de laquelle croît une espèce d'amande, assez seche, qui est la semence de la plante.

On a parlé trop souvent de la farine du manioc & de la cassave, pour laisser cet aliment

Histoire Naturelle.

ſans explication. C'eſt le pain de la plupart des habitans, blancs, noirs & rouges des Antilles, c'eſt-à-dire, des Européens, des Nègres & des Américains.

Manioc.

Le manioc eſt un arbriſſeau, dont l'écorce eſt griſe, rouge, ou violette, ſuivant les différentes eſpèces de bois qu'elle couvre, mais fort mince dans toutes les eſpèces. Il croît juſqu'à la hauteur de ſept ou huit pieds, & ſon tronc eſt alors de la groſſeur du bras. Le tronc & les branches ſont remplis de nœuds, aſſez proches les uns des autres, avec de petites excreſcences, qui marquent la place des feuilles tombées; car à meſure que l'arbre croît, les feuilles quittent le bas des rameaux, de ſorte qu'il ne s'en trouve qu'aux plus hautes parties. Son bois eſt mou, caſſant, & vient mieux de bouture que de graine. Sa feuille a la forme d'un trefle alongé, ou, ſi l'on veut, celle d'une moyenne feuille de vigne, qu'on aurait fendue le long des nervures, & qui n'aurait plus, de chaque côté, que cinq ou ſix lignes de large. Sa principale racine en pouſſe trois ou quatre autour d'elle, & juſqu'à ſix ou ſept autres de différentes longueurs, ſuivant l'âge de l'arbre & la bonté du terrain. On en voit d'auſſi groſſes que la cuiſſe; mais leur groſſeur ordinaire eſt celle des plus groſſes betteraves. L'écorce de

toutes les racines est de la couleur de celle de l'arbre, c'est-à-dire, grise, lorsque le bois est gris, & rouge, quand il est rouge; mais l'intérieur est toujours blanc, & de la consistance des navets. Il se trouve des racines mûres à huit mois. On nomme l'arbre qui les produit, manioc blanc ou d'osier. Les autres espèces, telles que le manioc à grandes feuilles & le manioc rouge, ont besoin de quatorze, & même de dix-huit mois, pour acquérir toute leur grandeur & leur maturité.

Cet arbrisseau venant de bouture, on se contente, pour le planter, de faire une fosse d'un pied & demi de long, & de cinq à six pouces de profondeur, dans laquelle on couche deux morceaux de son bois, longs de quinze à dix-huit pouces, dont on laisse un des bouts un peu hors de terre; après quoi, on les couvre de la même terre qu'on a tirée du trou. La distance ordinaire est de deux pieds, d'une fosse à l'autre. Quand on juge que les racines ont le degré de perfection qui leur convient, on les arrache de terre, à mesure qu'on en a besoin; & c'est toujours en arrachant l'arbre entier, avec lequel les racines viennent sans effort. Des Nègres destinés à cet office, en grattent les écorces avec un méchant couteau, & les jettent dans un bassin d'eau,

Histoire Naturelle.

où elles sont bien lavées. Ensuite on se sert d'une rape de cuivre pour les réduire en farine, qui ressemble à la grosse sciure de bois, & qui est portée à la presse, pour en exprimer le suc. Ce suc est regardé comme un poison mortel, non-seulement pour les hommes, mais pour tous les animaux qui mangent les racines avant qu'il soit exprimé. Du Tertre attribue cette mauvaise qualité à l'excès de sa substance. Labat se croit mieux fondé à faire consister sa malignité dans l'excès de sa froideur, qui est capable d'arrêter la circulation du sang, & d'engourdir les esprits. Cependant les animaux qui s'accoutument par degrés au manioc, n'en reçoivent aucune incommodité, & parviennent même à s'en engraisser. Les Sauvages, qui en mettent dans toutes leurs sauces, n'en ressentent pas non plus les mauvais effets, parce qu'ils n'en mangent jamais qu'après l'avoir fait bouillir.

On se sert de ce suc pour faire de l'amidon, en le faisant dessécher au soleil, où il devient blanc comme la neige. Il prend alors le nom de *mouchache*, terme Espagnol, qui signifie un enfant, & que les Français ont adopté comme les Américains. La mouchache sert à composer de petits gâteaux aussi délicats, dit-on, que s'ils étaient de la plus fine fleur de froment. Les Euro-

péens & les Américains ont différentes méthodes, pour exprimer le suc du manioc. C'est de ce qui reste après cette opération, qu'on fait la cassave & la farine de manioc, qui servent de pain à presque toute l'Amérique. Histoire Naturelle.

Pour mettre cette farine en cassave, on a des platines de fer fondu, rondes, épaisses d'un demi-pouce, & larges d'environ deux pieds. On les pose sur un trépied, ou sur des pierres, & l'on fait du feu dessous. Lorsque la platine est échauffée, on y met du manioc grugé & pressé, qu'on a fait passer par une espèce de crible, pour en rompre les grumeaux. L'épaisseur doit être d'environ trois doigts sur toute la platine. Cette masse de pâte s'affaisse en cuisant, & toutes ses parties se lient ensemble. On aide à leur liaison, en y passant une spatule de bois, qu'on appuie légerement. Lorsque le côté qui touche la platine est cuit, ce qu'on reconnaît à la couleur, qui devient rousse, on la tourne de l'autre côté, à l'aide de la spatule & de la main gauche. Elle acheve de cuire; ensuite on l'expose pendant deux ou trois heures au soleil, pour dessécher ce qui peut y rester d'humidité. Cette espèce de pâtisserie, ou de pain, qui prend alors le nom de cassave, a trois ou quatre lignes d'épaisseur dans ses bords, un peu plus dans son milieu, & pese environ deux livres, quand elle a vingt-trois à vingt-

Histoire Naturelle.

quatre pouces de diamètre. Le dedans demeure blanc comme la neige, & les deux côtés sont d'une couleur d'or pâle, qui excite l'appétit. Elle peut se conserver fort long-temps, sans autre soin, que de la mettre dans un lieu sec, & de l'exposer quelquefois au soleil. C'est une excellente nourriture, qui se digere aisément, & pour laquelle un peu d'habitude fait prendre du goût aux Européens mêmes, quoique d'abord elle leur semble insipide. La cassave s'enfle à vue d'œil, lorsqu'on l'humecte avec du bouillon, ou qu'on la trempe simplement dans l'eau; ce qui prouve assez qu'elle renferme beaucoup de substance.

Pour conserver le manioc en farine, comme on le fait dans toutes les Habitations, on est fourni d'une grande cuve de cuivre, montée sur un fourneau de maçonnerie, avec un bord de pierre de taille qui l'enchasse bien juste, & qui augmente sa hauteur de cinq ou six pouces. On l'échauffe un peu, pour y mettre le manioc passé, & pour l'y remuer avec une petite pelle de bois. Ce mouvement, qui empêche la farine de s'attacher à la cuve, & de se lier, lui fait prendre la forme d'un gros sel roux, lorsqu'elle est cuite & bien seche. Il ne reste alors qu'à la faire refroidir, pour la mettre dans des barils, où elle se conserve des années entieres, pourvu qu'elle soit dans un lieu sec, ou qu'on la fasse passer

tous les six mois, par la poële. Elle peut être mangée seche, comme du pain en miettes, ou comme les Orientaux mangent leur riz. Une cuve, ou poële de trois à quatre pieds de diamètre, peut cuire, en dix ou douze heures, trois barils de cette farine, chacun de cinquante pots, mesure de Paris; & trois barils suffisent par semaine pour la nourriture de cinquante Nègres.

Histoire Naturelle.

Les Américains ne mangent point de farine cuite, & n'usent que de cassave, qu'ils font cuire tous les jours, souvent autant de fois qu'ils en ont besoin, parce qu'ils aiment à la manger chaude. Avant que les Européens leur eussent procuré des platines de fer, ils faisaient leur cassave sur de grandes pierres plates & minces, qu'ils rendaient propres à cet usage, en diminuant leur épaisseur. Il se trouve beaucoup de ces pierres au bord de la mer. C'est une espèce de grès, ou de caillou, couleur de fer, ovale, & long ordinairement de deux à trois pieds. Au lieu de rapes de cuivre, pour gruger le manioc, les Américains se servaient d'une petite planche de racine d'arbre, dans laquelle ils fichaient de petites pointes de caillou. Ils en font encore usage, lorsque les rapes de cuivre leur manquent. Pour exprimer le suc du manioc grugé, ils le mettent dans ce qu'ils nomment une *couleuvre*, qui est un cylindre de roseau

refendu, de six à sept pieds de long, & de quatre ou cinq pouces de diamètre, dont ils attachent un bout à quelque branche d'arbre, ou au faîte de leur carbet. A l'autre bout, ils lient une grosse pierre, dont le poids, tirant la couleuvre, la fait rétrecir, & ne manque point d'en faire sortir tout le suc du manioc. Outre cette maniere de lui ôter sa mauvaise qualité en le purgeant de son suc, les Nègres Marrons en ont deux autres, qu'ils pratiquent dans les lieux déserts, où ils se retirent. L'une consiste à le couper en morceaux, qu'ils mettent tremper dans de l'eau courante, pendant sept ou huit heures; le mouvement des parties de l'eau, ouvrant les pores de la racine, entraîne cet excès de substance. La seconde maniere est de faire cuire le manioc entier sous la braise: l'action du feu produisant un effet encore plus certain, on le mange alors sans aucune crainte, comme des marrons ou des patates. D'ailleurs il paraît certain qu'il y a une espèce de manioc, qui n'a point de qualité dangereuse. Labat confirmant cette remarque, nous apprend qu'on le nomme *camanioc*, c'est-à-dire, en langue Américaine, chef des maniocs; qu'en effet, son bois, ses feuilles & ses racines, sont plus grands que ceux des autres, & qu'on le mange sans précaution; mais qu'étant beaucoup plus long-temps à croître, & ses racines rendant

beaucoup moins de farine, parce qu'elles sont plus légetes & plus spongieuses que les autres, on le néglige, & que peu de gens en plantent. Histoire Naturelle.

Comme la cassave est le pain ordinaire des Isles, la boisson commune est l'ouycou, dont les Européens ont appris l'usage & la composition des Américains. On y emploie de grands vases de terre grise, qui se font dans le Pays, qu'on appelle *canaris*, nom que les Européens, qui l'ont emprunté aussi des Sauvages, étendent aux vaisseaux de terre de toutes grandeurs. Mais ceux, dont on se sert pour composer l'ouycou, contiennent soixante & quatre-vingt pots. On les remplit d'eau jusqu'à cinq ou six pouces du bord; on y jette deux grosses cassaves rompues, avec une douzaine de ces pommes de terre, qu'on nomme patates, coupées par quartiers, trois ou quatre pots de syrop de cannes, ou, si l'on en manque, une douzaine de cannes bien mûres, coupées en morceaux & bien écrasées, avec autant de bananes mûres, qu'on écrase aussi. Après ce mêlange, on bouche soigneusement l'ouverture du canaris, pour le laisser fermenter deux ou trois jours, à la fin desquels on leve avec une écumoire, le marc, qui a formé une croûte au-dessus. La liqueur, qui se trouve alors dans le canaris, ressemble à de la biere forte : elle est rougeâtre, nourrissante & rafraîchissante, quoiqu'elle enivre

Histoire Naturelle.

aisément. On s'y accoutume aussi facilement qu'à la biere. Les Canadiens en font d'extrêmement forte, sur-tout lorsqu'ils la destinent pour quelque festin. C'est dans l'ivresse de cette liqueur que, se souvenant des moindres offenses, ils massacrent leurs ennemis sans pitié. Les Européens des Isles, qui manquent de vin à leurs repas, ne boivent aussi que de l'ouycou, après quoi ils avalent un verre d'eau de cannes.

Le maby est une autre boisson, qui n'est gueres moins en usage. On met dans un canaris, vingt ou trente pots d'eau, deux pots de syrop clarifié, & douze patates rouges, avec autant d'oranges aigres, coupées par quartiers. Cette liqueur fermente en moins de trente heures, & fait un vin clairet, aussi fin, dit-on, que le meilleur poiré de Normandie. Il est plus rafraîchissant & plus agréable que l'ouycou, mais plus dangereux: outre qu'il enivre plus facilement, il est si venteux, que le moindre excès donne la colique.

Les Nègres des sucreries font une boisson, qu'ils appellent *grappe*. C'est du jus de canne, qu'ils prennent lorsqu'il est bien écumé, & dans lequel ils mettent le jus de deux ou trois citrons. Cette liqueur, qui se boit chaude, est d'un excellent usage pour la poitrine; elle soutient, elle désaltere; en un mot, elle produit l'effet du meilleur bouillon.

Histoire Naturelle.

L'eau-de-vie de cannes, c'eſt-à-dire, celle qui ſe fait aux Iſles avec les écumes & les ſyrops du ſucre, eſt la paſſion commune des Américains, des Nègres, & des Européens mêmes qui ne ſont point aſſez riches pour faire proviſion de celle de France. Il leur ſuffit que cette liqueur ſoit forte, & qu'elle ſoit à vil prix, pour leur faire oublier qu'elle eſt rude & déſagréable. On en porte quantité aux Eſpagnols de la Côte des Caraques, de Carthagène, de Honduras & des grandes Iſles: ils n'y mettent aucune différence d'avec le vin, pourvu qu'elle ſoit dans des bouteilles de verre d'Angleterre, bien bouchées & liées avec du fil d'archal, ou dans des canevettes Hollandaiſes de dix ou douze flacons. Les Anglais, qui en conſomment auſſi beaucoup, ont inventé deux ou trois ſortes de liqueurs, qui en ſont compoſées, & dont l'uſage, ou plutôt l'abus, eſt paſſé aux Iſles Françaiſes. Telles ſont le punch, qui s'eſt communiqué en Europe, & dont la compoſition y eſt fort adoucie, mais qui ſe fait aux Iſles, de deux parties d'eau-de vie ſur une d'eau, avec les autres ingrédiens que perſonne n'ignore aujourd'hui; le *ſang gris*, qui eſt compoſé d'eau-de-vie, de vin de Madere & de jus de citron, avec de la canelle & du girofle en poudre, beaucoup de muſcade, & une croûte de pain brûlé; la *limonade Anglaiſe*, qui ſe fait avec de l'eau-de-vie

Histoire Naturelle.

& du vin de Canarie, du sucre & du jus de citron, toutes sortes d'épiceries, & de l'essence d'ambre. De ces trois liqueurs, on parle de la derniere, comme de la plus nuisible. Ceux qui craignent des plaisirs si dangereux, font piler des pommes d'acajou, & bouillir le jus pendant deux jours dans un vase de terre. Il s'éclaircit, & forme une espèce de cidre, dont on vante l'agrément. Le suc, ou le jus d'ananas, bien fermenté pendant vingt-quatre heures, devient un vin des plus agréables. La couleur en est belle, l'odeur & le goût délicieux; mais il est fumeux, il enivre; & la fermentation ne lui fait pas perdre une qualité mordicante, si naturelle à son fruit, que si le couteau, dont on s'est servi pour le couper, demeurait quelques heures sans être essuyé, on en trouverait la lame rongée, comme si l'on y avait mis de l'eau forte. Aussi ne mange-t-on gueres d'ananas crû, sans l'avoir coupé en tranches, qu'on laisse tremper, pendant une heure, dans le vin & le sucre.

Un aliment que la nature produit libéralement aux Isles, & qui fait la ressource ordinaire des Américains & des Nègres, sans être négligé même des Européens, est la crabe de terre, dont on distingue deux espèces; la grande, qui est peu différente de celle de mer, & la petite, qu'on nomme vulgairement *tourlouroux*. Leur descrip-

tion

Histoire Naturelle.

tion eſt curieuſe. La ſeconde eſpèce eſt ſi petite en effet, que les plus gros tourlouroux n'ont pas plus de deux pouces & demi, ou trois pouces au plus de largeur. Leur écaille eſt aſſez dure, quoique mince : elle eſt rouge ; le milieu du dos eſt d'un rouge-brun, qui s'éclaircit inſenſiblement juſques ſous le ventre, qui eſt d'un rouge fort clair. Leurs yeux ſont noirs & durs comme la corne ; ils ſortent & rentrent, comme ceux des écreviſſes. Les tourlouroux ont quatre jambes de chaque côté, compoſées chacune de quatre articles, dont le dernier eſt plat, & terminé en pointe ; c'eſt de ces huit jambes qu'ils ſe ſervent pour marcher & pour gratter la terre. Ils ont d'ailleurs deux mordans, bien plus gros, dont les extrémités, ſemblables à celles des crabes de mer, pincent vivement, & coupent les racines & les feuilles dont ces animaux font leur nourriture : le mordant gauche eſt toujours plus petit que le droit. S'ils rencontrent quelque choſe qui les effraie, ils les frappent l'un contre l'autre, comme s'ils voulaient menacer leurs ennemis. Lorſqu'on les prend par une jambe ou par un mordant, ils laiſſent ce membre dans la main de celui qui le tient, & s'enfuient. Du Tertre & Labat aſſurent également, que leurs jambes & leurs mordans ſe détachent ſi facilement de leurs jointures, qu'on ne les y croirait que collés, & que

Histoire Naturelle.

ces parties étant arrachées, il leur en revient d'autres l'année suivante. Ils changent d'écaille chaque année. Dans l'état où ils demeurent quelque temps, après s'en être dépouillés, on les appelle *crabes bourſieres :* leur écaille n'eſt pas plus dure alors que du parchemin mouillé : elles ſont extrêmement faibles ; elles ne peuvent ſouffrir l'air, juſqu'à ce que leur nouvelle peau ait acquis la dureté qui lui convient. Le repos, & la nourriture dont elles ont fait proviſion, avant que de ſe retirer dans leur trou, les rend fort graſſes pendant cette métamorphoſe.

Les tourlouroux & les crabes mâles, ſont diſtingués des femelles par la forme de leur queue. Les deux ſexes l'ont repliſſée ſous le ventre, & compoſée de pluſieurs rangs de petites écailles, qui ſont attachées ſur une membrane peu épaiſſe, forte comme du parchemin, où l'on remarque pluſieurs petits nerfs qui la partagent dans ſa largeur, & qui ſervent à faciliter le mouvement des écailles de ſa partie extérieure. La partie intérieure eſt garnie de pluſieurs poils, longs & raboteux. Aux mâles, cette queue va toujours en diminuant, depuis l'endroit où elle eſt jointe au corps, juſqu'à la naiſſance des premieres jambes de derriere, où elle finit en pointe. Celle des femelles eſt également large dans toute ſa longueur, & ſe termine en arc de cercle. La femelle a beſoin

de cette large queue, pour couvrir & conserver ses œufs : à mesure qu'ils sortent, ils s'attachent aux poils dont on a parlé, & la queue les soutient, les enveloppe, empêche qu'ils ne tombent, & que le sable, les herbes, ou d'autres inégalités qu'elle rencontre en marchant, ne les puisse détacher. Les deux queues, c'est-à-dire celles du mâle & de la femelle, s'emboîtent si juste dans une cavité qui est à l'écaille du ventre, qu'à peine les apperçoit-on. Histoire Naturelle.

C'est une régle générale, que les crabes & les tourlouroux, comme les serpens, les lézards, & d'autres reptiles, descendent tous les ans à la mer pour se baigner, & changer de coquille ou de peau. Les crabes & les tourlouroux y vont aussi pour faire leurs œufs ; opération d'autant plus facile, qu'étant hors du corps des meres, attachés seulement aux poils de leur queue, elles ne font que la secouer dans l'eau où elles se baignent. Ces œufs, un peu plus petits que ceux de la carpe, se détachent des poils qui les retenaient, & tombent dans la mer, pour y éclore. Aussi-tôt les petites crabes s'attachent aux rochers ; quelque temps après, elles sortent de l'eau, & se retirent sous les premieres herbes qu'elles rencontrent, d'où elles montent ensuite aux montagnes voisines, avec leurs meres.

C'est après ce voyage & la ponte, que les

Histoire Naturelle.

crabes & les tourlouroux quittent leur écaille. Ils en sortent avec tant d'adresse, qu'il est impossible de juger comment ils ont pu se dégager de tant de jointures, sans en rompre aucune. On trouve les dépouilles entieres; cependant Labat croit avoir découvert que l'écaille s'ouvre sous le ventre, entre les naissances des jambes; &, comme on ne peut appercevoir cette ouverture sans un peu de violence pour éloigner les deux parties l'une de l'autre, il observe qu'elles retournent comme un ressort dans leur situation naturelle, aussi-tôt qu'on cesse de les tenir écartées; d'où il conclut que la même chose arrive, lorsque le corps de l'animal en sort. Il avoue qu'il y a plus de difficulté à concevoir comment les jambes peuvent sortir de leur étui, & se débarrasser de tant de jointures, surtout les mordans, qui sont beaucoup plus gros à leur extrémité qu'au milieu. Cependant on peut supposer que ces jointures, qui ne sont composées que de cartilages & de peaux, telles que du parchemin, s'élargissent, s'étendent, ou se rétrecissent, suivant le besoin de l'animal.

Les crabes & les tourlouroux emploient bien près de six semaines à descendre des montagnes, à se baigner dans la mer, à faire leurs œufs, & à changer de peau. Il ne faut pas s'imaginer que chaque mere conduise ses petits, comme une poule mene ses poussins; il ne paraît pas même qu'elles les connaissent.

Histoire Naturelle.

Leurs œufs, comme ceux des écreviſſes & des poiſſons, tiennent les uns aux autres; ils rougiſſent en cuiſant. Avant qu'ils ſortent du corps, & qu'ils s'attachent aux barbes qui ſont ſous la queue, on les trouve dans le corps en deux pelotons, ſéparés l'un de l'autre par une petite membrane & revêtus d'une matiere épaiſſe, qui devient blanche lorſqu'elle eſt cuite. Les mâles, avec cette matiere blanche, ont, au lieu d'œufs, une autre matiere verdâtre, qu'on appelle *taumalin*, & qui ſert de ſauce pour les manger. On répète que les crabes ne different des tourlouroux que par la grandeur; mais il y en a de blanches & de violettes. Celles-ci ſe trouvent dans les montagnes, dans les champs de cannes & d'autres lieux éloignés de la mer, excepté pendant la ſaiſon de leur bain. Les crabes blanches n'habitent que des lieux bas & marécageux; elles ſont beaucoup plus groſſes que les violettes. On en voit à la Guadeloupe de ſept ou huit pouces de large: elles ont cinq jambes de chaque côté; & deux mordans dont les pinces ſont en forme de tenailles, d'un ſi grand diamètre, qu'on peut paſſer le poing au milieu de leur circonférence. Les trois eſpèces de crabes terreſtres ont le mordant droit plus gros d'un tiers que le gauche. Celle des tourlouroux paſſe pour la plus délicate, & les crabes blanches ſont les moins recherchées. Tous les Voyageurs

Histoire Naturelle.

parlent de ces animaux comme d'une vraie manne pour les Isles. Les Caraïbes n'ont presque point d'autre nourriture ; les Nègres en mangent au lieu de viande salée, que leurs Maîtres négligent souvent de leur donner, malgré l'ordonnance ; les Blancs mêmes ne sont pas indifférens pour les crabes, & l'on en sert sur toutes les tables.

La maniere ordinaire de les prendre, est d'aller la nuit autour des cannes & dans les bois avec un flambeau : c'est alors qu'elles sortent de leurs trous pour chercher leur nourriture, & la lumiere du flambeau les fait découvrir. Il est aisé de les prendre pardessus le dos & de les jetter ainsi dans un sac ; mais, au moment qu'on veut les saisir, elles se renversent quelquefois & présentent leurs mordans ; on les prend alors par les pieds de derriere où les mordans ne peuvent atteindre ; &, ce qui est encore plus sûr, on les renverse sur le ventre pour les prendre pardessus le dos. Il faut être prompt ; car elles s'écartent peu de leurs trous, ou lorsqu'elles en trouvent d'autres, elles s'y retirent fort vîte. Une autre maniere est de fouiller les trous avec une serpe. On l'emploie pendant le jour, parce qu'il est rare alors de trouver les crabes hors de leurs retraites, ou dans le temps qu'elles changent d'écaille, & qu'elles sont cinq ou six semaines sans sortir.

Labat parle d'une quatrieme espèce de crabes,

nommées *ciriques*, qui ne se trouve aux Isles que dans les rivieres & sur les rochers qui bordent la mer. Elles sont beaucoup plus plates que les autres; leur écaille est plus épaisse & plus dure: leurs mordans, quoique plus petits, ne pincent pas moins; elles ont moins de chair & de graisse que les autres. C'est à leur peu de valeur qu'elles doivent le repos qu'on leur laisse. Il faut que les Nègres soient bien affamés pour avoir recours à cette chasse.

Histoire Naturelle.

La Guadeloupe & la Dominique ont une autre manne, qui ne se trouve, suivant Labat, que dans ces deux Isles, & qui dispenserait les Habitans de tout autre soin pour leur nourriture, s'ils en jouissaient sans interruption; mais elle ne leur arrive que dans un certain temps de l'année. C'est un oiseau, qu'ils nomment *diable* ou *diablotin*, & qui vient s'accoupler, pondre & élever ses petits dans quelques parties de leurs montagnes. Il est à-peu-près de la grosseur d'une jeune poule. Son plumage est noir; il a les ailes longues & fortes, les jambes assez courtes, les pieds comme ceux des canards, mais garnis de fortes & longues griffes; son bec est long d'un pouce & demi, courbé, pointu, extrêmement dur & fort: il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui servent admirablement la nuit, mais dont il tire si peu d'utilité pendant le jour, qu'il ne peut supporter,

Histoire Naturelle.

la lumiere ni difcerner les objets ; de forte que ; s'il eft furpris par le jour hors de fa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, & tombe bientôt à terre.

Les *diables* vivent du poiffon qu'ils prennent la nuit en mer. Après leur pêche, ils retournent aux montagnes, où ils fe nichent dans des trous, comme les lapins, & d'où ils ne fortent qu'à l'entrée de la nuit. Ils crient en volant, comme s'ils s'appellaient ou fe répondaient entr'eux. Ils commencent à croître vers la fin de Septembre. On les trouve alors deux-à-deux dans chaque trou. Ils y demeurent jufqu'à la fin de Novembre ; enfuite ils difparaiffent, fans qu'on en voie & qu'on en entende un feul, jufqu'au milieu de Janvier, qu'ils fe font revoir. Mais alors on n'en trouve plus qu'un dans chaque trou, jufqu'au mois de Mars, qu'on y trouve la mere avec deux petits. Dans ce temps, les petits font couverts d'un duvet épais & jaune, comme les oifons, & ce n'eft qu'un pelotton de graiffe. On les nomme des *cottons*. Ils font en état de prendre leur vol à la fin de Mai. Auffi partent-ils alors, & l'on ceffe tout-à fait de les voir & de les entendre jufqu'au mois de Septembre. Tout ce qu'on vient d'obferver, fur l'arrivée & la demeure des *diables* aux Ifles de la Guadeloupe & de la Dominique, arrive régulierement chaque année. Leur chair

Histoire Naturelle.

eſt noirâtre & ſent un peu le poiſſon, mais d'ailleurs elle eſt bonne & nourriſſante. Les cottons ſont beaucoup plus délicats. C'eſt une vraie manne, répète Labat. Pendant toute la ſaiſon, les petits Habitans & les Nègres n'ont pas d'autre nourriture. La difficulté de les prendre ſert à la conſervation de l'eſpèce, qui ſerait détruite il y a long-temps, s'ils ne ſe retiraient dans des lieux d'un accès fort difficile.

Donnons cette chaſſe dans les termes de Labat, que la curioſité ſeule y conduiſit avec un jeune Créole & quatre Nègres. C'était à la Guadeloupe, dans la montagne de la Soufriere, dont on a vu la deſcription. « Malgré les dangers, dit-il, » & les incommodités de l'entrepriſe, nous nous » mîmes en marche le long de notre riviere, juſ» qu'à l'endroit où la rive moins eſcarpée permet » de monter. Nous n'y montâmes néanmoins que » les uns après les autres, en nous aidant des » épaules de ceux qui étaient en bas, & que nous » tirâmes enſuite à nous avec des lianes. Je me » crus quitte de tous les mauvais pas ; mais on » en rencontrait d'autres, chaque fois qu'il y avait » des ruiſſeaux ou des rivieres à paſſer ; ce qui » nous arriva ſept ou huit fois, avant que d'être » à la Montagne des Oiſeaux, qui touche à celle » de la Soufriere. Il était ſix heures du ſoir, lorſ» que nous nous vîmes dans le lieu où les Chaſ-

Histoire Naturelle.

» ſeurs s'étaient propoſés de nous faire une » cabane ; on ſe mit à travailler. L'un coupa des » branches d'arbres, un autre amaſſa de la fou- » gere, tandis que deux Chaſſeurs allerent cher- » cher des *diables* pour notre ſouper. J'avais eu » la précaution de faire porter mon manteau, un » flacon de vin de Madere & du pain, avec de » l'eau-de-vie & de la farine pour les Nègres. » Notre cabane fut bientôt dreſſée : nous la cou- » vrîmes de feuilles de cachibou que nous avions » coupées en chemin. Nous fîmes une litiere de » fougere, & nous allumâmes un grand feu.

» Les deux Chaſſeurs revinrent aſſez promp- » tement avec quinze *diables*. Chacun ſe mit » d'abord à plumer. Mon partage fut de faire » des broches de bois. Après avoir flambé ces » oiſeaux, on les ouvre par le dos. Tous les in- » teſtins, avec les têtes, les pieds & les bouts » des ailes ſervirent à faire ſouper nos chiens. On » embroche les corps diagonalement, c'eſt-à- » dire d'une cuiſſe à l'épaule oppoſée. On plante » la broche en terre devant le feu ; on la tourne » par degrés pour faire cuire la viande de tous » les côtés ; &, lorſqu'elle eſt preſque cuite, on » jette du ſel deſſus. Une feuille de cachibou ou » de baliſier ſert d'aſſiette. Il faut avouer qu'un » *diable*, mangé ſans autre préparation, eſt un » mets délicieux. La nuit fut belle & ſans pluie

» Nous la passâmes tranquillement, quoique souvent éveillés par les *diables*, qui sortaient de leurs retraites en criant, & qui n'y rentraient pas avec moins de bruit. Histoire Naturelle.

» Le lendemain, dès la pointe du jour, nous commençâmes à leur faire sérieusement la guerre. Chaque Chasseur est armé d'une gaule, de la grosseur d'un pouce, longue de sept à huit pieds, avec un crochet au bout. Les chiens, que nous avions amenés, quêtaient & flairaient dans les trous. La montagne en est percée comme une garenne. Dès que nos chiens y sentaient un *diable*, ils jappaient & se mettaient à gratter ; mais on les empêche de gâter les entrées, parce que ces oiseaux n'y rentreraient pas l'année suivante. On se contente d'enfoncer une gaule dans le trou jusqu'à ce qu'on rencontre l'oiseau, qui la prend avec le bec & la serre, & se laisse plutôt entraîner dehors que de lâcher prise. Lorsqu'il est à la bouche du trou, la lumiere l'aveugle ; il est ébloui, il veut reculer, mais le Chasseur l'arrête du pied. Il se renverse alors sur le dos, en tendant le bec & les griffes pour se défendre. On le prend par la tête, on lui tord le cou, & le Chasseur l'attache à des cordes qu'il porte en ceinture. On est obligé, pour continuer cette chasse pendant une partie du jour, de s'éloigner beaucoup des cabanes,

Histoire Naturelle.

» & de se hasarder dans des lieux fort difficiles.
» A midi, nous avions pris plus de deux cens
» *diables*, dont nous mangeâmes quelques-uns,
» & nous partîmes chargés du reste. »

Après ce récit, Labat cherche où les *diables* se retirent pendant qu'on ne les voit point aux Isles, & se rappelle, dit-il, d'avoir lu dans une Relation que, depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre, & même en Octobre, on voit à la Virginie un oiseau de passage, qui leur est tout-à-fait semblable.

Toutes les Antilles produisent différentes sortes de serpens, mais peu venimeux, à l'exception de la Martinique & de Sainte-Lucie, où leurs piquures passent pour mortelles ; & du Tertre rejette l'opinion de ceux qui attribuent leur malignité, dans ces deux Isles, à l'intempérie du climat. « On connait, dit-il, des terres voisines, » & presque sous le même degré, où ces ani» maux ne sont pas si dangereux. » Il trouve plus de probabilité à les attribuer au terroir, qui est extrêmement pierreux, & tout semblable à celui que les viperes aiment en Europe. Il rapporte aussi l'opinion des Sauvages, telle qu'il la tenait d'eux-mêmes. Mais quelque jugement qu'on en veuille porter, il est certain qu'on trouve à la Martinique un grand nombre de serpens nuisibles. Le même Auteur en distingue particulierement

Histoire Naturelle.

trois sortes : « Les uns, gris veloutés & tachetés » de noir en plusieurs endroits ; les autres, jaunes » comme de l'or, & les troisiemes de couleur » rousse. Il croit volontiers, dit-il, que les pre- » miers sont de véritables viperes, de celles qui » ne portent gueres plus de deux pieds de long. » Quelques-unes sont plus grosses que le bras ; » & cette grosseur est égale, jusqu'à deux ou » trois pouces de la queue, qui se termine tout- » d'un-coup en pointe par un petit ongle. Elles » ont la tête plate, à-peu-près large comme la » main, armée de quatre, & souvent de huit » dents, qui sont ordinairement longues d'un » pouce. J'en ai vu, continue du Tertre, j'en ai » même apporté en France, de longues comme » la moitié du doigt, pointues comme des ai- » guilles & courbées en forme de croc. Chacune » est percée d'un petit trou, qui pénètre depuis » la racine jusqu'au bout ; & c'est par-là qu'elles » font glisser le venin dans la plaie. »

Les autres, c'est-à-dire les jaunes & les roux, ont la tête en forme de trêfle ; & cette marque fait distinguer les serpens dangereux de ceux qui ne le sont pas. Ils sont bien armés aussi de dents aigues, & d'une taille si démesurée, qu'il s'en trouve de la grosseur de la jambe & de sept à huit pieds de longueur. Les uns, comme les autres, naissent souvent d'une même mere ; ce qui fait

Histoire Naturelle.

croire à du Tertre que les mâles s'accouplent indifféremment avec les femelles de chaque espèce. « Un jour, dit-il, il trouva une vipere, grosse » comme la jambe & si faible, qu'à peine pou- » vait-elle se remuer, au milieu de plus de soi- » xante petits serpens de toutes les sortes, qu'elle » venait de mettre bas. Dans une autre occasion, » il ouvrit plusieurs femelles, dont les œufs étaient » revêtus d'une membrane ; mais il fait observer » que ces œufs ne sortent jamais du ventre de la » mere ; que les petits s'y forment, mangent la » coque & même la membrane qui les environne, » & rongent quelquefois la mere même, jusques » proche du nombril ; ce qui n'arrive pas néan- » moins à toutes les meres ; car la plupart vivent » après avoir fait leurs petits : elles en font même » plusieurs fois dans une année.

» Il a remarqué dans ces viperes trois sortes de » venins, dont la couleur & les qualités ne sont » pas les mêmes. Leur venin est contenu dans » de petites vessies, de la grosseur d'un pois, qui » environnent les dents. Les jaunes ont le venin » un peu jaunâtre, & plus épais que les autres ; » & c'est le moins dangereux : les grises l'ont » comme de l'eau un peu trouble ; & les rousses, » clair comme de l'eau de roche ; c'est le plus » subtil. Les unes & les autres se trouvent, en » toute saison, dans toutes les parties de l'Isle ;

Histoire Naturelle.

» mais elles paraissent plus souvent dans le cours » de Mai & d'Avril ; temps où les crabes & les » tourlouroux descendent des montagnes, se ni- » chent dans toutes sortes de trous, & les en font » sortir. Les rats & les poules les attirent autour » des cases. Rencontrent-elles une poule qui couve ? » elles se mettent sur les œufs, se font couver » par la poule, jusqu'à ce que les petits soient » éclos, les avalent tout entiers & mordent la » poule, qui meurt aussi-tôt de sa blessure. Elles » ont la ruse de glousser & de contrefaire les » poules, pour attirer les petits, après avoir tué » la mere. Sous mes yeux, ajoute du Tertre, une » vipere avala neuf poulets, qui avaient plus de » trois semaines. »

Labat confirme une partie de ces observations dans le récit de deux aventures qui lui donnerent une dangereuse occasion de s'instruire. Il admire particulierement combien ces animaux multiplient. La Martinique, dit-il, en serait bientôt couverte, jusqu'à devenir inhabitable, s'ils ne se détruisaient pas entr'eux. Les couleuvres, qu'on nomme *courasses* dans cette Isle, en dévorent un grand nombre ; les fourmis leur font une rude guerre, & leur mangent les yeux. Une partie des petits est mangée aussi, ou meurt avant qu'ils soient en état de trouver leur subsistance.

Au commencement des pluies, toutes les especes

Histoire Naturelle.

de ſerpens quittent les montagnes & les bois, comme les crabes & les tourlouroux, pour s'approcher de la mer. Après s'y être baignés, ils paſſent entre quelques arbriſſeaux épineux ; & s'y accrochant par le cou, ils y laiſſent leur peau entiere. Enſuite ils vont ſe cacher entre des racines d'arbres, ou dans quelques trous, juſqu'à ce que leur nouvelle peau ſoit aſſez endurcie pour ſupporter l'air. Ils deviennent alors fort maigres, & ſi faibles, qu'ils ont peine à ſe tourner. C'eſt dans la ſaiſon de leur chaleur qu'ils ſont le plus redoutables. Ils ſifflent, ils s'appellent & ſe répondent. La chaſſe n'eſt pas alors ſans danger. J'en ai trouvé, raconte Labat, dans l'acte même de l'accouplement. « Ils étaient cordés enſemble, & paraiſſaient » comme les tourillons d'un gros cable. Ils ſe » ſoutenaient tout droits, ſur les deux tiers de » leur longueur, la gueule ouverte comme s'ils » avaient voulu ſe dévorer, avançant la tête l'un » vers l'autre, ſifflant, bavant, écumant d'une ma» niere hideuſe. Oh ! quels amours. »

On ne voit, dans les autres Antilles, que des couleuvres, ſans aucune ſorte de venin, utiles même par la guerre qu'elles font aux rats. Elles ſont rares & petites à la Guadeloupe. La Dominique en a de très-groſſes, qu'on nomme *têtes-de-chien*, parce qu'elles ont la tête groſſe & courte,

courte, & qu'elles paraissent toujours disposées à mordre; mais leur morsure n'est pas venimeuse. Quoique leur sifflement cause de l'effroi, elles n'en veulent qu'aux rats, aux oiseaux & aux poules.

Histoire Naturelle.

La graisse des viperes, ou serpens venimeux de la Martinique & de Sainte-Lucie, est un spécifique fort vanté pour les rhumatismes, les douleurs froides, la sciatique, les contractions & les foulures des nerfs. Elle se trouve dans leur corps, attachée au-dessous & des deux côtés des vertèbres, divisée en deux masses, plus ou moins grosses. On la fait fondre au soleil, ou sur le feu, pour la verser dans quelque flacon, où elle se conserve fort long-temps. Quoique jaune, lorsqu'elle sort du serpent, elle devient blanche, aussi-tôt qu'elle est fondue & figée. L'odeur & le goût n'en sont pas mauvais. Pour l'usage, on la fait fondre sur une assiette, & l'on y mêle de l'esprit-de-vin, ou de l'eau-de-vie la plus forte. On commence par en oindre la partie malade; ensuite, après une forte friction avec des linges chauds, on y met une compresse imbibée de ce qui reste. La graisse des *têtes de chien* passe pour meilleure encore que celle des viperes. On l'emploie, non-seulement pour les mêmes maux, mais avec un merveilleux succès pour la goutte. Ce-

Histoire Naturelle.

pendant Labat convient que, dans les pays froids, ses effets ne sont pas si certains qu'en Amérique. Du Tertre donne plusieurs antidotes, contre le venin de tous ces serpens; mais ils ne nuisent, dit-il, que lorsqu'ils sont offensés. D'ailleurs, s'ils entrent dans une maison, on en est averti, soit par les Nègres, qui les sentent, soit par les rats, qu'on entend piper, soit par les petits oiseaux, qui s'attroupent en criant. Les chasseurs prennent ordinairement de grandes bottes, qui les défendent fort bien des serpens, sur lesquels ils peuvent marcher; mais ils n'en sont pas moins exposés aux attaques de ceux qui se trouvent sur les branches des arbres, ou sur les rochers, & qui, pour peu qu'ils soient offensés, s'élancent sur tout ce qui les blesse. Un chasseur qui se trouve mordu, loin des habitations, n'échappe gueres à la mort, s'il est seul : quelque ligature qu'il puisse faire au-dessus de la plaie, dans l'espace d'une heure ou deux, le venin lui gagne le cœur; les syncopes le prennent; il tombe, & jamais ne se relève.

Gingembre.

La chaleur du climat n'empêche point qu'on ne consomme aux Antilles une grande quantité de gingembre. C'est la racine d'une plante assez touffue, dont les feuilles longues, étroites, assez douces au toucher, ressemblent à celles des roseaux, mais sont beaucoup plus petites. La tige

ne croît jamais à plus de deux pieds de haut ; ses feuilles se coupent des deux côtés, & sont d'abord d'un verd gai ; elles jaunissent en mûrissant, & se sechent tout-à-fait, lorsque les racines ont toute leur maturité. Ces racines croissent plates, larges & de différentes figures, la plupart semblables à des pattes d'oie ; & de-là vient qu'on les nomme pattes, plutôt que racines : elles sont noueuses, chargées d'excrescences & de petits boutons, & peu enfoncées, souvent même presque hors de terre, & tout-à-fait découvertes. Il s'en trouve de larges comme la main, & de l'épaisseur d'un pouce. Leur peau est mince, couleur de chair, lorsqu'elles sont vertes, & grise, lorsqu'elles sont seches. Leur substance est blanche & ferme, de la consistance du navet, assez compacte & pesante ; elle est traversée par des nervures, qui partent de l'endroit par lequel elle tient à la tige, & qui se répandent dans toute sa largeur & sa longueur, comme les muscles & les veines dans le corps humain. Ces nervures sont remplies d'un suc plus piquant & plus fort que le reste de la chair, qui est d'autant plus douce, qu'elle est éloignée des nervures, ou qu'elle a moins de maturité.

Histoire Naturelle.

Le gingembre demande une bonne terre, mais un peu légere. On le plante vers la fin de la saison

Histoire Naturelle.

des pluies, c'est-à-dire, en Octobre & Novembre. Après avoir labouré la terre à la houe, on met, de pied en pied, un petit morceau de plante, conservée de la derniere récolte, sur-tout de celles qui sont les plus chevelues; on le couvre de trois à quatre doigts de terre: il pousse, en sept ou huit jours, à-peu-près comme les ciboules, & se fortifie par degrés. Ses feuilles s'étendent, jusqu'à couvrir leur terre, qu'on doit tenir extrêmement nette. Il jette ses pattes, ou racines, plus ou moins grandes, suivant la bonté du terrain, que cette plante dégraisse & mange beaucoup. Sa maturité se connaît à ses feuilles, qui jaunissent, se fanent & se sechent à la fin; alors on arrache la plante avec ses pattes, dont on sépare la tige; on les étend sur des claies, exposées à l'air & au vent, jamais au soleil, ni au feu, parce que leur substance est si délicate, que bientôt elle deviendrait trop seche. Le gingembre, préparé avec ce soin, se conserve fort long-temps; mais, comme le temps ne laisse pas de diminuer sa bonté, on doit préférer le plus récent, ce qu'il est facile de connaître à son poids. Lorsqu'il est bien sec, il ne se corrompt point aisément dans l'eau même, soit douce ou salée; mais, pour peu qu'il lui reste d'humidité, il s'altere tout-d'un-coup, & Labat

observe qu'on doit se défier, là-dessus, de l'ignorance des Marchands, ou de l'infidélité des Commis.

Le fret de cette marchandise n'est pas cher, parce qu'elle se met en grenier, c'est-à-dire, en langage de transport, qu'on en remplit les soutes & les vides des barils; sur quoi, remarque le même Voyageur, les propriétaires trouvent toujours d'autant mieux leur compte, qu'étant vendue au poids, l'humidité qu'elle contracte pendant le voyage, l'augmente beaucoup, comme il arrive au girofle des Hollandais, qui ont même la mauvaise foi de l'arroser d'eau de mer.

Quoique la culture du gingembre soit facile, & le fret si peu considérable, on l'a vu valoir jusqu'à douze & quatorze livres le cent; ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'excessive consommation qui s'en fait, dans un pays où l'on est persuadé que l'usage en est nécessaire pour résister à l'extrême humidité du climat. D'ailleurs les épiciers de l'Europe mêlent du gingembre avec le poivre, en les pilant & les passant ensemble au tamis. Ils vendent ce composé assez cher, sous le nom d'épice douce, quoiqu'il soit certain que le gingembre, qui est ordinairement à très-bon marché, en fasse au-moins les trois quarts.

Il se mange crû, lorsqu'il est verd; mais le

Histoire Naturelle.

gingembre confit est beaucoup meilleur. Labat donne la maniere de le confire. On le cueille, dit-il, long temps avant qu'il soit mûr, & lorsqu'il est encore si tendre, que ses fibres ne se distinguent presque point du reste de la chair, ni par leur dureté, ni par leur couleur : on le gratte soigneusement, pour enlever toute la peau; on le coupe en tranches, sans toucher aux grosses nervures; on le fait tremper trois ou quatre jours dans de l'eau de mer, que l'on change deux fois en vingt-quatre heures. Ensuite on le fait bouillir à grande eau, pendant cinq quarts d'heure. On le remet pendant un jour dans l'eau fraîche; & delà, bien égoutté, dans un syrop foible, mais chaud & clarifié, où on le laisse vingt-quatre heures. Trois jours de suite, on le fait passer par d'autres syrops, plus forts que le premier; & tous ces syrops sont jettés comme inutiles, parce qu'ils contractent l'âcreté du fruit. Enfin on le met dans un syrop de consistance bien clarifié, pour l'y laisser, si l'on veut le conserver liquide, & d'où on le tire, lorsqu'on veut le garder sec. Il perd ainsi ce qu'il a de trop mordicant dans le goût, sans aucune diminution de chaleur & de ses autres vertus.

Nous avons cru devoir ce détail à l'utilité publique, sur l'éloge extraordinaire qu'on fait de ses propriétés. Le gingembre, mangé le matin,

acheve la digestion des alimens qu'on a pris le soir. Il consume les flegmes de l'estomac; il nettoie les conduits; il excite l'appétit, il provoque l'urine, il rend l'haleine douce. Mangé après le repas, il aide à la digestion, & chasse les vents. Mais, comme il est extrêmement chaud, l'usage en doit être modéré. On connaît qu'il ne manque rien à sa perfection, lorsqu'il est de couleur d'ambre, presque transparent, tendre sous la dent, sans être mol, & que son syrop est clair. Celui que les confituriers font pour le vendre, ou le peuple pour son usage particulier, est brun; le syrop en est noirâtre, & le fruit si mordicant, que, si l'on n'y est accoutumé comme aux Isles, où le piment même se mange comme une pomme, il est presqu'impossible de le tenir sur la langue. Les marins ne manquent jamais de s'en fournir, sur-tout pour les voyages de long cours, parce qu'ils y sont plus exposés aux maux qui viennent des eaux corrompues & des mauvais alimens; cause ordinaire du scorbut, contre lequel on vante beaucoup la vertu du gingembre.

Histoire Naturelle.

L'arbre, qui donne le baume de Copaü, n'est pas fort commun aux Antilles; mais l'espèce d'huile ou de baume, qu'on en tire, a des propriétés si merveilleuses, que, suivant le témoignage de Labat, c'est une véritable panacée, à laquelle il n'y a point de maux qui résistent. Les Isles

Histoire Naturelle.

Françaises ont en plus grande abondance, un arbrisseau, qui ne le cède gueres en vertus, & qui se nomme *bois laiteux*. Sa feuille ressemble à celle du laurier, quoiqu'un peu plus grande, plus épaisse, plus molle & plus charnue. Lorsqu'on la rompt, ou qu'on la déchire, ses fibres jettent une liqueur visqueuse, épaisse, & de la blancheur du lait. L'arbrisseau ne devient jamais fort gros. On s'en sert pour border les champs, parce qu'il croît fort vîte, & qu'étant fort souple, du-moins pendant sa jeunesse, on l'entrelace & on le conduit aisément; mais il devient cassant avec plus d'âge, & seche aussi-tôt qu'il est coupé. Ses fleurs ressemblent à celles du jasmin, & croissent par bouquets, dont chacun en contient cinq ou six : elles sont blanches, & renferment dans leur centre, un petit bouton ovale, qui contient deux petites graines noires, semence ordinaire de l'arbre; mais il croît aussi facilement de bouture. Son bois est fort blanc, avec un peu de moëlle au cœur, comme le sureau. Son écorce est d'un verd pâle en-dehors, & blanche en-dedans. Les queues, qui attachent les feuilles aux branches, ont près d'un pouce de long, avec un nœud à l'endroit qui touche l'écorce. Les nœuds, les feuilles, les branches, l'écorce & le tronc, rompus, ou légerement froissés, rendent un véritable lait, qu'on met sur les blessures, sans le faire chauf-

fer au feu, & qui produit autant d'effet que le Copaü.

Histoire Naturelle.

L'arbre, qu'on nomme aux Isles Françaises *tendre à caillou*, ne s'y trouve que dans des lieux secs & pierreux. Il tire son nom de l'extrême dureté de son bois. Sa feuille est médiocre, ovale, dentelée, seche, & comme brûlée du soleil. Aussi ces arbres paraissent-ils rougeâtres à quelque distance, & comme grillés. Jamais ils n'ont plus de douze à quatorze pouces de diamètre; mais il s'en trouve de vingt-cinq à trente pieds de hauteur. Ils ont peu de branches & de feuilles. Leur écorce est blanchâtre, avec quantité de petites hachures, & n'a pas plus de quatre lignes d'épaisseur : elle est un peu adhérente, se leve d'elle-même, se seche & se roule, dès que l'arbre est abattu. L'aubier, c'est-à-dire la substance qui est entre l'écorce & le cœur de l'arbre, est médiocrement dur, presque blanc, du quart de diamètre du cœur, & n'est propre à rien; mais le cœur est d'une bonté admirable, dans l'eau comme en terre, d'une dureté qui n'est comparable en effet qu'à celle du caillou. Ses fibres sont longues, droites, & si pressées les unes contre les autres, qu'elles ne peuvent être séparées. Il est rouge, lorsqu'on le coupe; mais il perd cette couleur à l'air, & devient presque gris.

Histoire Naturelle.

Le bois amer, nommé *simarouba* dans l'Isle de Cayenne, est commun à la Martinique. Il s'y en trouve de deux pieds de diamètre. Son écorce est brune, hachée, fort épaisse; sa feuille longue, pointue, & d'un verd pâle. Le bois est d'un jaune clair, qui se décharge en sechant, jusqu'à rester presque blanc; il est filandreux, & si léger, que, lorsqu'on le scie, il faut observer de se tenir au-dessus du vent, sans quoi, il jette une poussiere, qui entrant dans le nez & dans la bouche, y produit le même effet que de la rhubarbe mâchée, ou prise en poudre. Ce bois sert à faire des lattes ou des planches minces, pour clouer l'ardoise. Jamais il n'est attaqué d'aucun insecte. Une autre de ses qualités, est de communiquer son amertume à tout ce qu'on fait cuire à son feu. Sa racine, & la peau de sa racine, sont les meilleures parties de l'arbre.

On trouve dans toutes les Antilles, la plante épineuse que les Anglais nomment *poirier piquant*, & que les Français ont nommée *raquette*, dont on a donné la description dans l'Histoire Naturelle de la Nouvelle-Espagne. Labat ne doute point qu'un petit insecte, qui se nourrit de son fruit, ne soit la vraie cochenille. Ce fruit, que les Français appellent *pomme de raquette*, a beaucoup plus de ressemblance avec la figue. Tout ce

que Labat rapporte de ses qualités, & des insectes qui s'en nourrissent après être nés sur d'autres plantes, s'accorde avec les observations qu'on a données sur la cochenille du Mexique. Aussi ne fait il pas difficulté d'assurer que la culture des raquettes, aux Antilles, pourrait devenir le fond d'un très-riche commerce, d'autant plus, dit-il, qu'on y pourrait employer quantité de terres, qui demeurent inutiles, parce qu'elles sont trop maigres & trop usées pour les cannes, le tabac, l'indigo, le roucou, le manioc, & d'autres productions. Il porte le zèle, jusqu'à donner des régles pour cette culture; &, dans l'utilité qui en reviendrait aux Colonies, il fait entrer leur défense, qui serait plus sûre derriere un champ planté de raquettes, & rendu impénétrable par leurs épines, que dans le meilleur retranchement. On se sert des pommes de raquette, pour faire des pâtes fort saines, & des gelées, ou des marmelades très-rafraîchissantes.

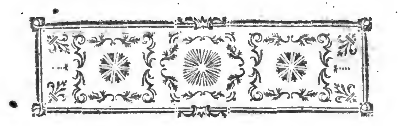
Histoire Naturelle.

Ceux qui cherchent l'exactitude jusqu'à souhaiter qu'il ne manque rien à chaque article, c'est-à-dire, qu'il embrasse tout ce qui parait compris dans son titre, jugeront peut-être qu'on ne s'est pas assez étendu sur les arbres, les arbrisseaux & les autres plantes des Antilles. Mais la plupart des végétaux de l'Amérique sont communs aux

Histoire Naturelle.

Isles, & aux parties du Continent qui leur répondent, dans les mêmes latitudes. Ainsi, tout ce qui parait manquer ici, se trouve répandu dans les autres articles d'Histoire Naturelle & quelquefois même dans les descriptions.

FIN DU LIVRE DOUZIEME
& de la troisieme Partie.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

CETTE DERNIERE PARTIE de notre Abrégé sera divisée en quatre Articles : 1.° Les Voyages autour du Monde par le

Sud-Oueſt, depuis Magellan & le Maire, qui ouvrirent cette route aux Indes Orientales, juſqu'à l'Amiral Anſon. 2.° Les Voyages au Nord-Oueſt & au Nord-Eſt, entrepris pour trouver un paſſage de la mer Boréale au Japon & aux Philippines, & paſſer ainſi de l'Océan Septentrional dans la mer du Sud. 3.° Les Terres Arctiques, telles que l'Iſlande, le Kamskatka & le Groënland. 4.° Les derniers Voyages, entrepris dans les mers Auſtrales, pour la découverte de nouvelles Terres dans cette Partie du Monde.





LIVRE PREMIER.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE PAR LE SUD-OUEST.

CHAPITRE PREMIER.

Magellan. Drake. Sarmiento. Candish. Sebald de Weert. Spilberg. Noort.

MAGELLAN, Portugais de Nation, qui avait porté les armes ſous Don Alphonſe d'Albuquerque & qui était à Malaca, en 1511, lorſque cet illuſtre Vice-Roi des Indes en achevait la conquête, prit le parti de retourner en Europe, dans l'eſpérance d'y faire ſervir à ſa fortune les lumieres qu'il devait à ſon expérience. Il était parent de François Serrano, qui commandait aux Moluques, après avoir découvert ces Iſles pour le Portugal. Diverſes connaiſſances qu'il avait recueillies de ſes diſcours & de ſes écrits, ſemblaient lui promettre, à la Cour du Roi Emmanuel, des faveurs qu'il eut le chagrin de n'y

Magellan.

Magellan.

pas obtenir. Son ressentiment le fit passer à celle de Castille, où l'Empereur Charles-Quint jugea mieux de l'importance de ses offres, & rendit plus de justice à son mérite. Il s'agissait alors de savoir si les Isles Moluques appartiendraient à l'Espagne & au Portugal, d'après cette décision du Pape Alexandre VI, qui donnait à l'une les pays qu'on découvrirait à l'Occident, & à l'autre, tous ceux qu'on découvrirait à l'Orient. Cette étrange donation était fondée sur l'ignorance totale de la bonne Philosophie & de la Physique. Avec l'une, on aurait fait réflexion que le Pape ne pouvait donner ce qui ne lui appartenait pas; & avec l'autre, on aurait su qu'en conséquence de la forme sphérique du globe, il était très-possible que deux Nations arrivassent au même point, en allant l'une au Levant, & l'autre au Couchant; & c'est précisément ce qui arriva, lorsque les Espagnols & les Portugais se rencontrerent dans la mer Pacifique, venus, les uns par l'Océan Indien, & les autres par la Côte Orientale de l'Amérique. Ce fut Magellan qui eut la gloire de découvrir cette derniere route. Comme Charles-Quint prétendait que les Moluques étaient des Isles Occidentales, Magellan entreprit de le prouver, en y allant par le Sud-Ouest. La preuve contraire des Portugais était aussi bonne, puisqu'ils y arrivaient par le Sud-Est; mais enfin

cette contestation

cette conteſtation donna lieu à la découverte d'un nouveau paſſage aux Indes par les mers de l'Amérique, d'un chemin nouveau ouvert aux Nations de l'Europe, & fut l'occaſion du premier Voyage qu'on ait fait autour du monde. Charles-Quint, qui avait pris une haute opinion de Magellan, & qui voyait ſes raiſons appuyées du témoignage d'un Portugais auſſi renommé que Serrano, ne balança plus à lui accorder toute ſa confiance. Il fit équiper, dans le Port de Saint-Lucar, une flotte de cinq vaiſſeaux, dont il lui donna le commandement.

Magellan.

Magellan ſe rendit d'abord au Bréſil. Il rangea long-temps des côtes inconnues, d'où, prenant ſon cours au Sud, il découvrit l'embouchure d'une grande riviere, proche de laquelle il remarqua que la côte commençait à s'élever. Enſuite il apperçut des montagnes dont le ſommet ſe perdait dans les nues, & qui paraiſſaient couvertes de neige. Un des cinq vaiſſeaux, qui fut détaché pour reconnaitre cette côte, fit un triſte naufrage entre les rochers. L'équipage fut ſauvé; mais cette diſgrace & la rigueur du froid, répandirent la conſternation ſur les quatre autres vaiſſeaux, dont la plupart des ſoldats étaient des Portugais bannis. Elle produiſit des murmures, qui eurent bientôt la force de faire lever la voix aux mutins, juſqu'à déclarer que le paſſage qu'on leur

Magellan. faiſait chercher était impoſſible, & qu'ils voulaient retourner en Europe. Magellan, ne ſe promettant rien de la douceur, fut obligé d'en condamner quelques-uns à la mort, & d'en punir d'autres par la déſertion. Cette rigueur arrêta le déſordre. On continua la navigation, l'eſpace d'environ cinquante lieues, après leſquelles on découvrit un enfoncement, qui avait toutes les apparences d'un détroit.

Le Capitaine-général compara toutes ces lumieres. La nature des vents, celle des courans, & la vue de quelques fanons de baleine, que la mer avait jettés ſur le rivage, furent les premiers fondemens ſur leſquels il établit ſes conjectures. Enſuite, tout s'accordant à les confirmer, il ne douta plus qu'il ne fût à l'entrée d'un canal de communication, qui joignait la mer du Nord & celle du Sud. Cette agréable idée jetta les quatre équipages dans des tranſports de joie qui furent célébrés par des fêtes. Ils donnerent au détroit le nom de *Magellan*, qu'il ne ceſſera jamais de porter; mais les vivres étaient conſidérablement diminués. On ne prévoyait aucune reſſource dans une route ignorée. Les plaintes recommencerent avec tant de violence, qu'elles ne purent être appaiſées que par de nouveaux ſupplices. Magellan fit mettre un de ſes vaiſſeaux à l'avant, pour chercher le paſſage. Ce vaiſſeau

même, au mépris des ordres du Général, reprit, pendant les ténèbres, la route de Séville, d'où l'on avait fait voile depuis huit mois. Magellan.

Une pareille perfidie jetta Magellan dans un mortel chagrin; mais elle ne l'empêcha point d'embouquer le détroit avec les trois vaisseaux qui lui restaient. Il y entra le 21 Octobre 1520, & le 28 Novembre, il en sortit pour faire voile dans la mer du Sud. Avant que de repasser la Ligne, & vers le quinzieme degré de latitude Méridionale, il découvrit deux Isles qu'il nomma *les Infortunées*, parce que, dans le besoin où il était, il n'y trouva que des oiseaux & des arbres. Dans l'espace de trois mois & vingt jours, il fit quatre mille lieues dans une mer qu'il nomma *Pacifique*, parce qu'il n'y essuya aucune tempête, & qu'il n'y vit pas d'autre terre que ces deux Isles. Le 6 de Mars, il en découvrit deux petites, qui étaient du nombre de celles qu'on a nommées depuis *les Mariannes*, & qu'il nomma *Isles des Larrons*, parce qu'il y avait éprouvé le penchant que les Insulaires ont pour le vol. Le 10, il descendit au rivage d'une terre haute, nommée *Zamal*, à trente lieues des Isles des Larrons. On voyait de-là d'autres Isles, dont l'une se nomme *Zuloan*, habitée par une Nation douce & sociable. Il s'approcha de celle d'Humunu, qu'il nomma *l'Isle des bons Signes*, parce qu'il

Magellan.

y avait trouvé deux fontaines d'eau très-claire ; quantité de corail blanc, & divers arbres chargés de fruits. Cette Isle, qui est voisine du Cap de Guigan, porte aujourd'hui le nom de *la Encantada*. Magellan donna celui de *Saint-Lazare* à tout cet Archipel, parce qu'il y était arrivé le samedi avant le dimanche de la Passion, qu'on appelle en Espagne, *Dimanche de Saint-Lazare*.

En portant le Cap au Nord, il arriva à Sébu, Isle bien peuplée, & d'environ douze lieues de circuit, qui n'a guères aujourd'hui d'autre mérite, que celui d'avoir été son tombeau. Le Roi qui était en guerre contre le Roi de Mathar, son voisin, non-seulement fit un bon accueil aux trois vaisseaux étrangers, mais embrassa la Religion Chrétienne, avec la Reine sa femme, leurs enfans, & huit cens de leurs sujets. La Croix fut élevée le jour de la Pentecôte ; on célébra la Messe, & Magellan prit possession de l'Isle, au nom de l'invincible Charles-Quint. Il battit deux fois les ennemis du Roi de Sébu ; mais il eut le malheur d'être tué dans un troisieme combat. La plupart des Espagnols & des Portugais qui l'avaient suivi, partagerent son sort. A peine en resta-t-il quelques-uns, pour porter aux vaisseaux la nouvelle de leur perte. Le Roi qui n'avait embrassé le Christianisme que par une lâche politique, renonça aussi-tôt

à ses engagemens. Son ennemi lui offrant la paix, à condition que tous les étrangers fussent massacrés; il les fit inviter à un festin; & vingt-quatre des principaux de la flotte, qui se livrerent à lui sans défiance, furent assassinés dans la chaleur de la joie. Duarte-Barbosa, parent & successeur de Magellan, fut de ce nombre. Les Espagnols attribuent ce désastre à un Nègre, maltraité par Barbosa, qui avait fait entrer le Roi dans ses projets de vengeance. Magellan.

Les équipages des trois vaisseaux étaient réduits à cent quatre-vingt hommes, qui, ne se jugeant point assez forts pour les conduire, prirent le parti d'en brûler un, & de se rendre aux Moluques avec les deux autres. Juan de Carvallo, qu'ils avaient reconnu pour leur Chef, fit voile, à l'Est-Sud-Est; mais, en arrivant à la pointe de Bool & de Panglao, la crainte de l'Isle des Noirs, qu'il crut reconnaitre à sa description, lui fit prendre le parti de tourner vers Quipit, sur la Cote de Mindanao. De-là il se rendit à Bornéo, où il prit des Pilotes Moluquois. Ensuite revenant par Los-Cagayanes, Xolo, Taguima, Mindanao, Sarrayan & Sanguil, il mouilla le 8 de Septembre à Tidor. Il y fut reçu fort humainement, parce que la flotte Portugaise n'était point alors aux Moluques. Le Roi lui permit d'y élever un Comptoir & de charger du girofle. Les deux

Magellan. vaiſſeaux remirent en mer, & firent voile vers l'Eſpagne. Mais l'un des deux, qui ſe nommait *la Trinité*, ſe trouva ſi peu capable de réſiſter aux flots, qu'il retourna aux Moluques, où il tomba bientôt entre les mains des Portugais. L'autre, nommé *la Victoire*, après avoir reconnu Amboine, les Iſles de Banda, Solor & Timor, prit la route du Cap de Bonne-Eſpérance, en s'éloignant toujours de la Côte des Indes, pour éviter les ennemis de l'Eſpagne. Cependant la diſette des vivres l'ayant forcé de relâcher à San-Jago, une des Iſles du Cap-Verd, il y perdit trois hommes qui furent enlevés par les Portugais; ce qui ne l'empêcha point d'arriver à Séville le 8 de Septembre 1522, après une navigation de trois ans & quelques jours, pendant leſquels il avait fait quatorze mille quatre cens ſoixante lieues.

La découverte du détroit de Magellan fut regardée par toutes les Nations de l'Europe, comme un avantage commun, auquel tous les Navigateurs avaient le même droit; & les efforts que la Couronne d'Eſpagne fit en divers temps, pour en exclure les étrangers, n'aboutirent qu'à d'exceſſives dépenſes, dont elle reconnut enfin l'inutilité. On vit les Anglais tenter cette route avec d'autant plus d'audace, qu'aux périls du détroit que Magellan leur avait appris à ſur-

monter, ils avaient à joindre les obstacles dont ils étaient menacés par les Espagnols. Les Hollandais ne penserent à suivre les traces de leurs voisins, qu'après avoir tenté d'autres voies par le Nord. Magellan.

Personne ne profita plus heureusement du nouveau passage découvert par Magellan que le fameux Chevalier Drake, qui, en 1577, imagina d'aller par cette route surprendre les Espagnols sur les Côtes du Chili, du Pérou & du Mexique, où ils croyaient qu'il était presque impossible d'arriver par la mer du Sud. Il partit le 15 de Novembre, & le 5 Avril de l'année suivante, il arriva heureusement à la vue du Bréfil. Les vents ne le favoriserent pas moins jusqu'à la riviere de la Plata, & de-là jusqu'au Port que Magellan avait nommé *Saint-Julien.* Drake.

L'escadre ayant quitté Saint-Julien, le 17 Août 1578, entra le 20 dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu jusqu'au lendemain. Le canal parut fort sinueux, comme s'il eût été sans passage. Un vent contraire, qui se leva vers la fin du jour, força les Anglais de retourner & de jetter l'ancre comme au hasard. La fortune leur tenant lieu de lumieres, ils eurent le bonheur de sortir du Détroit & d'entrer dans la mer du Sud, dès le 6 de Septembre, c'est-à-dire, de faire en treize jours un passage où des Navigateurs moins heureux

Drake.

ont employé jusqu'à neuf mois. A la vérité ils furent jettés le 7, par une tempête, à plus de deux cens lieues en longitude; mais cette disgrace même leur devint avantageuse, en les faisant tomber dans une Baie, où ils mouillerent tranquillement. Cependant ils se virent dérivés ensuite à cinquante-cinq degrés & un tiers, au Midi du Détroit. La fortune, qui les accompagnait, leur fit découvrir à la hauteur où ils étaient parvenus, une Isle qui leur fournit d'excellente eau douce, & des herbes d'une singuliere vertu.

La suite de leurs courses, dans la mer du Sud, n'offre qu'une scène continuelle de victoires & de prospérités. Ils prirent un si grand nombre de vaisseaux Espagnols & si richement chargés, qu'au commencement de l'année suivante, rassasiés d'or & d'argent, toutes leurs idées se tournerent à choisir une route sûre, pour retourner en Angleterre avec leurs trésors.

Il s'en présentait deux, celle du Détroit de Magellan par laquelle ils étaient venus, & l'autre par cette grande mer du Sud, dont l'étendue est effrayante. En se déterminant pour la seconde, il restait encore à considérer s'ils devaient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Espérance, ou monter le long de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian, pour venir descendre en Angleterre par la mer Glaciale, en doublant le Cap

Tabin & celui de Norwege. Deux raiſons porterent Drake à rejetter la route du Détroit de Magellan. Premierement les Eſpagnols qui avaient eu le temps de raſſembler leurs forces ſur les Côtes du Pérou & du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à ſon retour, & pour des vaiſſeaux chargés de richeſſes, qu'ils n'avaient pu l'être à ſon arrivée, & pour des Aventuriers qui ne cherchaient alors que l'occaſion de s'enrichir au prix de leur ſang. En ſecond lieu, il ſe formait une idée terrible de la bouche du Détroit du côté de la mer du Sud. Il en avait eſſuyé les pluies, les tempêtes, les rafales; & ſes meilleurs Pilotes ne ſe rappellaient pas, ſans frayeur, les ſables qu'ils avaient obſervés ſur cette Côte. Drake.

On réſolut, dans une aſſemblée de toute la flotte, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la mer du Nord; & cette opinion fut ſuivie le 6 d'Avril 1579. Mais, comme on était arrêté depuis quelque-temps par des calmes, on prit le parti d'avancer juſqu'à ſix cens lieues en longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la terre. Obſervons ici que ce deſſein de revenir par la mer du Nord ne ſe trouve point dans le Recueil Anglais d'Hacxluyt, mais ſeulement dans le Traducteur Français, & il eſt conteſté. Ce projet eut été le plus hardi que jamais on eût

Drake.

conçu, & le succès eût été un des plus grands pas de la Navigation. Mais comment supposer qu'avec une escadre déjà fatiguée d'une si longue course, chargée de riches dépouilles, Drake ait eu la confiance d'aller chercher ce passage de la grande mer d'Asie à la mer Glaciale, sur lequel on n'avait encore que des notions très-incertaines, & qui depuis deux cens ans a été inutilement tenté ? Si, après avoir fait le tour des deux Hémisphères par le Sud-Ouest, Drake eut trouvé le moyen de revenir par le Nord-Est, ç'eut été sans doute le comble de la gloire & du bonheur; mais de si grandes destinées ne sont pas accordées à un seul homme.

Nouvelle-Albion.

Le 5 Juin, à quarante-deux degrés du Nord, l'air devint si froid, que tous les équipages ayant beaucoup à souffrir, & la peine croissant à mesure qu'on avançait vers le Pôle Arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit degrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une terre à laquelle il y avait peu d'apparence que les Espagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, eussent jamais abordé. Elle parut basse & unie. Bientôt on apperçut une bonne Baie, où l'escadre fut portée par un vent favorable; Drake y fit jetter l'ancre avec confiance, à la vue d'un grand nombre de cabanes, qui bordaient le rivage.

Les habitans marquerent moins d'effroi que

d'admiration, en voyant avancer des masses flottantes, qui devaient être pour eux un spectacle fort nouveau. Ils s'approcherent des premiers Anglais qui descendirent sur le sable, & loin de les traiter en ennemis, ils leur firent des caresses & des présens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit distribuer parmi eux quelques pièces d'étoffes, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joie. Les hommes étaient absolument nuds ; mais leurs femmes avaient les épaules couvertes d'une peau velue de daim, ou de quelque autre animal ; &, de la ceinture jusqu'aux genoux, elles portaient, en forme de tablier, une espèce de toile, composée d'écorce d'arbre. Leurs maisons, qui étaient fort près de la mer, ressemblaient, par la forme, à nos colombiers ; c'est-à-dire, qu'elles étaient rondes & sans fenêtres, avec une seule porte & une ouverture au sommet, pour servir de passage à la fumée. Leurs lits n'étaient que des rameaux de sapin & d'autres arbres, disposés en cercle autour du foyer, qui formait le centre de chaque cabane. Drake.

Pendant tout le séjour que les Anglais firent dans cette Baie, ils ne cesserent pas de recevoir la visite de ces honnêtes Sauvages, qui leur apportaient tantôt de fort beaux panaches de plume, tantôt des sacs remplis de feuilles seches de tabac. Mais, avant que de s'approcher d'une petite col-

Drake.

line, où le Général avait fait dresser les tentes; ils s'arrêtaient pour discourir entr'eux. Ensuite, laissant leurs arcs & leurs fleches dans le même lieu, ils s'avançaient pour faire leurs présens. La premiere fois que leurs femmes vintent avec eux, elles s'arrêterent aussi; mais ce fut pour s'égratigner les joues en poussant des lamentations & des cris pitoyables. Drake s'imagina que, prenant les Anglais pour des Dieux, c'était une sorte de sacrifice qu'elles voulaient leur faire. Il donna ordre à ses gens de se mettre en prieres, pour faire connaitre apparemment qu'ils avaient eux-mêmes une Divinité puissante, à laquelle ils tendaient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages se renditent fort attentifs. Après cette lecture ils s'approcherent modestement des tentes; & Drake fut extrêmement surpris de les voir rendre aux Anglais tout ce qu'ils en avaient reçu.

Il jugea que la nouvelle de son arrivée s'était répandue plus loin; car, peu de jours après, on les vit paraitre en plus grand nombre, & deux d'entr'eux s'étant séparés des autres, lui fitent connaitre par diverses marques de respect, auxquelles il ne put se méprendre, qu'ils l'avaient distingué pour le Chef de sa troupe. Ils continuerent leurs signes, par lesquels il crut comprendre aussi qu'ils venaient de la part de quelque personne puis-

fante, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui demandaient un gage de confiance, sur lequel ce Prince, ou ce Seigneur, put hasarder lui-même une visite. Le discours dont ces signes furent accompagnés, dura près d'une demi-heure. Drake s'efforça de leur faire entendre, à son tour, qu'il leur voulait toutes sortes de bien. Il leur offrit des présens, pour celui qui les avaient envoyés. Cette offre, qu'ils accepterent de fort bonne grace, parut leur causer beaucoup de joie. On vit bientôt venir, entre plusieurs Sauvages, un homme de fort belle taille & d'un air assez gracieux, qu'on ne put méconnaitre pour leur Roi. Il marchait gravement, & son cortège poussait autour de lui des cris & des chants. Un Officier de bonne mine, qui le précédait de quelques pas, portait une masse ou un sceptre d'où pendaient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étaient composées de plumes de diverses couleurs, & les chaînes paraissaient d'os. Le Roi, & tous ceux qui environnaient sa personne, étaient vêtus de peaux. Les autres étaient nus ; mais ils avaient le visage peint, les uns de blanc, les autres de noir & quelques-uns de différentes couleurs. ils avaient, avec eux, un fort grand nombre d'enfans, & sans distinction d'âge, ils portaient tous dans leurs mains quelque présent.

Le Général Anglais, quoique prévenu en fa-

Drake.

Drake.

veur d'une Nation si douce, ne voulut pas recevoir sans précaution une troupe dont le nombre l'emportait beaucoup sur la sienne. Il donna ordre à ses gens de se tenir sous les armes, & de se ranger autour de leurs tentes dont ils s'étaient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces dispositions. Il salua tous les Anglais. Celui qui portait son sceptre, ayant appellé un autre Officier, auquel il dit quelque chose d'une voix basse, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui disait, & cette sorte de harangue dura fort long-temp. Ensuite le Roi s'approcha du Fort avec les hommes & les femmes de son cortége, après avoir fait signe au peuple & à tous les enfans de demeurer en atriere. Alors celui qui portait le sceptre, entonna un chant & commença une danse, avec une grace & une mesure qui causerent de l'admiration aux Anglais. Le Roi, son cortége & tout le peuple, suivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du spectacle & guéri de ses défiances, leur permit d'entrer en chantant & en dansant, dans le Fort & dans les tentes.

Après la danse, le Roi s'assit & pressa le Général, par des signes, de s'asseoir près de lui. D'autres signes, par lesquels il continua de s'expliquer, ne semblerent d'abord marquer que de l'affection & des offres de service ; mais les Anglais se cru-

rent bientôt obligés de leur donner un ſens plus étendu. Le Roi, prenant la plus grande des deux couronnes, la mit ſur la tête de Drake. Enſuite il lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout ſon peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & reſpectueux; & par intervalles il répétait le nom d'*Hioh*, que les Anglais prirent pour un terme de déférence ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le ſceptre & la couronne, au nom de la Reine d'Angleterre, en ſouhaitant que toutes les richeſſes du pays fuſſent tranſportées quelque jour à Londres, pour la gloire & le bonheur de ſa Patrie. Drake.

Le peuple s'écarta auſſi-tôt à quelque diſtance, & parut ſe livrer à des exercices de religion. Quelques Anglais pouſſés par la curioſité, voulurent être témoins de cette nouvelle ſcène. Ils virent pluſieurs troupes de Sauvages, qui prenaient le plus jeune d'entr'eux, & qui, ſe mettant en cercle autour de lui, jettaient des cris fort triſtes, en s'égratignant le viſage & ſe piquant la peau juſqu'au ſang. Drake ne put douter qu'ils ne le priſſent pour un Dieu, lorſqu'il les vit revenir, pour lui montrer leurs égratignures & leurs plaies. Il leur fit donner des emplâtres & des onguents, dont ils admirerent beaucoup la vertu; & leur folle erreur ne faiſant qu'augmenter, ils conti-

nuerent leurs sacrifices de trois en trois jours. Mais les Anglais trouverent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaisait.

Drake.

Drake, ayant pris possession du pays pour la Reine sa Maîtresse, lui donna le nom de *Nouvelle-Albion ;* non-seulement parce qu'il se crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre par la verdure & la beauté de ses côtes. Il fit graver sur une lame de cuivre, le nom, le portrait & les armes de la Reine ; son propre nom, l'an & le jour auquel il était arrivé, & les faveurs qu'il avait reçues de la Nation. Cette lame fut clouée sur la face d'un pilier de pierre qu'il fit élever au milieu du Fort.

Lorsqu'on eut fait les réparations nécessaires aux vaisseaux, le Général observa plus soigneusement le pays, & se fit un amusement de visiter plusieurs habitations des Sauvages. Il ne vit presqu'aucune terre qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y sont en si grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve de toutes parts une sorte de lapins, dont la description est fort étrange. Ils ont le corps aussi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la grosseur des nôtres, les pieds semblables à ceux des taupes & la queue d'un rat, mais

mais beaucoup plus longue ; sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit sac dans lequel ils mettent des provisions pour la faim, lorsqu'ils sont rassasiés. Les Sauvages en mangent la chair qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robe de leur Roi en était composée. Drake.

Le départ de l'Escadre leur causa de vifs regrets. Drake s'était déterminé à prendre sa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyait par le Nord. Il rencontra plusieurs Isles jusqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vue de Ternate, où il obtint du Roi toutes sortes de faveurs & la liberté du commerce. De-là, passant par les Isles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Espérance, sans avoir eu la vue d'aucune terre, & le 22 de Juillet, à Sierra-Léona. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'est-à-dire trois ans moins douze jours, après son départ, il acheva le tour du monde, en mouillant heureusement au Port de Plimouth.

Le passage de Drake, par le Détroit de Magellan, alarma si vivement les Espagnols, que, pour assurer la tranquillité de leurs établissemens, en fermant la seule voie qui les exposait alors à l'invasion des étrangers, ils prirent la résolution d'y bâtir un Fort. Ce fut Pedro de Sarmiento qui vint à bout de ce dessein. Il vint du Pérou par la Sarmiento.

Sarmiento. mer du Sud, & débarqua heureusement quatre cens hommes & trente femmes à la pointe de Possession, où il fit bâtir un Fort qu'il appella *nombre de Jesus.* A l'approche de l'hiver, il s'embarqua pour retourner en Espagne, avec vingt-cinq matelots; mais il eut le malheur d'être pris dans sa route par le fameux Chevalier *Walter Raleigh*, qui le conduisit en Angleterre.

Candish. Thomas Candish, gentilhomme du Comte de Suffolk, encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth, le 22 de Juillet 1586, avec trois vaisseaux qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port desiré*, ou *du desir.* Il en partit le 28, pour suivre la côte; & le 30, à quarante-huit degrés de latitude australe, il rencontra un rocher à cinq lieues de la terre, autour duquel la sonde fit trouver, à la distance d'un mille, huit brasses d'eau sur un fond pierreux. Il doubla le Cap Blanc & le Cap des Vierges, qui n'avaient point encore de nom. Après avoir jetté l'ancre sous le dernier, qui est à l'entrée du Détroit de Magellan, il s'engagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroit, à cinquante-deux degrés. Le 7, il y prit sur le rivage vingt-trois Espagnols, & leur Chef, nommé Hernando; triste reste de quatre cens hommes de la même Nation, qui étaient morts de faim & de misere dans la nouvelle Colonie de Sarmiento,

Candish.

Il arriva, le 10, à Philippeville, autre Forteresse espagnole, dont les murs subsistaient encore. Depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à l'endroit où il se rétrecit le plus, il compte quatorze lieues, & la route, dit-il, est à l'Ouest & au Nord. Il en compte dix, depuis cet endroit jusqu'à l'Isle des Pingouins, au Sud-Ouest, tirant un peu vers le Sud.

Les Espagnols avaient pris soin d'enterrer leur artillerie, & l'on n'en voyait plus que les affuts. Candish ne manqua pas de faire déterrer toutes les pièces, & de les faire transporter à bord. Philippeville était située, sans contredit, dans l'endroit le plus favorable du Détroit pour le bois & l'eau ; elle avait plusieurs Eglises. On voyait quelques gibets, auxquels plusieurs criminels étaient encore attachés. Il paraissait que les Espagnols y avaient été long-tems réduits à ne vivre que de moules & de limpets. Candish n'y trouva pas d'autres vivres, à l'exception de quelques daims, qui descendaient des montagnes pour se rafraîchir au bord de la riviere. Ces Espagnols s'étaient flattés de se rendre les seuls maîtres du Détroit. Mais, pendant plus de deux ans qu'ils occuperent leur Ville, ils n'y virent rien croître & rien prospérer. D'un autre côté, ils furent souvent attaqués par les Indiens, jusqu'à ce qu'ayant consommé toutes leurs provisions, ils moururent pres-

Candish.

que tous de faim dans leurs maisons, où les Anglais trouverent leurs cadavres tout vêtus. L'air en était encore infecté. Ceux qui étaient demeurés vivans, avaient pris le parti d'ensevelir dans la terre leurs meubles, & tout ce qu'ils n'avaient pas eu la force d'emporter, pour abandonner cette funeste demeure & se mettre en chemin le long du rivage, dans l'espoir d'y trouver de quoi soutenir leur misérable vie. Ils n'avaient pris que leurs arquebuses & quelques ustensiles; mais, à l'exception de quelques oiseaux de mer qu'ils avaient tués par intervalles, ils n'avaient vécu, pendant l'espace d'un an, que de racines & de feuilles. Enfin, lorsqu'ils rencontrerent Candish, ils étaient déterminés à prendre leur route vers la riviere de Plata. Dans leur nombre de vingt-quatre, ils avaient deux femmes.

Candish changea le nom de leur malheureuse Colonie en celui du *Port de famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conservé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap Froward à cinquante-quatre. Il donna aussi le nom de *Baie d'Elisabeth* à une belle Baie sablonneuse, qui, suivant le calcul de sa route, est à vingt lieues du Port de famine. Deux lieues plus loin, il trouva une riviere d'eau douce, & quantité de Sauvages avec lesquels il fit quelque liaison, quoiqu'il les donne pour des Anthropophages. Le Canal de

Saint-Jérôme en eſt, dit-il, à deux lieues. De ce Canal, qu'il nomme ailleurs une riviere, il compte par eſtime, trentre-quatre lieues jusqu'au débouquement du Détroit dans la mer du Sud. Ainſi, conclut-il, toute ſa longueur eſt d'environ quatre-vingt lieues; & la latitude du débouquement eſt à-peu-près la même que celle de l'entrée, c'eſt-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il ſe trouva dans la mer du Sud, le 24 de Février. Candish.

Le reſte de ſon voyage ne contient que diverſes expéditions ſur les côtes du Chili, du Pérou & de la Nouvelle-Eſpagne, avec ſa route aux Philippines, & ſon retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Eſpérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588.

Sébald de Weert, également célèbre par les Iſles qui portent ſon nom & par les malheurs qu'il eſſuya, n'offre rien de plus remarquable dans ſon Journal, que le détail même des diſgraces qui l'obligerent de renoncer à ſon entrepriſe. Il était parti de Hollande, le 8 de Juin 1598, avec une Eſcadre de cinq vaiſſeaux, dont il commandait l'un, ſous les ordres de l'Amiral Mahu, & du vice-Amiral Simon Deſcordes. Cette petite Flotte s'étant arrêtée trop long-temps ſur la côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'an- Weert.

Weert.

née suivante. Elle y entra fort heureusement, mais les vents devinrent si contraires que Sébald, après avoir essuyé, pendant plus de huit mois, tous les dangers d'une mer terrible, & s'être vu séparé de ses compagnons qui continuerent plus heureusement leur route, fut contraint par la révolte de ses gens, par la faim & par le déplorable état de son vaisseau, de rentrer dans la mer du Nord. Une si triste situation ne lui avait gueres permis de faire des observations utiles; cependant on trouve dans son Journal plusieurs circonstances qui méritent d'être recueillies, entr'autres celles qui semblent confirmer l'existence d'une race de Géans dans le Détroit.

La Baie, qui avait reçu des premiers Navigateurs le nom de *Baie verte*, prit celui de *Baie Descordes*, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens que les Hollandais du vice-Amiral y avaient essuyés. Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avaient été fort maltraités par les Sauvages; & si l'imagination ne leur fit pas grossir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, sur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été dispersée, Descordes fut détaché avec deux chaloupes, vers une Isle qui est vis-à-vis de la même Baie. Il y trouva sept canots remplis de Sauvages, qui n'a-

vaient pas moins de dix ou onze pieds de haut, & dont la couleur était rousse & la chevelure fort longue. Aussi-tôt qu'ils eurent apperçu les chaloupes, ils descendirent au rivage, d'où ils jetterent une si grande quantité de pierres, que les Hollandais n'oserent s'en approcher. Alors se flattant de leur avoir inspiré de l'effroi, ils se rembarquerent tous dans leurs canots, pour fondre avec de grands cris sur les chaloupes. Le vice-Amiral les laissa venir jusqu'à la portée du fusil, & fit faire sur eux une décharge qui en tua quatre ou cinq. Ils retournerent à terre, où, dans leur fureur, ils arracherent de leurs propres mains des arbres qui paraissaient gros de neuf ou dix pouces, pour s'en faire des retranchemens & des armes. Tous ces Sauvages étaient entièrement nus, à l'exception d'un seul qui avait autour du cou une peau de chien marin, qui lui couvrait le dos & les épaules. Leurs armes étaient des fleches d'un bois fort dur, qu'ils lançaient vigoureusement avec la main, & dont la pointe avait la forme d'un harpon. Elle demeurait dans le corps de ceux qui en étaient blessés, n'étant attachée au bout du bois qu'avec des boyaux de chiens marins, & ce n'était pas sans beaucoup de peine qu'on l'en tirait, parce qu'elle pénétrait fort avant. La prudence obligea Descordes d'abandonner ces furieux; mais d'autres Hollandais, qui furent sur-

Weert.

Weert.

pris peu de jours après, ne se dégagerent pas avec le même bonheur. Ils perdirent plusieurs de leurs gens; & l'Amiral ayant envoyé au même lieu des forces plus nombreuses, on n'y trouva plus de ces hommes cruels, ou plutôt de ces bêtes brutes; mais on y vit d'horribles marques de leur brutalité. Ils avaient inhumainement défiguré les cadavres des morts. Un jour que ses Matelots étaient à chercher des vivres, ils découvrirent trois canots conduits par des Sauvages, qui ayant découvert la chaloupe, sauterent à terre, & grimperent comme des singes sur les montagnes. On ne trouva dans les canots que de jeunes Pingouins, des harpons de bois, de petites peaux de bêtes sauvages, & d'autres bagatelles. Mais les Hollandais apperçurent au pied d'une montagne voisine une femme avec deux petits enfans, qui faisait tous ses efforts pour se sauver. Elle fut prise & conduite à bord, sans qu'on remarquât sur son visage aucun air de tristesse ou d'émotion. Sa taille était médiocre, & sa couleur rousse. Elle avait le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts & qui paraissaient coupés jusqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portait au cou des coquilles de limaçons, & parderriere une peau de chien marin qui lui couvrait les épaules, & qui était attachée sous sa gorge avec des cordes de boyaux. Le reste de son corps était nu. Les

mammelles lui pendaient comme des pis de vache. Elle avait la bouche grande, les jambes tortues, & les talons fort courts. Elle refusa de manger de la viande cuite. On lui offrit quelques oiseaux qui se trouvaient dans la chaloupe, & qu'elle reçut avidement; son premier soin fut d'en arracher les plus grandes plumes; ensuite elle les ouvrit avec des coquilles de moules, en les coupant derriere l'aile droite, au-dessus de l'estomac & entre les deux cuisses. Elle les vida, c'est-à-dire, qu'elle jetta le fiel, les entrailles & le cœur; mais, ayant passé le foie sur le feu, elle le mangea si cru, que le sang en coulait de ses lèvres. Pour vider le gosier, elle commença par le retourner; & le tenant d'un côté entre les dents, de l'autre avec la main gauche, elle le nettoya deux ou trois fois de la main droite, & elle le mangea sans autre apprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les autres parties du corps, elle les déchira de ses dents, avec tant d'avidité, que le sang en ruisselait sur son sein. Ses enfans mangerent comme elle de cette chair crue. L'un, qui était une fille, paraissait âgée de quatre ans; l'autre ne pouvait avoir plus de six mois, quoiqu'il eût déjà beaucoup de dents, & qu'il marchât seul.

Weert.

Leur maniere de manger était accompagnée d'un air fort sérieux, sans que la mere fît jamais le moindre souris, pendant que les Matelots

Weert.

riaient avec éclat. Après son repas, elle se mit sur ses talons, dans la posture ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle se plia comme en un monceau. Les genoux lui touchaient au menton, & son petit enfant, qu'elle tenait entre ses bras, avait la bouche à sa mammelle. On la retint deux jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait mettre une robe qui avait des demi-manches & qui lui descendait aux genoux, avec un bonnet sur la tête & quelques grains de verroterie autour des bras & du cou. Il lui fit aussi présent d'un petit miroir, d'un couteau, d'un clou & d'une alêne, dont elle parut fort satisfaite. On vêtit le plus jeune de ses enfans d'une robe verte, avec quelques grains de verre; l'autre fut retenu & conduit en Hollande. Cette séparation parut chagriner la mere ; cependant elle descendit volontairement dans la chaloupe, sans faire aucun effort pout emmener sa fille.

Cette femme sauvage était de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modestes & plus traitables à de Weert, qui eut aussi occasion de les connaitre. Après avoir pris la résolution de quitter les Détroits, il résolut aussi de s'arrêter dans l'Isle des Pingouins, pour en faire une provision, sans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim sur la route. Il avait rencontré Olivier de Noort près de la Baie des

Chevaliers; mais n'en ayant rien pu obtenir, dans un passage où chacun était occupé de ses propres besoins, il arriva, le 12 de Janvier, dans la petite Isle des Pingouins, qui est éloignée d'une lieue de l'autre. En chassant, on trouva dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y tenait cachée. Olivier de Noort était descendu dans cette Isle, & quelques Sauvages, qui s'y trouvaient alors, ayant tué deux de ses gens, il les avait massacrés tous, à la réserve de cette femme qui s'était apparemment dérobée, mais qui avait reçue néanmoins quelques blessures, dont elle faisait voir les cicatrices. Elle avait le visage peint; & sur le corps une espèce de manteau de peaux de bêtes & d'oiseaux, cousu avec assez d'art, qui lui descendait jusqu'aux genoux. A la ceinture, elle portait une autre peau qui lui couvrait les cuisses. Sa taille était grande, & ses forces paraissaient proportionnées. Elle avait les cheveux coupés assez courts, aulieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'accepta d'un air satisfait, & qui lui fit entendre, par reconnaissance, qu'il trouverait beaucoup plus d'oiseaux dans la plus grande des deux Isles. On la laissa dans le lieu où elle était, quoiqu'elle parût souhaiter d'être transportée au Continent.

Weert.

Enfin Sébald de Weert sortit du Détroit le 21

Weert.

de Janvier, après neuf mois d'un pénible & dangereux féjour dans ces horribles parages. Le 24, fe trouvant à la vue de trois petites Isles qui n'étaient point encore marquées dans les Cartes, il leur donna fon nom, qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de fon origine a fait quelquefois défigurer. Il les place à foixante lieues du Continent, à cinquante degrés quarante minutes.

Après quelques nouvelles courfes, le vaiffeau de Sébald entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jetta l'ancre, le 13, au Port de Rotterdam, avec trente-fix hommes qui lui reftaient de cinq cens, avec lefquels il était parti pour les Détroits.

Spilberg.

Georges Spilberg prit auffi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour fe rendre aux Moluques avec une Flotte de fix vaiffeaux, équipés par la compagnie de Hollande. C'était l'année qui précéda la connaiffance d'un Détroit plus avancé au Sud; & loin d'avoir difputé l'honneur de cette découverte à Jacques le Maire & à Corneliff Schouten, qu'il rencontra l'année fuivante dans l'Isle de Java, il ne put fe perfuader de la vérité de leur récit; & ce qu'il y a de plus remarquable en même-temps qu'il nie l'exiftence du paffage nouveau, découvert par le Maire, il prétend que l'on connaiffait avant eux une route

au Sud du Détroit de Magellan, qu'avait tenue un Capitaine Espagnol. Spilberg.

Quelqu'explication qu'on puisse donner à ces apparences de jalousie, Spilberg s'est rendu lui-même assez célèbre, pour n'être pas incommodé de la réputation de ses concurrens. Son Journal représente une navigation d'environ trois ans, qui doit tenir rang entre les Voyages autour du Monde, puisque s'étant rendu aux Grandes-Indes, par la route du Sud-Ouest, il revint dans les Ports de Hollande, par le Cap de Bonne-Espérance.

Une Compagnie Hollandaise, formée en 1598, équipa deux vaisseaux, le Maurice & le Henri-Frédéric, avec deux yachts, nommés la Concorde & l'Espérance, qui portaient ensemble deux cens quarante-huit hommes d'équipage. Olivier de Noort, qui fut choisi pour commander cette petite Flotte, montait le Maurice, avec la qualité d'Amiral. Noort.

On mit à la voile, de Rotterdam, le 13 de Septembre. Un Pilote Anglais, qui avait fait le même voyage avec Thomas Candish, était le seul guide à qui les Hollandais pussent accorder leur confiance. Ils arriverent, le 10 de Décembre, à la vue de l'Isle du Prince, & prirent le parti d'y descendre pour se procurer quelques rafraîchissemens. Les mauvais traitemens qu'ils reçurent des Portugais, maîtres de l'Isle, les engagerent dans une

Noort. espèce de guerre qui ne fut pas heureuse, & ils furent obligés de se rembarquer le 26 de Décembre, pour gouverner vers la côte du Brésil. Les quatre vaisseaux de Noort entrerent, le 9 de Février 1599, dans le Rio-Janéiro. Il se promettait d'y effrayer, du moins, le Fort Portugais. Mais il le trouva si bien pourvu pour sa défense, qu'après avoir inutilement perdu quelques hommes, il sortit, le 13, de la Riviere; le 16, il jetta l'ancre entre deux Isles désertes, dont il nomma l'une, l'*Isle des Moules*, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre; & l'autre l'*Isle des Palmiers*, parce qu'on n'y voit que cette espèce d'arbres. Le 24, il reconnut l'Isle de Saint-Sébastien.

Les tempêtes qui étaient fréquentes, & l'approche de l'hiver, faisant craindre des dangers insurmontables au Détroit de Magellan, il parut nécessaire au Conseil de chercher une retraite jusqu'au retour de la belle saison. On eut les vents si contraires, qu'après avoir été repoussé fort longtemps sur la côte du Brésil, on fut obligé de mouiller, le premier de Juillet, dans une riviere nommée *Rio-Dolce*, où l'on eut le malheur de trouver encore des Portugais qui s'opposerent au débarquement. Le lendemain on eut la vue de l'Isle Sainte-Claire, & l'on y porta la Cap. Les chaloupes y aborderent, mais à peine y trouverent-elle autant d'eau qu'il en fallait chaque jour aux

équipages. Elle defcendait de quelques fentes d'une montagne. Le Général fit porter les malades à terre. La plupart étaient fi faibles, qu'il fallut employer les palans pour les enlever avec leurs hamacs. Quelques-uns moururent en touchant au rivage. L'Ifle n'offraït d'ailleurs que des palmiers, & une herbe verte qui fe nomme perfil de mer, dont tout le monde fe rempliffait l'eftomac avec une extrême avidité. De tant d'arbres, il ne s'en trouva que deux chargés de prunes aigres. Malgré cette apparence de difgrace, tous les malades furent guéris du fcorbut dans l'efpace de quinze jours, à l'exception de cinq qui en étaient attaqués depuis long-temps, & qui ne moururent qu'après beaucoup de langueur. L'Ifle Sainte-Claire n'a pas plus d'une lieue de tour, & n'eft éloignée que d'une lieue de la Terre ferme. Cette proximité fit craindre au Général d'y être furpris par les Portugais. Ses alarmes continuelles & la néceffité où il fe vit de brûler l'yacht la Concorde, qui manquait d'hommes pour la manœuvre, le déterminerent à fe rendre au Port du Defir, ainfi nommé par Thomas Candish. Les trois vaiffeaux les découvrirent le 20 de Septembre. Ils y entrerent à minuit.

Noort.

Noort avait lu dans la Relation de Candish, que ce Port a plufieurs Ifles, où l'on trouve une multitude de chiens marins d'une grandeur ex-

Noort.

traordinaire, & d'une figure fort difforme; que le devant de leur corps ne pouvait être mieux comparé qu'à celui des lions; que leur cou & toute la partie inférieure étaient couverts d'un poil long & rude; que leurs pieds, qui leur servaient de nageoires, avaient à-peu-près la forme des mains humaines; qu'ils faisaient des petits tous les mois, & qu'ils les nourrissaient de leur lait; que bouillis ou rôtis, lorsqu'ils sont jeunes, ils ont le goût du mouton ou de l'agneau; que les vieux sont si grands & si robustes, que trois ou quatre hommes ont à peine la force de les tuer: qu'on ne parvient effectivement à les assommer, qu'en les frappant droit sur la tête, avec de gros bâtons ou des crocs.

Toutes ces observations furent vérifiées par l'expérience des Hollandais, qui visiterent l'Isle dont Candish fait la description. Le 5 d'Octobre, Noort se fit conduire par deux chaloupes bien armées, pour aller reconnaitre toute l'étendue du Port. Il avança si loin, pendant la marée, qu'au retour du flot les chaloupes demeurerent à sec. On ne vit paraitre personne; mais on apperçut des tombeaux. Le pays est désert, uni, sans arbres, & n'offre que des traces de cerfs & de buffles. Les autruches y sont en fort grand nombre & très-farouches. On en découvrit un nid, dans lequel il

y avait

y avait dix-neuf œufs, mais dont l'oiseau s'envola.

Noort.

Le 20, on crut voir des hommes vers la partie septentrionale; Noort s'y transporta aussi-tôt avec les deux chaloupes, & s'étant avancé dans le pays, il ne rencontra personne. Il n'avait laissé que cinq hommes pour la garde des chaloupes, avec ordre de demeurer sur le grapin, à quelque distance du rivage. Mais, comme le froid était fort vif, ils ne laisserent pas de s'approcher de la terre dans une des chaloupes, pour trouver le moyen de se réchauffer. Une troupe de Sauvages, qui se tenait en embuscade, parut tout-d'un-coup & tira sur eux quantité de fleches, dont trois furent tués d'abord. Ces Barbares se retirent aussi-tôt. Ils avaient la taille fort haute, les cheveux longs, la peau assez blanche, le visage peint & le regard farouche. Le Général ayant fait ouvrir les morts, on trouva que les fleches leur avaient traversé le cœur, le foie & le poumon. Toutes les recherches des Hollandais ne purent leur faire découvrir la trace de ces hommes cruels.

Quatorze mois s'étaient passé à s'approcher du fameux Détroit de Magellan, & cette navigation avait coûté environ cent hommes. Enfin les dangers qui restaient à craindre, paraissant moins terribles que ceux du retardement, on résolut d'embouquer le Détroit, dont l'entrée a sept lieues de

Noort.

large. La premiere tentative réussit mal, & donna même lieu à de fâcheux démêlés entre Noort & son Vice-Amiral. Le 13, elle fut recommencée avec aussi peu de succès.

Ce ne fut que le 24, avec une fatigue incroyable, que l'Amiral & le Yacht traverserent enfin le premier pas, tandis que le Vice-Amiral demeura fort loin à l'arriere. Ensuite le Détroit recommençant à s'ouvrir, plusieurs golfes y forment comme autant de sacs, jusqu'au second pas, qui peut avoir une lieue & demie de large, & qui est à dix ou onze lieues du premier. Le 25, ils furent portés par le flot dans un second passage, où ils naviguerent avec un vent frais. Le côté Méridional offrait une pointe de terre, d'où la Côte fuyait au Sud. Ils la nommerent le *Cap de Nassau*. Deux lieues plus loin, à l'Ouest-Nord-Ouest, on trouve deux Isles, dans la plus petite desquelles, & la plus avancée au Nord, ils découvrirent des hommes. Quelques Matelots y furent envoyés dans une chaloupe. A leur approche, les Sauvages monterent sur les rochers, & leur jetterent des pingouins du sommet ; mais ils leur faisaient signe en même-temps de se retirer. Les Hollandais ne laissant point d'avancer, reçurent bientôt une nuée de fleches. Cependant ils descendirent dans l'Isle, & leur hardiesse fit disparaitre aussi-tôt les Sauvages. Ils apperçurent dans

la pente de la Côte, une caverne dont l'accès leur parut difficile ; mais ils s'obstinerent à en approcher par des lieux fort escarpés, dans l'opinion qu'elle servait de retraite à quelques Insulaires ; en effet, ils y en trouverent plusieurs qui se défendirent long-temps à coups de fleches, & qui se firent tuer jusqu'au dernier. Quoique la plupart des Hollandais fussent blessés, ils entrerent alors dans la caverne, où ils trouverent des femmes entassées les unes sur les autres & sur leurs enfans, pour les garantir des coups. On prit quatre garçons & deux filles. Un de ces jeunes Sauvages ayant appris assez promptement la langue Hollandaise, on sut de lui l'état & le nom du pays.

Noort.

Cette Nation s'appelle *Enoo*. Elle habite un pays qui se nomme *Cossi*. La petite Isle porte le nom de *Talke* ; & l'autre, qui est plus grande, celui de *Castemme*. On y trouve une grande abondance de pingouins, dont les habitans font leur nourriture. De la peau de ces oiseaux ils se font une espèce de manteau, qui est leur unique habillement. Leurs habitations sont des cavernes qu'ils creusent dans la terre. Noort jugea qu'ils avaient passé du Continent dans ces Isles. Chaque famille habite en particulier ; mais toutes les familles d'une même race demeurent dans le même lieu, & forment un petit Peuple qui a peu de communi-

Noort.

cation avec les autres. Le jeune prisonnier nomma trois autres races : les *Kemenetes*, qui habitaient le pays de *Karai* ; les *Kennekas*, qui occuppaient celui de *Karamai*, & les *Karaïques* qui étaient en possession d'un lieu nommé *Marina*. La taille commune de tous ces peuples, est à-peu-près celle des Hollandais de moyenne grandeur. Ils ont la poitrine large & relevée, le front & le visage peints. Les hommes laissent pendre leurs cheveux sur le dos & sur le front ; les femmes se les coupent. Les peaux dont ils se servent, ne seraient pas cousues avec plus d'adresse par nos plus habiles pelletiers. On trouve plus loin dans les terres, un autre peuple, nommé *Titimenen*, dont le pays s'appelle *Koin*. Les hommes y sont d'une grandeur gigantesque, & font souvent la guerre à leurs voisins. Noort leur donne dix à onze pieds de hauteur & les croit Anthropophages.

Le 27 Février, on arriva le soir à la vue du Cap que les Espagnols ont nommé *Desirado*, sur la Côte Méridionale du Détroit. Sa hauteur ne permet pas de s'y méprendre. On y voit trois petites Isles, qui n'en sont pas éloignées. La Côte Septentrionale fuit tellement au Nord, que de ce coté-là on ne le reconnait pas pour un Cap. Du même côté on rencontre, à quarre ou cinq lieues, quelques petites Isles que les Espagnols

ont nommées les *Annagudas*, ou les *Isles Noyées*. Depuis le Cap Desirado jusqu'à la pointe Septentrionale, la largeur du Détroit est d'environ sept lieues. Candish donne de longueur au Détroit environ quatre-vingt-dix lieues Anglaises, de vingt lieues au degré. Noort lui donne cent dix lieues d'Allemagne; différence surprenante, après des observations dont on vante également la certitude. L'embouchure du Détroit, dans la mer du Sud, est à la même hauteur que celle de la mer du Nord; c'est-à-dire, environ cinquante-deux degrés deux tiers de latitude Australe. Noort.

Ce fut le 29 du mois Février, que les trois vaisseaux Hollandais, se trouvant comme dans un nouvel ordre d'idées & d'opérations, gouvernerent au Nord-Ouest avec un vent favorable. Le 8 de Mars, on fit la revue des équipages, qui consistaient encore en cent quarante-sept hommes. Le 21, on découvrit les terres que l'on reconnut bientôt pour le Continent du Chili.

Après avoir parcouru la Côte Orientale d'Amérique, Noort tourna ses voiles vers les Philippines, qui sont à deux mille quatre cens lieues du Pérou, dans la résolution de ne relâcher qu'aux Isles des Larrons, qu'on a nommées depuis les *Isles Marianes*. Cette navigation parut d'une longueur infinie aux équipages Hollandais, qui n'avaient pas connu jusqu'alors l'immensité de ces

Noort.

mers. Ils n'arriverent que le 15 de Septembre ; à la vue d'une de ces Isles.

Le matin du 16, ils étaient encore à plus d'une lieue du rivage, lorsqu'ils virent paraitre un grand nombre de canots, qui leur apporterent des cocos, des bananes, des cannes de sucre & du poisson. Toutes ces provisions furent échangées pour du fer, dont les Insulaires étaient fort avides, & qu'ils nommaient *hierro*, comme les Espagnols, parce que tous les ans ils voyaient dans leur Isle quelque vaisseau de cette Nation. Les deux navires Hollandais continuerent de ranger la Côte & doublerent le Cap Méridional, d'où ils apperçurent une pointe fort basse, sur laquelle ils croyaient pouvoir mouiller. Cependant ils ne cessaient point de voir approcher des canots, ils en comptaient déjà plus de deux cens, montés chacun de trois, quatre ou cinq hommes, qui s'empressaient autour d'eux & qui criaient *hierro*. Dans cette confusion, les vaisseaux passerent sur deux de ces petits bâtimens ; mais les Insulaires, qui savent nager parfaitement, y rentrerent aussitôt, & se présenterent avec la même ardeur.

Ces Isles, suivant la remarque de Noort, avaient été justement nommées *Isles des Larrons*, parce que les habitans étaient livrés au larcin, & qu'ils le commettaient avec une adresse surprenante. Ils tromperent plusieurs fois les Hol-

landais. Quelques-uns leur présenterent, sur des paniers de feuilles de cocos, du ris si bien arrangé, qu'à la premiere vue on s'imaginait qu'il y en eût beaucoup; mais, après l'échange, on trouvait sous le riz des coquilles élevées, ou des feuilles. Cette ruse était d'autant plus sûre, que pour commercer d'abord avec eux, il fallait attacher au bout d'une corde, le morceau de fer qu'on leur offrait, le laisser pendre dans leurs canots, où ils avaient la liberté de l'examiner, & retirer de même ce qu'ils donnaient en échange, après l'avoir montré à la même distance. Deux vinrent à bord. On leur offrit à boire & à manger; mais ils ne pensaient qu'à voler tout ce qui se présentait à leurs yeux. Un d'entr'eux voyant une épée entre les mains d'un Hollandais, ne fit pas difficulté de la lui arracher, & s'étant jetté dans les flots, il eut le bonheur d'échapper en plongeant. On tira néanmoins plusieurs coups sur lui & sur plusieurs autres qui emporterent aussi divers instrumens; mais ils faisaient tant de chemin sous l'eau, qu'ils y étaient à couvert des coups. Ceux qui n'avaient point encore eu l'occasion d'exercer leur adresse, demeuraient tranquilles, comme s'ils avaient ignoré ce qui se passait à leur vue. On les aurait pris pour des animaux amphibies, qui pouvaient vivre également sur la terre & dans l'eau. Noort fit jetter, devant eux, cinq morceaux

Noort.

Noort.

de fer à la mer, pour se donner le plaisir de les voir plonger librement; ils le retirerent en si peu de temps, qu'on ne pouvait leur refuser de l'admiration. Leurs canots sont si bien faits, que les Hollandais n'avaient rien vu d'égal dans tous leurs voyages. Ce sont des troncs d'arbres de quinze à vingt pieds de long, sur un pied de largeur, commodes, légers à la voile. Au-lieu de revirer de bord pour louvoyer, ils mettent le gouvernail où était le cap, sans faire aucun changement à la voile; elle est tissue de roseaux & de la forme d'une voile d'artimon. Leurs femmes, dont on reçut aussi plusieurs à bord, étaient nues comme les hommes, à l'exception du milieu du corps, qu'elles se couvrent d'une simple feuille. Elles portent de longs cheveux; au contraire les hommes les ont très-courts; ils sont basanés; ils ont beaucoup d'embonpoint. Leur taille est plus haute & mieux fournie que celle des Européens; mais la plupart ont le visage difforme. Quelques-uns avaient le nez défiguré par des maladies honteuses; du moins c'est ce qu'ils faisaient entendre eux-mêmes par leurs signes; leur bouche s'était resserrée, jusqu'à ne consister que dans un petit trou. Cette Isle que les Hollandais prirent pour celle de Guana, leur parut d'environ vingt lieues de tour. Ils n'en découvrirent pas d'autres.

Après y avoir pris des rafraîchissemens, ils re-

commencerent à gouverner vers les Philippines. Le 14 Octobre, ils découvrirent la terre. Noort ne fut pas mieux traité par les Espagnols des Philippines, qu'il ne l'avait été par les Portugais. On combattit avec un égal désavantage de part & d'autre, puisque l'Amiral Espagnol & un des vaisseaux Hollandais furent coulés à fond. Noort alla mouiller à l'Isle de Bornéo & revint par le Cap de Bonne-Espérance au Port de Rotterdam, le 26 Août 1601, ayant mis près de trois ans à faire le tour du monde.

Noort.





CHAPITRE II.

Le Maire.

Le Maire.

TANT que les Hollandais ne se virent disputer le passage du Détroit de Magellan, que par les Espagnols, diverses Compagnies formées dans plusieurs Villes de leurs Provinces, suivirent heureusement cette route, sur les traces d'Olivier Noort. Mais les Etats même de Hollande ayant accordé à la Compagnie-générale des Indes, de nouvelles Lettres, qui portaient défense à toutes les autres de passer par ce Détroit pour aller aux Indes, ou dans quelque autre pays qu'on pût découvrir ou qui fût déjà découvert, un Marchand, nommé *Jacques le Maire*, originaire d'Amsterdam, quoiqu'établi dans la petite Ville d'Egmont, employa toutes ses réflexions à trouver quelque nouvelle voie, sans nuire au privilége exclusif de la Compagnie-générale.

On a dû voir d'ailleurs, par les voyages qu'on vient de lire, combien ce passage du Détroit de Magellan offrait de difficultés, de fatigues & de dangers. C'était donc un important service à rendre à la Navigation que d'ouvrir, de la mer du Nord à celle du Sud, une communication plus sûre &

plus facile. C'eſt ce qu'entreprit le Maire, & le ſuccès a rendu ſon nom immortel.

Le Maire.

Il avait eu pluſieurs entretiens avec Cornelis Schouten, homme exercé dans la marine, qui avait fait trois fois le voyage des Indes Orientales, & qui en avait parcouru toutes les régions, en qualité de Pilote, de Commis & de Capitaine. Schouten, conſervant ſon ancienne ardeur pour les Voyages de long cours, fit comprendre à le Maire, qu'il y avait, ſans doute, une autre voie, que celle de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud, & que cette voie n'étant pas compriſe dans la défenſe des Etats, il devait être permis d'y paſſer. D'ailleurs ils ſe flatterent tous deux de pouvoir découvrir de nouveaux Pays, d'y faire un gros commerce, & de ramener leurs vaiſſeaux chargés de précieuſes marchandiſes. Si l'entrepriſe manquait de ſuccès, on pourrait paſſer furtivement par l'ancien détroit, & ſe rendre par la mer du Sud, aux Indes Orientales; voyage dont il y aurait toujours beaucoup de profit à tirer. Enfin ces deux hommes entreprenans réſolurent de pénétrer dans la partie Auſtrale du Monde, qui était encore inconnue, au Midi du détroit de Magellan, & de chercher un nouveau paſſage dans la mer du Sud, en ſe conduiſant par diverſes obſervations qu'on avait faites aux environs de ce détroit. Par leur charte-partie, ou leur traité,

Le Maire. le Maire devait fournir la moitié des frais du Voyage, du vaisseau & de la cargaison; & Schouten se chargeant de l'autre moitié, avec le secours de ses amis, prenait encore sur lui les soins de l'équipement & des préparatifs. Bientôt on vit entrer dans leurs vues plusieurs personnes d'une considération distinguée, qui prirent entr'eux la qualité de Directeurs, & dont le crédit leur fit rassembler de grosses sommes; mais sans déclarer à ceux qu'ils associaient, le motif de l'entreprise, & la nature de leurs espérances. Ils équiperent à Horn, deux bâtimens, dont le plus grand, nommé *la Concorde*, était du port de trois cens soixante tonneaux. L'autre fut un simple yacht. Schouten, qui entendait la navigation, prit la qualité de Maître, ou de Commandant du premier, & le Maire se réduisit à celle de Commis. Ils avaient à bord soixante-cinq hommes d'équipage, vingt-neuf pièces de petit canon, douze pierriers, des mousquets & des munitions de guerre, deux chaloupes, l'une à voile, & l'autre à rames, une barque & un canot, & double provision de toutes sortes d'agrets.

Comme leur dessein ne cessa point d'être un mystere pour le Public, la principale condition de l'engagement, pour les Officiers & les matelots, fut d'aller où le Capitaine jugerait à propos de les conduire. On parla différemment d'une si

ſinguliere entrepriſe, & le Peuple donna aux intéreſſés le nom de *Chercheurs d'or.* Mais les Directeurs s'attribuerent le titre de Compagnie Auſtrale. Le Maire.

Ce fut le 14 de Juin 1615, que les deux bâtimens firent voile du Texel. Leur route n'eut rien de remarquable juſqu'au 5 d'Octobre, que, ſur le midi, à la hauteur de quatre degrés vingt-ſept minutes du Nord, on entendit un grand bruit à l'avant de la Concorde. Le Pilote, jettant les yeux autour de lui, vit l'eau toute rouge de ſang. Son étonnement fut extrême. Mais on découvrit, dans la ſuite, que c'était un monſtre marin, dont la corne avait donné dans le bordage, avec tant de violence, qu'elle s'y était rompue. Lorſque le vaiſſeau fut mis en carene, au Port *Deſiré*, on vit à l'avant, ſept pieds ſous l'eau, une corne fort enfoncée, à-peu-près de la figure & de l'épaiſſeur d'une dent d'éléphant, qui n'était pas creuſe, mais parfaitement remplie, & d'un os fort dur. Elle avait pénétré au travers des trois bordages, juſques dans l'éguillette, c'eſt-à-dire, plus d'un demi-pied dans l'épaiſſeur du bâtiment. Le ſang était ſorti de la plaie avec aſſez d'abondance, pour teindre l'eau dans un grand eſpace.

Le 20 du même mois, on paſſa la Ligne. Les équipages ignoraient encore l'intention de

Le Maire.

ses Chefs. Mais le 25, Schouten fit la lecture d'un ordre de la Compagnie, « portant que, les » deux vaisseaux chercheraient un autre passage » que celui de Magellan, pour entrer dans la » mer du Sud, & pour y découvrir certains pays » Méridionaux, dans l'espérance d'y faire d'im- » menses profits; & que si le Ciel ne favorisait » pas ce dessein, on se rendrait par la même » mer aux Indes Orientales. » Tout le monde reçut cette ouverture avec des transports de joie; & chacun se flatta de participer aux avantages d'une si grande entreprise.

Le 6 Décembre, on eut la vue du Port Desiré, entrée du détroit de Magellan. Le neuf, on s'avança jusqu'à l'Isle que Noort avait nommée l'Isle du Roi. On envoya la chaloupe au rivage, pour faire de l'eau.

On trouva, sur une montagne, des monceaux de pierre, qu'on eut la curiosité de remuer, & sous lesquels on vit des squelettes d'hommes, qui avaient dix & onze pieds de long. Pendant qu'on travaillait, d'un autre côté, à carener les deux vaisseaux, le feu prit malheureusement au Yacht, & s'étendit si promptement aux manœuvres, qu'il fut impossible de l'éteindre. Ainsi, les Hollandais se trouverent resserrés dans le seul bâtiment qui leur restait.

Le 18, on laissa les Isles de Sébald à trois

lieues au Sud-Eſt, & l'on ſe trouva, vers midi, à la hauteur de cinquante-un degrés. La navigation fut tranquille juſqu'au vingt-quatre. On avait gouverné au Sud-quart-de-Sud-Oueſt. Le matin du vingt-quatre, après avoir vu les terres du côté droit, à la diſtance d'une lieue, on trouva fond quarante braſſes. La côte courait à l'Eſt-quart-de-Sud-Eſt, & préſentait de hautes montagnes, couvertes de neige. Vers midi, on en trouva le bout; mais on en découvrit une autre à l'Eſt, qui parut auſſi fort élevée. On jugea que la diſtance, entre ces deux côtes, pouvait être d'environ huit lieues, & qu'il y avait un paſſage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vue des courans, qui portaient au Sud dans cet eſpace. A midi, on ſe trouvait à cinquante-quatre degrés quarante-ſix minutes. Un vent du Nord porta légerement le navire Hollandais vers l'ouverture. Mais, ſur la brune, il fut pris d'un calme, & pendant toute la nuit, il ne fut porté que par les courans. On vit des milliers de baleines; qui mirent l'équipage dans la néceſſité de courir des bordées, & de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Le Maire.

Le matin du 25, on ſe trouva proche de la côte la plus orientale, qui était fort haute & fort entrecoupée, & qui, du côté Septentrional, courait à l'Eſt-Sud-Eſt, autant que la vue pouvait s'étendre. On lui donna le nom de

Le Maire. *Terre des Etats*; & celle qui était à l'Ouest, fut nommée *Maurice de Nassau.* Schouten & le Maire se flatterent ici de trouver de bonnes rades & des bayes de sable, parce que, des deux côtés, on voyait des rivages sablonneux. Le poisson, les pingouins, & les chiens marins y sont en abondance; mais on n'y découvre pas un arbre. On avança beaucoup au Sud-Sud-Ouest, avec un vent de Nord. On était à cinquante-cinq degrés trente-six minutes; d'où gouvernant au Sud Ouest, on remarqua que la côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrémité occidentale du pays de Maurice de Nassau, courait à l'Ouest-Sud-Ouest & au Sud-Ouest, & qu'elle ne cessait pas d'être haute & entrecoupée.

Vers le soir, le vent s'étant rangé au Sud-Ouest, les lames furent très-grosses pendant la nuit, & l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce parage était d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, & qu'on n'eût heureusement découvert un passage ignoré jusqu'à ce jour. Bientôt il ne put en rester aucun doute. On vit des mouettes de mer, qui avaient le corps aussi gros que des cygnes, & dont chaque aile étendue, n'avait pas moins d'une brasse de long. Elles venaient se percher sur le navire, & se laissaient prendre par les matelots.

Le 26;

Le 26, à la hauteur de cinquante-sept degrés, on essuya une grosse tempête du Sud, qui dura vingt-quatre heures, pendant lesquelles on mit à la cape, sans cesser de courir au Sud. La haute côte se montrait toujours au Nord-Ouest. On y tourna la proue, & le vingt-six à midi, on était à cinquante-six degrés cinquante-une minutes. Le froid était extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du vingt-neuf, après avoir couru au Sud-Ouest, on découvrit deux Isles à l'Ouest-Sud-Ouest. On en approcha vers midi. C'étaient des rochers gris & arides, à cinquante-sept degrés de latitude du Sud. Ils furent nommés *Olden Barneveld*, du nom du grand Pensionnaire de Hollande. On suivit alors l'Ouest-Nord-Ouest; & sur le soir, on revit les terres, au Nord-Ouest & au Nord-Nord-Ouest. C'étaient celles qui sont au Sud du détroit de Magellan, & qui continuent de s'étendre dans la même direction. On n'y appercevait que de hautes montagnes, couvertes de neiges, qui se terminent par un cap fort pointu, qu'on nomma le *Cap de Horn*, à cinquante-sept degrés quarante-huit minutes. De-là on tourna les voiles à l'Ouest, à la faveur d'un courant fort rapide. Le trente, on suivit la même route avec les mêmes courans. L'eau était bleue, & la mer toujours grosse; ce qui redoubla l'espérance de trouver le passage

Le Maire.

Le Maire.

qu'on cherchait. Le reste du jour & le lendemain, les vents furent variables. A cinquante-huit degrés, on avait doublé le cap de Horn, & les terres avaient disparu. Les lames roulaient de l'Ouest, & l'eau continuait d'être fort bleue. On se crut plus certain que jamais d'être entré dans la mer du Sud, & de n'avoir plus de terres à la proue.

Le 2 de Janvier, à midi, on était à cinquante-neuf degrés vingt-cinq minutes. On ne découvrit point de terres, & l'on ne vit aucune marque qu'il y en eût au Sud. Les deux Chefs de cette heureuse expédition ne balancerent plus à faire célébrer leur découverte, par une fête publique. Le même jour, après une délibération du Conseil, ce passage, trouvé avec tant de bonheur, entre le pays de Maurice de Nassau & la Terre des Etats, fut nommé *le Détroit de le Maire*.

Pendant le temps qu'on avait employé au passage de ce nouveau Détroit, on avait eu, presque sans cesse, une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards, & beaucoup de grêle & de neige. Mais la joie du succès, & l'espérance d'en recueillit bientôt le fruit, inspirerent aux Hollandais une constance égale.

Le 11, on passa, pour la seconde fois, le tropique du Capricorne, en gouvernant au Nord-Ouest, avec un bon vent. Ensuite on trouva les

vents alisés de l'Est & de l'Est-Sud-Est. Le quinze, à dix-huit degrés, on changea de route ; & courant à l'Ouest, on apperçut quantité d'oiseaux, sur-tout des *queues de fleches*, qui ont le corps aussi blanc que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues, d'environ deux pieds de longueur. Le Maire.

Cependant la moitié de l'équipage se trouvait infectée du scorbut, & le Capitaine du Yacht en était mort. On faisait des vœux ardens pour la vue de la terre. Le dix d'Avril, on découvrit une Isle fort basse, & de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages, & de l'eau de pluie, qui était tombée le même jour. On n'y voyait qu'une seule bordure d'arbres verds. Cette Isle, qui fut nommée *Isle des Chiens*, parce qu'on crut y avoir apperçu trois de ces animaux, qui n'aboyerent point, & qui ne jetterent aucun cri, est à douze degrés ; &, suivant l'estimation des pilotes, à neuf cens vingt-cinq lieues de la côte du Pérou. Les brisans y sont fort impétueux.

Le vent ayant commencé à souffler du Nord, on courut à l'Ouest, dans l'espérance de rencontrer les Isles de Salomon. Le quatorze, on découvrit à l'Est, une grande Isle fort basse. Vers le soir, on n'était pas à plus d'une lieue de la terre, lorsqu'on vit venir un canot monté de quatre Insulaires, nus & peints de rouge, à

Le Maire.

l'exception de leurs cheveux, qui étaient noirs & fort longs. Ils s'approcherent du vaisseau, à la portée de la voix, invitant les Hollandais, par des cris & des signes, à descendre au rivage. Mais, comme on ne put les entendre, &, qu'en approchant de l'Isle, on ne trouva point de fond ni de changement d'eau, sans compter que la côte était couverte d'un grand nombre d'Insulaires, dont on ignorait les dispositions, on prit le parti de s'éloigner. Cette Isle est fort longue, mais elle a peu de largeur. On y voyait quantité d'arbres, qu'on prit pour des palmiers & des cocotiers. Sa hauteur est de quinze degrés quinze minutes, & son rivage parut de sable blanc.

Après avoir fait, pendant la nuit, environ dix lieues au Sud-Sud-Ouest, on fut surpris, le matin, de se trouver fort près d'une Côte, où l'on vit encore plusieurs hommes nus. Trois d'entr'eux partirent dans un canot, & s'approcherent de la chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardiesse de monter sur le vaisseau; mais, au-lieu de prêter l'oreille aux discours des Hollandais, il se mit à tirer les clous des petites fenêtres d'une cabane; & son adresse parut extrême à les cacher dans ses cheveux. Les deux autres, tournant autour du vaisseau, tiraient de toute leur force les grandes chevilles, & s'irritaient de ne pouvoir les arracher. On jugea

qu'ils n'avaient d'estime que pour le fer. Ils étaient peints du haut en-bas, de diverses figures qui semblaient représenter des serpens, des dragons, & d'autres objets monstrueux. Le fond de la couleur était bleu, tel que celui qui reste d'une brûlure, causée par de la poudre à canon. On leur versa du vin, dans leur canot; mais, après l'avoir bu, ils refuserent de rendre la coupe. Cependant, comme ils n'avaient pas donné d'autre marque de férocité, on envoya la chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit étaient armés de mousquets, & six de grands sabres. A peine eurent-ils touché la terre, que trente de ces Barbares, sortant d'un bois avec de grosses massues, entreprirent de leur arracher leurs armes, & de tirer la chaloupe à sec. Ils s'étaient déjà saisis de deux Hollandais, qu'ils s'efforçaient de traîner dans les bois. Mais les Mousquetaires tirerent sur eux trois coups, qui en blesserent quelques-uns mortellement, & qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs massues, ils portaient une autre arme, dont le bout paraissait garni de branches ou d'épines. Ils avaient aussi des frondes, avec lesquelles ils lançaient d'assez grosses pierres, dont ils ne blesserent néanmoins personne. On ne leur vit point d'arcs & de fleches. Quelques femmes, poussant de grands cris, prirent à la gorge, ceux qui paraissaient disposés à tenir

Le Maire.

Le Maire.

ferme. Les Hollandais s'imaginerent qu'elles voulaient les dérober au péril, & les forcer de se retirer.

Cette Isle fut nommée l'*Isle-sans-Fond*, parce qu'on n'en trouve point sur ses bords. Sa hauteur est de quinze degrés, à cent lieues de l'Isle des Chiens. Le rivage était planté de palmiers; mais l'intérieur de l'Isle paraissait couvert d'eau. Une terre si ingrate, & des habitans si sauvages, firent prendre aussi-tôt le large aux Hollandais, malgré les gémissemens de leurs malades. Ils trouverent la mer assez unie, & sans brisans, ce qui leur fit juger qu'il y avait, assez proche, d'autres terres au Sud. Le matin du seize, ils eurent la vue d'une autre Isle au Nord, dont ils s'approchèrent avec de meilleures espérances. Ils n'y trouverent pas plus du fond qu'à la précédente, & le milieu en était aussi submergé. Elle était bordée d'arbres, qui n'étaient ni des palmiers, ni des cocotiers. Les matelots de la chaloupe, qui allerent sonder jusqu'au rivage, n'apperçurent point d'hommes; mais ils découvrirent, assez proche de la mer, une mare d'eau douce, d'où les brisans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre barils. Ils se fournirent, plus heureusement, d'une sorte d'herbe, qui avait le goût du cresson, & dont on fit cuire une pleine chaudiere, qui soulagea beaucoup les malades. Cette Isle est à quinze

lieues de celle qu'on venait de quitter. On lui donna le nom de *Waterland*, ou *Pays d'eau*. Le Maire.

Le matin du 18, on découvrit encore une Isle basse, au Sud-Ouést, à vingt lieues de la précédente, & l'on y trouva fond sur vingt, vingt-cinq & quarante brâsses, près d'une pointe, sous laquelle un banc étroit s'avance en mer, & paraît finir à la portée du mousquet. Ceux qui descendirent au rivage, n'eurent pas peu de peine à traverser les brisans. Ils entrerent assez loin dans un bois, d'où la vue de quelques Sauvages les fit retourner promptement à bord. Mais ils furent suivis d'une légion de mouches, qui s'attacherent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs visages & à leurs mains. La chaloupe même & les rames en étaient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; & l'on ne dut la fin de ce tourment qu'à un vent frais, qui les fit disparaître en un instant. On ne manqua point de donner à l'Isle le nom d'*Isle-des-Mouches*.

Outre les ravages du scorbut, le besoin d'eau commençait à se faire sentir si vivement, qu'on était réduit à tendre des linceuls & des voiles, pour rassembler l'eau des moindres pluies. Le vingt-trois, à quinze degrés quatre minutes, le vaisseau eut beaucoup à souffrir d'une grosse mer, dont les lames roulaient du Sud, quoique les vents fussent du Nord-Est, & particulierement de

Le Maire.

l'Eſt & de l'Eſt-quart-de-Sud-Eſt. Quelques-uns ſe perſuaderent que la Terre Auſtrale, qu'on cherchait était encore à deux cens cinquante lieues devant eux. Le jour d'après & le 25, les lames continuerent de rouler du Sud, comme elles roulent ordinairement du Nord Oueſt, dans la mer d'Eſpagne. Le trois de Mai, en courant à l'Oueſt, vers quinze degrés trois minutes, on vit, pour la premiere fois, des dorades dans la mer du Sud. Suivant le calcul des Pilotes, on était alors à mille cinq cens dix lieues des côtes du Pérou & du Chili, immenſe éloignement, dans une mer ſi peu connue. Les malades ſe livraient au déſeſpoir. Enfin, le neuf à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une barque de Sauvages. Elle venait du Sud; & portant au Nord, elle paſſa par le travers du vaiſſeau. Schouten fit tirer inutilement ſes pièces de chaſſe, pour la faire amener. Sa légereté lui fit gagner le vent. Mais la chaloupe, qui était encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, & n'en étant plus qu'à la demi-portée du mouſquet, lui en tira quatre coups. Auſſi-tôt, d'un aſſez grand nombre de Sauvages, pluſieurs ſe précipiterent dans les flots, & les autres y jetterent diverſes proviſions, telles que des nattes & des poules. Les Hollandais de la chaloupe, n'ayant pas trouvé de réſiſtance dans la barque, ſe hâterent de la conduire à bord

pour retourner au ſecours de ceux qui s'étaient jettés dans la mer. Il n'y reſtait que deux hommes & huit femmes, avec trois enfans à la mammelle, & quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit ſortir les deux hommes, qui ſe jetterent aux pieds des Officiers. L'un était un vieillard, qui avait la tête griſe. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement. Le Maire.

La chaloupe ne put retirer des flots que deux hommes, qui ſe ſoutenaient encore ſur une rame. Ils montraient, de la main, le fond de la mer, où ils voulaient faire entendre que leurs compagnons étaient enſevelis. Tous ces Inſulaires étaient abſolument nûs, & peints de rouge; les femmes n'avaient qu'une petite pièce d'étoffe au milieu du corps. Vers le ſoir, on fit rentrer les hommes dans leur barque. Ils y reçurent des embraſſemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyaient perdus. Pour quelques bijoux de verre, dont on leur fit préſent, elles donnerent deux nattes très-fines, & quelques noix de cocos, les ſeules qui leur reſtaient, comme elles le firent entendre par leurs ſignes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnerent auſſi à leurs enfans, ce que les Hollandais ne virent pas ſans admiration.

Leur barque était d'une fabrique extrêmement ſinguliere. Elle était compoſée de deux longs &

Le Maire.

beaux canots, entre lesquels il y avait quelque espace. Au milieu de chaque canot, regnaient deux larges planches, d'un bois fort rouge, sur lesquelles l'eau pouvait couler, & d'autres planches les joignaient d'un bord à l'autre. Elles étaient fort bien liées toutes ensemble; mais elles n'allaient pas jusqu'aux deux bouts. L'avant & l'arriere étaient couverts de longues pointes, ou de longs becs, qui n'étaient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des canots avait un mât, avec une voile d'artimon & sa vergue. Ce mât était terminé par un taquet. La voile était de nattes; &, de quelque côté que vînt le vent, ces Sauvages savaient le prendre. Ils pouvaient faire leurs navigations sans boussole, & sans autres instrumens que des hameçons pour la pêche, dont le haut était de bois, & le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortue. Ils en avaient même de nacre de perles. Leurs cordages étaient bons, & de l'épaisseur d'un cable, filés ou tissus, d'une matiere qui ressemblait beaucoup à celle des cabas de figues, qui viennent d'Espagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner du navire, ils prirent leur route au Sud-Est.

Le 10, en gouvernant à l'Ouest & au Sud-Ouest, on vit, à la gauche du navire, des terres fort hautes, à la distance d'environ huit lieues. Leur couleur paraissait bleue. On continua d'avan-

cer tout le reste du jour, sans en pouvoir approcher; mais le lendemain, après avoir louvoyé toute la nuit, on se trouva proche d'une Isle fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvrait une autre au Sud. Le navire passa sur un banc, où la profondeur de l'eau n'était que de quatorze brasses, fond pierreux. Aussi-tôt qu'on l'eut passé, on ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à deux lieues de la terre. La chaloupe fut mise en mer. Après quelques recherches, elle revint annoncer qu'elle avait trouvé, à la pointe de la premiere Isle, bon fond de sable, sur vingt-cinq brasses. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la vue de plusieurs canots, qui bordaient le rivage. Cette Isle est proprement une haute montagne. On y découvrit un grand nombre de cocotiers, qui releverent le courage des malades, & qui lui firent donner le nom d'*Isle des Cocos.* L'autre, plus longue & plus basse, s'étend de l'Est à l'Ouest.

Le Maire.

Lorsque le bâtiment fut établi sur ses ancres, trois petits bâtimens Sauvages en vinrent faire le tour, & dix ou douze canots l'aborderent. Quelques-uns déployerent de petits pavillons blancs, & les Hollandais en arborerent aussi. Les canots portaient chacun trois ou quatre hommes. Ils étaient arrondis à l'avant, aigus à l'arriere, & composés d'une seule pièce de fort beau bois

Le Maire.

rouge. En approchant du navire, les Insulaires sautaient dans l'eau, & venaient à bord, à la nage, les mains pleines de noix de cocos & de racines d'*ubas*, qu'ils troquaient pour des clous & de la verroterie; deux marchandises dont ils paraissaient faire beaucoup de cas. Ils donnaient quatre ou cinq noix pour un clou, ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en si grand nombre, que l'espace manquait pour s'y tourner. Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'Isle, envoya sonder autour de la Côte, pour en trouver un plus sûr. La chaloupe ne fut pas plutôt éloignée du navire, qu'elle se vit environnée d'une multitude d'autres canots. Les Sauvages avaient l'air furieux, & portaient de gros bâtons d'un bois très-dur, dont la pointe était tranchante. Ils aborderent la chaloupe, dans l'intention apparemment de s'en saisir. Alors, la nécessité de se défendre, força les Hollandais de tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit & la flamme ne parurent pas les effrayer, mais, lorsqu'au troisieme coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent sortir la balle par le dos, & leur compagnon tomber sans mouvement, ils ne penserent qu'à s'éloigner. Ces Insulaires avaient beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi, dont ils avaient paru saisis, un d'entr'eux, plongeant dans la mer, à la vue des Hollandais, dé-

roba sous l'eau un plomb de sonde. A bord du vaisseau, ils prenaient tout ce qui tombait sous leurs mains, & se sauvaient à la nage avec leur proie. Les uns volerent des oreillers & des couvertures; d'autres des couteaux; & leur passion la plus vive étant pour le fer, ils faisaient de grands efforts, pour arracher les clous & les chevilles du bâtiment. On se crut obligé, le soir, de hâler la chaloupe, par précaution pour la nuit. Ils étaient hauts, robustes, & bien proportionnés dans leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils n'avaient pas la même ressemblance dans la maniere dont ils portaient leurs cheveux. Les uns les avaient courts, d'autres frisés avec art, d'autres tressés & liés diversement. La situation de leur Isle est à seize degrés dix minutes. Le Maire.

Le lendemain, paraissant avoir tiré quelque fruit de l'expérience, ils apporterent, avec plus de modération, des noix de cocos, des bananes, des racines d'ubas, quelques petits porcs, & de grandes jarres d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'entr'eux : chacun voulant être le premier à bord, sautait de son canot, & plongeait au travers des autres, ou dessous, pour vendre ce qu'il portait entre les dents, ou dans ses mains. Aussi-tôt qu'ils avaient fait leur marché, la plupart retournaient à leurs canots. Quelques-uns ne se lassaient point d'admirer la force & la grandeur du navire. Ils

Le Maire.

se glissaient en-bas, le long du gouvernail; &, frappant sous l'eau contre le bordage, ils paraissaient observer sa force dans les différentes parties. Un autre canot apporta un sanglier noir, & l'on crut connaître, à divers signes, que c'était un présent de la part du Roi, sur-tout lorsque ceux qui l'avaient apporté, refuserent les présens qu'on voulut leur faire aussi. Bientôt le Roi vint lui-même dans une grande pirogue à voiles, de la forme des traîneaux qui servent, en Hollande, à courir sur la neige. Il était escorté de vingt-cinq canots. Le nom de sa dignité, qu'on entendit répéter plusieurs fois, était *Latou*. On le reçut au son des trompettes & des tambours. Sa surprise parut assez vive, pour faire juger qu'il n'avait jamais rien entendu d'approchant. Les Insulaires de sa suite, firent beaucoup d'honneurs & de caresses à l'équipage Hollandais, ou du moins ils inclinaient souvent la tête, ils frappaient dessus avec le poing, ils faisaient d'autres postures, qu'on ne pouvait prendre que pour des civilités. Le Roi même, s'étant approché du vaisseau, poussa de grands cris, & parut témoigner sa joie par des agitations de corps, qui furent imitées de tous ses gens. Il n'avait rien qui le distinguât d'eux. Dans sa nudité, qui était la même, on ne s'appercevait de son rang, qu'à la soumission avec laquelle il était obéi. Schouten l'invita, par

des signes, à passer à bord. Il n'eut pas la hardiesse de s'y exposer. Son fils y passa, & fut traité avec distinction. Ceux qui monterent avec lui, se jetterent à genoux, baiserent les pieds des Chefs, & marquerent de l'admiration pour tout ce qui frappait leurs yeux. Ils semblaient presser les Hollandais, par leurs signes, de descendre sur leur Côte, & de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendaient à des roseaux, un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perles.

Le Maire.

Le 13, on fut sollicité si vivement, par d'autres canots, de s'approcher de la seconde Isle, qu'enfin l'ancre fut levée par complaisance. Pendant le jour, on vit venir environ quarante-cinq canots, qui furent suivis d'une flotte de vingt-trois petits bâtimens à voile. Ces bâtimens portaient chacun vingt-cinq hommes, & les canots qutre ou cinq. Le commerce se fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi; mais ce prélude n'était qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le Roi se trouvait dans un des petits bâtimens. Envain renouvella-t-on les instances pour le faire passer à bord. Son obstination parut d'autant plus suspecte, que toute sa flotte environnait le vaisseau. Enfin il quitta son bâtiment pour passer dans un canot. Son fils passa dans un autre, & tous leurs gens firent aussi-tôt un grand

Le Maire.

cri, qui était apparemment le signal de l'assaut. En effet, le bâtiment, que le Roi venait de quitter, aborda le vaisseau avec autant de force, que s'il avait espéré de le couler à fond, & de passer pardessus. Mais ce grand choc n'eut pas le succès qu'il s'était promis. Les étraves des deux canots, qui soutenaient la machine du bâtiment, se briserent; &, dans leur surprise, les Sauvages qui les montaient, s'élancerent dans les flots. Alors tous les autres commencerent à jetter une nuée de pierres, qui étaient capables d'effrayer les Hollandais. Schouten se contenta d'ordonner une décharge de la mousqueterie, & de trois pierriers chargés de balles & de vieux clous. Quantité d'Insulaires tomberent sans vie. Le reste transporté de frayeur, à la vue d'une si terrible exécution, se hâta de retourner au rivage. Il y avait beaucoup d'apparence que, pour cette entreprise, le Roi avait rassemblé toutes ses forces; car on compta plus de mille hommes dans sa flotte, entre lesquels on en distingua un, qui avait la blancheur d'un Européen.

Schouten ne laissa pas de faire lever l'ancre, pour se garantir d'une nouvelle surprise. Tout l'équipage, qui n'avait pas eu le temps de faire assez d'eau, lui demandait la permission de descendre, & d'employer la force. Une juste prudence lui fit réprimer cette ardeur. La premiere

Isle,

Isle, qui est fort haute, fut nommée la *Montagne des Cocos*; & la seconde, l'*Isle des Traîtres*. Le Maire.

Le 14, on découvrit une autre Isle à cinquante lieues des deux dernieres; & le desir qu'on eut d'y faire de l'eau, lui fit donner le nom de l'*Espérance*. Mais, ne trouvant point de fond, on mit la chaloupe en mer, pour sonder le long du rivage, où l'on trouva quarante brasses, fond de petites pierres molles & noires, & quelquefois vingt à trente brasses; mais toujours si proche de l'Isle, qu'à deux longueurs de la chaloupe, on cessait absolument d'en trouver. D'ailleurs la mer brisait avec tant de violence contre la Côte, qu'il aurait été difficile d'y descendre. On ne voyait, dans l'Isle, que des rochers bruns, qui étaient verds au sommet, & des terres noires, plantées de cocotiers. Quelques maisons s'offraient dans l'éloignement, & l'on apperçut même un gros bourg. En général, cette Isle est montueuse, quoique les montagnes y soient d'une hauteur médiocre. Pendant que la chaloupe continuait de sonder, on vit paraître dix ou douze canots, qui s'en approcherent avec des intentions suspectes. Les Hollandais, n'étant qu'au nombre de huit, se crurent obligés, pour leur sûreté, de tirer quelques coups de mousquet, dont ils tuerent deux hommes. L'un fut aussi-tôt renversé; & l'autre, après avoir essuyé pendant quelques instans,

Le Maire. le sang qui sortait de sa plaie, tomba aussi dans la mer. Cet exemple effraya les autres; mais le vaisseau n'en remit pas moins à la voile.

Le 18, on était à seize degrés cinq minutes, avec des vents de l'Ouest extrêmement variables. Schouten représenta au Conseil, qu'on avait déjà fait environ seize cens lieues, à l'Est des côtes du Pérou & du Chili, sans avoir découvert la Terre Australe qu'on cherchait, & qu'il n'y avait aucune apparence de réussir plus heureusement; qu'on s'était même avancé à l'Ouest beaucoup au-delà de son intention; qu'en continuant cette route, on se trouverait infailliblement au Sud de la Nouvelle Guinée, & que si l'on n'y découvrait point de passage, comme on n'en avait aucune certitude, ni la moindre connaissance, le vaisseau & l'équipage couraient sans doute à leur perte, puisqu'il serait impossible de retourner à l'Est, contre les vents d'Est, qui regnent continuellement dans ces mers; enfin qu'il restait fort peu de vivres, & qu'on ne voyait aucun moyen de s'en procurer; d'où il conclut qu'il était nécessaire de changer de route, & de mettre le Cap au Nord, pour se rendre aux Moluques, par le Nord de la Nouvelle-Guinée.

Cet avis étant approuvé du Conseil, on tourna aussi-tôt les voiles au Nord-Nord-Ouest, jusqu'au

lendemain, qu'avec un vent du Sud, on porta droit au Nord. Le vingt-un, on se trouva proche d'une Isle, d'où vingt canots vinrent à bord, avec des marques extraordinaires de franchise & de douceur. Cependant un des Insulaires, qui était armé d'une zagaie fort aigue, menaça un Matelot de l'en frapper. Leurs cris; qui s'éleverent au même moment, furent pris pour un signal d'attaque. On leur tira deux coups de canon; & quelques coups de mousquet, qui en blesserent deux, & qui disposerent les autres à s'éloigner. Ensuite la chaloupe s'étant approchée de la terre avec la sonde, les Insulaires de six ou sept canots, dont elle se vit environnée; s'efforcerent d'y entrer, & d'arracher leurs armes aux matelots. Cette violence attira sur eux une décharge de mousqueterie; qui en tua six; & qui en blessa un plus grand nombre. Dans une extrémité moins pressante, sur-tout après tant d'exemples de la barbarie des Insulaires, on n'aurait pensé qu'à s'éloigner. Mais le Capitaine se mit lui-même dans la chaloupe; & trouva un fort bon mouillage assez proche, dans une baie voisine peu éloignée d'une riviere. La mer y était fort unie: l'ancre y fut jettée devant l'embouchure de la riviere, de sorte qu'en descendant au rivage, sur l'un ou l'autre bord, le canon mettait les matelots à couvert de l'insulte des Sauvages. Le Maire.

Le Maire.

Le même jour, on vit paraître plusieurs canots; qui vinrent échanger paisiblement diverses provisions pour des clous, des couteaux & des grains de verre. Ils n'étaient pas moins exercés au vol que les Habitans des autres Isles, ni moins adroits à plonger. Leurs maisons, qu'on appercevait du vaisseau, étaient couvertes & fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, & terminées presqu'en pointe. Elles avaient à-peu-près vingt-cinq pieds de tour, & dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvait passer qu'en se baissant jusqu'à terre. On y trouva, pour meubles, quelques herbes aussi seches que le foin, qui servent de lit aux Habitans, avec un ou deux hameçons & leurs verges, & dans quelques-unes des massues de bois.

L'inquiétude où l'on était sans cesse à la vue d'un grand nombre de canots, qui s'assemblaient de toutes les parties de l'Isle, & le refus que les Insulaires faisaient constamment de venir à bord, firent prendre au Capitaine la résolution d'envoyer à terre trois de ses gens, pour y demeurer en ôtages. On retint, en même-temps, six des principaux Sauvages, qu'on s'efforça d'apprivoiser par la bonne chere & des présens. Les autres ne marquaient pas moins d'affection aux trois Hollandais. Le Roi même leur rendit toutes sortes d'honneurs. Il tint, près d'une demi-heure, ses

deux mains l'une contre l'autre, & son visage dessus, se baissant presqu'à terre, & demeurant dans cette posture, pour attendre apparemment que les Hollandais lui fissent la même révérence. Ils s'aviserent de la faire. Aussi-tôt il baisa leurs pieds & leurs mains. Un autre Insulaire, qui était assis près de lui, pleurait à chaudes larmes, & leur tenait des discours auxquels ils ne comprenaient rien. Enfin le Roi retira ses pieds de dessous son derriere, sur lequel il était assis; & se les passant sur le cou, il s'humilia & se roula, suivant l'expression de l'Auteur, *comme un ver de terre*. Les présens qu'on lui fit, parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une passion si vive pour une chemise blanche, qu'Aris, un des trois Hollandais, avait prise le même jour, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord, pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits porcs.

Le Maire.

Après cette espèce de traité, on ne trouva plus de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux chaloupes, dont l'une était armée, pour défendre celle qui portait les tonneaux. Il s'y rendit un si grand nombre de Sauvages, que les matelots en étaient embarrassés; mais tout se passa sans désordre. Le Roi s'empressait lui-même d'écarter les importuns, ou les faisait chasser par ses Officiers, avec beaucoup de

Le Maire. fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'Insulaires autour du vaisseau. Un d'entr'eux, étant monté par l'arriere, entra dans la chambre, d'où il emporta un sabre, avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un canot, qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux Officiers du Roi. Sur-le-champ, ils chercherent le voleur; & l'ayant amené, quelque éloigné qu'il fût déjà, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandaient. Ils montraient avec les doigts, qu'ils lui passaient sur la gorge, que si son crime était connu du Roi, il lui en coûterait la tête. Depuis ce jour, on ne s'apperçut pas du moindre vol, à bord & sur le rivage.

Les Insulaires redoutaient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisait fuir en tremblant; mais on les épouvanta beaucoup plus, lorsqu'on leur fit entendre, par des signes, que les grosses pièces tiraient aussi. Le Roi parut desirer une fois ce spectacle. On eut cette complaisance pour lui. Sa propre attente, & toutes les assurances qu'on lui avait données, ne l'empêcherent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ses gens; & lorsqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur renvoyer leurs ôtages; & les trois Hollandais re-

vinrent librement à bord. Le jour suivant, on fut agréablement surpris d'y voir venir quelques-uns des principaux Sauvages, avec leurs femmes. Ils portaient au cou des feuilles vertes de cocos, qui étaient la marque de leur grandeur, & dans les mains des branches vertes, avec une banderole blanche, pour signe de paix & d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avait vu faire au Roi. Schouten les reçut dans sa chambre, où leur admiration tomba particulierement sur une montre, une sonnette, un miroir & des pistolets. Après leur avoir fait quelques présens, pour eux-mêmes & pour le Roi, on prit l'amusement de la pêche avec eux. Entre plusieurs poissons, on trouva, dans le filet, deux raies d'une forme extraordinaire. Outre qu'elles étaient fort épaisses, elles avaient la tête grosse, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nageoires, la queue étroite & fort longue, & deux petites sonnettes aux côtés. En général, si l'on excepte la queue, elles ressemblaient beaucoup aux chauve-souris.

Le Maire.

Les Hollandais se crurent obligés à des retours de politesse. Le Maire & Aris descendirent dans l'Isle, précédés des trompettes; & portant, comme en cérémonie, un petit miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouverent, sur le rivage, un homme courbé sur des pierres, les mains



Le Maire.

jointes sur la tête & le visage contre terre. C'était le Roi même, & cette posture était une révérence. Ils le releverent, pour se rendre avec lui dans sa maison, qu'ils trouverent remplie de spectateurs, ou de ses Officiers. On étendit deux petites nattes, sur lesquelles le Roi s'assit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à sonner, l'étonnement & la frayeur se répandirent également dans l'Assemblée. Un Seigneur, que les Hollandais prirent pour un second Roi, ou pour la seconde personne de l'Isle, entra doucement, le visage tourné vers les étrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorsqu'il fut devant eux, il s'élança tout-d'un-coup derriere leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité. Ensuite il fit un grand saut en l'air, pour retomber assis, les jambes croisées sous lui. Comme la chambre était pavée de pierres, les Hollandais s'étonnerent qu'il ne se fût pas cassé les jambes. Il fit alors une harangue, ou une priere, après laquelle on servit une sorte de limons, à-peu-près du goût des melons d'eau. Le breuvage était composé de racines bouillies. Entre les honneurs qu'on fit aux étrangers, on étendit quantité de nattes, pour les faire marcher dessus. Les deux Rois leur firent présent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes sur la tête de le Maire & d'Aris. C'était un cercle de plumes blanches,

longues & étroites, mêlées, en quelques endroits, de petites plumes vertes & rouges, qui venaient des perroquets de l'Isle. On y voit un autre oiseau, dont l'Auteur juge que les Insulaires font beaucoup de cas, parce que tous les Conseillers du Roi en avaient un perché près d'eux, sur un petit bâton. Ces animaux, qui ont quelque ressemblance avec le pigeon, sont blancs jusqu'aux ailes, & noirs dans tout le reste du corps, à la réserve de quelques plumes rougeâtres, qu'ils ont sous le ventre. Le Maire offrit aux deux Rois quelques présens de peu de valeur, qui devinrent de précieuses richesses entre leurs mains. Le Maire.

Le 29, quelques Hollandais entreprirent de visiter l'Isle. Le Roi & son frere s'étant empressés de les accompagner, ils monterent sur un terrain fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux sauvages, & quelques vallées stériles. Ils trouverent une terre rouge, dont les femmes du pays font une teinture, qui leur sert à se frotter la tête & les joues. En retournant au rivage, ils passerent par des lieux plus rians, & plantés de cocotiers, qui étaient chargés de noix. Là, tandis qu'ils se reposaient sous ces arbres, le frere du Roi, sans autre secours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout-d'un-coup, avec une agilité surprenante, jusqu'à la cime d'un des

Le Maire.

arbres les plus hauts & des plus droits. Il y cueillit des noix, qu'il apporta aux étrangers, & qu'il ouvrit très-facilement, avec un petit morceau de bois. Le Roi fit entendre à ses hôtes, qu'il avait souvent la guerre contre les habitans de la seconde Isle. Il leur montra des cavernes dans la montagne, & des bois qui servaient de retraite à ses sujets, ou dans lesquels ils dressaient des embuscades. Le Maire comprit, par ses signes, qu'il demandait le secours de leur vaisseau pour attaquer ses ennemis; mais on lui fit comprendre, à son tour, que cette faveur ne pouvait être accordée. L'Auteur ne dissimule pas qu'on y aurait pu consentir, s'il y avait eu quelque avantage à se promettre de cette expédition.

Ces peuples sont d'une taille extraordinaire. La plupart étaient aussi hauts que les plus grands Hollandais; & ceux qui étaient distingués par leur grandeur, auraient passé pour des géans en Europe. Ils sont vigoureux & bien proportionnés, légers à la course, excellens nageurs. Leur peau est d'un brun jaunâtre. Ils aiment à se parer de leur chevelure, qu'ils disposent suivant leur goût. Les uns avaient les cheveux crépus; d'autres les avaient très-bien frisés, d'autres, adroitement noués en cinq ou six tresses, d'autres enfin hérissés & droits sur la tête. La chevelure du Roi était divisée en une longue tresse, qui lui pendait,

du côté gauche, jusqu'à la hanche, & le reste était relevé en deux nœuds. Ses courtisans avaient deux tresses, c'est-à-dire, une de chaque côté. Mais tous étaient nus, sans distinction de sexe & de rang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes parurent très-laides aux Hollandais, mal-faites, de petite taille, & si luxurieuses, qu'elles n'avaient nulle honte de se mêler publiquement avec les hommes, fort près même de la personne du Roi. Elles portent les cheveux fort courts; mais, en récompense, elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des sacs de cuir jusqu'au milieu du ventre.

Le Maire.

On ne peut distinguer si ces Insulaires étaient idolâtres, ni s'ils avaient quelque autre culte que la priere qu'on croyait leur avoir vu faire. Mais on remarqua facilement, qu'ils vivaient avec aussi peu de soins que les animaux. Ils n'avaient aucune idée de commerce. Les présens, qu'ils firent aux Hollandais, étaient donnés par bourades ou par saillies, & les Hollandais réglaient leurs libéralités sur celles qu'ils recevaient d'eux. Ils ne sement ni ne moissonnent. Ils ne font aucune sorte d'ouvrage. Leurs alimens se bornent aux productions naturelles de la terre, qui ne consistent gueres qu'en noix de cocos, en ubas, en bananes & peu d'autres fruits. Les animaux

Le Maire.

qu'ils mangent, se multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherche, dans le creux du rivage, les petits poissons que la mer y laisse en se retirant. Les autres pêchent avec de petits hameçons.

Le Roi de la seconde Isle était venu visiter l'autre. Il avait amené seize porcs, & son cortège était composé de trois cens hommes, qui avaient, autour de la ceinture, une provision d'herbes vertes, dont ils font leur breuvage. Lorsqu'il découvrit le Roi son voisin, il lui fit un grand nombre d'inclinations & de révérences. Il baissa le visage jusqu'à terre, en priant d'une voix fort haute, qui approchait d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, & ne le reçut pas avec moins de gestes & de contorsions. Enfin s'étant relevés tous deux, ils entrerent dans le *belez*, c'est le nom que les Insulaires donnent au logement de leur Roi. L'assemblée, qui se forma autour d'eux, était d'environ neuf cens hommes. Ils passerent ensuite sur le vaisseau Hollandais, où s'appercevant qu'on appareillait pour remettre à la voile, ils marquerent d'autant plus de joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avaient toujours paru craindre qu'on ne se saisît de leurs Isles. Aussi cette derniere visite fut elle signalée par de nouveaux presens. Ils

s'étaient fait accompagner d'un assez grand nombre de porcs, & chacun des deux Rois en porta lui-même un sur sa tête. Le Maire.

En partant, les Hollandais donnerent aux deux Isles le nom d'*Isles de Hoorn*, de celui de la ville où le vaisseau avait été équipé, & qui était la patrie de la plus grande partie de l'équipage. La baie fut nommée *Baie de la Concorde*, du nom du navire. Elle est dans un golfe, au côté Méridional de la premiere Isle. Le fond en est si aigu, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de sable, qui s'étend d'un côté, parait à découvert dans la basse marée. De l'autre, c'est la côte, qui est fort sale, le long du rivage. Ce parage est à quatorze degrés cinquante-six minutes.

L'équipage Hollandais partit fort content de s'être rafraîchi avec si peu de danger, & sur-tout d'emporter une grosse provision d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'Ouest, on se trouva, le premier de Juin, à la hauteur de treize degrés. Le trois, on fut surpris de n'appercevoir aucune terre, & les Pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derriere la Nouvelle-Guinée. Pour sortir de cette incertitude, on fit mettre le Cap au Nord. La nuit suivante, on était à douze degrés & demi. Les principaux Officiers soupçonnerent qu'on était plus à l'Ouest qu'on n'avait pensé, & que la

Le Maire.

Nouvelle-Guinée était encore à côté d'eux. Ils résolurent d'en conférer encore une fois avec les Pilotes, & d'examiner les pointages depuis la côte du Pérou. Celui de Schouten marquait mille sept cens trente lieues; un autre, mille six cens soixante-cinq, & toujours en diminuant jusqu'à mille six cens dix. En comparant tous les calculs, on conclut que la course avait été d'environ mille six cens soixante lieues. Comme on continuait de ne découvrir aucune terre, on prit le parti de changer de route, & de porter à l'Ouest. Le treize à midi, la hauteur fit juger qu'on était à cent cinquante-cinq lieues des Isles de Hoorn, & la couleur de l'eau parut changée. Quantité de bonites, beaucoup d'autres poissons, & quelques oiseaux mêmes qui commencerent à se montrer, ne laisserent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança jusqu'au vingt, sans rien découvrir. Enfin, vers le soir du vingt, on eut la vue d'une côte, à quatre degrés cinquante minutes. La prudence obligea de jetter l'ancre, dans la crainte d'y échouer. Le lendemain, on reconnut cinq ou six petites Isles, qui paraissaient couvertes d'arbres & de grands bancs de sable, qui s'étendaient au Nord-Ouest. Le mouillage y était si mauvais, qu'on remit le cap à l'Ouest, en laissant les Isles à quatre degrés quarante-sept minutes. Le vingt-deux, on en découvrit douze

ou treize autres, à quatre degrés quarante-cinq minutes. Elles furent laissées à la gauche du vaisseau. On ne vit aucun courant dans ce parage.

Le Maire.

Le 24, on apperçut trois basses Isles au Sud-Ouest, remplies d'arbres, & couvertes de verdure. Mais les côtes étaient bordées de rochers, & l'on n'y put trouver aucun mouillage. Elles furent nommées les Isles vertes. On découvrit une autre terre, avant la fin du jour, si haute en apparence, qu'étant suivie au Sud-Ouest par d'autres terres, de la même hauteur, on la prit pour le Cap de la Nouvelle-Guinée. Cependant on se crut détrompé en approchant de la côte; & ne reconnaissant qu'une Isle, on lui donna le nom de Saint-Jean, parce que c'était le jour de cette Fête qu'elle avait été découverte. Après aveir rasé long-temps le rivage, sans y trouver de fond, on doubla le Cap vers le soir, & l'on entra dans une Baie où l'on mouilla sur quarante-cinq brasses, fond de sable & de cailloux. La mer y était unie, & l'eau fort bleue. Deux pirogues s'approcherent du bord, au clair de la lune. Elles portaient quelques hommes noirs, qui parlerent long-temps dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit, on observa que les habitans faisaient la garde sur leurs côtes, & sur-tout à l'entrée d'une riviere, proche de laquelle on était à l'ancre. Vers

Le Maire.

la pointe du jour, le temps étant fort serein, & la lune très-claire, quelques pirogues s'avancerent jusques sous les galeries. On leur jetta des grains de rassade, en parlant aux Sauvages d'une voix caressante, & s'efforçant de leur faire entendre, par des signes, qu'on leur demandait des noix de cocos, des pourceaux, des bœufs & des boucs. Ils continuerent, pendant le reste de la nuit, de pousser des cris autour du vaisseau, avec des marques extraordinaires de férocité. Suivant les calculs des pilotes, cette côte était à mille huit cens quarante lieues de celle du Pérou.

Le matin du 26, on vit paraître huit autres pirogues, dont l'une portait onze hommes, & les autres six ou sept. Ils tournerent plusieurs fois autour du vaisseau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des massues de bois, des sabres & des frondes. On leur parla du ton le plus humain. On leur distribua quelques merceries. Mais, pour réponse, ils commencerent à lancer des pierres & des zagaies. Cette attaque irrita l'équipage. On fit jouer tout-à-la-fois le gros canon & la mousqueterie. Leur grande pirogue fut coulée à fond, avec trois ou quatre hommes, & dix ou douze hommes tomberent sans vie. On mit aussi-tôt en mer la chaloupe à rames, qui, passant au-travers de ceux qui se sauvaient à la nage;

nage, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois, qui étaient fort blessés, & quatre pirogues, dont elle se saisit, furent mises en pièces, pour servir au chauffage. Un des trois prisonniers mourut deux heures après. Le Maire.

La chaloupe retourna au rivage, avec les deux autres. Comme on les avait bien traités, &, qu'à force de signes, on leur avait fait comprendre qu'on ne demandait d'eux que des rafraîchissemens, ils exhorterent apparemment leurs compagnons à s'approcher avec des fruits; car un petit canot se hâta de venir présenter deux petits pourceaux & un paquet de bananes. On renvoya un des prisonniers, qui était fort blessé, & l'autre fut mis à dix pourceaux de rançon. Celui qu'on venait de renvoyer, n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée sortit d'un bois voisin, le vint prendre pardessous les bras, & l'emmena sous quelques arbres, où s'asseyant autour de lui, ils parurent tous fort empressés à le secourir.

Ces Barbares ont les deux oreilles & les narines percées. Quelques-uns ont un trou de plus au diaphragme du nez, & toutes ces ouvertures servaient à soutenir des anneaux. Leur barbe est assez longue, mais sans moustaches. Ils portaient des bracelets de nacre de perle, au-dessous des coudes & aux poignets. Leur unique vêtement est une feuille d'arbre au milieu du corps, avec

Le Maire.

une ceinture d'écorce pour la soutenir. Ils paraissent très-robustes, & bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents sont noires, & leurs cheveux de la même couleur, courts & crêpus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Ethiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, dont ils portent deux ou trois l'un sur l'autre, joints ou lacés par une espèce de cordon; ce qui leur donne l'air d'une coëffure de femme. La plupart avaient une petite corbeille de jonc pendue au côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pour saupoudrer ce que l'Auteur nomme leur *pinang*. Leurs civilités consistent à ôter leur bonnet, à se mettre les mains sur la tête, & à s'y mettre aussi des feuilles d'arbres, qui paraissent un signe particulier d'affection. On les prit pour des Papous. En venant à bord, ils chantaient ensemble avec assez d'harmonie. Les poignées de leurs sabres sont ornées; mais cette arme, & celles qu'on a nommées, ne sont que pour les ennemis de leur Nation. Lorsqu'ils sont mécontens l'un de l'autre, leur usage est de se mordre entr'eux, comme des chiens. Tous leurs canots ne sont pas égaux. On compta jusqu'à dix-sept couples de rameurs sur les grands, & depuis deux couples jusqu'à dix sur les petits. Ils gouvernent également de l'avant & de l'arriere, & ces petits bâtimens ont des châteaux comme les galions. Cependant leur lar-

geur ne suffit que pour deux hommes. On vit une des plus grandes pirogues, dont les pièces étaient jointes ensemble par des coutures bien godronnées, ou frottées de térébenthine. Le Maire.

L'équipage fit de l'eau sans obstacle. Mais, le jour suivant, quelques canots étant venus à bord sans y rien apporter, & sans vouloir payer la rançon du prisonnier, on prit le parti de le mettre à terre, & de ne prendre aucune confiance à des hommes si sauvages. De la Côte, on apperçut une autre Isle au Nord. La nuit du 29, Schouten fit remettre à la voile, & dans tout le jour suivant, on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittait. Elle courait à l'Ouest, & au Nord-Ouest-quart-d'Ouest, avec plusieurs Baies. Mais le même jour, on eut la vue de deux hautes Isles, toutes deux au Nord de la grande; & le 30 au matin, on vit approcher plusieurs canots montés d'hommes noirs, qui, en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies sur leurs têtes. C'était apparemment un signe de paix; mais ils n'avaient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandassent tout ce qui s'offrait à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civilisés, que tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors. Ils avaient le milieu du corps couvert de plusieurs feuilles. Leurs canots étaient mieux construits que les autres, & portaient même quelques ornemens de sculpture à l'avant &

Le Maire.

à l'arriere. On obferva que ces Infulaires avaient un foin extraordinaire de leurs barbes & de leurs cheveux, & qu'ils fe les poudraient de chaux. Ils étaient venus de trois ou quatre Ifles, qui paraiffaient remplies de cocotiers ; mais tous les fignes, par lefquels on croyait fe faire entendre, ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour fuivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies, n'avait été qu'une rufe pour furprendre le vaiffeau. Les courans l'ayant fait dériver, dans un calme qui dura toute la nuit, il fe trouva, le matin, entre une Ifle de deux lieues de long & une autre côte. Vingt-cinq pirogues, remplies de Sauvages, ne tarderent point à fe préfenter. On crut reconnaître une partie de ceux qu'on avait vus la veille, & Schouten ne fit pas difficulté de les laiffer approcher. Il y avait, à l'avant du vaiffeau, deux ancres à pic, & parées pour mouiller, fur chacune defquelles un Nègre alla s'affeoir, la rame à la main, dans l'opinion, fans doute, qu'ils pourraient mener le navire au rivage. Les autres tournaient à l'entour, & femblaient chercher le moyen d'y monter. Enfin, fe croyant fûrs de leur conquête, ils commencerent à lancer des zagaies & des pierres. Elles étaient pouffées avec tant de vigueur, que, fe rompant contre les mâts & le bordage, elles en faifaient voler de petits éclats. Un matelot fut bleffé dans la premiere furprife,

& les autres ne purent demeurer sur le pont. Mais, au fort de cette attaque, & lorsque les Sauvages se disposaient à monter à bord, on leur envoya les bordées du haut pont, & l'on fit feu de la mousqueterie. Une décharge si brusque, en ayant emporté ou blessé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La chaloupe, qui était bien armée, les suivit aussi-tôt, & se saisit d'un canot, dans lequel il y avait trois hommes. L'un fut tué, un autre sauta dans la mer, & le troisieme demeura prisonnier. C'était un jeune homme de dix-huit ans, auquel on donna le nom de *Moyse*, qui était celui du matelot blessé ; & l'Isle fut nommée aussi l'*Isle de Moyse*. Ces Insulaires vivaient d'une sorte de pain, composée de racines d'arbres.

On s'éloigna de cette race perfide. L'observation méridienne fit trouver trois degrés un tiers de hauteur. Vers le soir, on rangea la Côte au Nord-Ouest, & l'on découvrit une belle Baie de sable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 de Juillet, à trois degrés douze minutes, on vit, à la gauche du vaisseau, des terres basses, divisées par une grande montagne, & une Isle basse à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent de courir à l'Ouest Nord-Ouest, on apperçut encore de hautes terres à l'Ouest, vers deux degrés quarante minutes. Dans

Le Maire.

les efforts qu'on fit le 4, pour se dégager des Isles, on en découvrit vingt-deux ou vingt-trois autres, grandes & petites, hautes & basses, à différentes distances entr'elles, depuis deux degrés vingt-cinq, jusqu'à trente minutes. La nuit qui survint, ne permit point d'y chercher une rade, & le lendemain à midi, on fut conduit par de meilleures espérances, vers une fort haute montagne, qu'on apperçut au Sud-Ouest. Les Pilotes avaient si peu de connaissance de leur route, que la ressemblance qu'ils trouverent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'Isle de Banda, & à la hauteur, qui était à-peu-près la même, leur firent juger qu'on était à la vue de cette Isle. Mais bientôt on découvrit, au Nord, trois ou quatre autres montagnes, à six ou sept lieues de la premiere, qui prouverent la fausseté de leur conjecture. Derriere la premiere montagne, on vit à l'Est & à l'Ouest, une si grande étendue de pays, partie haut & partie bas, que des deux côtés, on n'en appercevait pas la fin; &, comme il s'étendait à l'Est-Sud-Est, on crut enfin que c'était la Nouvelle-Guinée.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne, qui jettait des flammes de sa cime, & qui dirigeait le vaisseau par cette lumiere, quoiqu'elle fût mêlée de fumée & de cendres. Le jour fit connaître que c'était une Isle bien peuplée

& remplie de cocotiers, qu'on nomma l'Isle du Volcan. Les habitans envoyerent quelques pirogues, dont chacune portait cinq ou six hommes, avec une espèce d'échaffaudage élevé sur des bâtons, qui couvrait chaque petit bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru suspecte, on employa le Nègre Moyse pour prendre langue; mais il ne put se faire entendre des Sauvages. Ils étaient nus, à l'exception du milieu du corps. Les uns avaient les cheveux courts, & d'autres les avaient longs. Leur couleur était plus jaune que celle de Moyse. On ne put trouver de mouillage sur leur côte; &, voyant plusieurs autres Isles au Nord & au Nord Ouest, on porta vers un Cap uni, qui faisait face à la proue. L'eau était de diverses couleurs, verte, blanche, jaune; &, se trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venait de quelque riviere, qui avait son embouchure à peu de distance. On voyait aussi flotter des arbres & des branches, sur lesquelles on distinguait quelquefois des oiseaux & des écrevisses. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'Ouest-Sud-Ouest, entre une haute Isle, qu'on avait à la droite du vaisseau, & des terres moins hautes qu'on laissait à gauche. Vers le soir, on trouva fond sur soixante-dix brasses, à peu de distance du rivage, & l'on y laissa tomber l'an-

Le Maire.

Le Maire.

cre. Les canots, qui vinrent à bord, étaient conduits par des hommes fort ſinguliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avaient les cheveux courts & friſés, des anneaux paſſés dans le nez & dans les oreilles, de petites plumes ſur la tête & ſur les bras, & des dents de porc autour du cou & ſur la poitrine. Leurs femmes étaient affreuſes. L'Auteur compare leurs longues mammelles à des gros boyaux, qui leur tombaient juſqu'au nombril, & leur ventre à des tonneaux. Elles avaient les jambes & les bras fort menus, un viſage de ſinges, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reſte nu. Chacune avait quelque défaut particulier, comme d'être louche, boiteuſe, boſſue, & quelque marque de mauvaiſe ſanté; ce qui fit juger que l'air du Pays était mal-ſain, d'autant plus que les maiſons y étaient élevées ſur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette côte eſt de trois degrés quarante-trois minutes. Quelques Sauvages, qu'on reçut à bord, apporterent des eſſais de gingembre, d'où l'on conclut qu'ils étaient exercés au commerce. On alla chercher un meilleur mouillage dans une Baie voiſine, où l'ancre fut jettée ſur vingt-cinq braſſes, fond de ſable mêlé d'argille. Les habitans de deux villages, qui s'offraient aſſez proche, envoyerent à bord deux canots, avec quelques noix de cocos,

qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandaient, pour quatre noix, une brasse de toile; & c'était à cette marchandise qu'ils s'attachaient le plus. Un commerce si peu avantageux, joint à la rareté des vivres, qui se réduisaient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-temps les Hollandais. Ils se retrouverent le lendemain à quatre degrés; &, dans l'inquiétude de leur sort, les rations furent réglées. Ils ignoraient absolument dans quelle partie du Monde ils étaient, près ou loin des Isles de l'Amérique, & si c'était la Nouvelle-Guinée, dont ils ne cessaient plus d'avoir la vue. Toutes leurs cartes ne leur offrant aucune lumiere sur les pays qu'ils découvraient chaque jour, ils n'avaient plus d'autres régles que de faibles conjectures. Le Maire.

La course du 11 fut à l'Ouest-Nord-Ouest, avec peu de changement, le long de la Côte, qu'ils ne se lassaient pas de suivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublerent un haut cap. Ces terres, qui étaient en effet celles de la Nouvelle-Guinée, s'étendent la plupart au Nord-Ouest-quart-d'Ouest, quelquefois un peu plus à l'Ouest, ou un peu plus au Nord. Le 12, à deux degrés cinquante-huit minutes, ils eurent la faveur des courans, qui portaient à l'Ouest, suivant leur direction ordinaire, le long des côtes de la Nouvelle-Guinée. Les 13 & 14, on

Le Maire.

continua de ſuivre la même côte; & le 15, trois Iſles baſſes & peuplées, qui paraiſſaient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante braſſes juſqu'à ſept, à demie-lieue de la grande terre, on y mouilla ſur un excellent fond. Les Hollandais auraient trouvé, ſur-le-champ, du remède à tous leurs beſoins, s'ils y étaient deſcendus avec moins d'imprudence. Mais, n'ayant obſervé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la chaloupe, les Inſulaires, qui étaient ſur leurs gardes, quoique naturellement fort humains, leur tirerent une nuée de fleches, dont ils bleſſerent ſeize matelots. On ne laiſſa point d'aborder à la plus petite des deux Iſles, où, dans le premier feu de la vengeance, on brûla quelques maiſons diſperſées. Les Sauvages de l'Iſle voiſine parurent furieux, & pouſſerent d'horribles cris; mais ils n'oſaient paſſer d'une Iſle à l'autre, dans la crainte de quelques pièces de gros canon, qui battaient le long du rivage & dans le bois, où les boulets pénétraient avec un fracas épouvantable. Le ſoir, ils envoyerent demander la paix, après quoi, deux ou trois canots étant au-deſſus du vent du vaiſſeau, ſans oſer s'en approcher, jetterent des noix de cocos dans la mer, afin que le courant les portât vers les Hollandais. On les preſſa de venir à bord, par des ſignes qui leur inſpirerent enfin plus de har-

dieſſe. Ils apporterent quantité de noix & de bananes, du gingembre verd, & des racines jaunes, qui leur tiennent lieu de ſafran, pour leſquelles on leur donnait en échange des grains de verre, des clous & des couteaux rouillés. Ces Inſulaires ſont abſolument nuds. On vit, entre leurs mains, quelques pots de fer, qui devaient leur être venus des Eſpagnols. Ils ne paraiſſaient pas ſurpris de la forme du navire; &, quoiqu'effrayés de l'artillerie, ils n'en craignaient ni le bruit, ni la vue. Ils donnaient à la plus orientale de leurs Iſles, le nom de *Moa*, celui d'*Inſou* à la ſeconde, & celui d'*Arimon* à la derniere, & la plus haute, qui eſt à cinq ou ſix lieues de la Nouvelle-Guinée. On ne ceſſa point de trouver ces Sauvages fort traitables, & d'en recevoir, à vil prix, toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Ils font du pain & des galettes de caſſave; mais elle n'eſt pas comparable à celle des Indes Occidentales.

Le Maire.

Le 20, on leva l'ancre, pour continuer de ſuivre la côte à l'Oueſt-Nord-Oueſt. On eut, à treize degrés, la vue de pluſieurs Iſles, vers leſquelles on était porté par les courans, ce qui n'empêcha point, qu'ayant trouvé un fort bon fond ſur treize à quinze braſſes, on ne mouillât, le ſoir, avec d'autant plus de confiance, qu'on n'avait point apperçu de feu dans l'Iſle voiſine.

Le Maire.

Cependant la pointe du jour fit découvrir six grands canots, avec des ailes & de l'acastillage. Les Sauvages qui les montaient, s'approcherent timidement, quoiqu'armés d'arcs & de fleches. Ils montraient, de loin, du poisson sec, des noix de cocos, du tabac, & un petit fruit, qui ressemblait à nos prunes. On les encouragea par des signes de paix & d'amitié. D'autres canots, qui paraissaient venir de la même Isle, apporterent des vivres & quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité, à la vue du navire & du canon, fit juger qu'ils connaissaient les vaisseaux de l'Europe. Ces Sauvages avaient la peau plus jaune & la taille plus haute que ceux des Isles précédentes. La plupart portaient aux oreilles des anneaux de verre, qu'ils ne pouvaient avoir reçus que des Espagnols. Toutes ces apparences soutenaient le courage des Hollandais ; mais elles ne jettaient pas plus de jour sur leur navigation. Le 24, ils se trouverent à la hauteur d'un demi-degré. Leur course fut au Nord-Ouest & à l'Ouest-Sud-Oüest, le long d'une belle & grande Isle, qu'ils nommerent l'Isle de Schouten, du nom de leur Capitaine. Ils donnerent à sa pointe orientale, le nom de Cap de Bonne-Espérance, parce que trouvant, dans leurs Cartes, des Isles à l'Est de Banda, ils se flatterent que ce Cap pouvait être une pointe de ces Isles, & que la route était

Le Maire.

libre pour arriver à Banda, par le Sud. Cependant comme l'Isle de Schouten s'étendait jusques sous la Ligne, ils craignirent aussi que ce ne fût une de celles qui sont marquées dans les Cartes à l'Ouest de la Nouvelle-Gninée jusqu'à la Ligne. Dans cette supposition, ils s'exposaient à tomber dans quelqu'un des golfes de Gilolo. Schouten, embarrassé de ce doute, prit le parti de monter promptement au Sud ou au Nord. Le vent, qui venait alors de l'Est, amena, autour du navire, une prodigieuse quantité de poisson, d'herbes & de feuilles; mais on ne trouva point de fond à la vue continuelle de la Côte. L'Equipage était consolé par l'abondance & la fraîcheur des vivres. Entre les fruits qu'on avait tirés des dernieres Isles, il y en avait un qui était jaune en-dedans, ou couleur d'orange, & vert en-dehors; mais creux, rempli de pepins, & plus petit que le melon, auquel il ressemblait assez par le goût. On en mangea beaucoup, avec du sel & du poivre, & les malades mêmes le trouverent fort sain.

Le 25, on découvrit à la gauche du vaisseau une grande étendue de pays, de hauteur inégale, qu'on laissa au Sud-Sud-Ouest. Le 26, on eut la vue de trois Isles, & le 27, à la hauteur de vingt-neuf minutes, on vit au Sud, de hautes

Le Maire.

terres & d'autres basses, qu'on rangea toujours à l'Ouest-Nord-Ouest. La nuit du 28 au 29, on se ressentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les matelots, effrayés, sautaient hors de leurs cabanes, sans pouvoir comprendre d'où venaient les terribles secousses qui ébranlaient le vaisseau, sur-tout dans un parage où l'on ne trouvait pas de fond. Le 30, on entra dans un grand golfe, qui paraissait environné de terres. Ce jour fut épouvantable, par un tonnerre & des éclairs, qui semblaient couvrir le vaisseau de flammes. Ils furent suivis d'une pluie si extraordinaire, que les plus anciens matelots n'avaient rien vu de semblable. Les dangers du climat, & la crainte de ne pas trouver, dans le golfe, d'autre ouverture que son entrée, firent mettre le cap au Nord. Le soir du 31, on passa, pour la seconde fois, sous la Ligne, & l'on mouilla sur douze brasses, près d'une Isle déserte, à peu de distance du continent. On se trouva le lendemain, à quinze minutes de latitude du Nord. Le 3, un banc de sable fort large, à quarante-cinq minutes, ôta presqu'entièrement la vue des terres. On jugea, par cette hauteur, qu'on était à l'extrémité de la Nouvelle-Guinée, après avoir fait plus de deux cens quatre-vingt lieues le long des côtes. Les courans portaient à l'Ouest-Sud-

Oueſt, excellent fond, néanmoins, depuis quarante braſſes juſqu'à douze. Le même jour, on vit des baleines & des tortues. Vers le ſoir, deux Iſles ſe préſenterent à l'Oueſt. Le Maire.

Le 4, on obſerva que la direction des courans était à l'Oueſt, & la courſe étant au Sud-Sud-Oueſt, on eut la vue de ſept ou huit Iſles, qui obligerent de paſſer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop ſur les côtes. On gouverna le lendemain au Sud & au Sud-Eſt; mais un vent contraire força les Pilotes à s'approcher d'une Iſle où la chaloupe ne put trouver de fond que ſous le rivage, à quarante-cinq braſſes. Trois pirogues qui l'aborderent auſſi-tôt avec la banniere blanche, ne firent pas difficulté de la ſuivre juſqu'au vaiſſeau.

Elles portaient des montres de feves & de pois des Indes, du riz, du tabac, & deux oiſeaux de Paradis, dont l'un était blanc & jaune. Les Inſulaires, qui s'approchaient avec tant de confiance, n'avaient pas laiſſé de témoigner quelque frayeur, en reconnaiſſant des Hollandais; mais ce n'était plus des Sauvages, dont la barbarie fut redoutable après les traités les plus ſaints, & juſqu'au milieu de leurs careſſes. Ils portaient des ceintures d'aſſez belle toile. Quelques-uns même avaient des caleçons de ſoie,

Le Maire.

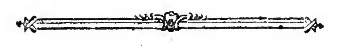
des turbans, des bagues d'or & d'argent aux doigts, & les cheveux d'une admirable noirceur. On était embarrassé à distinguer leur Nation, lorsqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendait le Malais, crut distinguer plusieurs mots Ternatais, & quelques termes Espagnols. Quelle consolation pour un équipage languissant, qui était encore composé de quatre-vingt-cinq hommes, mais la plupart épuisés de fatigue ou consumés de maladies, & tous également consternés de l'incertitude de leur sort ! Ils s'empresserent de demander aux Indiens le nom de leur Isle & celui de leur Nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclaircissement; mais le refus même de ces Insulaires, joint à d'autres circonstances, leur fit juger qu'ils étaient à l'extrémité Orientale de Gilolo, qui s'étend à l'Est par trois langues de terre, & que ceux qui paraissaient craindre de s'expliquer, étaient des Sujets du Roi de Tidor, ami des Espagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller assez près du rivage; & l'on apprit dans un Bourg, nommé *Soppi*, que l'Isle voisine, nommée *Maba*, d'où les trois pirogues étaient venues, relevait du Roi de Tidor. Les Matelots d'une pirogue Ternataise, qui arriva quatre jours après dans la Baie de Soppi, s'empresserent de venir raconter à Schouten, qu'il y avait

avait actuellement près de vingt vaisseaux, Hollandais & Anglais, autour de Ternate; &, peu de jours après, il se revit effectivement dans une nombreuse flotte de sa Nation. Le Maire.

Georges Spilberg, qui, s'étant rendu aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, se trouvait alors dans l'Isle de Java, fut chargé par le Gouverneur-général de prendre, sur son bord, le Maire & Schouten & de les conduire en Hollande. Mais observons ici, comme ailleurs, l'espèce de récompense presque toujours réservée aux grands services. Le Gouverneur-général qui commandait aux Moluques pour les Hollandais, commença par se saisir du vaisseau de le Maire & confisqua tous ses effets, en attendant la décision des Etats. Le Maire mourut dans la traversée. Il n'eut que le stérile honneur de sa découverte; mais du moins sa Patrie ne tarda pas long-temps à recueillir le fruit de ses travaux. Six ou sept ans après, les Etats-Généraux & le Prince Maurice de Nassau prirent la résolution de faire visiter le même passage, par une flotte d'onze vaisseaux, qu'ils y envoyerent sous le commandement de l'Amiral Jacques l'Hermite. Toutes les Observations de Jacques le Maire & de Schouten furent vérifiées; & ce fameux Détroit est devenu la route commune de tous

Le Maire. les Navigateurs qui, connaissant les dangers de celui de Magellan, veulent se rendre avec moins de lenteur & plus de sûreté dans la mer du Sud, ou pénétrer jusqu'aux Indes Orientales par le Sud-Ouest.





CHAPITRE III.

Wood Rogers.

Le Voyage de l'Anglais Wood Rogers est remarquable, en ce qu'il pénétra de la mer du Nord dans celle du Sud, sans passer ni le Détroit de Magellan ni celui de le Maire. Rogers.

Il eut, en 1708, le commandement d'un des deux vaisseaux, nommés le *Duc* & la *Duchesse*, qui avaient été équipés à la Rade Royale, proche de Bristol, pour aller croiser dans la mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui est nécessaire pour un voyage de long cours. On prend encore une plus haute idée de sa Commission, en le voyant accompagné du fameux Guillaume Dampier, qui s'étant déjà signalé par de célèbres voyages, ne dédaigna point de prendre sous lui la qualité de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août. Comme le Journal ne porte point d'autre éclaircissement que les hauteurs, il faut nécessairement les suivre, pour se former quelque idée de cette course.

Le 21 de Décembre, le Duc, commandé par Rogers, se trouva par les quarante-huit degrés

Rogers.

cinquante minutes de latitude Méridionale. Il avait déjà vu*, depuis quelques jours, quantité de joncs marins fort hauts, presque tous ronds & branchus; qui paraissaient sur divers rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint la Duchesse, ils découvrirent la terre, qui portait au Sud-Sud-Est, à neuf lieues de distance. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois Isles, qui semblaient se multiplier à mesure qu'ils en approchaient. A midi, ils l'eurent au Sud-Ouest, à six lieues de son extrémité Occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avaient pris pour des Isles, se joignait avec la terre basse. Mais un vent frais d'Ouest les empêcha d'y arriver, & les obligea de se tenir à trois ou quatre lieues de la Côte, qui courait, autant qu'ils en purent juger, Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest. Ils reconnurent enfin que c'étaient les Isles de Falkland. Leur milieu est sous le cinquante-unieme degré de latitude Méridionale, & Rogers lui donne soixante-un degrés cinquante-quatre minutes de longitude Ouest de Londres. Ces deux Isles s'étendent, en longueur, d'environ deux degrés; mesure, néanmoins, qui ne put être prise qu'à vue d'œil. Le même jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'Est, on mit à la cape, depuis huit heures du soir jusqu'à trois du matin. On avait passé, entre deux & trois heures après midi,

devant un gros rocher blanc, haut & rond, qui avait paru isolé, à trois lieues du rivage, & qui ne ressemble pas mal à celui qu'on nomme *Fastnelle*, à l'Ouest du Cap Cléar, en Irlande. La Côte a presqu'aussi le même aspect que celle de Portland, quoiqu'elle soit moins haute. A quatre heures, on avait eu, au Sud Est-quart-de-Sud, à la distance de sept lieues, son extrémité Nord-Est; & le rocher blanc, au Sud, à trois lieues de distance. A six heures, la terre la plus Orientale, dont on eut la vue, était au Sud-Est, à sept lieues. Tous les côteaux avaient l'apparence d'un bon terrain. La pente en est facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres.

Rogers.

Le 25, après avoir fait route Sud-Est, à cinquante-deux degrés de latitude, on revit la terre à Midi. Elle courait au Sud, depuis le rocher blanc. A six heures du soir, on la perdit de vue, sans avoir pu reconnaitre si elle était habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Ouest-Nord-Ouest, à quatre lieues de distance, une petite Isle basse, qui n'est pas marquée sur les Cartes. On était à cinquante-trois degrés onze minutes; & le vent, qui avait été fort variable depuis le soir du jour précédent, s'était remis du Nord-Est au Sud. On courut, le lendemain à l'Est, depuis l'Isle basse, & la latitude se trouva de cinquante-

Rogers. quatre degrés quinze minutes. Le 30, elle était de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le second jour de Janvier, les vents étant l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest, accompagnés de brume, on ressentit un froid très-vif. Le 5, la mer devint si grosse, que la Duchesse eut beaucoup à souffrir. On fit route avec un vent d'Ouest-Nord-Ouest, & la latitude Méridionale fut de soixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à-peu-près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluie jusqu'au 10. On n'avait point ici de nuit, sous le soixante-unieme degré cinquante-trois minutes de latitude, & le soixante-dix-neuvieme degré cinquante-huit minutes de longitude, Ouest, de Londres. Le conseil des deux vaisseaux ne jugea point à propos d'avancer au-delà; & c'est peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud.

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Ouest; & la hauteur étant de cinquante-six degrés, on reconnut qu'on était dans la mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de Horn. Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Est-quart-de-Nord-Est, à dix lieues de distance, la haute Terre voisine du Port Saint-Etienne, sur la Côte des Patagons, dans la mer du Sud, à qua-

rante-sept degrés de latitude. Le 22, on revit la même Côte, à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les équipages avaient commencé à se ressentir des fatigues d'une si longue route, & souhaitaient impatiemment d'arriver à l'Isle de Juan Fernandez. Mais toutes les Cartes différant alors sur sa position, c'était un nouveau sujet d'incertitude. A trente-six degrés trente-six minutes de latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après, les Anglais eurent la vue de l'Isle, qu'ils cherchaient comme au hasard. Rogers.

Ce n'est pas pour en donner ici la description, qu'on y a conduit les deux vaisseaux. Elle sera réservée à des Navigateurs plus modernes, dont les observations semblent avoir acquis plus de poids par un long séjour. Mais on ne croit pas devoir dérober à Rogers l'honneur d'un récit, qui se trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la sienne.

Le premier de Févtier, à quatre lieues de l'Isle, il mit sa chaloupe en mer, pour aller reconnaitre la terre. Tandis qu'on attendait son retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu sur le rivage. Ce spectacle fit juger qu'il y avait à l'ancre quelques vaisseaux Espagnols ou Français ; &, dans la nécessité où l'on était de faire

Rogers. de l'eau & des vivres, on prit la résolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, à la vue de la Baie du Milieu, où l'on s'attendait à rencontrer l'ennemi, on n'apperçut aucun vaisseau, non plus que dans l'autre Baie au Nord-Ouest; & ces deux Baies sont néanmoins les seuls endroits où l'on puisse mouiller. On crut alors qu'il y avait eu quelque bâtiment, qui, ne se trouvant point en état de combattre, avait pris le parti de se retirer. Mais tous les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la chaloupe. Elle revint bientôt, avec un homme vêtu de peaux de chèvres, dont la figure avait quelque chose de plus sauvage que celle de ces animaux. C'était un Ecossais, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avait été Maître à bord d'un vaisseau Anglais, & que son Capitaine avait abandonné dans cette Isle, depuis quatre ans & quatre mois. Ce malheureux avait allumé, à la vue des deux vaisseaux, le feu qu'on avait vu pendant une partie de la nuit.

« Il avait vu passer quantité d'autres Bâtimens, » pendant le séjour qu'il avait fait dans cette solitude; mais il n'en avait vu mouiller que deux, » qu'il avait reconnus pour des Espagnols. Quelques gens de l'équipage, qui l'avaient apperçu, » avaient tiré sur lui, & l'avaient poursuivi jusques dans les bois. Il s'était heureusement dé-

» robé à leur fureur, en grimpant sur un arbre où » ils ne l'avaient pas découvert, & d'où il leur » avait vu tuer plusieurs chèvres autour de lui. Il » avoua qu'il n'aurait pas fait difficulté de se » livrer à des Français, s'il eût vu paraitre quel- » qu'un de leurs vaisseaux; mais qu'il avait mieux » aimé s'exposer à mourir dans un lieu désert, que » de tomber entre les mains des Espagnols, qui » n'auraient pas manqué de le tuer ou de le con- » damner aux mines, dans la crainte qu'il ne dé- » couvrît aux Etrangers ce qui appartenait à la » mer du Sud. Rogers.

» Il était né à Largo, dans la province de Fife, » en Ecosse; dès son enfance, il avait été élevé à la » Marine. Ayant été abandonné dans l'Isle par le » Capitaine Pradling, à l'occasion de quelque dé- » mêlé qu'il avait eu avec lui, il avait pris la réso- » lution d'y demeurer, plutôt que de solliciter » sa grace par des soumissions qui l'auraient » exposé à de nouveaux chagrins : étant re- » venu néanmoins à des sentimens plus mo- » dérés, il avait souhaité de retourner au vais- » seau, mais le Capitaine avait refusé de le » recevoir. Il ajouta qu'il avait déjà touché à cette » Isle, dans un autre voyage, & qu'on y avait » alors laissé deux hommes qui n'y avaient passé que » six mois, jusqu'au retour de ceux qui les avaient » abandonnés. Cet exemple l'avait soutenu contre

Rogers.

» les premiers mouvemens du désespoir, en lui » faisant espérer le même traitement.

» Il avait été mis à terre avec ses habits, son » lit, un fusil, quelques livres de poudre, des » balles, du tabac, une hache, un couteau, un » chauderon, une Bible, quelques livres de piété, » ses instrumens & ses livres de marine. Pendant » les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine » à vaincre sa mélancolie. Il se fit deux cabanes de » branches d'arbres, l'une à quelque distance de » l'autre. Il les couvrit d'une espèce de joncs, & » les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuait à me- » sure qu'il en avait besoin. Lorsque sa poudre » approcha de sa fin, il trouva le secret de faire » du feu, avec deux pièces de bois de piment qu'il » frottait sur le genou, l'une contre l'autre. La plus » petite de ses huttes lui servait de cuisine. Dans » la grande, il dormait, il chantait des pseaumes » & priait Dieu. Jamais il n'avait été si bon Chré- » tien. Accablé d'abord de tristesse, ou faute de » pain & de sel, il ne mangeait qu'à la derniere » extrémité. Il n'allait se coucher que lorsqu'il ne » pouvait plus soutenir la veille. Le bois de pi- » ment lui servait à cuire sa viande & à l'éclai- » rer; & l'odeur aromatique récréait ses esprits » abattus.

» Il ne manquait pas de poisson, mais il n'osait » en manger sans sel, parce qu'il lui causait un fla-

» cheux dévoiement, à la réserve des écrevisses de » riviere, qui sont d'un goût exquis dans l'Isle, & » presqu'aussi grosses que celles de mer. Tantôt il » les mangeait bouillies, & tantôt grillées, comme » la chair de ses chèvres, à laquelle il ne trouvait » pas le goût si fort qu'à celle des nôtres, & dont » il faisait d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à » cinq cens. Ensuite, se voyant sans poudre, il les » prenait à la course ; & s'en faisant même un amu- » sement, il en avait lâché environ le même nom- » bre, après les avoir marquées à l'oreille. Un » exercice continuel l'avait rendu si agile, qu'il » courait au travers des bois, sur les rochers & les » collines, avec une vîtesse incroyable. Nous l'é- » prouvâmes (continue Rogers) en allant à la chasse » avec lui. Nous avions à bord un chien dressé au » combat des Taureaux, & de bons coureurs. Il » les devançait tous. Il lassait nos hommes & le » chien. Il prenait les chèvres & nous les appor- » tait sur le dos. Un jour, nous dit-il, il s'en était » peu fallu qu'une chèvre ne lui eût coûté la vie. » Il la poursuivait avec tant d'ardeur, que l'ayant » prise sur le bord d'un précipice, caché par des » buissons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette » chûte lui fit perdre la connoissance. Enfin, reve- » nant à lui-même, il trouva la chèvre morte sous » lui. Il était si brisé, qu'il passa vingt-quatre heures » dans la même place ; &, s'étant traîné avec beau-

Rogers.

Rogers.

» coup de peine jusqu'à sa cabane, qui était éloi-
» gnée d'un mille, il n'en put sortir qu'après dix
» jours de repos.

» Un long usage lui fit prendre du goût à ses » alimens, quoique sans sel & sans pain. Dans la » saison, il trouvait quantité de bons navets, que » d'autres avaient semés, & qui couvraient quel- » ques arpens de terre. Il ne manquait pas non » plus d'excellens choux, qu'il cueillait sur les ar- » bres qui portent ce fruit, & qu'il assaisonnait avec » celui du piment, nommé autrement poivre de la » Jamaïque, dont l'odeur est délicieuse. Il y trouva » aussi une sorte de poivre noir, qui se nomme » *malachita*, fort bon pour chasser les vents & pour » guérir la colique. Ses souliers & ses habits furent » bientôt usés, par ses courses au travers des bois » & des broussailles; mais ses pieds s'endurcirent à » cette fatigue. Après avoir rejoint les Anglais, il » fut quelque temps sans pouvoir s'assujettir à por- » ter des souliers. »

» Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie, il prenait » quelquefois plaisir à graver sur les arbres, son » nom & la date de son exil. Il dressait des chats » sauvages & des chevreaux à danser avec lui. Les » chats & les rats lui firent d'abord une cruelle » guerre. Ils s'étaient apparemment multipliés par » quelques animaux de la même espèce, sortis des » navires qui avaient relâché dans l'Isle. Les rats

» venoient ronger ses habits, & même ses pieds, » pendant son sommeil. Il trouva le moyen, pour » s'en garantir, d'apprivoiser les chats, en les nour- » rissant de la chair de ses chèvres ; ce qui les » rendit si familiers, qu'ils venaient coucher en » grand nombre autour de sa hutte. Ainsi, par le » secours de la Providence, & par la force de son » âge, qui n'était que d'environ trente ans, il » triompha des horreurs de sa solitude, jusqu'à » n'y trouver que de la douceur & du conten- » tement. Après avoir usé ses habits, il se fit un » juste-au-corps & un bonnet de peaux de chè- » vres, qu'il cousit ensemble avec de petites cour- » roies qu'il en avait ôtées, & avec un clou qui lui » servait d'aiguille. Il se fit des chemises de quel- » que toile qu'on lui avait laissée, & l'estame de » ses bas lui servit de fil. Il était à sa derniere, » lorsque les deux vaisseaux lui apporterent d'au- » tres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au » dos, il en forgea d'autres, avec quelques cercles » de fer, qu'il trouva sur le rivage, & dont il fit » divers morceaux, qu'il eut l'art d'applatir & » d'aiguiser. Rogers.

» Il avait tellement perdu l'usage de parler, que » ne prononçant les mots qu'à demi, on eut long- » temps assez de peine à l'entendre. Il refusa d'a- » bord l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la » crainte de se brûler l'estomac par une liqueur

Rogers.

» si chaude; & quelques semaines se passerent, » avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes » aprêtées à bord. Il avait joint à sa chair de chè- » vres, à ses racines & au poisson, une espèce de » prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne » cueillait pas aisément, parce qu'elles croissent » au sommet des montagnes & des rochers. Pen- » dant que les Anglais furent à l'ancre, la recon- » noissance lui fit braver toutes sortes de dangers » pour leur procurer ce rafraîchissement. Ils le » nommaient le Gouverneur, ou plutôt le Mo- » narque absolu de l'Isle. Rogers lui donna, sur » son vaisseau, l'office de Contre-Maître. »

Les deux vaisseaux quitterent l'Isle de Juan Fernandez, le 14 de Février, pour s'engager dans des expéditions funestes aux Espagnols. Ils s'emparerent de Guaïaquil, dont ils tirerent une grosse rançon, & de quelques petits vaisseaux, sur lesquels ils enleverent plus de prisonniers que de richesses. Leur dernier exploit, dans cette mer, fut la prise d'un vaisseau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en répondit point à leurs espérances. Ils en attaquerent un autre, qui se défendit encore plus vigoureusement; & ce combat, joint aux maladies qui enleverent leurs plus braves guerriers, les mit dans la nécessité de faire le tour de la moitié du globe, pour aller chercher d'autres ressources aux Indes

Orientales. La difficulté de se procurer des vivres n'eut pas moins de part à cette résolution. Après avoir couru dans la mer du Sud jusqu'au mois de Décembre de la même année, abordant par-tout où ils croyaient trouver des subsistances, ils vinrent dans un Port de Californie que Rogers nomme *Segura*, parce qu'il le prend pour le même auquel Thomas Candish donne ce nom. On en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre hauts rochers, qui ressemblent, pour ceux qui viennent de l'Ouest, aux aiguilles de l'Isle de Wight, & dont les deux plus Occidentaux sont en forme de pain de sucre. Le plus avancé vers la terre est percé comme l'arcade d'un pont, & l'eau passe par cette ouverture. Il faut laisser à gauche celui qui est le plus proche de la mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, & courir vers le fond de la Baie qui est saine dans toutes ses parties, & où l'on trouve, depuis dix jusqu'à vingt & ving-cinq brasses. On y est enfermé par les terres, depuis l'Est-quart-de-Nord-Est, jusqu'au Sud-Est-quart-de-Sud. La rade ne serait pas d'ailleurs des plus sûres, si le vent de mer soufflait impétueusement.

Rogers.

Segura.

Le pays est fort montagneux, stérile & couvert de sables, qui ne laissent pas de produire quelques arbrisseaux, dont les fruits sont différentes sortes de graines. Rogers fit visiter la côte. Ses

Rogers.

gens s'avancerent environ quinze lieues au Nord; & trouverent quantité d'arbres de haute futaie. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Prisonniers Espagnols leur avaient fait espérer. Ils virent souvent de la fumée en divers endroits, ce qui leur fit juger que le pays est fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Dans cette saison, le vent de terre souffle presque seul à Segura. L'air y est très-serein, & la pluie rare; mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglais découvrirent, à peu de distance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étaient, dit-il, d'une taille droite & puissante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avaient vus dans les mers du Sud. Ils avaient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendaient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étaient nus; mais les femmes portaient à la ceinture des feuilles ou des morceaux d'une espèce d'étoffe qui en parait composée, ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles qu'il vit étaient noires & ridées: mais il s'imagina que les peres & les maris craignaient d'exposer les jeunes à la vue des Anglais. Ils parlaient du gosier, & leur

langue

langue paraissait fort dure. Quelques-uns portaient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles; d'autres avaient au cou de petites baies rouges, & des perles qu'ils n'ont pas sans doute l'art de percer, puisqu'elles étaient entaillées dans leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvaient cet ornement si beau, qu'ils refusèrent les colliers de verre des Anglais. Leur passion n'était ardente que pour les couteaux & les instrumens qui servent au travail; mais ils avaient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les ouvriers laissaient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils eussent le moindre ustensile de l'Europe. Leurs huttes étaient fort basses, construites de cannes & de branches d'arbres, & si mal couvertes, qu'elles ne les garantissaient pas de la pluie. On ne voyait nulle trace de jardins ou d'agriculture aux environs. Ils ne vivaient gueres que de poisson; ce qui joint à leurs misérables cabanes, qui ne semblaient dressées que pour un temps, fit croire à Rogers qu'ils n'avaient pas leur demeure fixe dans la Baie, & qu'ils n'y étaient rassemblés que pour la saison de la pêche. Les instrumens qu'ils y emploient, ne sont, ni des hameçons, ni des filets; c'est un simple dard de bois, dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ils sont excellens plongeurs. Les Anglais en virent plonger un, qui, après avoir en-

Rogers.

filé un poiſſon avec cette arme, le donna, ſans mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendait ſur une eſpèce de canot. Rogers n'en fut pas témoin; mais il vit lui-même pluſieurs de ces plongeurs prendre de vieux couteaux qu'il leur jettait, avant qu'ils euſſent atteint le fond. Une petite ſemence noire, qu'ils broyaient avec des pierres & qu'ils mangeaient à poignée, paraiſſait leur tenir lieu de pain. Quelques Anglais, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, aſſurerent qu'elle avait le goût du café. On leur voyait quelquefois manger certaines racines qui ont le goût des yams, une ſorte de légume qui croît dans une coſſe, & dont le goût approche de celui des pois verds, des bayes ſemblables à celles du lierre, & qui, ſéchées au feu, ont tout-à-fait le goût des pois ſecs. Les Anglais trouverent d'autres baies qui ont la figure des groſeilles rouges, mais dont la poulpe, qui eſt aigre & blanche, enferme un noyau avec ſon pepin. Ils trouverent auſſi des poiriers piquans, dont le fruit a le goût de nos groſeilles blanches, & n'eſt pas un mauvais aſſaiſonnement pour les ſauces.

Les peaux des bêtes fauves, qui étaient aſſez communes dans les huttes des Indiens, ne permettaient pas de douter qu'avec la pêche, ils n'euſſent une ſaiſon deſtinée à la chaſſe. Ils don-

Rogers.

naient quelques marques de respect à l'un d'entr'eux, qui portait sur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paraissaient jouir en commun de tout ce qu'ils possédaient. S'ils troquaient du poisson pour de vieux couteaux, dont les deux vaisseaux étaient bien pourvus, ils les donnaient au premier Indien qui se trouvait près d'eux; &, lorsqu'ils en avaient assez, il ne fallait plus espérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il semblait que leur vice dominant fût la paresse, & qu'ils ne fussent occupés de leur subsistance, que pour la durée de chaque jour. Ils regardaient avec beaucoup d'attention le travail des Anglais, sans se mettre en peine de les aider. Leurs armes sont l'arc & la fleche, dont ils tuent des oiseaux au vol. Leurs arcs sont d'un bois simple, inconnu aux Anglais, & garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ sept pieds de long. Leurs fleches, qui ne sont que des petites cannes, armées de quelques os de poisson bien affilés, en ont à-peu-près quatre & demi. La plupart de leurs couteaux, & des instrumens qui leur servent à tailler, sont composés des dents d'un poisson qui se nomme *Goulu*. Rogers vit deux ou trois grosses perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouverent dans leurs courses des pierres fort pesantes qui brillaient beaucoup, & qu'ils prirent pour quelque minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point

P ij

Rogers.

apporté à bord. L'eau de la Baie est excellente, & le fenouil marin y croît en abondance ; mais on ne voit point d'oiseaux extraordinaires.

Les deux vaisseaux Anglais, accompagnés du Galion qu'ils avaient pris, ne quitterent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible jusqu'à l'Isle de Guaham, où ils n'arriverent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21 ; & se fiant aux lumières de leur premier Pilote, à qui cette route était familiere, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle-Guinée, qu'ils passerent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vîte vers celui de Bouton, dans lequel ils se trouverent engagés dès le 27. Ils remercierent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Isle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençaient à leur manquer ; mais ils regarderent comme un autre bonheur de rencontrer un vaisseau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Détroit de Zulayer, & jusqu'à Batavia.

La route de l'Isle de Java, au Cap de Bonne-Espérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre jusqu'au 29 de Décembre. Les trois vaisseaux Anglais s'y joignirent à neuf de leur nation, & à seize Hollandais qui devaient partir pour les Ports de l'Europe.

Dans un séjour de quatre mois que Rogers fit

au Cap, il en connut assez les avantages, pour en partir persuadé qu'un homme qui voudroit vivre loin du tumulte & de toutes sortes d'embarras, ne peut choisir d'endroit plus commode que le pays voisin qui relève des Hollandais. Rogers.





CHAPITRE IV.

Dampier. Gemelli Carréri. La Barbinais le Gentil.

Dampier.

DAMPIER s'est acquis une juste réputation par le nombre & l'étendue de ses courses, par ses profondes observations sur les vents, les marées, les courans, les bancs de sable, les variations de l'Aiguille, & sur toutes les propriétés des régions qu'il a parcourues, & son nom a reparu souvent dans cet Ouvrage. Il partit d'Angleterre à bord du vaisseau le Chevreuil, dont on lui avait confié le commandement, pour tenter de nouvelles découvertes aux Terres Australas. Il côtoya la Nouvelle-Guinée, & découvrit, à l'Est de cette contrée, une grande Isle qu'il nomma la *Nouvelle-Bretagne*. Il donna le nom de *Glocester* au Cap Nord-Ouest, & celui d'*Anne* au Cap Sud-Ouest. La partie la plus au Nord est à deux degrés trente minutes, & celle qui est le plus au Sud, à cinq degrés trente minutes. Son étendue de l'Est à l'Ouest, est d'environ cinq degrés dix-huit minutes de longitude. Elle est haute & montagneuse dans presque toutes ses parties, avec de grandes vallées

Nouvelle-Bretagne.

qui paraissent aussi fertiles que les montagnes. Les arbres dans la plupart des cantons que Dampier observa, sont hauts, gros & touffus; les habitans en grand nombre, de belle taille, robustes & naturellement fort hardis. A juger des productions du pays par celles du Port Montaigu, il y a beaucoup d'apparence que cette région en peut fournir d'aussi riches qu'aucune autre partie du monde, & qu'il ne ferait pas difficile de lier un commerce réglé avec les habitans; mais les circonstances ne permirent point à Dampier de le tenter. Dans la suite, l'ardeur de voyager l'associa à ces Aventuriers intrépides qui se sont rendus si célèbres sous le nom de Flibustiers. Il parcourut avec eux toute la mer du Sud & partagea les vicissitudes de fortune attachées à leur périlleux métier. Il mena ses compagnons d'Acapulco aux Philippines, à la Chine, aux Indes, & revenu par le Cap de Bonne-Espérance, il a mérité d'être compté parmi ceux qui ont décrit autour du globe ce cercle dont les glaces des Pôles bornent la circonférence, aux deux extrémités du Nord & du Sud. Il rentra dans sa Patrie, en 1689, après des courses maritimes qui avaient duré six ans. Dampier.

Le Napolitain Gemelli Carréri, nommé plusieurs fois dans le cours de cet Ouvrage, eut cette même ambition de faire le tour du globe, & même il Carréri.

Carréri.

commence sa Relation par tracer à ceux qui voudraient l'imiter, les différentes routes entre lesquelles ils peuvent choisir, & il y joint des avis très sages.

Il établit pour principe, que l'homme le plus riche ne peut faire le tour du monde, sans exercer quelque commerce sur la route. S'il se chargeait de grosses sommes d'argent, il serait sans cesse exposé à les perdre avec la vie. S'il prenait des lettres-de change, peut être lui arriverait-il, par la grande distance des lieux, de trouver le Correspondant mort ou hors d'état de payer. Celui qui emploie son argent en marchandises, est exempt de toutes ces craintes. D'ailleurs il se procure un moyen naturel de converser avec toutes les Nations, parce qu'il n'y en a point de si barbare, qu'elle ne voie de bon œil un Marchand qui lui apporte les commodités de la vie. Mais il ne faut pas que le desir du gain prenne jamais assez de force, pour faire oublier au voyageur que le véritable objet de ses fatigues est de s'instruire.

On peut s'embarquer sur les vaisseaux Européens qui partent souvent pour les Indes Orientales; mais il y a toujours du risque pour la vie, ou du moins pour la santé, au milieu de ces horribles tempêtes & de ces calmes ennuyeux qui tiennent l'esprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne se nourrit que d'alimens

corrompus & d'eau infectée ; comme il arrive néceſſairement, lorſqu'en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance, on paſſe deux fois la Ligne. Cette navigation peut coûter cent piaſtres, ou juſqu'à deux cens, ſuivant la place qu'on occupe dans le navire. On peut revenir en Europe, en paſſant par Ormurz, ou par quelqu'autre endroit du Golfe Perſique, & delà ſe joindre à la caravanne de Perſe qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais ſi l'on ſe propoſe de faire le tour du monde, il faut paſſer des Indes à la Chine, delà aux Philippines, d'où l'on ſe rend en Amérique, pour retourner en Europe par les Ports d'Eſpagne. La meilleure marchandiſe & la moins embarraſſante qu'on puiſſe porter aux Indes Orientales, eſt le tabac en poudre, ſoit de Séville ou du Bréſil. Mais comme il eſt défendu, ſous de rigoureuſes peines, de paſſer ce tabac ſur les vaiſſeaux Portugais, Carréri conſeille à ceux qui prendront cette voie, de ſe munir de piaſtres, ſur leſquelles il y a quelque choſe à gagner, en achetant des marchandiſes de l'Orient.

Carréri.

La ſeconde route eſt par Livourne, ou par Malte, d'où l'on peut paſſer au Port d'Alexandrie, & delà remonter le Nil juſqu'au Caire, pour s'embarquer ſur un des deux vaiſſeaux Mahométans, qui partent chaque année de la mer Rouge pour la Mecque. On trouve continuellement dans

Carréri. cette fameuse Ville l'occasion de se rembarquer pour les Indes Orientales, avec plus de facilité même que par le Golfe de Perse.

La troisieme route, & la plus ordinaire aux Européens, est celle de Livourne aux Ports d'Alexandrette ou d'Alep. Elle se fait pour dix piastres. Alep offre cinq routes pour Ispahan : la premiere par le Diarbek & Tauris ; la seconde par la Mésopotamie, en passant à Mossoul & Amadan ; la troisieme par Bagdat & Rengavar ; la quatrieme en traversant le petit Désert vers le Midi, & passant par Bassora ; la cinquieme par le grand Désert ; mais la derniere n'est pratiquée qu'une seule fois l'année, lorsque les Marchands de Turquie & d'Egypte vont acheter des chameaux. Ils ne se mettent en chemin qu'au mois de Décembre, après les pluies, parce que, dans tout autre temps, ces Déserts arides sont absolument sans eau. Sur chacune de ces cinq routes, on rencontre de nombreuses troupes de Voleurs, qui attaquent les plus fortes Caravanes ; ajoutez qu'on languit des mois entiers pour attendre que ces Caravanes soient formées.

La quatrieme route & la plus sûre est celle de Constantinople par l'Allemagne & la Hongrie. Ensuite il faudrait passer la mer Noire & traverser la Natolie. Carréri ne conseille point la route de Smyrne, si l'on ne trouve la protection d'une

forte Caravane, contre les Voleurs dont elle est remplie. Carréri.

Ceux qui veulent faire un profit considérable sur les monnoies dans la route de Turquie & de Perse, doivent se pourvoir de sequins Vénitiens, d'écus d'or d'Allemagne & de piastres. Les lettres-de-change sont utiles jusqu'en Turquie. A l'égard des marchandises, les plus convenables sont des colliers de corail rond, de la couleur la plus vive; des draps d'Angleterre & de Hollande, de petites étoffes de Venise, des velours & des raz de Naples verds, bleus & rouges; des crystaux en forme d'olive, qui se font à Venise, & que les Orientaux achetent fort cher, pour s'en orner les bras & les jambes; de la thériaque de Venise, qui est aussi fort estimée dans tout l'Orient, sur-tout à Ispahan, où elle se troque contre le précieux baume de Perse, qu'on appelle *de la momie.* On ferait une grande fortune dans cet échange avec les Eunuques de la Cour; parce que ce baume étant ramassé pour le Roi sous leur direction, ils ne manquent pas de garder le meilleur.

Mais, pour gagner beaucoup avec un petit capital & moins d'incommodité, il faut acheter à Malte des *yeux* & des *langues de serpent* pétrifiés, tels qu'on les trouve dans la partie de cette Isle, où, suivant la tradition commune, l'Apôtre S. Paul rassembla miraculeusement & fit mourir

Carréri.

tous les animaux venimeux dont elle était infectée. Ces petites pierres, qui ne s'y achetent en gros qu'un soi pièce, se vendent en Perse & dans les Indes jusqu'à deux écus. Le prix en augmente encore à la Chine, où l'on est persuadé que les serpens les plus venimeux ne font aucun mal à ceux qui portent une de ces langues pétrifiées dans une bague, de maniere, disent-ils, que la pierre touche à la chair. Les émeraudes se vendent fort bien, parce que leur couleur plaît aux Mahométans, & les montres de bas prix ne sont pas moins recherchées.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner à ceux qui veulent voyager dans l'Orient, sans le secours du commerce, c'est d'apprendre un peu de Chirurgie. Avec une habileté médiocre, qui ne consiste souvent qu'à connaitre en général les différens symptomes des maladies, à savoir faire une saignée & composer quelques médicamens, des simples les plus communs, on est sûr d'obtenir de l'estime & des caresses dans toutes les parties de la Turquie, de la Perse & des Indes Orientales. Il suffit de porter avec soi une petite provision de drogues, dans une boëte un peu curieuse, & de ne s'arrêter dans chaque Ville, qu'autant qu'il est nécessaire pour y répandre le bruit de son arrivée. L'ignorance des Orientaux & la haute opinion qu'ils ont des Médecins de

l'Europe, sont deux sources de richesses pour un Voyageur. Celui qui s'entend à guérir les yeux fait sa fortune en Perse, où les maladies de la vue sont fort communes. Carteri.

Un Voyageur qui se proposerait de faire par terre la plus grande partie du tour du monde, peut traverser l'Allemagne, la Pologne, la Moscovie & la grande Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la Cour de Russie accorde difficilement le passage à d'autres Marchands que ses propres sujets. Ils emploient deux ans à ce voyage qui les expose à d'étranges dangers, dans plusieurs affreux déserts & dans des forêts épouvantables; & si leurs Caravanes ne sont pas fort nombreuses, ils ne sont jamais en sûreté contre les insultes des Tartares.

On peut entreprendre aussi de faire le tour du monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix, pour Véracruz ou Porto-Bello. Si l'on ne trouve pas l'occasion de la flotille, ou des galions, qui ne partent pas tous les ans, il sera facile de s'embarquer sur quelque vaisseau d'avis, qui fasse voile en Amérique, ou sur quelque Marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on passe à la Havane, ou à Véracruz. On doit être fourni de pistoles d'Espagne & de piastres, si l'on n'aime mieux prendre des lettres-de-change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent,

Carréri. gagner les frais du voyage & revenir plus riches; ont la liberté de prendre diverſes ſortes de marchandiſes & de bijoux. Avec un adminiſtrateur fidèle, on peut ſe promettre un profit du triple. Enſuite, pour continuer le voyage juſqu'aux Philippines, & delà au grand Empire de la Chine, on doit s'embarquer ſur le vaiſſeau qui vient tous les ans de Manille au Mexique, & qui part régulierement d'Acapulco le 25 de Mars. Cette route demande des piaſtres; & les meilleures ſont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les marchandiſes de l'Europe y ſont peu recherchées, ce que Carréti n'attribue pas moins à l'induſtrie des Chinois qu'à l'abondance de leur pays; cependant ils aiment les eſtampes de France & de Flandres, ſimples ou enluminées, les lunettes, les téleſcopes, les microſcopes, les verres à boire & d'autres vaſes de cryſtal.

La navigation du Mexique aux Iſles Philippines eſt ſi commode, que les femmes les plus délicates l'entreprennent ſans crainte. On a toujours le vent en pouppe & rarement il devient impétueux. Le prix de l'embarquement eſt entre deux, trois & quatre cens piaſtres, ſuivant la place que le lit & les marchandiſes occupent dans le vaiſſeau; mais on eſt diſpenſé de toute ſorte de frais, lorſqu'on peut obtenir du Gouverneur Eſpagnol un brevet

de Capitaine dans les troupes qui passent tous les ans aux Philippines. Carréri.

Il est facile ensuite de passer, à peu de frais, de Manille à la Chine, sur des Jonques Chinoises, ou sur les navires Espagnols, qui vont trafiquer dans les Provinces de Fokien & de Quanton. Ce voyage ne demande qu'un mois. Ceux qui veulent se rendre de la Chine au Bengale, à Goa, à Surate ou sur la côte de Coromandel, trouvent l'occasion de s'embarquer sur des vaisseaux Français, Anglais ou Mores que le commerce amène & fait partir journellement. On fait ces différentes courses avec utilité, lorsqu'on emporte de la Chine de l'or en lingots, ou des étoffes de soie & d'or. Pour se rendre directement à Siam, au Bengale, à Madras & sur la côte de Coromandel, on ne manque point de vaisseaux Espagnols ou Mahométans. On est sûr de gagner trente ou quarante pour cent, si l'on y porte de l'or en poudre qui s'achète à Manille, à Malaca & dans le Royaume d'Achem; & si l'on prend ensuite des toiles blanches & peintes de Bengale & de la côte de Coromandel, on gagne trois pour un, en les portant en Amérique ou en Europe.

En passant par Goa & par les Etats du Grand-Mogol, un Homme intelligent peut acheter des diamans de Golkonde, des rubis & d'autres pierres précieuses, dont le transport est aisé par terre;

Carréri.

ensuite des perles à Bender-Congo & dans le Golfe Persique. Il peut s'avancer delà vers Bassora, d'où traversant le grand Désert, il se rend par Alep à Alexandrette, pour retourner à Malte ou à Livourne. Celui qui voudrait donner plus d'étendue à sa course, irait par terre du Golfe Persique à Ispahan, où il prendrait la voie des Caravanes pour se rendre à Alep par la route de Bagdat ; s'il n'aimait mieux descendre par Tauris, Erivan & les Provinces de l'Arménie, jusqu'à Trébizonde sur la mer Noire, & de Trébizonde à Constantinople.

Carréri s'étant rendu aux Indes par la route ordinaire en 1695, il y vit le fameux Anrengzeb ; delà il s'embarqua pour Quanron.

A la distance d'un mille de Macao, la nature a placé une petite Isle, qui se nomme *l'Isle verte*, & qui appartenait aux Jésuites. Son circuit n'est que d'un mille ; & quoiqu'elle ne soit qu'un rocher stérile, ils avaient une maison de récréation assez commode, environnée de quelques arbres fruitiers. Carréri s'y étant fait transporter dans une barque, y trouva un Frere du même Ordre, qui avait été Missionnaire. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il fut charmé de recevoir de sa bouche la confirmation d'un événement fort étrange, qu'il avait eu moins de facilité à croire

sur

ſur d'autres témoignages. Il n'y avait pas plus de trois ans qu'une patache de la côte de Coromandel étant partie pour Cavite, Port de Manille, avec ſoixante hommes à bord, Gentils, Mores & Portugais, entre leſquels était le Frere Jéſuite, le Pilote qui ne connaiſſait pas deux bancs, ſitués vis-à-vis des Iſles Calmianes, avait échoué ſur l'une, & le bâtiment s'était briſé. Une partie des Paſſagers trouva la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonheur de ſe ſoutenir ſur le ſable, ſe ſervirent d'un caiſſon de planches, qui était tombé entre leurs mains, pour paſſer ſucceſſivement dans l'Iſle la plus voiſine, dont ils n'étaient éloignés que de deux milles ; mais, n'y trouvant pas d'eau, l'heureux ſuccès de leur premier eſſai leur fit entreprendre de paſſer dans une autre Iſle, qui n'était pas à moins de trois lieues ; ils y arriverent tour-à-tour. Elle était fort baſſe, très-petite, ſans bois & ſans eau, comme la premiere. Pendant quatre jours ils ſe virent forcés, par l'excès de leur ſoif, à boire du ſang de tortue. Enfin la néceſſité leur ouvrant l'eſprit, ils ſe ſervirent des planches de leur caiſſon pour faire des foſſes juſqu'au niveau de l'eau. Celle qu'ils trouverent était un peu ſalée, mais il ſuffiſait qu'elle ne fût pas nuiſible à leur vie. La Providence leur fourniſſait abondamment des tortues, parce qu'elles venaient pondre alors ſur le rivage, & profitant

Carréri.

Carréri.

de la saison, ils en tuerent un si grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant six mois. Lorsque cette provision fut épuisée, ils virent arriver dans l'Isle une espèce de grands oiseaux de mer, nommés par les Portugais *paxaros-bobos*, ou *sots oiseaux*, qui venaient y faire leurs nids. Les débris du caisson leur servirent encore à tuer une assez grande quantité de ces animaux, pour s'en nourrir pendant six autres mois. Ainsi, les tortues & les paxaros-bobos leur firent des provisions régulieres pour les deux parties de l'année, sans autre préparation, à la vérité, que d'en laisser sécher la chair au Soleil. Ils étaient au nombre de dix-huit. Leurs habits s'étant usés avec le temps, ils s'aviserent d'écorcher les oiseaux & d'en coudre les peaux ensemble avec quelques aiguilles qu'ils avaient apportées. Quelques petits palmiers, dispersés dans leur solitude, leur fournirent une sorte de fil. En Hiver, pour se défendre du froid, ils se retiraient dans les grottes qu'ils avaient creusées avec leurs mains. Sept ans s'écoulerent sans aucun changement dans leur situation. Ils voyaient passer quelquefois des navires; mais la crainte des bancs & des seches arrêtant toujours les Pilotes, leurs cris & leurs signes ne purent exciter personne à les secourir. Ils jugerent même par quantité de planches & d'autres débris, que les flots leur amenerent dans un si long intervalle, que les naufrages étaient

fréquens entre ces Isles, & qu'ils n'étaient pas seuls malheureux. Cependant ils avaient commencé à s'appercevoir que les oiseaux épouvantés ne venaient plus en si grand nombre. Il leur était mort deux hommes. Tous les autres n'avaient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le désespoir leur fit prendre la résolution de finir un sort si misérable, où par la mort, ou par quelque heureuse révolution, qu'ils ne pouvaient attendre que de leur hardiesse à tout braver. Des planches que la mer avait jettées sur le rivage, ils entreprirent de faire une barque, ou plutôt un coffre, qu'ils calfaterent avec un mêlange de plumes d'oiseaux, de sable & de graisse de tortues. Ils se servirent des nerfs de tortues pour en faire des cordes; & quantité de peaux d'oiseaux cousues ensemble leur composerent des voiles. Avec une si faible ressource, sans avoir même une provision suffisante d'oiseaux, de tortues & d'eau, ils partirent en invoquant le secours du Ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre régle que le hasard des vents & des flots, les conduisirent à l'Isle d'Aynan. Les Habitans prirent la fuite à la vue de seize hommes dont la figure & l'habillement leur causerent une égale frayeur. Mais, après avoir appris d'eux leurs infortunes, le Mandarin de l'Isle leur fit donner tous les secours dont ils

Carréri.

Carréri.

avaient befoin, & leur fournit enfuite le moyen de retourner dans leur famille. Les Portugais étant arrivés à Macao, un d'entr'eux que fa Femme avait cru mort, fut furpris de la trouver remariée. On le difpofa facilement à pardonner une légereté, qui ne pouvait paffer pour criminelle après fept ans d'abfence. Le Frere Miffionnaire, qui faifait ce récit à Carréri, était encore dans l'Ifle Verte, à fe remettre de fa maigreur & de fes fatigues.

De la Chine, Carréri fit voile aux Philippines. Il aborda à Manille & s'y embarqua pour le Mexique. Il obferve avec tous les Voyageurs, qu'il n'y a peut-être point de traverfée plus pénible que celle de Manille à Acapulco, quoiqu'il n'y en ait peut-être point de plus douce que celle d'Acapulco à Manille.

« Il ne faut pas douter, dit-il, que dans les temps » paffés, cette navigation n'ait encore été plus » dangereufe & plus terrible. En 1575, le galion le » Saint-Efprit fe perdit à l'Embocadero. En 1596, » la force des vents emmena au Japon le Saint- » Philippe, qui fut faifi avec toute fa charge. L'an- » née 1602 fut célèbre par la perte de deux ga- » lions. La difficulté n'eft pas moindre aujourd'hui, » quoiqu'on faffe le même voyage depuis plus de » deux fiècles. Le naufrage de Saint-Jofeph & du » Santo-Chrifto en était une preuve récente; fans

» compter que la plupart des autres perdent leurs » mâts, ou sont repoussés par des vents contraires, » souvent après avoir fait la moitié du chemin, & » se trouvant dans la nécessité de retourner à Manille » avec perte d'une partie de l'équipage. Ceux qui » font la traversée la plus heureuse, ne laissent pas » d'essuyer des maux qui ne peuvent être bien repré- » sentés. Outre la faim & la soif, dont on n'est jamais » sûr de pouvoir se garantir, le vaisseau est rem- » pli de petits insectes, qui s'engendrent dans le » biscuit, & dont le mouvement est si vif, que » lorsqu'ils ont commencé à paraitre, non-seule- » ment ils se répandent aussi-tôt dans les cabines, » les lits ou les plats où l'on mange, mais ils » s'attachent insensiblement à la chair. D'autres » vermines de toutes couleurs sucent le sang. Les » mouches tombent en monceaux sur les tables » & dans les alimens, où nagent déjà quantité » de petits vers de différentes espèces. »

Carréri.

Carréri éprouva une partie de ces miseres. Le Gardien avec lequel il avait fait ses conditions, le traita d'abord avec assez d'abondance & de propreté. Mais, lorsqu'on fut en pleine mer, il le fit jeûner à l'Arménienne, jusqu'à lui retrancher le vin, l'huile & le vinaigre. Le poisson n'était assaisonné qu'avec de l'eau & du sel. Les jours gras, on lui servait des tranches de vache, ou de buffle, séchées au soleil, & si dures qu'il

Carréri.

eſt impoſſible de les mâcher ſans les avoir longtemps battues avec une pièce de bois, dont elles ſont peu différentes, ni les digérer ſans reſſentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêtait à midi un de ces morceaux de viande, en le faiſant bouillir dans de l'eau ſimple. Le biſcuit était celui du Roi, dans lequel il fallait avaler un grand nombre de petits inſectes dont il était rempli. Les jours maigres, l'ordinaire était un poiſſon rance, à moins qu'on n'eût pris aſſez de *cachoretas* pour en diſtribuer à tout l'équipage. On préſentait un potage d'une eſpèce de petites feves, ſi pleines de vers, qu'on les voyait nager ſur le bouillon. A la fin du dîner, on accordait un peu d'eau & de ſucre, mais en ſi petite quantité, qu'elle irritait la ſoif au lieu de ſervir à l'appaiſer.

D'un autre côté, Carréri plaint ceux qui s'engagent à tenir des tables, parce que la longueur du voyage les force à cette économie. Ils dépenſent des milliers de piaſtres à faire les proviſions néceſſaires de viandes, de poules, de biſcuit, de riz, de confitures, de chocolat & d'autres alimens, en ſi grande quantité, que depuis le premier jour du voyage juſqu'au dernier, on a toujours à table, deux fois chaque jour, des confitures & du chocolat dont les Matelots conſomment autant que les plus riches paſſagers.

Tous les vivres se corrompent, à l'exception du chocolat & des confitures, qui sont d'un secours extrême pour tout le monde. Carréri.

Il fait une vive peinture des transports de joie que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible voyage, qui avait duré deux cens quatre jours & cinq heures. Au milieu des embrassemens & des félicitations, il voulut savoir des Pilotes, combien il avait fait de lieues & de degrés ; mais ils ne s'accorderent point dans leurs opinions, parce qu'on n'avait pas fait route en droite ligne. Pierre Fernandez, Portugais de Madere, & premier Pilote, assura qu'on avait parcouru cent vingt-cinq degrés, qu'il évaluait à deux mille cinq cens lieues d'Espagne. Isidore Montes d'Oca, de Séville, prétendit que c'était cent trente degrés & près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même voyage, d'Acapulco à Manille, qui ne prend guères plus de deux mois & demi, pendant lesquels on n'essuie pas la moindre tempête !

Son voyage d'Acapulco à la Capitale du Mexique n'offre rien de remarquable ; mais celui qu'il fit aux Mines de Pachuca mérite d'être rapporté.

Après avoir joui pendant quelques semaines de l'abondance & des agrémens d'une Ville riche & bien peuplée, il résolut de faire cette course, malgré le conseil de ses amis, qui lui en faisaient craindre les dangers. On doit souhaiter de lire

Carréri.

ici, dans ses propres termes, des observations auxquelles il attache lui-même tant de prix.

« Le 22 d'Avril, je me mis en chemin, accom- » pagné d'un Ecclésiastique Espagnol, qui voulut » me servir de guide, pendant l'espace de deux » lieues, jusqu'au Village de *Téchischéac*; il voulut » m'y retenir à coucher; mais je fus dégoûté de cet » hospice par une querelle du Curé de ce Village » avec le Gouverneur Américain du Canton, qui se » termina par quelques coups de canne que le Curé » donna sur les épaules au Gouverneur. Je me hâtai » de partir, & faisant une lieue jusqu'au Village » de *Guipuple*, j'allai passer la nuit trois lieues » plus loin, dans une ferme nommée *Tusantlalpa*, » où je tuai quelques lièvres. J'en aurais pu tuer » un plus grand nombre, s'ils avaient au Mexique » le même goût qu'en Europe, & si l'horreur » que les Mexicains ont pour ces animaux ne » s'était communiquée jusqu'à moi. Elle vient de » la certitude qu'on croit avoir, dans le pays, » qu'ils mangent les vers qui se forment dans la » chair des chevaux morts.

» Le 23, après avoir fait six lieues dans un » pays mêlé de plaines & de montagnes, j'arrivai » à Pachuca, où je logeai chez le principal Officier » des revenus du Roi. Dans l'empressement de » voir les mines, je me fis conduire le même » jour, par un chemin fort escarpé, à deux des

» plus proches. Elles font à deux milles de Pachuca. » La premiere, nommée *de Santa Cruz*, avait plus » de fépt cens pieds de profondeur, & la feconde, » qui fe nomme *Navarro*, en a plus de fix cens. » On tirait l'argent dans la premiere, avec des » malacates, efpèces de roues foutenues fur un » long effieu, autour duquel on emploie pour » corde une groffe chaîne, dont un bout monte » avec le métal & l'autre defcend pour en prendre » d'autre. Quatre mules attachées à l'effieu par un » bois qui le traverfe, donnent le mouvement à » cette machine. Une autre malacate, montée à la » même ouverture, fervait par le même méca- » nifme à vider l'eau, qui ne manquerait pas, » fans ce foin, d'arrêter continuellement le tra- » vail.

Carréri.

» Je defcendis fucceffivement cinq échelles, » ou plutôt cinq arbres auxquels des chevilles » difperfées fervent d'échelons. Le Mineur ne » me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte » d'un malheur dont il avoit été témoin plufieurs » fois. Les arbres par lefquels je devais continuer » de defcendre, étaient fi mouillés, que le pied » pouvait gliffer facilement. Je paffai à la mine » de Navarro, où les Américains portaient le » métal fur leurs épaules, avec un continuel dan- » ger pour la vie, en montant un grand nombre » d'arbres, dont lès chevilles & les entailles étaient

Carréri.

» fort mal distribuées. Ils font ce pénible métier » pour quatre réales par jour ; mais le soir on » leur permet d'emporter autant de minerai qu'ils » le peuvent d'une seule charge, & dont ils parta- » gent ensuite le profit avec le Propriétaire. Depuis » cinq mois leur travail avait pour objet d'ouvrir, » sous terre, un passage d'une mine à l'autre, » pour la communication de l'eau, qui est plus » profonde dans celle de Santa-Cruz. Les Mineurs » ne s'étaient pas encore rencontrés ; mais, après » tant de fatigues, ils commençaient à se trouver » si proches, qu'ils entendaient mutuellement leurs » coups.

» Je me fis mener, le jour suivant, à quelques » lieues de ces deux mines, pour visiter celle de » la montagne. Le premier spectacle qui frappa » mes yeux fut une petite Ville, dont toutes les » maisons étaient composées de terre & couvertes » de bois. Elle contenait environ douze mille » habitans, qui vivent de leur travail dans ces » horribles abîmes. On ne compte pas moins de » mille mines dans l'espace de six lieues ; les unes » qui sont abandonnées, d'autres où l'on s'exerce » sans relâche, & d'autres qu'on tient en réserve. » Mais ces dernieres sont visitées secrètement par » quantité d'Américains qui dérobent le métal. » Depuis peu de jours la terre en avait enseveli » quinze, qui avaient eu la hardiesse d'y descendre » par une ouverture fort étroite.

» On me conduisit de cette mine à celle qui » porte le nom *de la Trinité*, parce qu'elle en » renferme trois qui se nomment *Campechiana*, » *Soga* & *Pignol*. Mais, quoique les trois bouches » soient différentes, elles conduisent toutes trois » à la même veine. Plusieurs personnes dignes de » foi, qui en connoissaient parfaitement la richesse, » m'ont assuré que depuis dix ans on en avait tiré » quarante millions de marcs d'argent, par le tra- » vail continuel de mille ouvriers. Lorsqu'on fut » arrivé à huit cens pieds de profondeur, on » trouva tant d'eau, qu'il fallut employer seize » malacates pour la vider, & la seule dépense » du bois, pour empêcher les éboulemens de » terre, fut estimée à vingt mille piastres. Mais » le temps y a rendu le travail si dangereux, » qu'on n'en tire presque plus rien, & qu'on s'est » déterminé à fermer les principales ouvertures.

Carréri.

A peu de distance de la même mine, on » avait ouvert une autre, depuis huit ans, qui se » nomme *Saint-Matthieu*, & qui rendait un pro- » fit considérable, parce que les veines du métal » allant de l'Est à l'Ouest, y sont plus faciles à » suivre. Je pris la résolution d'y descendre. Elle » n'avait qu'environ quatre cens pieds de pro- » fondeur. En arrivant au cinquieme arbre, j'avoue » que la peur me prit, jusqu'à me rendre fort » impatient de remonter ; mais un Mineur qui

Carréri.

» me servit de guide avec un flambeau, ranima » mon courage, & m'assura qu'il me restait peu » d'arbres à descendre. Je le suivis, à toutes » sortes de risques, souvent embarrassé pour mettre » le pied sur la cheville ou dans l'entaille, & » quelquefois pour embrasser l'arbre. J'eus à des- » cendre trois fois plus que le Mineur ne m'avait » annoncé. Enfin j'arrivai dans le lieu où les » Ouvriers faisaient sauter, avec leurs instrumens » de fer, des pierres métalliques d'une extrême » dureté. Quelques-unes étaient moins dures & » d'autres étaient diversement colorées. J'en pris » quelques morceaux ; mais ouvrant plus que » jamais les yeux sur le danger auquel je m'étais » exposé, & commençant à me ressentir des va- » peurs pestilentielles que la terre exhalait dans » ce gouffre obscur, je remontai avec autant de » difficulté que de crainte, après y avoir passé » deux heures, & j'arrivai fort fatigué à la » lumiere du jour. Tout ce que j'avais vu d'af- » freux se retraçant alors à mon imagination, je » reconnus que de toute ma vie je n'avais pas » fait d'action si folle ; jamais du moins je n'avais » éprouvé tant d'effroi, depuis cinq ans que je » voyageais parmi des Nations barbares ; & l'on » m'aurait offert inutilement deux ou trois mille » piastres, pour me faire retourner dans un lieu » où la simple curiosité m'avait fait descendre.

» La profondeur de ces mines vient de la méthode » du travail qui se fait toujours perpendiculaire- » ment, jusqu'à ce qu'on ait rencontré quelque » bonne veine. Alors on la suit horizontalement; » & lorsqu'elle finit, on recommence à creuser » plus bas sur la premiere ligne. »

Carréri.

Carréri demande la même attention, pour un voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuses parties de son Journal. Il avait entendu vanter quelques antiquités des Américains, dont il ne trouvait pas la description dans les Voyageurs. L'impatience qui le saisit, en apprenant qu'elles n'étaient pas éloignées de Mexico, ne lui permit pas de différer un moment son départ.

« Je montai à cheval, dit-il, & traversant le » lac de Saint-Christophe, je me rendis à la » Paroisse d'Aculma, qui appartient aux Augus- » tins. Six lieues plus loin, j'arrivai au Village » de *Téotiguacau*, qui signifie en langue Mexi- » quaine, *lieu des Dieux & des adorations*, où » je passai la nuit chez Don Pédro d'Alva, petit- » fils de Don Juan d'Alva, descendu des Rois de » Tezeuco. Ce Seigneur me fit voir le lendemain » les *Cous*, ou les *Pyramides*, qui ne sont pas à » plus d'une lieue de sa terre. Je vis premiere- » ment celle du Nord, qui a sur deux de ses » côtés, environ six cens cinquante palmes de

Carréri.

» longueur, & cinq cens sur les deux autres. » Elle porte le nom de la Lune. Je n'avais pas » d'instrumens pour en mesurer la hauteur ; mais » je jugeai qu'elle pouvait être de deux cens » palmes. Ce n'est qu'un amas de pierres, avec » des degrés d'une pierre fort dure. Le sommet » offrait autrefois une fort grande statue, de » forme grossiere, qu'un Evêque de Mexico fit » mettre en pièces, comme un reste de l'ancienne » idolâtrie. On en voit encore les fragmens au » pied de la pyramide. Ces grandes masses ren- » ferment des voûtes qui servent de tombeaux » aux Rois du pays. Quantité de petits monts, » dont elles sont environnées, paraissent avoir » été les tombeaux des Seigneurs Mexicains. Le » chemin, qui conduit à ces monumens, conserve » encore le nom de *micaotli*, qui signifie *chemin* » *des morts*.

» Je tournai ensuite au Midi, pour voir la » pyramide du Soleil, à deux cens pas de la der- » niere. Elle a mille palmes de longueur, sur » deux de ses faces, & sur les deux autres, envi- » ron six cens cinquante. Sa hauteur est d'un » quart de plus que celle de la premiere. La » statue du Soleil, qui était au sommet, n'a pas » été plus ménagée que l'autre ; mais, dans sa » chûte, elle est demeurée vers le milieu de la » pyramide, sans pouvoir tomber jusqu'en bas,

» Cette idole avait une ouverture dans l'estomac » qui contenait la figure du Soleil ; & tout le » reste du corps était revêtu d'or, comme celui » de la Lune. On voit encore au pied de la » pyramide, deux grands morceaux de pierre » qui faisaient partie d'un bras & d'un pied de » l'idole. »

Carréri.

On demande comment les Mexiquains, qui n'avaient pas l'usage du fer, taillaient des pierres si dures, & par quelle force ils les élevaient à cette hauteur, sans aucune machine & sans art pour en inventer. Les Espagnols, suivant le témoignage de Carréri, attribuent la construction de ces pyramides aux Ulmuques, qui amenerent de l'Isle Atlantide une seconde Colonie d'habitans dans la Nouvelle-Espagne ; elles sont du moins très-anciennes. Carréri jugea par ces prodigieuses ruines qu'on remarque aux environs, par quantité de grottes & par d'autres marques, qu'il y avait autrefois une grande Isle dans le même lieu. Il retourna le lendemain à Mexico par la même route, & reprit bientôt après celle d'Espagne, où il arriva dans le Port de Cadix.

Le Gentil.

Le voyage de la Barbinais le Gentil ne mériterait pas d'être remarqué, sinon par cette circonstance assez singuliere, qu'avant lui, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1704, nul Français n'avait n'avait tenté de faire le tour du monde, que

Le Gentil. presque toutes les Nations de l'Europe avaient fait.

La Barbinais d'ailleurs était un assez mauvais homme de mer, & ses connaissances n'étaient pas égales à sa curiosité, si l'on en croit le jugement que les Marins portent de son Journal. Nous n'en tirerons que quelques détails de faits qui nous ont paru intéressans. Il était arrivé à la côte du Pérou par le Cap de Horn. Il fait une description effrayante de la Province de Pachanamac & des montagnes qui en forment l'entrée.

Toute la campagne était inondée. « Mes Guides, » raconte la Barbinais, me déclarerent qu'on ne » pouvait continuer la route ordinaire, sans s'ex» poser aux plus grands dangers, & qu'il fallait » faire une journée de plus, pour passer sur un » pont qui était au sommet de la montagne, sans » quoi je serais forcé d'attendre, plus de huit » jours, que les eaux fussent écoulées. Je suivis » leur conseil, mais je ne fus pas long-temps à » m'en repentir. Nous fîmes sept lieues, en mon» tant par des sentiers incommodes & fort étroits. » Je voyais les nuages au-dessous de moi, & » cette élévation ne m'empêchait pas de sentir » une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au » pont vers les quatre heures après-midi. Mais, » Ciel ! quel pont ! sa vue me fit frémir, & le » souvenir

» souvenir me glace encore le sang. Qu'on s'imagine deux pointes de montagnes séparées par un précipice, ou plutôt par un gouffre profond, » dans lequel deux torrens se précipitent avec » un fracas épouvantable. Sur ces deux pointes on » a planté de gros pieux, auxquels sont attachées » des cordes de simple écorce d'arbres, qui passant & repassant plusieurs fois d'une pointe à » l'autre, forment une espèce de rets, couvert » de planches & de sable. Tel est le pont qui » forme la communication d'une montagne à » l'autre. Je ne pouvais me résoudre à passer sur » cette machine tremblante. Les mules passerent » d'abord avec leur charge ; mais la résistance » qu'elles firent long-temps aux Muletiers marquait assez leur frayeur. Pour moi, je passai » comme elles, c'est-à-dire, en me faisant de » mes mains deux pieds de plus, & sans oser » jetter les yeux de l'un ni de l'autre côté.

Le Gentil.

» J'entrai delà dans la Province de Pachanumac, » & je passai au pied d'une autre montagne, dont » l'aspect me causa de nouveaux frémissemens. » Le chemin qui est sur le bord de la mer, a si » peu de largeur, qu'à peine deux mules y peuvent » passer de front. Le sommet de la montagne, » s'avançant au-dessus, semble prêt à s'écrouler ; » & l'on remarque à ses ouvertures, qu'il s'en » détache quelquefois de grosses parties qui tom-

Le Gentil.

» bent dans la mer, & qui rendent le danger » continuel. Les Espagnols appellent ce passage » *el mal passo d'Ascia*, du nom d'une mauvaise » Hôtellerie, qui n'en est éloignée que d'une » lieue. Je ferais pitié, si je racontais tout ce que » j'eus à souffrir dans ce voyage. La chaleur » m'accablait pendant le jour ; & j'étais dévoré » pendant la nuit par diverses sortes d'insectes. » Je traversai des montagnes de sable si brûlant, » que je ne pouvais mettre pied à terre, sans » ressentir une ardeur insupportable. Dans l'espace » de quarante lieues, je ne vis pas un seul arbre, » si ce n'est au bord des torrens, où la fraîcheur » de l'eau entretient un peu de verdure. Ces » déserts inspirent une véritable horreur. On n'y » entend pas le chant d'un oiseau ; &, pendant toute » ma marche, je n'en vis qu'un de la grosseur » d'un mouton, qui se perche sur les montagnes » les plus arides, où il se nourrit des vers qui » naissent dans cette vaste étendue de sables. Il » est célèbre dans toutes les Relations du Pérou, » sous le nom de *Condor*. »

Dans le séjour que le Gentil fit à Pisco, Ville du Pérou, il fut témoin d'un de ces désastres trop fréquens dans ces latitudes, d'un tremblement de terre, qui renversa la Ville, & dont il parle avec le saisissement & l'horreur que laisse un pareil spectacle dans un homme qui a partagé le péril. Le

10, à huit heures du soir, Pisco fut ébranlée. Le Gentil.
« Dans un instant, dit-il, je vis toutes les maisons
» renversées. Je voulus prendre la fuite ; mais la
» peur, qui donne quelquefois des ailes, m'avait
» lié les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine sur la
» place de la Ville, où tout le monde s'était retiré.
» Un quart-d'heure après, la terre ayant encore
» tremblé, s'ouvrit en quelques endroits, d'où il
» s'éleva des tourbillons de poussiere, avec un
» bruit effrayant. La plupart des habitans se reti-
» rerent sur les montagnes voisines. Cette nuit
» fut un temps d'horreur & d'épouvante. La terre
» s'agitait à tous momens. Nous n'étions dans la
» Ville que trois ou quatre Français, qui n'osions
» abandonner les débris de nos maisons, & qui
» ne sentions pas moins le péril qu'il y avait à
» les habiter. Tout le monde craignait une nou-
» velle irruption de la mer, telle qu'on se sou-
» venait de l'avoir éprouvée, il y avait vingt-huit
» ans. Les Espagnols & les Américains n'ayant
» point la hardiesse d'aller reconnaître l'état du
» rivage, nous prîmes cet emploi vers le jour.
» Mais la lumiere ne reparut que pour augmenter
» l'alarme commune. A neuf heures du matin,
» le tremblement ayant recommencé avec plus
» de violence, on publia aussi-tôt que la mer
» venait de se retirer. Cette nouvelle était fausse ;
» mais la crainte & l'exemple du passé y firent

Le Gentil.

» trouver tant de vraisemblance, qu'on ne pensa » plus qu'à la fuite. Les cris augmentaient la ter» reur. Je me préparai à fuir aussi, & j'étais déjà » monté à cheval, quand, par un trouble d'esprit » plutôt que par un reste de courage, je résolus » de retourner au bord de la mer, avec deux » autres Français. J'ai souvent éprouvé qu'une » frayeur excessive produit les mêmes effets que » la témérité. Mais nous vîmes la mer tranquille » & le rivage dans la situation ordinaire. L'ardeur » de guérir les habitans de leur crainte, nous fit » pousser nos chevaux avec beaucoup de vîtesse, » en faisant de loin divers signes de nos chapeaux. » Ceux qui attendaient notre retour, pour se » déterminer, nous entendirent si mal, qu'ayant » pris nos signes mêmes pour une exhortation à » fuir, ils abandonnerent la Ville avec des cris » lamentables. Nous n'y trouvâmes plus qu'un » petit nombre de vieillards, que la faiblesse » de l'âge avait retenus, & qui regardaient déjà » les ruines de leurs maisons comme leurs tom» beaux. »

Cependant il parait qu'on en fut quitte pour quelques nouvelles secousses, qui acheverent de renverser Pisco, & qui ne permirent pas aux habitans d'y retourner de plusieurs jours. La Barbinais, revenu à lui-même, se rappella quelques circonstances qu'il n'entreprend point d'expliquer,

Une demi-heure avant que la terre eût commencé à s'agiter, tous les animaux parurent saisis de frayeur. Les chevaux hennirent, rompirent leurs licols & sortirent de l'écurie. Les chiens aboyerent. Les oiseaux épouvantés, & presque étourdis, se jetterent dans les maisons. Les rats & les souris sortirent de leurs trous. Les vaisseaux qui étaient à l'ancre furent si violemment agités, qu'il semblait que toutes leurs parties fussent prêtes à se désunir. Les canons sauterent sur leurs affuts, & les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que la Barbinais aurait eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la mer étant une continuation de la terre, l'eau peut être agitée par communication; mais, ce qui lui paraissait difficile à comprendre, c'est ce mouvement irrégulier d'un vaisseau, dont tous les membres participent séparément à cette agitation, comme s'il faisait partie de la terre, & qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement devrait ressembler, au plus, à celui qu'il éprouverait dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la mer était unie, & ses flots n'étaient point élevés. Toute l'agitation devait être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre; enfin les habitans assuraient que, dans

Le Gentil.

Le Gentil.

ces accidens, si la caverne terrestre où le feu est renfermé, va du Septentrion au midi, & si la Ville est aussi dans cette situation, toutes les maisons ne manquent point d'être renversées ; au lieu que si ce feu souterrain prend une Ville dans sa largeur, le tremblement fait moins de ravages. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Pisco ne fut presque pas sensible à cent lieues vers l'Ouest, & que depuis cette Ville jusqu'à cent lieues au-delà du midi au Nord, toutes les Villes & tous les Villages furent entierement renversés.

Du Pérou, il se rendit aux Isles voisines de la Chine & delà aux Philippines, & traversant l'Archipel Indien & le Détroit de la Sonde, il arriva à Batavia, d'où il partit pour aller au Brésil, & du Brésil il retourna en Europe.

Pendant son séjour à la Chine, le Missionnaire Laurenti lui raconta plusieurs circonstances qui ne se trouvent point dans les Recueils du Pere du Halde. Elles regardent particulierement le fameux Empereur Kamhi, qui occupait encore le Trône. Il régnait depuis environ cinquante ans, & son âge était de soixante & trois. Le goût qu'il avait pour nos sciences & nos arts, lui faisait tolérer les Missionnaires, & l'établissement d'une Religion étrangere dans l'Empire ; mais il n'avait aucune disposition à l'embrasser. Il avait tout l'orgueil &

le faste des Monarques Orientaux. Sa vanité ne pouvait souffrir que, dans les Cartes Géographiques, on ne mît pas son Empire au centre du monde ; & quelques Jésuites, pour lui plaire, furent obligés de renverser l'ordre dans une Carte Chinoise qu'il leur fit faire à Pékin. Il rejetta deux globes d'une rare beauté, qu'un Négociant Anglais lui avait offerts, par la seule raison que la Chine n'y était pas située comme il le desirait. Sa prévention pour le pays dont il étoit le maître, allait jusqu'à se tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyait quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnait secrètement à ses Ouvriers de le contrefaire, & le faisant voir ensuite aux Missionnaires, comme une production du génie Chinois, il leur demandait, avec beaucoup de sang-froid, si les Européens faisaient les mêmes ouvrages ? Ce que nous savons d'ailleurs du mérite & de la sagesse de ce Monarque, fait voir que ces petitesses de la vanité & de l'ignorance, excusables peut-être dans un Despote peu éclairé, peuvent s'accorder avec la science de régner.

Le Gentil.

Il voulut un jour s'enivrer, pour reconnaitre les effets du vin. Un Mandarin, qui passait pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui apporta des vins de l'Europe, sur-tout des Isles Canaries, dont les Gouverneurs des Isles maritimes avaient soin de fournir constamment sa table. Il

Le Gentil.

s'enivra. Les vapeurs de l'ivresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le Mandarin passa dans l'anti-chambre des Eunuques, & leur dit que l'Empereur était ivre ; qu'il était à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès ; que le vin aigrirait encore son humeur naturellement violente, & que, dans cet état, il n'épargnerait point ses plus chers favoris. « Pour nous mettre » à couvert d'un si grand mal, ajouta le Manda» rin, il faut que vous me chargiez de chaînes, » & que vous me fassiez mettre dans un cachot, » comme si l'ordre venait de lui. Laissez-moi le » soin du reste. » Les Eunuques approuverent cette idée pour leur propre intérêt. L'Empereur surpris de se trouver seul, à son réveil, demanda pourquoi le Mandarin l'avait quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le malheur de déplaire à Sa Majesté, on l'avait conduit, par son ordre, dans une étroite prison où il devait recevoir la mort. Le Monarque parut long temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. On le fit paraitre chargé de ses chaînes. Il se prosterna aux pieds de l'Empereur, comme un criminel qui attend l'arrêt de son supplice. *Qui t'a mis en cet état*, lui dit ce Prince ? *quel crime as-tu donc commis ? Mon crime, je l'ignore*, répondit le Mandarin. *Je sais seulement que votre Majesté m'a fait jetter dans un noir cachot, & que*

lorsqu'on m'en a tiré, j'attendais la mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie. Il parut surpris & troublé. Enfin, rejettant sur les fumées de l'ivresse, une violence dont il ne conservait aucun souvenir, il fit ôter ses chaînes au Mandarin, & le renvoya libre. Depuis cette avanture, on remarqua qu'il évitait les excès du vin. Le Gentil.

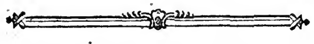
Le même Missionnaire, pour peindre l'avarice de Kamhi, racontait encore à la Barbinais que se promenant, il y avait quelques années, dans un parc de la Ville de Nankin, il avait appellé un Mandarin de sa suite, qui passait pour le plus riche particulier de l'Empire, & qu'il lui avait ordonné de prendre la bride d'un âne, sur lequel il monta & de le conduire autour du parc. Le Mandarin obéit & reçut un taël pour récompense. L'Empereur voulut, à son tour, lui donner le même amusement; envain le Mandarin s'en excusa. Il fallut souffrir que son Maître lui rendît l'office de palfrenier. Après cette bizarre promenade, *combien de fois*, lui dit l'Empereur, *suis-je plus grand & plus puissant que toi ?* Le Mandarin se prosternant à ses pieds, lui répondit que la comparaison était impossible. *Eh bien*, répliqua Kamhi, *je veux la faire moi-même. Je suis vingt mille fois plus grand que toi. Ainsi tu payeras ma peine, à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne.* Le Mandarin paya vingt mille taëls, en se

Le Gentil.

félicitant sans doute de la modestie de son Souverain.

De ces deux aventures, l'une fait honneur à son caractere, & l'autre n'était peut-être qu'une vengeance détournée qu'il exerçait sur un Sujet dont il était mécontent ; mais il faut convenir que ce sont là des plaisanteries de Despote.





CHAPITRE V.

Anson.

Anson.

LE MOTIF de cette fameuse expédition a été le même qui avait conduit tant de fois les Anglais à la mer du Sud, l'espérance d'affaiblir l'Espagne, en attaquant cette Couronne à la source de son opulence.

L'Escadre Anglaise mit à la voile le 18 Septembre 1740, composée de cinq vaisseaux de guerre, d'une chaloupe armée, & de deux bâtimens de transport pour les vivres. Divers embarras étrangers à l'entreprise, & l'obstacle continuel des vents contraires, lui firent employer quarante jours pour se rendre à l'Isle de Madere, quoique souvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. Anson apprit du Gouverneur de cette Isle qu'on y avait vu, depuis quelques jours, à peu de distance des côtes, sept ou huit vaisseaux de ligne, qu'on avait pris pour des Français ou des Espagnols. Il ne douta point que cette flotte ne fût destinée à le traverser; & la suite des événemens le convainquit que c'était l'escadre Espagnole, qui était commandée par Don Joseph Pizarro.

Anson.

Saint-Jago, une des Isles du Cap-Verd, était le premier rendez vous que M. Anson avait donné aux vaisseaux de son escadre, si quelque accident venait à les séparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il considéra que la saison était déjà fort avancée; &, pour ne pas s'exposer à de nouveaux retardemens, il nomma, au-lieu de Saint-Jago, l'Isle de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil.

Le 20 de Novembre, après avoir congédié un des navires d'avitaillement, qui fut pris par les Espagnols, en voulant se rendre aux Barbades, les Capitaines de l'escadre représenterent au Commandant qu'ils avaient quantité de malades à bord. On n'y trouva point d'autre remède que de faire six ouvertures à chaque vaisseau, pour donner plus de passage à l'air sous les ponts: d'où l'Auteur prend occasion de faire sentir, par des réflexions fort justes, combien il est important de veiller à la conservation de la vie & de la santé des gens de mer, & d'encourager ceux qui proposent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les vaisseaux.

On passa la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-sept degrés cinquante-neuf minutes de longitude occidentale de Londres: on se trouva, le 10 du mois suivant, au bord des fameux bancs que la plupart des cartes nomment *Abrolhos*.

Les maladies qui se faisaient ressentir sur tous les vaisseaux de l'escadre, & qui sont ordinaires dans ces climats chauds, étaient des fièvres ardentes ; mal terrible, non-seulement dans ses premiers symptomes, mais dans ses restes mêmes, qui sont très-souvent mortels pour les convalescens. Ils en conservent ordinairement une dyssenterie opiniâtre, & des tenesmes qui les empêchent long-temps de reprendre leurs forces. Ce mal croissant de jour en jour, les Anglais se crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la terre du Brésil & de toucher à l'Isle de Sainte-Catherine, qui offre un lieu de relâche & de rafraîchissement aux vaisseaux qui veulent se rendre dans la mer du Sud.

Anson

La saison, qui devenait de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faisait souhaiter impatiemment aux Anglais de remettre à la voile. Diverses réparations, nécessaires à l'escadre, les retarderent jusqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Isle Sainte-Catherine, ils quittaient le dernier Port ami où ils s'étaient proposé de toucher ; & le reste de leur course ne leur offrait plus que des côtes ennemies ou désertes, dont ils ne pouvaient espérer aucun secours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils allaient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes & le seul danger d'être dispersés, exigeaient de grandes précau-

Anson. tions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anson, considérant qu'il pouvait arriver à son propre vaisseau ou de se perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, commença par établir que l'une ou l'autre de ces disgraces ne ferait point abandonner le projet de l'expédition. Les instructions des Capitaines portaient, qu'au cas de séparation, le premier rendez-vous serait la Baie ou le Port de Saint-Julien. Ils devaient charger autant de sel qu'il leur serait possible, pour leur propre usage & pour celui de l'escadre; & si, dans l'espace de dix jours, ils n'étaient pas joints par leur Chef, ils devaient continuer la route par le Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & passer dans la mer du Sud, où le premier rendez-vous était fixé à l'Isle de Nostra-Señora del Socoro. Ils devaient croiser dans ce parage, en laissant l'Isle à l'Est-Nord-Ouest, jusqu'à la distance de douze lieues, aussi long-temps que leurs provisions de bois & d'eau le permettraient. Lorsqu'elles viendraient à manquer, ils devaient relâcher dans l'Isle; ou s'ils n'y trouvaient pas de bon mouillage, & que le temps fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devaient gagner promptement l'Isle de Juan Fernandez, à trente-trois degrés trente-sept minutes de la même latitude. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Isle, si, pendant cinquante-six jours qu'ils devaient y em-

ployer à croiser au large, ils n'avaient pas de nouvelles du Chef d'escadre, ils pourraient conclure qu'il lui était arrivé quelque accident, reconnaître pour leur Commandant le principal Officier des vaisseaux rassemblés, & regarder comme leur devoir de causer tout le mal possible aux Espagnols, par mer & par terre. Dans cette vue, ils ne devaient quitter ces mers, qu'après avoir épuisé leurs provisions & celles qu'ils pouvaient prendre sur l'ennemi; avec la précaution néanmoins de s'en réserver assez pour se rendre dans la riviere Tigris, proche de Quanton, sur la côte de la Chine, d'où ils se hâteraient de retourner en Angleterre.

Le lendemain du départ, & jusqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais temps, qui furent suivies d'une violente tempête; mais tous les vaisseaux de l'escadre se rejoignirent heureusement, à l'exception de la Perle, qui ne reparut qu'un mois après, & qui était échappée à la chasse de cinq gros vaisseaux Espagnols. Cette nouvelle aurait empêché l'escadre de relâcher au Port de Saint-Julien, si l'on n'y avait été forcé par la nécessité de se radouber. On mouilla dans cette Baie le 19 au soir. Comme c'est un rendez-vous convenable aux vaisseaux qui vont à la mer du Sud, il paraît important à l'Auteur de faire connaître la côte jusqu'au Détroit de Magellan, par une des-

le suif. Cette chasse est singuliere. Les Habitans du pays, Espagnols ou Indiens, sont excellens cavaliers; & l'arme, qu'ils emploient contre les vaches & les taureaux sauvages, est une espèce de lance dont le fer a son tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval pour leur chasse; ils environnent la bête; & celui qui peut lui gagner la croupe, se hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les chasseurs la laissent dans le même lieu, pour en suivre une autre. Quelquefois une seconde troupe de cavaliers marche sur leurs traces, pour écorcher les bêtes tuées: mais la plupart aiment mieux les laisser languir jusqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs qu'elles souffrent, font crever les vaisseaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur assure que les Prêtres se sont déclarés contre ce cruel usage; & si sa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zèle jusqu'à excommunier ceux qui le pratiquent: mais ils n'ont pu le déraciner.

Anson.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de ces animaux, dans la seule vue d'en tirer le suif & les cuirs, on en prend aussi de vifs pour l'agriculture & d'autres usages. C'est une autre chasse qui demande beaucoup d'adresse. On se sert d'une espèce de lacqs, composé d'une forte courroie de cuir, longue de plusieurs brasses, & terminée en nœud

Anson.

coulant. Les chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout opposé est attaché à la selle; &, lorsqu'ils sont à la distance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de ferrer les cornes de la bête. Elle fuit; mais le cavalier la suit avec tant de vîtesse, que le lacq n'est jamais trop tendu. Pendant cette course, un autre chasseur jette son nœud aux jambes de derriere de l'animal; & dans l'instant qu'il les saisit, les deux chevaux, dressés à ce manège, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en résulte une secousse qui renverse l'animal. Les chasseurs s'arrêtent; de sorte que les deux lacqs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier taureau se trouve hors d'état de résister. On met pied à terre; on le lie avec tant de force & de soin, qu'il devient facile de le conduire. Les chevaux, & les tigres mêmes, se laissent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, aurait eu peine à se le persuader, s'il n'en avait été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque séjour à Buénos-Ayres. Avec le suif & les cuirs, on prend quelquefois aussi la langue des vaches qu'on a tuées. Le reste est abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, sur-tout aux chiens sauvages, dont le nombre est prodigieux dans ces contrées. On les croit de race

Espagnole, & descendus de chiens domestiques qui n'ont pas eu d'empressement pour rejoindre leurs maîtres, dans un pays où l'abondance des charognes leur offrait sans cesse de quoi vivre. Ces chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuses, qu'ils n'osent attaquer. Ils se réduisent à faire leur proie des bêtes abandonnées par les chasseurs, ou séparées du troupeau par quelque accident. Anson.

Les chevaux sauvages du pays, qui ne sont pas en moindre nombre que les taureaux & les vaches, tirent aussi leur origine d'Espagne. Quoiqu'en général ils soient excellens, leur multitude & la facilité de les prendre en rendent le prix si vil, que dans un pays où l'argent est extrêmement bas, & toutes les marchandises fort cheres, les meilleurs ne se vendent qu'un écu. On ignore jusqu'où ce bétail & ces chevaux s'étendent du côté du Midi ; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois jusqu'aux environs du Détroit de Magellan ; & l'on ne doute point qu'avec le temps, ils ne remplissent une si vaste étendue de pays. Les vaisseaux, qui relâcheront sur cette côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des chevaux mêmes est une excellente nourriture. Malheureusement la côte Orientale des

Anson.

Patagons semble manquer d'eau douce, principal rafraîchissement qu'on cherche dans les voyages de long cours. La terre y paraît imprégnée de sel & de nitre ; & les eaux courantes, aussi-bien que les mares, n'y fournissent gueres que de l'eau saumâche. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas désespérer d'en trouver d'autre.

Le pays est peuplé d'un grand nombre de ces moutons qu'on nomme *vigognes ;* mais ils y sont si défians & si légers à la course, qu'il n'est pas aisé d'en prendre. On trouve, sur la côte, d'immenses troupeaux de veaux marins & une grande variété d'oiseaux de mer, dont les plus singuliers sont les pingouins. Les habitans sont rares sur cette côte Orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois à-la-fois, & les Anglais de l'escadre n'en apperçurent pas un seul pendant leur séjour au Port de Saint-Julien. Ils sont néanmoins en grand nombre vers Buénos Ayres, & souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols : mais, à cette hauteur, le climat est plus doux, les perspectives plus variées, & les terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur ; au-lieu qu'à la hauteur du Port de Saint Julien, il n'en a gueres plus de cent. Ce ne sont peut-être que les habitans de la côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la côte Orientale.

Anson.

L'escadre partit de Saint-Julien, le vendredi, 27 de Février. Jusqu'au 4 de Mars, la sonde donna généralement entre quarante & cinquante brasses, fond de sable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vue du Cap de la Vierge, à six ou sept lieues de distance. C'est ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Magellan. Quoique bas & plat, il se termine en pointe. On avait, à cette hauteur, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-huit brasses. Les Anglais trouverent ici ce que les observations ne cesserent pas de leur confirmer; c'est que, sous ces latitudes avancées vers le Sud, le beau temps est toujours de courte durée, & que, lorsqu'il est extrêmement beau, il devient présage de tempête. Le calme de la soirée se termina par une nuit très-orageuse. En gouvernant au Sud, on découvrit le lendemain, pour la premiere fois, la Terre de Feu, qui s'étendait du Sud vers l'Ouest, au Sud-Est demi quart à l'Est. Cette vue n'offre que des montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige. On suivit la côte pendant tout le jour, & la sonde donnait entre quarante & cinquante brasses d'eau, fond de pierre & de gravier. Le lendemain, 7 de Mars, à quatre heures du matin, on fit voile. A huit heures, on vit la terre; &, peu après, on découvrit le Détroit de le Maire. Dans ce moment, le Cap San-Diégo

Anson.

était à l'Est-Sud-Est de l'escadre; le Cap Saint-Vincent au Sud-Est-demi-quart à l'Est; le Mondrain du Milieu des trois Freres, au Sud vers l'Ouest; Monte-Gorda, Sud; & le Cap Saint-Barthélemi, qui est à la pointe la plus Méridionale de la Terre des Etats, Est-Sud-Est. Anson a pris soin de représenter toutes ces vues dans ses Cartes. Il observe que M. Frézier a donné une vue très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté; ce qui jetta les Pilotes dans l'embarras, lorsqu'il fut question de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, jusqu'à ce qu'il s'ouvrit devant eux. S'ils n'avaient pas suivi assez long-temps la côte, ils auraient manqué le Détroit, & se seraient trouvés, avant que de s'en appercevoir, à l'Est de la Terre des Etats.

Quelque affreux que soit l'aspect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre qu'une suite de rochers inaccessibles, hérissés de pointes aigues, d'une hauteur prodigieuse, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Plusieurs de leurs pointes paraissent suspendues d'une maniere étonnante. Les rocs qui leur servent de bases, ne semblent séparés les uns des autres, que par des crevasses, qu'on croirait formées

Anson.

par des tremblemens de terre. Leurs côtes font presque perpendiculaires. Elles paraissent pénétrer dans la substance des rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin l'imagination ne peut rien se représenter de plus triste & de plus sauvage que cette côte.

Le jour même, où l'escadre avait découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau temps & d'un vent frais pour y entrer; &, quoique sa longueur soit d'environ huit lieues, elle le passa heureusement à la faveur d'une forte marée. C'est-là que finit l'Océan Atlantique, & que la mer du Sud commence. Ainsi les Anglais, ne se représentant plus qu'une mer ouverte, entr'eux & les riches contrées ausquelles ils aspiraient, se formaient déjà des projets de bonheur, fondés sur toutes les richesses du Chili & du Pérou. Quoique l'hiver vînt à grand pas, le Ciel était fort brillant; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils eussent joui depuis leur départ. Telle était leur situation, avant la fin de Mars. Mais ils n'étaient pas hors du Détroit, que toutes leurs espérances faillirent d'être ensevelies avec eux dans les flots.

Avant que les derniers vaisseaux de l'escadre eussent débouqué, ils essuyerent une tempête si violente, qu'elle leur fit douter si l'entreprise de doubler le Cap de Horn n'excédait pas leurs forces. Ils avaient traité de chimeres ou d'exagérations les difficultés dont ils avaient vu la peinture dans

Anson.

plusieurs Navigateurs qui les avaient précédés: mais les dangers qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours suivans, leur parurent au-dessus de tout ce qu'on avait jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange description jetteront ici de la variété. « Depuis la tempête qui nous accueillit » au débouquement, nous eûmes, dit Anson, une » suite continuelle de temps orageux, qui fit » avouer à nos Marins les plus expérimentés, » que tout ce qu'ils avaient appellé tempêtes n'était » rien en comparaison. Elles élevaient des vagues » si hautes & si courtes, qu'on ne voit rien de » semblable dans aucune mer connue. Ce n'était » pas sans raison que nous frémissions continuelle- » ment. Une seule vague, qui se serait brisée sur » notre vaisseau, nous auroit coulés à fond. Elles » causaient d'ailleurs un roulis si violent, qu'on » était dans un danger continuel d'être brisé contre » le tillac, ou contre les côtés du vaisseau. Nous » eûmes quelques gens de tué par ces accidens, » & d'autres fort blessés. Un de nos meilleurs » Matelots fut jetté hors du bord & se noya: » un autre se disloqua le col. Un troisieme fut » jetté par l'écoutille entre les ponts, & se cassa » la cuisse. Un de nos Contre-Maîtres se cassa » la clavicule en deux endroits. Ce qui contribue » à rendre ces tempêtes plus dangereuses, c'est » leur inégalité, & les intervalles trompeurs qui

» les séparent. Elles étaient accompagnées de pluie » froide & de neige, qui couvraient nos agrêts » de glace, & gelaient nos voiles; ce qui rendait » les uns & les autres si cassans qu'ils ne pouvaient » résister au moindre effort. Nos gens en avaient » les membres engourdis. A quelques-uns les pieds » & les mains tomberent en mortification, &c. » Anson.

Il y avait sept semaines qu'on était battu de ces effroyables tempêtes, & troublé par les plus cruelles inquiétudes. Presque tous les vaisseaux avaient donné des signaux de détresse. Les uns avaient perdu leurs vergues; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant, vers la fin de Mars, on se flatta de voir bientôt la fin de tant de maux, parce que, suivant l'estime, on se crut à dix degrés à l'Ouest de la Terre de Feu; & comme cette distance est double de celle que les Navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des courans de l'Ouest, on se croyait bien avancé dans la mer du Sud, & l'on s'efforçait depuis longtemps de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril, on n'était que d'un degré en latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les espérances augmenterent: mais on faillit de les payer bien cher. La nuit suivante, toute l'escadre aurait échoué sur cette côte, si le temps, qui avait été fort embrumé, ne se fût assez éclairci pour faire découvrir la terre à deux milles. Heu-

Anson.

reusement la Lune fit voir sa lumiere, & le vent permit de porter au Sud. Par la latitude de cette Terre, on jugea que c'était une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan. Il parut fort étonnant aux Anglais, que les courans les eussent jettés si loin à l'Est. Toutes leurs estimes les supposaient de plus de dix degrés à l'Ouest de cette Terre. Au lieu de dix-neuf degrés de longitude, qu'ils croyaient avoir couru, il se trouvait qu'ils n'en avaient pas fait la moitié. Ainsi, loin d'entrer, comme ils s'en étaient flattés, dans un climat plus doux & dans des mers plus tranquilles, ils se virent obligés de se rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Ouest, dont ils avaient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençaient à se répandre. De jour en jour, la mortalité augmentait sur chaque bord : & pour dernier découragement, l'escadre était fort diminuée depuis trois jours, par la séparation de deux de ses principaux bâtimens, le Severe & la Perle. On ne les revit plus. L'opinion générale fut qu'ayant été moins favorisés que les autres par le vent & par la Lune, ils avaient fait naufrage sur la côte.

On fit cours au Sud-Ouest, avec un très-beau temps, qui dura jusqu'au 24. Mais au-delà du soixantieme degré de la latitude du Sud, & suivant l'estime à six degrés à l'Ouest du Cap Noir,

on retomba dans des agitations si violentes, que le Chef d'escadre perdit de vue ses quatre autres vaisseaux, qui, malgré les plus terribles orages, n'avaient pas cessé jusqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à son arrivée à Juan Fernandez; & pendant le reste du mois d'Avril, ayant porté au Nord depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents, jusqu'au dernier du mois, que se trouvant à cinquante-deux degrés treize minutes de latitude, c'est-à-dire, au Nord des Détroits de Magellan, il se crut assuré d'avoir achevé son passage & d'être prêt d'entrer dans la mer du Sud. Cependant ses souffrances ne firent qu'augmenter, non-seulement par le scorbut, qui causa de cruels ravages parmi ses gens, mais encore par les plus fâcheux obstacles de la Navigation, qui lui firent manquer d'abord l'Isle de Socoro, premier rendez-vous, ensuite la hauteur de Balvidia, où le second rendez-vous avait été marqué. Il fait une triste peinture de sa situation, jusqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit à la pointe du jour, l'Isle de Juan Fernandez. Il avait perdu soixante-&-dix à quatre-vingt hommes, il manquait d'eau; & le reste de son équipage était si affaibli par la maladie & le travail, qu'il ne lui restait pas dix matelots en état de faire le service du quart.

Anson.

La vue de la terre, qu'on découvrit à onze

Anson.

ou douze lieues, Nord-demi-quart à l'Est, fut un spectacle charmant pour les malades. Comme il fallut côtoyer l'Isle à quelque distance, pour trouver la Baie, qui est au côté Septentrional, l'impression que firent sur eux des vallées charmantes par leur verdure, & par les sources dont elles sont remplies, ne peut être représentée. Quoiqu'il y eut dans l'Isle une grande abondance d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver assez-tôt, se hâterent d'apporter à bord de l'herbe commune. Cet aliment fut dévoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la Baie, sur cinquante-six brasses; &, dès le même jour, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour le Tryal, un des vaisseaux de la flotte. Il n'avait pas été moins maltraité que celui du Chef d'escadre.

Après les soins qui furent rendus aux malades, la premiere occupation de ceux qui jouissaient d'un reste de santé fut de reconnaitre toutes les parties de l'Isle, pour se mettre en état d'en faire une description un peu détaillée. M. Anson, qui rapportait toutes ses vues à l'utilité de la Navigation, avait appris par sa propre expérience combien ces lumieres étaient importantes; car son incertitude sur la vraie position de l'Isle la lui avait fait manquer le 15 de Mai, lorsqu'il en était

fort proche. Il s'en était éloigné, pour retourner mal-à-propos vers l'Eſt; & cette erreur lui avait coûté la perte de quantité d'hommes. Anſon.

Il fit examiner ſoigneuſement les rades & les côtes, avec ordre de ne négliger aucune obſervation. L'Iſle de Juan Fernandez eſt ſituée à trente-trois degrés quarante minutes de latitude Méridionale, à la diſtance de cent dix lieues de la Terre-Ferme du Chili. Elle tire ſon nom d'un Eſpagnol qui la découvrit, en 1594, & qui après avoir tenté d'y faire un établiſſement, prit le parti de l'abandonner. Le corps de l'Iſle eſt d'une figure irréguliere. Sa plus grande étendue eſt entre quatre & cinq lieues, & ſa largeur ne va pas tout-à-fait à deux. Iſle de Juan-Fernandez.

Le côté Septentrional de l'Iſle eſt formé par des montagnes hautes & eſcarpées, dont pluſieurs ſont inacceſſibles, quoique la plupart ſoient couvertes de bois. Le terrain y eſt léger, & ſi peu profond, qu'on y voit ſouvent mourir ou tomber par le moindre choc, de grands arbres qui manquent de racines. Un Matelot de l'équipage, parcourant une de ces montagnes à la quête des chèvres, ſaiſit un arbre qui était à la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cédant, il roula de la montagne; & s'étant accroché, dans ſa chûte, à un autre arbre, d'une groſſeur conſidérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écraſé par le choc des rochers.

Anson.

La partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Ouest, differe beaucoup de toutes les autres. C'est un pays sec, pierreux, & sans arbres, mais bas & fort uni, en comparaison de la partie Septentrionale. Jamais aucun vaisseau n'y aborde, parce que la côte en est fort escarpée & qu'outre la rareté de l'eau douce, on y est exposé au vent du Sud, qui y régne presque toute l'année, particulierement en hiver. Les arbres qui croissent dans les bois, au Nord de l'Isle, sont presque tous aromatiques & de plusieurs sortes; mais il n'y en a point d'assez forts pour fournir de gros bois de charpente, à l'exception du myrthe, qui est le plus grand arbre de l'Isle, & qui ne donne pas néanmoins des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. Sa tête est ronde, comme si elle avait été régulierement taillée. Une espèce de mousse, qui croît sur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve aussi dans l'Isle, l'arbre de piment, & l'arbre à chou, mais en petite quantité.

Outre une infinité de plantes, qui croissent naturellement dans l'Isle de Juan Fernandez, & dont la description demanderait plus de connaissance en botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglais y trouverent presque tous les végétaux qui passent pour souverains contre le scorbut de mer, tels que du cresson d'eau, du pourpier,

d'excellente oseille, & une prodigieuse quantité de navets, & de raves de Sicile. La partie verte des navets leur paraissait plus agréable que les racines mêmes, qui étaient souvent cordées. Ils trouverent aussi beaucoup d'avoine & de treffle. Les arbres à choux exciterent peu leur friandise, parce qu'étant presque toujours sur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux escarpés, il fallait couper un arbre entier pour avoir un seul chou. En général, la douceur du climat & la bonté du terroir rendent cette Isle excellente pour toutes sortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour se couvrir presqu'aussi-tôt de navets & de raves. M. Anson, qui s'était pourvu d'une grande variété de semences potageres & de noyaux de différentes sortes de fruits, fit semer des laitues, des carottes, & mettre en terre de noyaux de prunes, d'abricots & de pêches. Ce soin ne fut pas inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la suite, que, depuis son passage, on avait découvert dans l'Isle, un grand nombre de pêchers & d'abricotiers, qu'on n'y avait jamais vûs jusqu'alors.

Anson.

Les bois, dont la plupart des montagnes escarpées sont couvertes, étaient sans broussailles qui en fermassent le passage; & la disposition irréguliere des hauteurs & des précipices, dans la partie Septentrionale, contribuait, par cette

Anson.

raiſon, à former un grand nombre de belles vallées, arroſées de ruiſſeaux, dont la plupart formaient des caſcades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des bois voiſins, l'odeur admirable qui en ſortait, la hauteur des rochers, qui paraiſſaient comme ſuſpendus, & la quantité de ces caſcades, dont l'eau était fort tranſparente, compoſaient enſemble un ſéjour auſſi délicieux qu'on en connaiſſe peut-être ſur la terre. Achevons cette deſcription dans les termes de l'Auteur. « Ce qu'il y a de certain, dit il, c'eſt que » la ſimple Nature ſurpaſſe ici toutes les fictions » de la plus riche imagination. Il n'eſt pas poſſible » de repréſenter, par des paroles, la beauté du » lieu où le Chef d'Eſcadre fit dreſſer ſa tente, » & qu'il choiſit pour ſa demeure. C'était une » clariere de médiocre étendue, éloignée du bord » de la mer d'un demi-mille, & ſituée dans un » endroit dont la pente était extrêmement douce. » Il y avait, au-devant de ſa tente, une large » avenue, coupée à travers le bois, juſqu'à la » mer. La Baie, avec les vaiſſeaux à l'ancre, » paraiſſait au bout de cette avenue, qui s'abaiſ» ſait inſenſiblement juſqu'au rivage. La clarière » était ceinte d'un bois de grands myrthes, rangés » en forme de théâtre. Le terrain que ce bois » occupait, ayant plus de pente que la clariere, » & n'en ayant point aſſez pour dérober la vue » des hauteurs

» des hauteurs & des précipices, ces abîmes Anson.
» augmentaient la beauté de la perspective, par le
» spectacle qu'ils offraient au-dessus des arbres; &,
» pour ne laisser rien manquer à l'ornement d'une
» si belle retraite, deux ruisseaux, d'une eau plus
» pure que le crystal, coulaient sous les arbres, l'un
» au côté droit de la tente, & l'autre au côté
» gauche, à la distance d'environ cent verges. »

A l'égard des animaux de l'Isle, quelques Voyageurs assurent qu'ils la trouverent peuplée d'un grand nombre de boucs & de chèvres. Leur témoignage est d'autant moins suspect, qu'on n'ignore pas qu'elle était extrêmement fréquentée par les Boucaniers & les Flibustiers, dans les temps qu'ils couraient ces mers. On a même deux exemples, l'un d'un Mosquite Américain, & l'autre d'un Ecossais, nommé Selkirk, qui furent abandonnés dans l'Isle, & qui, dans un séjour de quelques années, eurent le temps de connaître ses productions. Selkirk, après y avoir passé quatre ou cinq ans, en partit avec le Duc & la Duchesse, vaisseaux de Bristol, & publia la relation de ses aventures *(a)*. Il assure particulierement que, prenant à la course plus de chèvres qu'il n'en avait besoin pour sa nourriture, il en lâchait quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son séjour

(a) On en a parlé ci-dessus.

Anfon. dans l'Ifle de Juan Fernandez, avait précédé l'arrivée de l'Efcadre Anglaife d'environ trente-deux ans. Cependant la première chèvre qui fut tuée par les Anglais, avait les oreilles déchirées; d'où ils conclurent qu'elle avait paffé par les mains de Selkirk. Cet animal avait l'air majeftueux, la barbe vénérable, & divers autres fymptomes de vieilleffe. Enfuite ils trouverent plufieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; & les mâles étaient reconnaiffables par la prodigieufe longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Mais cette multitude de chèvres eft fort diminuée depuis que les Efpagnols, inftruits de l'ufage que les Boucaniers & les Flibuftiers faifaient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette reffource à leurs ennemis. Ils ont lâché, dans l'Ifle, un grand nombre de chiens, qui s'y font multipliés, & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avait de chèvres dans les parties acceffibles, de forte qu'il n'en refte à-préfent qu'un petit nombre parmi les rochers & les précipices, où il n'eft pas poffible aux chiens de les fuivre. Elles font partagées en différens troupeaux chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux féparés, & qui ne fe mêlent jamais enfemble. Les Anglais trouverent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette

chair leur paraiſſait d'un goût ſi friand, qu'à force de travail & d'aſſiduité, ils parvinrent à connaître tous les troupeaux. Anſon.

Les chiens qui les ont détruites, ou chaſſées de toutes les parties inacceſſibles de l'Iſle, ſont de différentes eſpèces qui ont extrêmement multiplié. Ils venaient quelquefois rendre viſite aux Anglais pendant la nuit, & leur dérobaient leurs proviſions. Ils attaquerent même quelques matelots, qui eurent beſoin de ſecours pour s'en délivrer. Depuis que les chèvres ne leur ſervent plus de nourriture, on ſuppoſe qu'ils vivent principalement de jeunes veaux marins. Les Anglais ayant mangé de leur chair, obſerverent qu'elle avait un goût de poiſſon.

Dans la difficulté de tuer des chèvres, les équipages qui commençaient à ſe dégoûter de poiſſon, mangerent auſſi des veaux & des lions marins. Le premier de ces deux animaux eſt connu par quantité de deſcriptions. Mais le ſecond, que les Anglais mangeaient ſous le nom de bœuf, leur parut ſi ſingulier, qu'ils s'attacherent à le décrire fidèlement.

Les lions marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze, juſqu'à vingt pieds de long, & depuis huit, juſqu'à quinze de circonférence. Ils ſont ſi gras, qu'après avoir fait une inciſion à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaiſ-

Anson.

ſeur, on trouve au-moins un pied de graiſſe, avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graiſſe des plus gros fournit juſqu'à cent vingt-ſix galons d'huile. Ils ne laiſſent pas d'être ſi ſanguins, qu'en leur faiſant de profondes bleſſures dans pluſieurs endroits, on voit ſortir, avec beaucoup de force, autant de fontaines de ſang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coups de fuſil, & lui ayant enſuite coupé la gorge, on meſura le ſang qui en ſortait. Il s'en trouva deux bariques pleines, outre celui qui reſtait encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue & leurs nageoires, qui leur ſervent de pieds, ſont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne reſſemblent pas mal à des doigts, qui ſont armés chacun d'un ongle, & joints enſemble par une membrane, qui ne s'étend pas juſqu'au bout. Outre la groſſeur, qui les diſtingue des veaux marins, ils en different encore, ſur-tout les mâles, par une eſpèce de groſſe trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire ſupérieure, de la longueur de cinq ou ſix pouces. Cette partie ne ſe trouve pas dans les femelles, ce qui les fait diſtinguer des mâles au premier coup-d'œil, outre qu'elles ſont beaucoup plus petites. Les matelots Anglais donnaient le nom de *bacha* au plus gros mâle, parce qu'il était

toujours accompagné d'un nombreux ferrail. Ces animaux font de vrais amphibies. Ils paſſent tout l'été dans les flots, & l'hiver à terre. C'eſt dans la ſeconde de ces deux ſaiſons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées ſont de deux petits, qui naiſſent de la grandeur d'un veau marin dans toute la ſienne, & qui ſucent les mamelles de leur mere.

Anſon.

Les lions marins, pendant tout le temps qu'ils ſont à terre, vivent de l'herbe qui croît ſur les bords des eaux courantes; & le temps qu'ils ne paiſſent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Ils paraiſſent d'un naturel fort peſant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la nature leur apprend à placer en ſentinelle, autour d'eux, des mâles, qui ne manquent jamais de les éveiller, lorſqu'ils voient approcher quelque homme de la horde. Leurs cris ſont ſi bruyans, & d'un ton ſi varié, qu'ils ſont fort propres à donner l'alarme. Tantôt, on les entend grogner comme des pourceaux, & d'autres fois, hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils ſe battent ſouvent entr'eux, ſur tout les mâles; & le ſujet ordinaire de leurs diviſions, eſt quelque femelle. Les Anglais furent un jour ſurpris, à la vue de deux de ces animaux, qui leur parurent d'une eſpèce toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étaient deux mâles, défigurés par les coups de

Anson.

dents qu'ils s'étaient donnés, & par le sang dont ils étaient couverts. Celui qu'ils nommaient le *Bacha*, semblait n'avoir acquis son nombreux serrail, & la supériorité sur les autres mâles, que par ses victoires; & les blessures, dont il portait les cicatrices, rendaient témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces animaux sont le cœur, & sur-tout la langue, que les Anglais trouvaient préférable à celle du bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont presqu'également incapables & de se défendre & de fuir. Dans la pesanteur de leur marche, on voit flotter, sous leur peau, un amas de graisse mollasse, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchait tranquillement un jeune, la mere se jetta sur lui, lorsqu'il s'en défiait le moins, & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte qu'il en eut le crane fracassé, & tous les soins du Chirurgien ne purent lui sauver la vie.

L'Isle de Juan Fernandez n'a pas d'autres oiseaux que des faucons, des merles, des hiboux & des colibris. Les Anglais n'y virent point cette espèce, qui se creuse des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs ont donné la description, sous le nom de *pardelas* ou *damices*; cependant, ayant trouvé plusieurs de leurs trous, ils jugerent que

Anson.

les chiens les avaient détruits. Tous les chats, que Selhirk y vit en si grand nombre, doivent avoir eu le même sort, puisque, dans un long séjour, ils n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les rats s'y sont maintenus avec tant d'ascendant, que toutes les nuits ils causaient beaucoup d'incommodité dans les tentes.

Enfin la Baie fournit plusieurs espèces de poisson. Les morues y sont d'une grosseur prodigieuse, & n'y sont pas en moindre abondance que sur les côtes de Terrè-Neuve. On y prend de grandes brêmes, des anges de mer, des cavalies, des tâtonneurs, des poissons argentés, des congres d'une espèce particuliere, & un excellent poisson noir, assez semblable à la carpe, que les Anglais nommerent, dans leur langue, *ramoneur de cheminée*. A la vérité, le rivage est si couvert de rochers & de cailloux, qu'il est impossible d'y tirer la senne; mais on y pêche aisément à l'hameçon; &, dans l'espace de deux ou trois heures, deux lignes suffisent pour charger une chaloupe. Le seul obstacle vient des requins, & d'autres poissons si voraces, qu'ils enlevent le poisson au moment qu'il est pris. Les écrevisses de mer, plus communes peut-être à Juan Fernandez, qu'en aucun autre lieu du monde, y sont d'un excellent goût, & pesent ordinairement huit à neuf livres. Elles y sont en si grand nombre, que lorsqu'une

Anfon. chaloupe part de terre, ou lorfqu'elle y aborde; on les perce fouvent avec le croc.

Anfon conclut qu'un vaiffeau, dans le trifte état où il repréfente le fien, n'a pas de meilleure retraite à defirer que cette Ifle. Auffi les malades y trouverent-ils beaucoup de foulagement. L'arrivée du Tryal leur avait fait efpérer d'y être bientôt rejoints par le refte de l'efcadre. Cette attente leur faifait tenir fans ceffe les yeux tournés vers la mer. Mais, n'ayant rien vu paraitre dans l'efpace de quinze jours, ils commencerent à défefpérer de revoir jamais aucun de leurs autres vaiffeaux égarés, parce qu'ils ne pouvaient fe diffimuler que fi leur propre bâtiment avait été obligé de tenir fi long-temps la mer, il n'y ferait pas refté un homme en vie, & que le corps du navire, rempli de cadavres, ferait devenu le jouet des vents & des flots.

Cependant, le 15 de Juin, ils découvrirent le Glocefter, qui par fes voiles baffes, les feules qu'il paraiffait capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avait pas été moins maltraité qu'eux. On fe hâta d'envoyer, à fon fecours, le canot chargé d'eau, de poiffon & d'autres rafraîchiffemens. Jamais équipage ne s'était trouvé dans une fituation plus déplorable. Ils avaient jetté à la mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étaient demeurés en vie, il ne reftait de force,

Anfon.

pour agir, qu'aux Officiers & à leurs valets. Depuis long-temps, ils avaient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; &, malgré cette économie, leur provifion tirant à fa fin, ils étaient menacés de mourir bientôt de foif. Ce ne fut pas fans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-temps autour de l'Ifle, ils furmonterent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'affiftance; & ce foin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baie, leur nombre ne fut diminué des trois quarts. Mitchel, Capitaine de ce malheureux vaiffeau, raconta que depuis qu'on l'avait perdu de vue, les vents l'avaient pouffé jufqu'à la petite Ifle de *Mafa-Füéro*, vingt-deux lieues à l'Oueft de Juan Fernandez; que découvrant, de fon bord, plufieurs ruiffeaux dans cette Ifle, il avait envoyé fa chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevait de fi groffes lames fur la côte, qu'il avait été impoffible d'y aborder; mais que cette tentative n'avait pas été tout-à-fait inutile, parce que la chaloupe était revenue pleine de poiffon. Quelques Voyageurs, qui ont parlé de cette Ifle, la repréfentent comme un roc ftérile; mais le Capitaine Mitchel apprit au Chef d'Efcadre qu'elle eft couverte d'arbres & de verdure. Il ajouta qu'elle n'a pas moins de quatre milles de longueur, & qu'on peut efpérer d'y

Anſon.

trouver quelque Baie, pour rafraîchir un vaiſſeau dans le beſoin.

Vers le milieu d'Août, les malades qui étaient à-peu-près guéris, obtinrent la permiſſion de quitter les tentes communes, où ils avaient été logés juſqu'alors, & de s'établir chacun dans leur hutte. On crut qu'étant ſéparés, ils pourraient s'entretenir plus proprement; mais ils reçurent ordre de ſe rendre ſur le rivage, au premier coup de canon qui ſerait tiré du vaiſſeau. Leurs occupations étaient de ſe procurer des rafraîchiſſemens, de couper du bois, & de faire de l'huile de la graiſſe des lions marins. Cette huile s'employait à divers uſages. Elle ſervait pour la lampe. On la mêlait avec de la poix, pour goudronner les côtés du vaiſſeau; ou avec des cendres pour les eſpalmer. Quelques matelots furent employés à ſaler de la morue, ſur l'idée que firent naître au Chef d'Eſcadre, deux pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avait à bord. Mais cette proviſion, qui devint aſſez conſidérable, fut preſqu'entierement négligée, dans la crainte qu'elle ne cauſât le ſcorbut, comme toutes les autres ſalines. On avait fait conſtruire à terre un four de cuivre, & l'on y cuiſait du pain frais pour les malades.

Le 16 d'Août, on découvrit, du côté du Nord, un vaiſſeau, qui fut bientôt reconnu pour la *Pinque-Anne*. Son arrivée fut regardée comme

une faveur du Ciel. On rendit la ration de pain entiere à tous les équipages, & le Chef d'Escadre fut délivré de la crainte de manquer de provisions, avant que de pouvoir gagner un port ami; malheur qui l'aurait laissé sans ressource, au milieu d'une si vaste mer. Il parut fort surprenant que l'équipage d'un vaisseau, qui arrivait au rendez vous deux mois après les autres, fût en état de faire la manœuvre sans aucun signe de foiblesse; mais on apprit qu'il avait été en relâche depuis le milieu de Mai, c'est-à-dire, près d'un mois avant que le Centurion eût jetté l'ancre dans l'Isle de Juan Fernandez. Il s'était trouvé à quatre lieues de terre, le 16 de Mai, au quarante-cinquieme degré quinze minutes de latitude du Sud. Ensuite un vent Ouest Sud-Ouest l'ayant fait dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être de tenir la mer, ou dans la crainte de ne pouvoir se soutenir contre le vent, avait porté directement vers des Isles, qui se présentaient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'Est de l'Isle d'Inchin; mais, ne s'étant pas placé assez près de l'Isle, & l'équipage n'étant pas assez fort pour filer du cable aussi promptement qu'il était nécessaire, le vaisseau fut poussé à l'Est. La profondeur de l'eau allait en augmentant, de vingt-cinq brasses à trente-cinq. On continua de dériver, & le lendemain on jetta la

Anson.

Anson.

maîtreſſe ancre, à la faveur de laquelle on réſiſta quelque temps ; mais le jour ſuivant, ayant recommencé à chaſſer ſur les ancres, juſqu'à un mille de terre, on ne s'attendait qu'à échouer, dans un endroit où la Côte paraiſſait haute & fort eſcarpée. Les chaloupes faiſaient beaucoup d'eau. Il ne ſe préſentait aucun lieu où l'on pût aborder. Tout l'équipage ſe crut perdu, avec d'autant moins de reſſource, que ceux mêmes qui euſſent pu gagner le rivage, ne devaient attendre aucun quartier des Inſulaires du Pays, qui ne connaiſſaient d'Européens, que les Eſpagnols, auxquels ils portent une haine mortelle. Cependant le vaiſſeau s'approchait toujours des rochers terribles qui forment la Côte, lorſqu'au moment où ſa perte ſemblait inévitable, on apperçut, entre les terres, une petite ouverture qui fit renaître les eſpérances. On coupa auſſi-tôt les cables des deux ancres, & l'on mit le cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un canal étroit, entre une Iſle & le continent. Elle conduiſit les Anglais dans un port également ſûr & tranquille, où l'excellence de l'eau, & les rafraîchiſſemens, qui s'y trouverent en abondance, leur firent donner le nom de *Miracle*, à cette heureuſe découverte.

On s'eſt étendu ſur ces circonſtances, par la même raiſon qui porte l'Auteur à publier une

fidelle defcription de ce port. Il la croit d'une extrême utilité pour les navigateurs qui peuvent être jettés fur les mêmes Côtes par les vents d'Oueft, qui regnent prefque continuellement dans ces parages.

Anfon.

L'Ifle d'Inchin, qui eft de cette Baie, eft apparemment, dit-il, une des Ifles des Chonos, que les Géographes Efpagnols placent en grand nombre le long de cette Côte. Elles font habitées, fuivant le même témoignage, par un Peuple barbare, fameux par fa haine pour les Efpagnols. Il n'eft pas impoffible que ce que les Anglais prirent pour le continent, ne fût une autre Ifle, & que la terre-ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'Eft. Mais, quelque opinion qu'on en doive prendre, le port a deux endroits propres à carener les vaiffeaux. On y voit tomber auffi plufieurs ruiffeaux d'une eau très-pure, dont quelques-uns font fi favorablement difpofés, qu'on y peut remplir les futailles, dans la double chaloupe, par le moyen d'une écope. Le plus confidérable eft au Nord-Eft du port. Les Anglais trouverent quelques poiffons dans le ruiffeau, & fur-tout quelques mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que, dans une meilleure faifon, il était plus poiffonneux. Pour rafraîchiffemens, ils trouverent des plantes, telles que le céleri fauvage, les orties, des coquillages, fur-tout des petoncles & des

Ifle d'Inchin.

Anson.

moules, d'une grandeur extraordinaire & de très-bon goût, quantité d'oies, de mouettes & de pingoins, tous mets exquis, pour des gens affamés, qui avaient tenu la mer si long-temps. Au milieu de l'hiver, où l'on était, le climat ne paraissait pas rude. Les arbres & le gazon offraient encore quelque verdure; & l'on y trouverait, en été, plusieurs rafraîchissemens qui manquaient alors. Les habitans n'y sont pas aussi redoutables par leur nombre & leur cruauté, que les Espagnols ont pris plaisir à les peindre. Un autre avantage de leur port, c'est qu'il est fort éloigné des établissemens de cette Nation, & si peu connu, qu'avec un peu de précaution, un vaisseau pourrait y faire un long séjour, sans qu'elle en fût informée. D'ailleurs il serai facile de s'y défendre; & si l'on était en possession de l'Isle qui le forme, on pourrait le garder avec un peu de forces, contre une armée nombreuse. Cette Isle est escarpée, presque par-tout, du côté du port. On a six brasses d'eau fort près de la Cote, & la Pinque était sur ses ancres à vingt toises de terre. Il serait difficile de couper, ou d'aborder un vaisseau, protégé à cette distance par des gens bien armés, & postés dans un lieu presqu'inaccessible. Enfin l'Auteur, frappé de tant d'avantages, exhorte sa Nation à faire reconnaître, avec plus de soin, un lieu qui mérite

l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine. Anson.

L'équipage de l'*Anne* était en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens, & de les envoyer à la découverte. Il craignait également les Espagnols & les Insulaires; &, n'osant perdre le vaisseau de vue, ses courses se bornaient aux terres qui environnent le port. D'ailleurs quand les Officiers auraient été sûrs de n'avoir rien à redouter, le pays est si couvert de bois, & si rempli de montagnes, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer. Mais ils jugerent que les Auteurs Espagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorsqu'ils représentent, sur cette côte, un Peuple nombreux & redoutable. En hiver du-moins elle est si déserte que, pendant tout le temps que les Anglais s'y arrêterent, ils n'y virent qu'une seule famille d'Insulaires, composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme & de deux enfans, dont l'un n'avait pas plus de trois ans, & l'autre était encore à la mamelle. On les découvrit dans une pirogue. Ils y avaient apparemment toutes leurs richesses, qui consistaient en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour se huter, un devidoir, un caillou, un fusil à battre du feu, & quelques racines jaunes de fort mauvais goût, qui leur servaient de pain.

Anson.

Le Capitaine envoya son canot, qui les amena facilement à bord. Il les y retint, dans la crainte qu'ils n'allassent le découvrir; mais il ordonna qu'ils fussent bien traités. Pendant le jour, ils étaient tout-à-fait libres sur le vaisseau; & la nuit seulement, on les tenait renfermés. Ils mangeaient avec l'équipage. On leur donnait souvent de l'eau-de-vie, qu'ils aimaient beaucoup. Loin de paraître affligés de leur situation, l'homme sur-tout se réjouissait lorsqu'on le menait à la chasse, & prenait plaisir à voir tirer quelque pièce de gibier. Cependant on s'apperçut à la fin, qu'il devenait rêveur, & quoique sa femme ne perdît rien de sa gaieté, il parut inquiet de se voir prisonnier. On crut lui reconnaître beaucoup d'esprit naturel. Il se faisait entendre avec une adresse admirable, par des signes qui marquaient son jugement & sa curiosité. Un grand vaisseau, monté de si peu de gens, lui causait de la surprise: il concluait qu'on devait avoir perdu beaucoup de monde; ce qu'il exprimait en se couchant sur le tillac, les yeux fermés & sans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de son habileté, par la maniere dont il s'échappa, après avoir passé huit jours à bord. L'écoutille du château d'avant était déclouée. Il profita d'une nuit fort orageuse, pour sortir avec sa femme & ses enfans, par cette ouverture; & passant pardessus le bord du vaisseau, il descendit,

cendit avec eux dans le canot. Sa prudence lui fit couper les hansieres, qui retenaient la chaloupe & sa pirogue à l'arriere du vaisseau ; c'était le moyen d'empêcher qu'on ne pût le suivre. Il rama aussi-tôt vers la terre. Quoique le quart se fît sur le demi-pont, tous ces mouvemens furent si prompts & si secrets, qu'il ne fut découvert que par le bruit de ses rames, tandis qu'il s'éloignait du vaisseau. Mais il était trop tard, pour s'y opposer. D'ailleurs on n'avait plus ni chaloupe ni canot, & l'on eut même assez de peine à les reprendre. Quelques Anglais, qui avaient conçu de l'estime pour le caractere extraordinaire de cet Insulaire, supposant qu'il rodait encore avec sa famille, dans les bois autour du port, & craignant qu'il ne manquât de provisions, engagerent le Capitaine à faire exposer quelques vivres dans un lieu qui leur parut convenable au dessein qu'ils avaient de le secourir. On fut persuadé que cette attention ne lui avait pas été inutile. Les vivres disparurent, & quelques circonstances firent juger que c'était lui qui les avait enlevés. Cependant on pouvait craindre aussi qu'il n'eût gagné l'Isle de Chiloé, & qu'il ne donnât connaissance de son aventure aux Espagnols, qui pouvaient facilement venir surprendre le vaisseau. Cette idée porta le Capitaine à supprimer l'usage qu'il avait établi, de tirer chaque jour au soir,

Anson.

Anson. un coup de canon. Il s'était flatté que ce bruit rendrait son bâtiment plus respectable aux ennemis, qui pourraient l'entendre, & leur ferait connaître du moins qu'on y était sur ses gardes. Mais il comprit que sa principale sûreté consistait à demeurer bien caché, & que cette affectation, d'imiter les vaisseaux dé guerre, ne pouvait servir qu'à le faire découvrir. Enfin l'équipage étant remis de ses fatigues, & s'étant pourvu d'eau & de bois, l'Anne mit en mer, & se rendit heureusement à l'Isle de Juan Fernandez.

Le reste de l'escadre consistait en trois vaisseaux, *la Severne, la Perle* & *le Wager*. On apprit, dans la suite, que les deux premiers étaient retournés au Brésil, & que le Wager, commandé par le Capitaine Chéap, avait échoué, le 14 de Mai, vers le quarante-septieme degré de latitude méridionale, entre deux Isles, à la portée du fusil de la terre. L'Auteur s'étend beaucoup sur les divisions de l'équipage, & sur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ses gens, tomba au pouvoir des Espagnols, d'où il ne sortit qu'après le réglement du cartel entre l'Espagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un vaisseau Français.

L'inquiétude du Commandant pour trois vaisseaux dont il ignorait le sort, l'avait déterminé, après l'arrivée du Glocester, à faire visiter l'Isle

de Masa-Fuéro, dans l'espérance d'y découvrir quelque Baie qui pouvait leur avoir servi de retraite. Le Tryal, qui fut chargé de cette commission, fit le tour de l'Isle, & n'y vit aucun vaisseau; mais il rapporta des lumieres qu'on n'avait jamais eues, & que l'Auteur croit trop utiles à la navigation, pour les supprimer. Anson.

Les Auteurs Espagnols parlent de deux Isles de Juan Fernandez, la grande & la petite. La premiere est celle où l'Escadre était à l'ancre, & la petite a reçu le nom de Masa-Fuéro, parce qu'elle est plus éloignée du continent. Le Tryal vérifia qu'elle a vingt-deux lieues de Juan-Fernandez, à l'Ouest, vers le Sud. Elle est plus grande qu'on ne la représente ordinairement. On ne s'est pas moins trompé, lorsqu'on l'a dépeinte comme un rocher stérile, sans bois, sans eau, & comme absolument inaccessible. Les Anglais du Tryal s'assurerent qu'elle est couverte d'arbres, & qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la mer. Ils virent aussi un endroit, au Nord de l'Isle, où les vaisseaux peuvent mouiller, quoique l'ancrage n'y soit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il est fort escarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde, il faut mouiller fort près de terre, où l'on est exposé à tous les vents, excepté celui du Sud. Avec ces inconvéniens, on y trouve une chaîne de roches, qui s'avance de Masa-Fuéro.

Anson.

la pointe orientale de l'Isle, à deux milles au large ; mais peu dangereuse à la vérité, parce que la mer, qui s'y brise continuellement, les fait aisément reconnaître.

Cette Isle a, sur celle de Juan Fernandez, l'avantage d'être bien peuplée de chèvres ; & ces animaux, qui n'ont jamais été troublés, dans leurs retraites, se laissent approcher, lorsqu'on ne les effarouche point à coups de fusil. On y trouve un grand nombre de veaux & de lions marins. En un mot, les Anglais jugerent que, malgré quelques inconvéniens, qui peuvent empêcher de choisir cette Isle pour un lieu de relâche, elle serait néanmoins très-utile dans les cas de nécessité, sur-tout pour un vaisseau seul, qui craindrait de rencontrer, à Juan Fernandez, un ennemi supérieur.

Le mauvais état de la pinque Anne, dont les charpentiers jugerent le radoub impossible, porta le Chef d'Escadre à consentir qu'elle fût dégradée après qu'on en eut tiré les vivres & tout ce qui pouvoit servir aux trois autres bâtimens. Le Capitaine & le reste de l'équipage, passerent à bord du Glocester, où le besoin d'hommes était pressant. Quoique tous les malades fussent assez bien rétablis, M. Anson ne pouvait être sans alarmes, en considérant le peu de forces qui lui restaient. Depuis son départ d'Angleterre, il avait perdu,

ſur le Centurion, deux cens quatre-vingt-douze hommes, de quatre cens ſix avec leſquels il s'était embarqué. L'équipage du Gloceſter, qui était moins fort, avait perdu le même nombre, & ſe voyait réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devait naturellement avoir été plus grande encore ſur le Tryal, dont l'équipage avait preſque toujours été juſqu'aux genoux dans l'eau, ſur le tillac; cependant il n'y était mort que quarante-deux hommes, & ſon bonheur en avait ſauvé trente-neuf. Les ſoldats de marine & les Invalides avaient été plus maltraités que les matelots. De cinquante Invalides, que le Centurion avait à bord, il n'en était échappé que quatre, & onze ſoldats de marine, de ſoixante-dix-neuf. A bord du Gloceſter, tous les Invalides périrent, & de quarante-huit ſoldats de marine, il n'en reſta que deux. En un mot, les trois vaiſſeaux, qui devaient compoſer déſormais toute l'Eſcadre, étaient montés de neuf cens ſoixante-un hommes à leur départ d'Angleterre; & l'on n'en comptait plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les mouſſes. Ce nombre ſuffiſait à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignorait alors ce que l'Eſcadre de Pizarro était devenue, on devait ſuppoſer qu'elle était dans la mer du Sud, & que ſi elle n'avait pu paſſer les détroits ſans ſouffrir beaucoup, elle avait trouvé des rafraîchiſſemens

Anſon.

Anſon.

& des recrues dans tous les ports de ces mers, qui lui étaient ouverts. On ſavait d'ailleurs, par quelques informations, que les Eſpagnols équipaient une autre Eſcadre à Callao. Toutes ces réflexions paraiſſaient capables de décourager les Anglais. Mais un événement fort imprévu ranima toutes leurs eſpérances.

Vers le commencement de Septembre, lorſqu'ils ſe diſpoſaient à quitter l'Iſle, ils découvrirent, au Nord-Eſt, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un vaiſſeau de l'Eſcadre; mais, l'ayant bientôt reconnu pour un Eſpagnol, qu'ils ſuppoſerent deſtiné pour Valparaiſo, ils lui donnerent la chaſſe. Cette victoire leur coûta peu. C'était un vaiſſeau marchand, du port de quatre cens cinquante tonneaux, dont l'équipage montait à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge conſiſtait en ſucre & en étoffes bleues de laine, qui ſe fabriquent dans la Province de Quito, avec pluſieurs balles d'autres étoffes groſſieres de différentes couleurs, qui portent, dans ces quartiers, le nom de Pannia de Tiertia, & quelques balles de coton & de tabac; mais les Anglais y trouverent ce qu'ils cherchaient avec plus d'empreſſement, c'eſt-à-dire, pluſieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois ſerons de piaſtres, peſant chacun deux cens livres, ſans compter pluſieurs lettres & d'autres papiers,

dont ils ſe promirent de tirer quantité d'éclairciſſemens. Anſon.

Ce Bâtiment, qui ſe nommait *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, était commandé par Dom Manuel Zamora. Il était parti de Callao, depuis vingt-ſept jours, & ſa deſtination était en effet pour Valparaiſo, dans le Chili, où il devait ſe charger, pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au port de Lima. Les Anglais du Centurion, qui était le vaiſſeau vainqueur, n'eurent rien de plus preſſant, que de prendre des informations. Juſqu'alors ils n'avaient ſu qu'imparfaitement la force & la deſtination de l'Eſcadre, qu'ils avaient rencontrée à la hauteur de Madere.

Ils apprirent, de leurs priſonniers, qu'elle était compoſée de cinq grands vaiſſeaux Eſpagnols, commandée par l'Amiral Pizarro, & proprement deſtinée à traverſer leurs deſſeins ; mais que Pizarro, malgré tous ſes efforts pour doubler le Cap de Horn, avait été obligé de retourner à la riviere de la Plata, après avoir perdu deux de ſes plus gros vaiſſeaux. Ils ſurent auſſi que de la Plata, cet Amiral avait averti les Eſpagnols du Pérou, qu'une partie de l'Eſcadre Anglaiſe pouvait paſſer avec ſuccès dans la mer du Sud; mais que, jugeant par ſa propre expérience, qu'elle y arriverait foible & peu capable de défenſe, il con-

Anson.

seillait au Vice-Roi d'armer en guerre les vaisseaux qu'il pourrait employer à cet usage, & de les envoyer vers le Sud, où vraisemblablement ils surprendraient ceux des Anglais, l'un après l'autre, avant qu'ils pussent trouver l'occasion de se procurer des rafraîchissemens. Le Vice-Roi, goûtant ce conseil, avait fait équiper sur-le-champ quatre vaisseaux, qui étaient partis de Callao; un de cinquante pièces de canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avaient reçu ordre de croiser à la hauteur du port de la Conception, & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avaient gardé leurs postes jusqu'au 6 de Juin; mais n'ayant pas vu paraître les Anglais, ils avaient repris alors la route de Callao, dans la pleine persuasion que leurs ennemis n'avaient pu tenir si long-temps la mer, & que s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots, ils avaient pris du-moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces vaisseaux Espagnols avaient été dispersés par une tempête, pendant qu'ils étaient en croisiere. Ensuite ils avaient été désarmés en arrivant à Callao; & les prisonniers ajouterent, qu'en quelque temps qu'on apprît à Lima l'arrivée des Anglais dans ces mers, il se passerait au-moins deux mois, avant que le Vice-Roi pût rétablir son Escadre.

Ces éclaircissemens étaient d'autant plus favo-

rables, que l'équipage du Centurion ayant trouvé, à son débarquement dans l'Isle de Juan Fernandez, quelques monceaux de cendre, des restes de poissons, des jarres fraîchement brisées, & d'autres traces récentes du séjour des Espagnols, il ne put douter que, s'il était arrivé quelques jours plutôt dans cette Isle, il n'y eût rencontré ses ennemis; &, dans l'état où ses fatigues l'avaient réduit, cette rencontre aurait été fatale, non-seulement au Centurion, mais encore au Tryal, au Glocester, & à la pinque Anne, qui étaient venus séparément. Les Espagnols du Carmel, ayant appris à leur tour, ce que les Anglais avaient souffert, parurent fort surpris qu'ils eussent pu résister à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur bâtiment, dans la Baie de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorsqu'ils y virent le Tryal à l'ancre. Ils s'imaginerent d'abord qu'il avait été construit dans l'Isle; & leur admiration tomba sur l'adresse des Anglais, qui avaient été capables, après tant de fatigues, & dans un espace si court, non-seulement de réparer leurs autres vaisseaux, mais d'en construire un de cette forme. Ensuite apprenant qu'il était venu d'Angleterre avec le reste de l'Escadre, ils ne pouvaient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis que les meilleurs vaisseaux d'Espagne avaient été forcés de renoncer à cette entreprise.

Anson.

Anson.

Les lettres qui s'étaient trouvées à bord du Carmel, donnerent d'autres lumieres aux Anglais. Elles portaient que, plusieurs vaisseaux Marchands devaient partir du port de Lima, pour Valparaiso. M. Anson, formant divers projets sur un si beau fondement, dépêcha aussi-tôt le Tryal, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces deux ports. Il résolut en même-temps de séparer d'autres vaisseaux, & de les employer en différentes croisieres, autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des prises. Celle qu'on venait de faire, avait inspiré aux équipages, une ardeur qui leur faisait oublier tous leurs maux. L'artillerie de la pinque Anne fut transportée sur le Carmel, & le Glocester reçut, pour sa manœuvre, un renfort de vingt-trois matelots Espagnols. Après ces dispositions, on leva l'ancre, le 19 de Septembre. Le Glocester eut ordre d'avancer jusqu'à cinq degrés de latitude méridionale, & de croiser à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita, mais à la distance convenable, pour n'être pas découvert. Le Centurion & le Carmel porterent à l'Est, pour joindre le Tryal, à la hauteur de Valparaiso. Cinq jours après, ils rencontrerent ce bâtiment, qui avait déjà pris, avec peu de résistance, un vaisseau Espagnol de six cens tonneaux, nommé

l'*Aranzanu*. Il y avait trouvé à-peu-près la même charge que celle du Carmel, à l'exception de l'argent, qui n'excédait guères la valeur de cinq mille livres sterlings. Mais la joie de cette victoire était troublée, par le malheur qu'il avait d'être démâté, & de faire eau de toutes parts. Il n'y avait point d'espérance de pouvoir le radouber en pleine mer, & les conjonctures ne permettaient pas d'aller perdre du temps dans un port. M. Anson prit le parti de le détruire, & de faire passer l'équipage & les munitions à bord de l'Aranzanu, qu'il nomma *la prise du Tryal*. Ce vaisseau, que le Vice-Roi du Pérou avait armé plus d'une fois en guerre, fut destiné à servir de frégate, & M. Saunders fut choisi pour la commander. Elle se trouva montée de vingt pièces de canon, en y comprenant les douze qui étaient à bord du Tryal.

Dans les grandes vues du Chef d'Escadre, on ne se promettait pas moins que d'intercepter tous les vaisseaux employés au Commerce, entre le Pérou & le Chili, au Sud, & entre Panama & le Pérou, au Nord. Mais, suivant la réflexion de l'Auteur, « les arrangemens les mieux concertés » n'emportent avec eux qu'une plus grande pro- » babilité de succès, & ne vont jamais jusqu'à la » certitude, parce que les accidens, qui ne peu- » vent entrer en compte dans les délibérations,

Anson.

»ont souvent la plus grande influence sur les »événemens.» La fâcheuse aventure du Tryal, & la nécessité qui força les autres vaisseaux de quitter leur croisiere pour l'assister, donnerent le temps aux navires Espagnols d'arriver au port de Valparaiso. On ne découvrit pas une seule voile ennemie, jusqu'au 5 de Novembre; & l'on ne douta plus alors que les habitans de Valparaiso, ne voyant point paraître le Carmel & l'Aranzanu, n'eussent formé des soupçons, qui leur avaient fait mettre un embargo sur tous les vaisseaux Marchands de leur Côte. Il était à craindre aussi que le Vice-Roi ne fît travailler actuellement à remettre son Escadre en mer; car un exprès n'emploie pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour se rendre, par terre, de Valparaiso à Lima, & cinquante jours s'étaient déjà passés depuis la prise du Carmel. Ce double sujet de crainte détermina les Anglais à se rendre, avec toutes leurs forces, sous le vent de Callao, pour se mettre en état de combattre l'Escadre Espagnole. Ils firent voile assez loin de la Côte, pour n'être pas découverts. M. Anson n'ignorait pas qu'il est défendu, sous de rigoureuses peines, à tous les vaisseaux du Pays, de passer le port de Callao, sans y relâcher. C'était se trahir soi-même, que de violer une loi constamment observée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvait

rencontrer les Espagnols, le fit porter au Nord. Il reconnut la petite Isle de Saint-Gallan, qui n'était éloignée que d'environ sept lieues au Nord-Nord-Est, demi-quart à l'Est. Cette Isle est située vers le quatorzieme degré de latitude Méridionale, à cinq milles, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-Véijo*, ou *Tête de Vieillard*. L'espace, entre l'Isle & cette hauteur, est la meilleure croisiere qu'il y ait sur cette Côte, parce que tous les vaisseaux destinés pour Callao, soit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnaître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 de Novembre, vers le milieu du jour, on eut la vue des hauteurs de Barranca, qui est située à dix degrés trente-six minutes de latitude Méridionale. On était à huit ou neuf lieues, lorsqu'on eut la satisfaction si long-temps desirée, d'appercevoir un vaisseau. Le Centurion lui donna la chasse, à toutes voiles, & le joignit en moins d'une heure. Il se rendit, après avoir essuyé quatorze coups de canon. C'était un bâtiment de Guaiaquil, nommé *Sainte-Thérèse-de-Jesus*, & du port d'environ trois cens tonneaux. Il était chargé, pour Callao, de bois de charpente, de fil de Pito, qui est très-fort, & qui se fait d'une espèce d'herbe; de draps de Quito, de cacao, de noix de coco, de tabac, de cuirs, de cire, & d'autres marchandises. Les espèces, qui se trouverent à

Anson.

Anfon.

bord, ne montaient qu'à cent foixante-dix livres fterlings. La charge aurait été de grande valeur, fi les Anglais en avaient pu difpofer; mais, comme il eft défendu aux Efpagnols de rançonner jamais leurs vaiffeaux, la plupart des chofes qu'on leur prend dans ces mers, n'ont pas d'autre utilité, pour le vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour fon propre ufage. Auffi les Anglais faifaient-ils confifter leur principal avantage, dans le mal qu'ils caufaient à leurs ennemis.

Outre l'équipage, qui montait à quarante-cinq hommes, leur prife avait à bord quatre hommes & trois femmes, nés tous de parens Efpagnols, & trois efclaves noires, qui fervaient les femmes. L'Auteur fait valoir, avec raifon, la vertu des Officiers Anglais, fur-tout, dit-il, dans la difpofition où devaient être naturellement des gens de mer, qui, depuis près d'un an, gardaient une continence forcée. Ces trois Dames étaient une mere & fes deux filles, dont l'aînée pouvait avoir vingt-un ans, & la cadette quatorze. Elles furent exceffivement alarmées de fe voir entre les mains d'un ennemi, que les anciennes violences des Flibuftiers, & la différence de la Religion, leur faifaient envifager avec horreur. La beauté finguliere de la plus jeune des deux filles, devait augmenter leurs craintes. Auffi s'étaient-elles cachées, lorfque les vainqueurs étaient paffés fur

leur bord, & ce ne fut pas ſans peine qu'elles ſe laiſſerent engager à ſortir de leur retraite. Cependant un des Lieutenans du Centurion les raſſura bientôt par ſes politeſſes. Le Chef d'Eſcadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles reſteraient à bord de leur vaiſſeau, & dans l'appartement qu'elles avaient occupé juſqu'alors, où elles ne ceſſeraient pas d'être bien ſervies, avec défenſe de leur donner le moindre ſujet de peine. Il permit même, pour aſſurer l'exécution de ſes ordres, & pour leur donner le moyen de ſe plaindre, ſi quelqu'un était capable d'y manquer, que le Pilote Eſpagnol, qui eſt conſidéré dans cette Nation, comme la ſeconde perſonne d'un vaiſſeau, demeurât près d'elles, avec la qualité de garde & de protecteur. Il donna cette commiſſion au Pilote, parce qu'on avait cru s'appercevoir qu'il prenait un intérêt fort vif à la ſûreté des trois Dames. Il s'était même donné pour le mari de la plus jeune. Mais on ſut bientôt, par le témoignage des priſonniers, & dans la ſuite par d'autres circonſtances, dont le récit n'eſt que différé, qu'il n'avait pris cette qualité, que pour la mettre plus ſûrement à couvert des outrages dont il la croyait menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant diſſipa toutes les frayeurs des trois priſonnieres.

Anſon.

Les quatre vaiſſeaux ſe rejoignirent, pour

Anson.

tourner ensemble le Cap au Nord. La mer, dans le même endroit, leur parut d'un très beau rouge, à plusieurs milles autour d'eux. On observa que cette couleur venait d'une prodigieuse quantité de poisson, qui couvrait la surface de l'eau. Un peu de cette eau, qu'on eut la curiosité de mettre dans un verre, ne laissait pas d'être aussi pure que le crystal, excepté qu'on y voyait surnager quelques globules rouges & glaireux.

En rangeant la Côte, on remarquait presque sans cesse un courant, qui faisait dériver les vaisseaux, vers le Nord, l'espace de dix ou douze milles par jour. A huit degrés de latitude Méridionale, ils commencerent à se voir entourés de bonites & de poissons volans, les premiers qu'ils eussent vus depuis leur départ des Côtes du Brésil. C'est une singularité remarquable, que, sur les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale, ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que sur les Côtes Occidentales du même Continent; car on ne les perd de vue, sur la Côte du Brésil, qu'en approchant du Tropique Méridional. Il parait certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même latitude, des deux côtés de ce vaste continent.

Le 10 de Novembre, à trois lieues au Midi de l'Isle la plus Méridionale de Lobos, les Anglais se saisirent, sans combat, d'un navire Espagnol, de

de cent soixante-dix tonneaux, nommé *Notre-Dame-du-Carmin*, qui avait à bord quarante-trois matelots. Sa charge était de l'acier, du fer, de la cire, du poivre, du bois de cèdre, des planches, du tabac en poudre, des rosaires, des marchandises d'Europe en ballots, de la canelle, de l'empois bleu, & des Indulgences. Ce vaisseau, qui était chargé pour Callao, avait touché à Plata, d'où il n'était parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les prisonniers, il se trouva un Irlandais, nommé Williams, de qui l'on apprit que le Gouverneur de Paita, informé que les Anglais croisaient dans cette mer, s'occupait actuellement à faire transporter dans les terres le trésor du Roi & le sien. On sut aussi qu'il y avait, à la douane de Paita, une somme considérable, qui appartenait à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devait être embarquée à bord d'un navire qui était actuellement dans le Port. L'idée d'une si belle proie, joint à la certitude que l'Escadre ayant été découverte, l'alarme serait bientôt répandue sur toute la Côte, & qu'il serait inutile d'y croiser plus long-temps, détermina M. Anson à tenter de surprendre Paita. C'était, d'ailleurs, une occasion de mettre en liberté ses prisonniers, qui étaient en grand nombre, & qui consumaient des provisions dont il avait besoin lui-même. Il n'avait pas manqué de s'instruire exactement,

Anson.

Anson.

de la force & de l'état de cette Place. L'entreprise lui parut sans danger, & le succès presque infaillible.

La Ville de Paita est située dans un Canton fort stérile, dont le terrain n'est composé que de sable & d'ardoise. Elle ne contient qu'environ deux cens familles. Les maisons y sont d'un seul étage, & n'ont pour murs que des roseaux fendus, enduits d'argille, avec des toits de feuilles séches. Cette maniere de bâtir est assez solide, pour un pays où la pluie est extrêmement rare. La plupart des habitans sont des Américains, des esclaves Nègres, des mulâtres, ou des mestices, entre lesquels on voit peu de Blancs. Le Port, qui passe pour un des meilleurs de cette Côte, ne mérite néanmoins que le nom de Baie; mais l'ancrage y est sûr & commode. Il est fréquenté par les vaisseaux qui viennent du côté du Nord; & c'est le seul lieu de relâche, pour ceux qui, partant d'Acapulco, de Sonsonate, de Réalejo & de Panama, veulent se rendre à Callao. La longueur de ces voyages, où, pendant toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la Côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Paita soient si arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune sorte d'herbages, ou d'autres provisions, que du poisson & des chèvres, les Américains ont à deux ou trois lieues de-là, vers le

Nord, une Ville, nommée *Colan*, d'où ils transportent à Paita, sur des radeaux, de l'eau, du maïs, des herbages, de la volaille & d'autres rafraîchissemens. On y amene aussi des bestiaux de Rivera, autre Ville, qui en est à quatorze lieues dans les terres. L'eau, qu'on apporte de Colan, est d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort saine; & l'on prétend même qu'en serpentant dans des bois de salse-pareille, elle s'imprégne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Paita est un lieu de débarquement, pour les passagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il est à deux cens lieues de Callao, qui sert de Port à cette Capitale du Pérou, & que la route par mèr ne se fait presque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la terre, qu'il y a sur la côte un chemin assez commode, où l'on trouve des Villages & des gîtes.

Paita est une Ville ouverte, qui n'est défendue que par un Fort. M. Anson avait appris de ses prisonniers que le Fort était muni de huit pièces de canon, mais qu'il n'était fermé que d'un mur de brique, sans fossé, sans ouvrages extérieurs, sans rempart, & qu'il n'avait, pour garnison, qu'une Compagnie très-faible. On ajoutait, à la vérité, que la Ville pouvait armer trois cens hommes. Mais, comme le dessein du Chef d'Es-

Anson.

cadre était d'employer la surprise, il ne désespéra point d'emporter la Place dès la nuit suivante. Ses vaisseaux étaient à douze lieues de la Côte; distance qui les assurait de n'être pas découverts, & qui n'empêchait pas qu'en forçant de voiles, ils ne pussent arriver dans la Baie avec la nuit. Cependant sa prudence lui fit juger qu'ils étaient trop gros, pour n'être pas apperçus, dans les ténèbres mêmes, & qu'à cette vue les habitans alarmés ne manqueraient pas de transporter leurs meilleurs effets dans les terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paraissant point assez considérable pour demander toutes ses forces, il prit la résolution de n'y employer que les chaloupes. Brett, son Lieutenant, fut chargé de l'entreprise, avec cinquante-huit hommes choisis; & pour le garantir des embarras qui pouvaient naître de l'obscurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Espagnols reçurent ordre de lui servir de guides. Dans une commission si délicate, on crut devoir s'assurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir servi fidèlement, ils seraient renvoyés sans rançon, eux & tous les autres prisonniers; mais en les assurant aussi, qu'au moindre indice de trahison, ils auraient la tête cassée, & que tous leurs compagnons seraient conduits en Angleterre. L'Auteur observe, comme une circonstance fort singuliere, qu'un de ces deux hommes

avait été pris vingt auparavant par le Capitaine Clipperton, qui l'avait forcé de lui servir de guide, pour surprendre Truxillo, Ville située dans les terres au Sud de Paita. Ainsi, son mauvais sort l'avait destiné à faire réussir, contre sa Nation, les deux seules entreprises qu'on ait tentées à terre, sur cette côte, pendant un si long intervalle. Anson.

Ce ne fut pas avant dix heures du soir, que Brett arriva dans la Baie avec les chaloupes. Il y entra sans avoir été découvert; mais, lorsqu'il s'approchait du rivage, quelques gens, à bord d'un vaisseau qui était à l'ancre, l'apperçurent & donnerent l'alarme, en criant de toutes leurs forces; *les Anglais, les chiens d'Anglais!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble se répandit dans toute la Ville. Brett vit plusieurs lumieres qui se promenaient rapidement, & d'autres marques d'une extrême agitation. Il exhorta sa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'ennemi le temps de se mettre en défense. Cependant, avant qu'ils pussent gagner la terre, les soldats du Fort mirent quelques pièces de canon en état de tirer, & les pointerent si juste vers le lieu du débarquement, qu'un boulet passa au-dessus de la tête des Anglais.

Mais Brett ne leur laissa pas le temps de lui envoyer une seconde volée. Aussi-tôt que ses gens furent à terre, un de leurs guides les conduisit à

Anson.

l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouverent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, comme l'occasion le permettait, ils marcherent droit à la Place d'armes. C'est un grand espace quarré, où se termine la rue par laquelle ils étaient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la maison du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchassent en assez bon ordre, leurs cris, qui venaient de leur ardeur & de l'espérance du butin, le bruit de leurs armes & le son de leurs tambours, qui se faisaient entendre de toute leur force, persuaderent aux habitans que l'ennemi était en fort grand nombre, & qu'ils n'avaient pas d'autre ressource que la fuite. Les Anglais n'essuyerent qu'une décharge de quelques Marchands, postés dans une galerie qui entourait la maison du Gouverneur. Mais ces timides guerriers, perdant courage au premier feu qu'on fit sur eux, quitterent leur poste, & laisserent la Place à la discrétion des vainqueurs. On n'eut pas moins bon marché de la garnison du Fort, qui escalada ses propres murs pour se sauver dans les bois. Ainsi, dans l'espace d'un quart d'heure, les Anglais se trouverent maîtres de la Ville, sans autre perte que d'un homme tué & deux de blessés.

Brett plaça une garde dans le Fort; une autre, à la maison du Gouverneur, qui s'était enfui, un

pied chaussé, l'autre nu, abandonnant sa femme qui n'était âgée que de dix-sept ans, & qu'il n'avait épousée que depuis trois jours; il mit gardes, ou du moins des sentinelles, à toutes les avenues de la Ville. Ensuite, son premier soin fut de prendre possession de la douane, où les trésors des Marchands étaient déposés. Il trouva des magasins remplis de marchandises précieuses, qui étaient tout-à-fait inutiles à l'Escadre; mais le jour suivant, lorsque M. Anson se fut approché avec toutes ses forces, & qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire, les chaloupes suffirent à peine pour le transport du butin. On apprit, dans la suite, que les Espagnols avaient fait monter leur perte à un million & demi de piastres; & l'Auteur croit que cette somme n'est pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglais emporterent, la vaisselle & l'argent monnoyé montaient à plus de trente mille livres sterlings. Les joyaux, tels que les bagues, les bracelets, &c. étaient d'une valeur qu'il est difficile de fixer. D'ailleurs le pillage particulier n'est pas compris dans ce compte. L'Auteur, embarrassé à fixer la somme, se réduit à confesser que ce fut le plus grand butin que les Anglais eussent fait sur cette Côte.

Anson.

Mais ils ne détruisirent pas moins de richesses, par la résolution qu'ils prirent de brûler la Ville,

Anson.

à l'exception des deux églises qui se trouvaient heureusement séparées des maisons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, plusieurs édifices, de la poix & du goudron dont les magasins étaient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut si générale & si prompte, que tout l'art des hommes n'aurait pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent consumés par les flammes, étaient des draps fins, des soieries, des batistes & d'autres marchandises. On encloua le canon du Fort ; & cinq vaisseaux, qui étaient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eut coupé les mâts. Pendant cette exécution, les habitans rassemblés sur une hauteur, firent plusieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort ; mais leur courage se refroidit, jusqu'à n'oser soutenir la vue des Anglais.

Le Chef d'Escadre, satisfait de la fidélité des deux Pilotes Espagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs services. Il y avait, parmi les prisonniers, plusieurs personnes de considération, entre lesquelles on avait distingué un jeune homme de dix-sept ans, fils du vice-Président du Conseil du Chili. L'impression qu'il avait reçue en naissant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibustiers, s'était renouvellée avec tant d'horreur, lorsqu'on l'avait fait passer sur un vaisseau de l'Escadre, qu'il avait paru prêt à s'évanouir

Anſon.

d'effroi. Il avait déploré ſon ſort dans les termes les plus touchans, en regrettant ſon pere, ſa mere, ſes freres, ſes ſœurs, ſa terre natale, dont il ſe croyait ſéparé pour jamais; & n'envisageant rien de plus favorable qu'un éternel & dur eſclavage; tous les autres Eſpagnols avaient la même opinion de leur ſort. M. Anſon n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuſe idée. Il fit manger tour-à-tour, à ſa table, ceux qui méritaient cette diſtinction : il ordonna qu'ils fuſſent tous traités, non-ſeulement avec humanité, mais avec décence. Auſſi parurent-ils ſe raſſurer, & la joie ſuccéda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de reſpect & de tendreſſe pour ſon bienfaicteur, & prit tant de goût à la maniere de vivre des Anglais, que lorſqu'on eut relâché à Paita, l'Auteur doute s'il n'aurait pas mieux aimé faire un voyage en Angleterre, que de retourner dans ſa famille. Les trois Dames de la Thérèſe, pour leſquelles on n'avait ceſſé d'avoir toutes ſortes d'attentions, furent ſi ſenſibles à cette politeſſe, qu'au moment de leur liberté, elles demanderent d'être menées à bord du Centurion, pour témoigner elles-mêmes leur reconnoiſſance au Chef d'Eſcadre. Un Jéſuite, qui paraiſſait fort conſidéré des Eſpagnols, ne pouvait ſe laſſer de lui exprimer la ſienne. Il marqua, ſur-tout, une haute admiration pour la conduite qu'on avait tenue à l'égad des Dames.

Anfon.

L'Auteur termine ce récit par des reflexions fort fenfées. « La maniere, dit-il, dont les Efpagnols » peuvent penfer de notre Nation, n'eft pas une » chofe indifférente. Leur eftime nous importe » peut-être plus que celle de tout le refte du » monde. Le commerce que nous avons fait avec » eux, & que nous pouvons faire encore, eft non- » feulement fort confidérable, mais il eft d'une » nature toute particuliere, qui exige de part & » d'autre de l'honneur & de la bonne foi. Ainfi, » M. Anfon joignait une confidération politique à » fon propre penchant, qui le portait à ne pas » traiter avec dureté ceux que le fort des armes » livrait entre fes mains. »

Pendant l'expédition de Paita, le Glocefter, commandé par Mitchel, avait continué de croifer avec tant de fuccès, qu'il s'était faifi de deux bâtimens Efpagnols, l'un, chargé de vins; d'eau-de-vie, d'olives en jarres, & d'environ fept mille livres fterlings en efpèces; l'autre, n'était qu'une grande barque, dont la charge confiftait en coton. L'Efcadre, ayant remis en mer le 26, rencontra, dès le jour fuivant, Mitchel avec fes deux prifes. Les prifonniers de la derniere avaient déclaré d'abord qu'ils étaient très-pauvres; & les Anglais ne leur trouvant en effet que du coton, penchaient d'abord à la crédulité : mais lorfqu'ils eurent tranfporté la cargaifon à bord du Glo-

cester, ils furent agréablement surpris de reconnaître que ce coton n'était qu'un faux emballage, & qu'il y avait dans chaque jarre un paquet de doubles pistoles & de piastres, dont le total montait à douze mille livres sterlings. Anson.

Après avoir rejoint le Glocester, on résolut de tourner vers le Nord, & de gagner, aussi-tôt qu'il serait possible, le Cap de Saint-Lucar en Californie, ou le Cap de Corientes sur la côte du Mexique. En partant de Juan Fernandez, M. Anson s'était proposé de toucher aux environs de Panama, & d'y chercher les moyens de lier quelque correspondance avec la flotte de l'Amiral Vernon, qu'il supposait aux Indes Orientales, où il savait qu'elle devait employer ses forces contre quelqu'un des Etablissemens Espagnols. Comme il lui paraissait possible que Porto-Bello fût déjà occupé par une garnison Anglaise, il ne doutait point qu'en arrivant à l'Isthme, il ne pût se procurer l'occasion de donner de ses nouvelles aux Anglais, qu'il supposait sur la Côte de l'autre mer, soit par les habitans du pays, qui sont assez bien disposés pour l'Angleterre, soit par le ministere même de quelque Espagnol, que l'espoir d'une grande récompense aurait pu gagner; & cette intelligence une fois établie, il devenait fort aisé de la continuer. Par une voie si courte, M. Anson se flattait de recevoir du renfort. Il n'espérait pas

Anson.

moins, qu'en concertant ses opérations avec ceux qui commandaient les forces Anglaises dans la mer du Nord, il ne pût se rendre maître de Panama même. Cette conquête, ajoute l'Auteur, aurait mis proprement les Anglais en possession des richesses du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre aurait exigé de l'une ou l'autre branche de la Maison de Bourbon.

Telles étaient encore les grandes vues de M. Anson, malgré la faiblesse de son Escadre. Mais, en examinant les papiers qui s'étaient trouvés à bord du Carmel, il y apprit que l'attaque de Carthagène avait manqué. Cette disgrace le fit renoncer à ses espérances. Il ne lui restait que celle de voir arriver à la pointe méridionale de la Californie, ou sur la côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devait être en route pour Acapulco ; & cette traverse ne demandant pas plus d'un mois ou cinq semaines, il se voyait le double du temps dont il avait besoin, parce que ce vaisseau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant, comme l'eau commençait à manquer sur tous les bâtimens de l'Escadre, il ne fallait pas penser à partir pour la Californie, sans y avoir pourvu à des nécessités qui pouvaient devenir plus pressantes. Paita lui avait à peine fourni de l'eau pour les besoins journaliers. Après avoir consulté les Journaux des

Voyageurs, il choisit pour Aiguade l'Isle de Quibo, située vers l'entrée de la Baie de Panama. L'Isle des Cocos était plus sur sa route; mais, quoiqu'elle soit vantée par les Relations de quelques Flibustiers, l'expérience lui avait appris à se défier d'un témoignage si suspect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'était pas sans espérance de voir tomber entre ses mains quelque vaisseau de Panama.

Anson.

Il porta donc vers Quibo, avec huit bâtimens, qui donnaient à son escadre l'apparence d'une flotte considérable; & le 19, à sept milles de distance, il découvrit le Cap Blanc, qui lui restait au Sud-Sud-Est-demi quart à l'Est. Ce Cap est à quatre degrés quinze minutes de latitude Méridionale; & tous les vaisseaux, qui remontent ou qui descendent le long de cette Côte, ne manquant point de venir le reconnaître, il peut passer pour une excellente croisiere. Le 22 au matin, on vit l'Isle de Plata, à quatre lieues à l'Est; & vers trois heures après midi, on eut la pointe de Manta, au Sud-Est vers l'Est, à sept mille de distance. Comme la ville du même nom n'en est pas éloignée, le Glocester prit cette occasion pour se délivrer de ses prisonniers. Le 25, on eut la vue de l'Isle de Gallo, à l'Est-Sud-Est demi-quart à l'Est, à quatre lieues de distance. Ensuite on traversa la Baie de Panama, en gouvernant au Nord-Ouest,

Anson.

dans l'espérance d'aller directement rencontrer l'Isle de Quibo : mais on jugea bientôt qu'on aurait du porter plus à l'Ouest. Les vents, qui tournerent vers ce quartier, rendirent l'approche de cette Isle fort difficile à l'Escadre. Elle passa la Ligne le 22. Comme on quitte alors le voisinage des grandes montagnes, que les Espagnols ont nommées *Cordelieras*, & qu'on approche de l'Isthme, où la communication libre de l'athmosphere, de l'Est à l'Ouest, n'est plus interrompue par cette prodigieuse chaîne, on s'apperçut, en peu de jours, qu'on avait tout-à-fait changé de climat. La chaleur devint aussi étouffante que sur les côtes du Brésil. On eut jusqu'au septieme degré de latitude Septentrionale, des calmes fréquens & des pluies abondantes, qu'on attribue moins au voisinage de la Ligne, qu'à la continuation des *vandevols*, quoique, suivant l'opinion commune, cette saison, qui commence en Juin, finisse en Novembre.

Les Anglais prirent ces intervalles de calme, pour brûler quelques-uns de leurs bâtimens qui n'étaient pas bons voiliers; & l'Escadre demeura composée de cinq vaisseaux. Enfin, le 3 de Décembre, on découvrit la pointe Orientale de l'Isle de Quibo, au Nord-Nord-Est, à quatre lieues de distance, & l'Isle de Quicara à l'Ouest-Nord-Ouest, dans le même éloignement. Le fond, sur soixante.

cinq brasses d'eau, se trouva de sable gris, marqueté de noir. Comme on rencontre quelques bas-fonds à l'entrée du canal, on prit le parti de tenir le large jusqu'au lendemain. A six heures du matin, on avait le Cap Mariaro, au Nord-Est demi-quart au Nord, à trois ou quatre lieues de distance. Après l'avoir doublé, on eut, à neuf heures, l'Isle de Sebaco, au Nord-Ouest vers le Nord, à la distance de quatre lieues. Un vent contraire repoussa souvent les vaisseaux en arriere ; cependant, le lendemain, on porta heureusement sur la pointe Sud-Sud-Est de l'Isle ; &, vers trois heures après midi, on entra dans le canal Bueno, en faisant le tour d'un bas-fond qui s'avance en mer de la pointe Méridionale de l'Isle. Ce canal n'a pas moins de six milles de largeur, & l'on y peut passer à un mille & demi des brisans. Les Anglais trouverent un fort bon mouillage à trente-trois brasses d'eau, fond vasart. Ils y avaient la pointe Méridionale de l'Isle, au Sud-Est vers le Sud, une hauteur assez remarquable dans l'Isle, à l'Ouest vers le Nord, & l'Isle de Sébaco, à l'Est vers le Nord.

Anson.

Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade, qui n'était éloignée d'eux que de trois quarts de mille, au Nord-Ouest-demi-quart au Nord. L'Isle de Quibo est d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les arbres couvrent tout le ter-

Anfon. rain par où la mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruiffeau fur un rivage fablonneux. Toute l'Ifle eft d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un feul endroit, & n'eft proprement qu'une forêt d'arbres toujours verds. On y trouve particulierement quantité de Canificiers, ou d'arbres qui portent la caffe, & quelques limoniers. Mais les Anglais furent furpris de ne pas appercevoir, dans un lieu fi tranquille, d'autres oifeaux que des perroquets, des perriques & des aras. Les autres animaux qu'ils y virent en plus grand nombre, étaient des finges & des lézards, qu'ils tuaient pour les manger. L'épaiffeur des bois ne leur permit pas de tirer des bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un feul tigre, quoique leurs prifonniers les euffent affurés qu'ils y en trouveraient beaucoup. Mais ils les jugerent moins redoutables qu'une efpèce de ferpens, que l'Auteur nomme *ferpent volant*, parce qu'il s'élance du haut des branches fur toutes fortes d'animaux. La mer y eft auffi fort dangereufe autour de l'Ifle, par la quantité de monftrueux alligators dont elle eft remplie, & par une forte de grands poiffons plats qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embraffent fouvent les pêcheurs de perles dans leurs nageoires, & qui les tuent. On l'affura, que pour s'en garantir, les plongeurs s'arment d'un couteau pointu qu'ils enfoncent dans

dans le ventre de cet animal, lorſqu'ils ſe trouvent ſaiſis. Anſon.

Le Chef d'Eſcadre ſe chargea lui-même de viſiter une Baie qui ſe préſentait au Nord, & de ranger enſuite toute la Côte orientale de l'Iſle. Il ne toucha nulle part, où le terrain ne lui parût fort gras, & l'eau d'une bonté égale à ſon abondance. La pointe du Nord-Eſt offre une caſcade qui cauſe de l'admiration. Une riviere de l'eau la plus pure, & large de vingt toiſes, coule par une pente aſſez rapide d'environ quatre-vingt toiſes de longueur, dans un canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne ſont formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits, l'eau, ſe répandant ſur un talus égal, forme des nappes charmantes ; &, dans d'autres lieux, elle tombe en belles caſcades. Les environs ſont couverts d'une belle forêt ; & les roches mêmes qui forment les bords du canal, ou qui s'avancent quelquefois au-deſſus, ſont couronnées de fort grands arbres. Pendant que M. Anſon & ſes Officiers contemplaient les beautés naturelles de cette ſolitude, une volée d'aras paſſa au-deſſus d'eux ; « & comme » ſi ces oiſeaux avaient eu deſſein d'animer la fête » & de relever la magnificence du ſpectacle, ils » s'arrêterent à faire mille tours en l'air, qui don» nerent tout le temps de remarquer l'éclat & » la variété de leur plumage. Ceux qui furent

Anſon.

» témoins de cette ſcène, ne peuvent encore la » décrire de ſang froid. »

Ils ne virent aucun habitant; mais ils trouverent quelques huttes ſur le rivage, & de grands monceaux de coquilles & de belle nacre de perles, que les pêcheurs de Panama y laiſſent pendant l'été. Quoique les huîtres perlieres ſoient communes dans toute la Baie de Panama, elles ne ſont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo. Il ne faut que ſe baiſſer dans la mer, & les détacher du fond. La plupart ſont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles qui donnent le plus de perles, ſont à plus de profondeur. On aſſure que la beauté de la perle dépend de la qualité du fond où l'huître s'eſt nourrie; ſi le fond eſt vaſart, la perle eſt d'une couleur obſcure & de mauvaiſe eau. Les plongeurs qu'on emploie pour cette pêche ſont des eſclaves Nègres, dont les habitans de Panama & de la Côte voiſine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dreſſés avec un ſoin extrême à cet exercice. Ils ne paſſent pour des plongeurs parfaits, que lorſqu'ils ſont parvenus à pouvoir demeurer ſous l'eau, juſqu'à ce que le ſang leur ſorte du nez, de la bouche & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même, & jamais elle ne les reprend.

Les excellentes tortues de la mer de Quibo dé-

dommagerent les Anglais de ses mauvaises huîtres. Celles qu'on nomme tortues franches, sont un aliment fort sain & d'un excellent goût. Elles pesent ordinairement deux cens livres ; & tous les équipages de l'Escadre, après s'en être nourris pendant leur séjour dans l'Isle, en firent, à bord, des provisions qui leur durerent plus d'un mois. On les voyait souvent flotter en grand nombre sur la surface de la mer, où elles étaient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon plongeur se plaçait sur l'avant d'une chaloupe ; & lorsqu'il ne se trouvait plus qu'à quelques toises de la tortue qu'il voulait prendre, il plongeait, avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors, saisissant l'écaille vers la queue, il s'appuyait sur le derriere de l'animal qu'il faisait enfoncer dans l'eau, & qui se réveillant, commençait à se débattre des pattes de derriere. Ce mouvement suffisait pour soutenir sur l'eau l'homme & la tortue, jusqu'à ce que la chaloupe vînt les pêcher tous deux.

L'Auteur admire que sur ces côtes, où les vivres ne sont pas toujours dans la même abondance, les Espagnols qui les habitent aient pu se persuader que la chair de tortue soit mal-saine, & qu'ils la regardent comme une espèce de poison. Il juge que c'est à la figure singuliere de l'animal qu'il faut attribuer ce préjugé. Les esclaves Indiens &

Anson.

Nègres, qui étaient à bord de l'Escadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent surpris de la hardiesse des Anglais qu'ils voyaient manger librement de cette chair, & s'attendaient à leur en voir bientôt ressentir les mauvais effets. Mais reconnoissant enfin qu'ils s'en portaient mieux, ils suivirent leur exemple, & se féliciterent d'une expérience qui les assurait à l'avenir de pouvoir faire, avec aussi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

L'Escadre remit en mer le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une barque de Panama, destinée pour Cheripe, petit village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du sel de roche, & trente ou quarante livres sterlings d'argent: mais on apprit d'elle que Cheripe est toujours rempli de vivres, pour en fournir aux bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent presque toutes les provisions nécessaires à cette ville. Les Anglais auraient pu se saisir, sans danger, d'un misérable village qui n'est pas capable de défense. Leur provision de tortues répondant à tous leurs desseins, ils se contenterent de couler la barque à fond, pour gagner leur croisiere sans obstacle.

En partant de Quibo, le Chef d'Escadre avait donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils

devaient ſe rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnaitre la terre entre les latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés ; ranger enſuite la côte à huit ou dix lieues de diſtance, jusqu'à la hauteur du Cap de Corientes, où l'on devait continuer de croiſer juſqu'au 14 de Février ; de-là il fallait gagner l'Iſle du milieu des Trois-Maries, à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres vaiſſeaux ne trouvaient pas le Chef d'Eſcadre à cette Iſle, ils devaient ſe rendre à l'Iſle de Macao, ſur la côte de la Chine. Anſon.

L'eſpérance commune était qu'en arrivant en haute mer, on trouverait bientôt les vents aliſés. Cependant on fut contrarié l'eſpace de près d'un mois, par des vents d'Oueſt, par des calmes & par des pluies exceſſives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vue de l'Iſle des Cocos, qui n'eſt, ſuivant l'eſtime des Pilotes Anglais, qu'à cent lieues du Continent. Elle a, dans ſa partie Occidentale, un mondrain élevé qui s'abaiſſe, & va ſe terminer à une pointe baſſe vers l'Eſt. De cette Iſle, on voit le Cap à l'Oueſt vers le Nord ; & juſqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent aliſé, dont le ſouffle ſe fit alors ſentir, ne quitta plus l'Eſcadre juſqu'au 17 de Janvier. On ſe trouvait à douze degrés cinquante minutes du Nord ; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Oueſt ;

Anson.

changement qui venait sans doute de ce qu'on s'était trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de soixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents alisés ne soufflent qu'à une grande distance du Continent. Le 26 de Janvier, on était au Nord d'Acapulco, & l'on changea de cours pour porter à l'Est vers la terre. Pendant les quinze derniers jours, on avait pris quelques tortues qui flottaient sur la surface de l'eau, plusieurs dauphins, & quantité de bonites & d'albicores.

Le 26, à dix heures du soir, on découvrit une lumiere au Nord-Est. Tout le monde se figura que c'était le Galion, objet de tous les vœux de l'Escadre; & chaque vaisseau passa la nuit à faire ses préparatifs pour l'attaque. Mais le lever du soleil fit appercevoir clairement que ce feu était allumé sur la côte. Une si cruelle erreur causa des regrets fort amers. On était sur la route du Galion de Manille; mais la fin de Janvier était si proche, qu'on commençait à douter s'il n'était pas arrivé. Les prisonniers assuraient qu'il n'arrivait quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluaient même du feu qu'on avait vu sur la côte, qu'il était encore en mer, parce que c'était l'usage d'en allumer plusieurs, pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tardait trop à paraître. On n'avait que trop de penchant à les croire; &, pendant

quelques jours, l'Escadre s'étendit à douze lieues de la côte, dans un ordre qui ne lui aurait pas permis de passer sans être apperçue. Mais les doutes recommencerent. D'ailleurs tous les équipages avaient besoin d'un Port pour s'y rafraîchir. M. Anson prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une chaloupe dans le Port d'Acapulco, sur la foi de quelques Américains qui assurerent qu'elle pouvait se procurer des éclaircissemens sans être découverte. L'Officier, qui la commandait, revint cinq jours après. Il n'avait rien trouvé qui ressemblât à un Port, dans l'endroit où les prisonniers Espagnols plaçaient Acapulco. Il avait tiré à l'Est, pour découvrir ce Port : il avait rangé la côte pendant trente-deux lieues ; &, dans toute cette étendue, il n'avait vu que de grandes plages sablonneuses où la mer se brisait avec tant de violence, qu'une chaloupe n'y pouvait aborder. Enfin il avait apperçu de loin, à l'Est, deux mammelles qui, par leur figure & leur latitude, devaient être celles d'Acapulco ; mais se trouvant à la fin de ses provisions, il avait été forcé de retourner vers l'Escadre.

Anson.

Sur la derniere partie de ses observations, on fit voile vers l'Est, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vue d'un pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchait, mais qu'on reconnut ensuite pour le haut pays

Anson.

de Seguaténeio. Une seconde chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avait reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'était pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Est-Sud-Est. Elle s'était avancée jusqu'au-dedans de l'Isle, qui est à l'embouchure de ce Port, sans qu'un Pilote Espagnol & un Américain, qu'elle avait pour guides, s'y fussent reconnus. Mais elle avait enlevé trois pêcheurs Nègres, avec la précaution d'efflotter leur canot vis-à-vis d'un rocher, où il ne pouvait manquer d'être mis en pièces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveraient les débris, que les trois Nègres avaient été submergés.

Ces prisonniers assurerent qu'il avait manqué l'occasion de surprendre le Galion de Manille, & qu'il était arrivé au Porr d'Acapulco dès le 9 de Janvier; mais ils consolerent toute l'Escadre, en ajoutant que ce vaisseau était déchargé, & qu'après s'être pourvu d'eau & de provisions, il devait remettre à la voile pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglais, que la prise du Galion devait leur être beaucoup plus avantageuse à son retour qu'avant son arrivée. Sa cargaison ne leur aurait pas apporté autant de profit que l'argent de sa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs espérances. L'Auteur, pour les justifier, entreprend ici de

donner une juste idée du commerce établi entre Manille & le Mexique. Personne, dit-il, n'a eu les mêmes occasions de s'instruire. Il fait remonter ses recherches jusqu'au voyage de Magellan; mais comme on a pris soin, dans l'article des Philippines, de recueillir tout ce qui regarde la découverte, la conquête & le Gouvernement de ces Isles, il suffira d'adopter ici ce qui peut servir de supplément à cet article. Anson.

Le commerce Espagnol des Philippines se faisait autrefois entre Callao & Manille. Les vents alisés étaient toujours favorables pour ce voyage, & trois ou quatre mille lieues de distance se faisaient souvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao était très-pénible & très-ennuyeux. On y employait quelquefois plus d'une année, parce que les premiers Navigateurs étaient assez ignorans pour se tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents alisés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure méthode à un Jésuite, qui leur persuada de gouverner au Nord, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des vents alisés, & de porter vers les côtes de Californie à la faveur des vents d'Ouest, qui régnent ordinairement sous des latitudes plus avancées. Ensuite, dans la vue d'abréger le voyage & le retour, on changea le lieu de l'étape du commerce; & de Callao au

Anfon. Pérou, il fut tranfporté à Acapulco, qui eft un Port du Mexique.

Manille tire principalement de la Chine, & autres pays des Indes, les marchandifes qui conviennent au Mexique & au Pérou. Telles font les épiceries, les foieries de la Chine, & fur-tout des bas de foie, dont il ne fe tranfporte pas moins de cinquante mille paires par an ; quantité d'étoffes des Indes, de mouffelines, de toiles peintes & d'autres efpèces, fans parler des ouvrages d'orfévrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille domeftiques & ouvriers. Toutes ces marchandifes font tranfportées par un grand vaiffeau qui fe nomme *le Galion*, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Ce commerce n'eft pas libre pour tous les Efpagnols des Philippines. Il eft reftreint à certaines perfonnes, par diverfes ordonnances, rédigées dans le même efprit que celles qui regardent les vaiffeaux de regiftre, qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'eft le Roi d'Efpagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paie les Officiers & l'équipage. La charge eft divifée en un certain nombre de balles, d'égale grandeur, qui eft diftribué entre les maifons religieufes de

Manille, à titre de gratification, pour le soutien des Missions Evangéliques. Chaque Couvent a droit de charger sur le Galion une quantité de marchandises, proportionnée au nombre de balles qui lui est assigné; ou, s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre & de transporter ce droit. Comme les Marchands qui l'achetent ne sont pas toujours assez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fond, le Couvent s'accommode avec eux, & leur fait des avances considérables à la grosse aventure. Les ordonnances du Roi ont limité ce commerce à une certaine valeur de marchandises qu'il n'est pas permis d'excéder. L'Auteur se croyait bien informé que cette valeur est fixée à six cens mille piastres. Mais cette loi est si mal observée, qu'il n'y a pas d'année où la cargaison ne monte beaucoup plus haut; & les retours montent rarement à moins de trois millions de piastres.

On se persuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'ensevelit pas dans Manille, & qu'elle se distribue dans toutes les Indes Orientales. C'est une maxime de politique admise par toutes les nations Européennes, qu'on doit tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépendance absolue de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun commerce lucratif avec d'autres nations commerçantes. Aussi n'a t-on pas

Anfon.

manqué de faire fouvent des repréfentations au confeil d'Efpagne, fur le commerce qui fubfifte entre le Mexique, le Pérou & les Indes Orientales. On lui a fait fentir que les foieries de la Chine, tranfportées directement à Acapulco, fe donnaient à beaucoup meilleur marché que celles qui fe fabriquent à Valence & dans d'autres villes d'Efpagne; & que l'ufage des toiles de coton, de la côte de Coromandel, réduifait prefqu'à rien le débit des toiles de l'Europe, tranfportées en Amérique par la voie de Cadix. En effet, il eft clair que ce commerce de Manille rend le Mexique & le Pérou moins dépendans de la Couronne d'Efpagne, & qu'il détourne de très-groffes fommes qui pafferaient en Efpagne, au profit des Marchands & des Commiffionnaires: au-lieu qu'à préfent ces tréfors ne fervent qu'à groffir la fortune de quelques particuliers, à l'extrémité du monde. Don Jofeph Patinho, premier Miniftre d'Efpagne, trouva ces raifons fi fortes, que vers l'année 1725, il prit la réfolution d'abolir ce commerce, & de ne permettre le tranfport d'aucune marchandife des Indes Orientales en Amérique, que par la voie des vaiffeaux de Regiftre. Mais le crédit de ceux auxquels on y attribue le principal intérêt, fit avorter ce deffein.

On fait donc partir, tous les ans, de Manille un vaiffeau, ou deux au plus, pour Acapulco. Le

temps du départ est le mois de Juillet. On arrive au Port d'Acapulco dans le cours du mois de Décembre, ou de Janvier, ou de Février. Après avoir disposé des marchandises, on remet ordinairement à la voile pour Manille au mois de Mars, & l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainsi, le voyage est à-peu-près d'un an. Quoique le plus souvent on n'y emploie qu'un seul vaisseau, il y en a toujours un autre qu'on tient prêt à partir au retour du premier, & deux ou trois en réserve, pour y suppléer dans les cas d'accident, qui pourraient interrompre le commerce. Les principaux Galions sont égaux en grandeur, aux vaisseaux de guerre du premier rang, & peuvent avoir à bord jusqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, sont des vaisseaux considérables d'environ douze cens tonneaux, montés ordinairement de trois cens cinquante à six cens hommes, & de cinquante pièces de canon. Le Commandant prend le titre de Général, & porte l'Etendard royal d'Espagne au haut du grand mât.

Anson.

Cette navigation a des régles, ou des usages, qui s'observent fidèlement. Le Galion, quittant le Port de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance dans la mer Orientale à la faveur de la mousson d'Ouest, qui commence au même temps. Si l'on jette les yeux sur la carte des Philippines, on jugera que la route par l'Embocadero, jusqu'à la

Anson.

pleine mer, doit être fort incommode. La fin d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion soit dégagé des terres. Alors il porte à l'Est vers le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de latitude & plus, où il trouve les vents d'Ouest, qui le menent droit à la côte de Californie. Les découvertes des Espagnols, dans cette vaste étendue de mer, se réduisent à quelques petites Isles. On peut ajouter, sur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines jusqu'à la côte de Californie, il ne se trouve pas un Port, ni même une rade commode. Dans tout cet espace, on ne laisse pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vue. Le voyage ne prenant gueres moins de six mois, & le Galion se trouvant chargé de marchandises & de monde, on est nécessairement exposé à manquer d'eau douce; mais l'industrie des Espagnols y supplée. On sait que leur usage, dans la mer du Sud, n'est pas de garder, dans des futailles, l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaisseaux de terre, assez semblables aux grandes jarres dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une provision d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourrait loger entre les ponts; & les jarres qui la contiennent, sont suspendues de tous côtés aux haubans & aux étais. Cette méthode fait gagner beau-

coup de place. Les jarres, d'ailleurs, font plus maniables, plus faciles à ranger, & moins sujettes à couler que les futailles. Mais les plus abondantes provisions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre ressource que la pluie, qu'on trouve assez régulierement entre les trente & quarante degrés de latitude Septentriouale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des tribords, aussi-tôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du vaisseau à l'autre. Le côté le plus bas est appuyé sur un large bambou fendu, qui sert de rigole pour conduire l'eau dans les jarres. Ce secours, quoique dépendant du hasard, n'a jamais manqué aux Espagnols; & souvent ils remplissent plusieurs fois leurs jarres, dans le cours d'un voyage.

Le scorbut leur cause plus d'embarras par ses terribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Auteur est persuadé que l'extrême longueur de cette navigation, qui est la premiere cause des maladies, vient de la paresse & de l'ignorance des marins Espagnols. On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Ils craignent plus un vent trop fort, quoique favorable, que les inconvéniens d'une longue navigation. On ordonne expressé-

Anson.

ment aux Capitaines de faire la traversée sous la latitude de trente degrés, s'il est possible, & d'éviter soigneusement d'avancer vers le Nord, plus qu'il n'est nécessaire pour trouver le vent d'Ouest; c'est une restriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglais, parce qu'on ne peut gueres douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Ouest plus constans & plus forts qu'à trente degrés de latitude. Tout leur plan de navigation ne paraît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au-lieu de porter d'abord à l'Est-Nord-Est jusqu'à la latitude de trois dégrés & un peu plus, faisait route au Nord-Est, & même plus au Nord, jusqu'à quarante ou quarante-cinq degrés, il serait aidé, dans une partie de ce cours par les vents alisés, & le voyage en deviendrait plus prompt de la moitié. Il serait bientôt porté sur les côtes de Californie par les vents d'Ouest; & tous les inconvéniens se réduiraient à ceux qui sont causés par une mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un vaisseau Français, suivant la route que l'Auteur propose, fit la traversée des côtes de la Chine à la vallée de Vanderas, dans le Mexique, en moins de cinquante jours.

Lorsque le Galion est assez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Ouest, il garde la même latitude, & dirige son cours vers les côtes de Californie.

lifornie. Après avoir couru quatre-vingt-seize degrés de longitude, à compter du Cap Spiritu Sancto, trouve ordinairement la mer couverte d'une herbe flottante, que les Espagnols nomment *Porra*. Cette vue est pour eux un signe certain qu'ils sont assez près de la Californie. Aussi-tôt entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étaient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vue de la Côte qu'après être parvenus à une latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raison, qu'en cet endroit la mer voisine de la Californie est embarrassée d'Isles & de bas-fonds, entre lesquels ils ne veulent pas s'engager. Ce n'est qu'en approchant de l'extrémité Méridionale de cette presqu'Isle, qu'ils osent chercher la terre, autant pour prendre langue & savoir des habitans s'il n'y a pas d'ennemis qui croisent dans ces mers, que pour vérifier leur estime à la vue du Cap Saint-Lucar. Ils y tirent des rafraîchissemens d'une Colonie Américaine, formée dans l'intérieur de ce Cap par les Missionnaires, qui allume certains feux pour leur servir de signaux. L'Auteur regarde ce lieu comme la meilleure croisiere qu'on puisse choisir pour les surprendre. De-là, ils doivent porter sur le Cap de Corientes, pour ranger ensuite la côte jusqu'au Port d'Acapulco.

Anson.

En arrivant au terme, le Galion est amarré à

Anson.

deux arbres, sur le rivage Occidental; & la Ville, qui n'est qu'un désert dans d'autres temps, se remplit de marchands de toutes les provinces du Mexique. Aussi-tôt que la cargaison est déchargée & vendue, on se hâte de charger l'argent, avec les marchandises destinées pour Manille, & les provisions nécessaires. On perd d'autant moins de temps, que, par des ordres exprès, le Galion doit être sorti du Port avant le premier d'Avril. Sa partie la plus considérable, pour le retour, consiste en argent. Le reste est composé de cochenille, de confitures de l'Amérique Espagnole, de merceries & de bijoux de l'Europe pour les femmes de Manille, de vins d'Espagne, de Tinto, ou de seul vin d'Andalousie, pour la célébration de la Messe. Cette cargaison prenant peu de place, on monte la batterie d'en-bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'équipage est augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, destinées à recruter les garnisons des Philippines. Il s'y joint toujours plusieurs passagers; de sorte qu'au retour, le Galion se trouve ordinairement monté de six cens hommes.

On s'efforce de gagner d'abord la latitude de treize ou quatorze degrés, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallele, jusqu'à la vue de l'Isle de Guam, une des Marianes. Les instructions

avertissent soigneusement de prendre garde au bas-fonds de Saint-Barthélemi & de l'Isle de Gasparico. Un autre avis qu'on donne au Galion, pour empêcher qu'il ne dépasse dans l'obscurité les Isles Marianes, c'est que, pendant tout le mois de Juin, il est ordonné aux Espagnols de Guam & de Rota, d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé sur quelque hauteur. Anson.

L'Isle de Guam est gardée par une garnison Espagnole, dans la vue d'assurer un lieu de relâche au Galion. Cependant la rade y est si mauvaise, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y avoir pris de l'eau & des rafraîchissemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap Spiritu Sancto, dans l'Isle de Samal. Il doit observer les signaux de ce Cap, comme ceux de Catandumas, de Batusan, de Birriborongo, & de l'Isle de Batan. Tous ces lieux ont des sentinelles, avec ordre d'allumer un feu lorsqu'ils l'apperçoivent. Si le Général, après avoir vu manquer le premier feu, en voit allumer quatre autres, ou plus de quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces parages; & son devoir l'oblige de faire mettre à terre, pour s'informer de la force de l'ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit se régler sur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans quelque Port sûr. S'il est découvert dans l'asyle qu'il choisit, & s'il craint d'y être attaqué, il doit

Anson.

envoyer le trésor à terre, y débarquer l'artillerie pour sa défense, & donner avis de sa situation au Gouverneur de Manille. Mais si, depuis le premier feu, il remarque que les sentinelles n'en allument que deux, il peut s'assurer qu'il ne lui reste rien à craindre, & continuer sa route jusqu'à Cavite, qui est le Port de Manille.

Les espérances de l'Escadre n'avaient fait que changer d'objet; mais elles semblaient demander d'autres mesures, depuis qu'on avait appris, par le récit des prisonniers, qu'on était informé dans Acapulco de la ruine de Paita, & que cette nouvelle avait fait augmenter les fortifications de la Place, & mettre une Garde dans l'Isle qui est à l'embouchure du Port. Cependant on apprit aussi, que cette Garde avait été retirée deux jours avant l'arrivée de la chaloupe; d'où l'on conclut, non-seulement que l'Escadre n'avait pas encore été découverte, mais que l'ennemi ne la croyait plus dans ces mers, & que depuis la prise de Paita, il se flattait qu'elle avait pris une autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernieres idées, que s'étant approché jusqu'à la vue des montagnes qui se nomment *les Mammelles*, audessus d'Acapulco, on s'y mit dans une position qui ne laissait point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura jusqu'au 15 de Mars. Une si longue attente n'aurait pas rebuté les An-

glais, s'ils n'étaient retombés dans le besoin d'eau. M. Anson, désespéré de ce contre-temps, délibéra s'il n'entreprendrait pas de surprendre Acapulco : mais, lorsqu'il examina sérieusement ce dessein, il y trouva un obstacle insurmontable. Les prisonniers, qu'il interrogea sur les vents qui régnent près de la côte, l'assurerent, qu'à une médiocre distance du rivage, on avait un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevait toujours un vent de terre. Ainsi, le projet de mettre le soir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit devant la place, devenait une entreprise impossible.

Anson.

Les Anglais se seraient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles raisonnemens, s'ils avaient pu savoir, comme ils le furent dans la suite, que l'ennemi avait reconnu qu'ils étaient sur la Côte, & qu'il avait mis un embargo sur le galion, jusqu'à l'année suivante. Mais, demeurant toujours persuadés qu'ils n'étaient pas découverts, ce ne fut que la nécessité de leur situation, qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils résolurent de se rendre au port de Seguatanéio, parce qu'il était le moins éloigné. Les chaloupes, qu'ils avaient envoyées pour reconnaître l'Aiguade, revinrent le 5 d'Avril, après avoir découvert de l'eau excellente, environ sept milles à l'Ouest des

Anson.

rochers de Seguatanéio. On jugea, par les descriptions, que ce devait être le Port que Dampier nomme *Chequetan*. M. Anson renvoya les chaloupes pour le sonder, & s'y rendit à leur retour, après avoir appris que c'était une rade, où l'Escadre pouvait être sans danger.

L'Auteur croit en devoir une description exacte. Le Port ou la rade de Chequetan, est à dix-sept degrés trente-six minutes de latitude Septentrionale, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Ouest. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter d'Acapulco, on trouve un rivage sablonneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder. Cependant le fond de la mer y est si net, que, dans la belle saison, les vaisseaux peuvent mouiller sûrement à un mille ou deux du rivage. Le pays est assez bon. Il paraît bien planté, rempli de villages; &, sur quelques éminences, on voit des tours, qui servent apparemment d'échauguettes. Cette perspective n'a rien que d'agréable. Elle est bornée, à quelques lieues du rivage, par une chaîne de montagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglais furent surpris seulement, que, dans un espace de dix-huit lieues de pays, le plus peuplé de toutes ces Côtes, on n'apperçoive pas, le long du rivage, une seule barque, ni le moindre canot,

pour le commerce ou pour la pêche. Cinq milles au-delà, & toujours à l'Oueft, on trouve un mondrain, qui fe préfente d'abord comme une Ifle : trois milles plus loin, à l'Oueft, on voit un rocher blanc, affez remarquable, à deux cables du rivage, dans une baie d'environ neuf lieues d'ouverture. Sa pointe occidentale forme une montagne, qui fe nomme *Petaplan.* C'eft proprement une prefqu'Ifle, jointe au continent par une langue de terre baffe & étroite, couverte de broffailles & de petits rochers. Ici commence la baie de Seguatanéio, qui s'étend fort loin à l'Oueft de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'eft qu'une partie. A l'entrée de cette Baie, & à quelque diftance de la montagne, on découvre un amas de rochers, blanchis des excrémens de divers oifeaux. Quatre de ces rochers, qui font plus gros que les autres, & qui ont affez l'apparence d'une croix, s'appellent *les Moines blancs.* Ils font à l'Oueft, vers le Nord de Petaplan, & fept milles à l'Oueft, on entre dans le port de Chequetan, qui eft encore mieux marqué par un gros rocher, à un mille & demi de fon entrée, au Sud-demi-quart à l'Oueft.

Anfon.

Si l'on côtoie la terre d'affez près, il eft impoffible de ne pas reconnaître le port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte eft fans danger, depuis le milieu d'Octobre, jufqu'au

Anson.

commencement de Mai, quoique dans le reste de l'année, elle soit exposée à des tourbillons violens, à des pluies abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux qui se tiendraient à une distance considérable de la Côte, n'auraient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par la latitude. Le dedans du Pays a tant de montagnes, élevées les unes au-dessus des autres, qu'on ne distingue rien par les vues prises d'un peu loin en mer. Chaque point de vue découvre de nouvelles montagnes, & donne des aspects si différens, qu'il n'y a point de plan qu'on puisse compter de reconnaître. L'entrée du Port n'a qu'un demi-mille de largeur. Les deux pointes qui la forment, & qui présentent deux rochers presque perpendiculaires, sont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Est & Nord-Ouest. Le Port est environné de hautes montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Ouest. Son entrée est sûre, de quelque côté qu'on veuille passer du rocher, qui est situé vis-à-vis de son embouchure. Hors du Port, le fond est de gravier, mêlé de pierres; mais, dans l'intérieur, il est de vase molle. La seule précaution nécessaire, en y mouillant, regarde les grosses houles que la mer y pousse quelquefois. Les Anglais observerent que la marée est de cinq pieds, & qu'elle court à-peu-près Est & Ouest.

L'Aiguade ne leur parut qu'un grand étang, sans décharge, & séparé de la mer par le rivage. Il est rempli par une source, qui sort de terre un demi-mille plus loin dans le pays. L'eau en est un peu saumache, sur-tout du côté de la mer; car, plus on avance vers la source, plus elle est douce & fraîche. Cette différence obligea les Anglais de remonter le plus haut qu'il fut possible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur causa pas peu d'embarras. Ils employerent des pirogues, qui tiraient fort peu d'eau, & de très-petites futailles, qu'ils rapportaient par la même voie, jusqu'au rivage, où elles étaient vidées dans les grandes. Quoique cet étang n'eut alors aucune communication avec la mer, il peut en avoir pendant la saison des pluies, & Dampier en parle comme d'une grande riviere. Cependant le terrain est si bas aux environs, qu'il doit être presqu'entierement inondé, avant que l'eau puisse déborder pardessus le rivage.

Anson.

Le pays voisin, sur-tout celui qu'on a décrit, avait paru si peuplé & si bien cultivé, que les Anglais s'étaient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Escadre envoya un parti de quarante hommes bien armés, pour découvrir quelque village, & former quelque liaison avec les habitans. Ce détachement revint le soir, après avoir fait environ dix milles, dans un chemin inconnu,

Anson.

où il trouvait souvent du crotin de cheval & de mule. A cinq milles du Port, le chemin se divise entre des montagnes; & de ces deux routes, l'une mene à l'Est, & l'autre vers l'Ouest. Le malheur des Anglais leur fit prendre la route de l'Est, qui les conduisit dans une grande savanne, où ils ne cesserent pas de marcher, sans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la soif les forcerent enfin de retourner vers l'Escadre; mais ils attacherent à quelques piques, qu'ils planterent sur la route, des billets en langue Espagnole, par lesquels ils invitaient les habitans à leur apporter des vivres, qu'ils promettaient de payer fidèlement. Cette précaution fut inutile, & personne ne parut pendant le séjour qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent, dans la suite, qu'en tournant à l'Ouest, ils auraient bientôt découvert une Ville ou un bourg, qui n'est éloigné que de deux milles de l'endroit où le chemin se divise. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les habitans à leur fournir des vivres, les réduisit aux rafraîchissemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des maquereaux, des brêmes, des mulets, des soles & des houmars. C'est le seul endroit de ces mers où ils pêcherent des torpilles, poisson plat, qui ressemble beaucoup à la raie, & qui tire son nom d'une propriété singuliere, qu'il a dans la mer du

Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva que, non-seulement ceux qui marchent dessus, ressentent un véritable engourdissement par tout le corps, sur-tout dans la partie qui a touché immédiatement à la torpille; mais, qu'en appuyant une canne sur le corps de ce poisson, le bras qui la soutient, demeure quelque-temps engourdi, & qu'on s'en ressent jusqu'au lendemain. Cependant, comme la torpille n'a cette vertu que lorsqu'elle est vivante, on la mange sans danger. Anson.

On cessa ici de voir des tortues, & les chaloupes étaient obligées d'en aller prendre devant la Baie de Petaplan. La terre ne fournit gueres d'autres animaux que des lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la pluparr des matelots mangeaient avec goût. Les alligators y sont petits. Tous les jours, au matin, on appercevait, sur le sable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de tigres; mais, loin d'être aussi dangereux que dans l'Afrique & l'Asie, ils n'attaquent presque jamais les hommes. Les faisans, qui sont en abondance, & de plusieurs espèces, sur la Côte, offriraient une ressource toujours présente, si leur chair n'était sèche & sans goût. On y voit d'ailleurs une grande variété d'autres oiseaux de moindre grosseur, particulierement des perroquets, que les Anglais tuaient souvent pour s'en nourrir.

Anson.

Les fruits, les herbages & les racines y sont rares & de peu d'usage. A peine les bois fournissaient-ils assez de limons pour l'usage journalier de l'Escadre, avec quelques papas, & cette espèce de prune, qui porte à la Jamaïque le nom de *prune à cochon*. La seule herbe, qui mérite d'être nommée, est la morgeline. Elle croît sur les bords des ruisseaux ; & son amertume n'empêche pas les matelots d'en manger avidement, parce qu'elle passe pour un antiscorbutique.

M. Anson, toujours attentif à l'instrûction de ceux qui fréquenteraient ces mers après lui, remarqua, vers l'Ouest du Port, un pays assez étendu, avec une espèce d'ouverture, à laquelle il trouva quelque apparence d'un second Port. Il ne manqua point d'y envoyer une chaloupe ; mais on trouva que les deux montagnes, qui forment ce pays double, sont jointes par une vallée, & ne laissent entr'elles ni Port, ni rade. En général, quoique le port de Chequetan ne fournisse que des rafraîchissemens médiocres, sa connaissance est importante pour la navigation. C'est le seul mouillage sûr, dans une grande étendue de côtes, à l'exception d'Acapulco, qui est occupé par les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les habitans du pays. Les bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du

rivage aux terres voisines; & ce passage peut être gardé par un parti peu considérable, contre toutes les forces que les Espagnols du pays seraient capables de rassembler. Anson.

La saison ne permettant plus aux Anglais de nourrir une vaine espérance, ils ne penserent qu'à se délivrer de tout ce qui pouvait retarder leur navigation jusqu'à la Chine. Les trois bâtimens Espagnols, qu'ils avaient équipés, furent sacrifiés à la sûreté du Centurion & du Glocester. M. Anson prit le parti de les brûler, pour faire passer leurs équipages & leurs agrêts sur ces deux vaisseaux, qui n'auraient pu résister, sans ce secours, aux mers orageuses de la Chine, où il comptait d'arriver vers le commencement des moussons. Il se détermina aussi de renvoyer tous ses prisonniers, à la réserve des mulâtres, & de quelques Nègres des plus vigoureux. Le Brett, qui s'avança pour cette Commission, jusqu'à l'entrée du port d'Acapulco, en prit occasion de lever le plan de cette entrée & de la Côte voisine.

En quittant la Côte d'Amérique, le 6 Mai, l'Escadre se promettait de faire la traversée, du Mexique aux Côtes Orientales de l'Asie, en moins de deux mois. Elle porta au Sud-Ouest, dans le dessein de tomber sous les vents alisés, qui viennent du Nord-Est, & qui, suivant les Journaux des Navigateurs précédens, doivent se faire

Anson.

sentir à la distance de soixante-dix ou quatre-vingt lieues de terre. Outre cette raison de gouverner au Sud, les Anglais voulaient gagner le treize ou quatorzieme degré de latitude du Nord, qui est le parallèle qu'on suit ordinairement dans la mer du Sud, & celui dans lequel on est persuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'espace de sept semaines, avant que de remonter le vent qu'ils cherchaient; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avaient fait que le quart du chemin vers les côtes les plus Orientales de l'Asie, lorsque, suivant leurs espérances, ils y devaient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs les deux vaisseaux souffraient déjà beaucoup du scorbut, & des divers accidens qui menaçaient la charpente. C'est un sentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de provisions fraîches, est un puissant préservatif contre le scorbut: ces deux secours ne manquaient point aux Anglais. Ils y joignaient d'autres précautions, qui consistaient à nettoyer soigneusement leurs vaisseaux, & à tenir les écoutilles & les sabords ouverts. Cependant les malades ne s'en portaient pas mieux. On avait supposé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal était venue de la rigueur du temps; mais un climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorsque le scorbut a

pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre; ou du moins à peu de distance du rivage. « On n'acquerra jamais, dit-il, une con» naissance exacte de sa cause; mais on conçoit » aisément, qu'il faut un renouvellement d'air » frais pour entretenir la vie des animaux, & que » cet air, sans perdre son élasticité, ni aucune » de ses propriétés connues, peut être tellement » altéré par les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, » qu'il en devienne moins propre à conserver » la vie des animaux terrestres, à moins qu'elles » ne soient corrigées par une sorte d'exhalaisons, » que la terre seule est capable de fournir. » Anson.

Les malheurs communs n'empêcherent pas d'observer, qu'il se passait rarement trois jours de suite, sans qu'on vît une grande quantité d'oiseaux, signe certain que ces mers contiennent un plus grand nombre d'Isles, ou du moins de rochers, qu'on en a découvert jusqu'à présent. La plupart de ces oiseaux étaient de ceux qui font leur séjour à terre; & la maniere, comme le temps de leur arrivée, ne laissait pas douter qu'ils ne vinssent le matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils n'y retournassent le soir. L'heure de leur passage, & celle de leur retour, qui variaient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvait venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

Anson.

On eut le vent alisé, sans la moindre variation, depuis la fin de Juin, jusques vers celle de Juillet. Mais le 26 de ce mois, lorsque suivant l'estime, on n'était pas à plus de trois cens lieues des Isles Marianes, il tourna malheureusement à l'Ouest. Ce fâcheux contre-temps, qui éloignait l'assurance de sortir de peine, & plusieurs disgraces irréparables, qui arrivèrent au Glocester, firent prendre la résolution de détruire ce vaisseau par le feu. Elle fut exécutée, après des peines infinies, pour faire passer sur le Centurion l'argent & les vivres; seules richesses qu'on pût sauver d'un malheureux bâtiment qui était prêt à s'enfoncer, & dont l'équipage ne consistait plus qu'en soixante-dix-sept hommes, dix-huit garçons, & deux prisonniers. Les malades, qui étaient au nombre de soixante-dix furent transportés dans la chaloupe, avec tout le soin qu'on devait à leur faiblesse. Cependant il en mourut trois ou quatre, dans le temps qu'on les hissait pour les faire entrer dans le Centurion.

Ce renfort ne laissait pas d'être extrêmement avantageux, pour l'unique vaisseau qui restait de l'Escadre. Mais il avait été détourné de son cours, & porté fort loin au Nord, par la tempête qui avait été si fatale au Glocester. Le courant, qui avait la même direction, ayant aussi contribué à le faire avancer, il se trouvait à dix-sept degrés

&

& un quart de latitude au Nord, au-lieu de treize & demi, qui était le parallèle qu'il devait suivre pour arriver à l'Isle de Guam. Les Pilotes ignoraient à quelle distance ils étaient du Méridien des Isles Marianes; &, croyant n'en être pas loin, ils appréhendaient que, sans en être apperçus, le courant ne les eût portés sous le vent de ces Isles. Dans cette supposition, ils n'auraient pas eu d'autre parti à choisir, que de diriger leur cours vers quelques-unes des parties Orientales de l'Asie, où trouvant la mousson de l'Ouest dans toute sa force, il ne leur aurait pas été possible d'aborder; & cette côte d'ailleurs étant à quatre ou cinq cens lieues d'eux, ils n'avaient que la triste perspective de voir périr tout l'équipage du scorbut, avant que d'y pouvoir arriver. Il ne se passait point de jour, où l'on ne perdît jusqu'à douze hommes; &, pour comble de désolation, on avait à boucher une voie d'eau que les Charpentiers désespéraient de fermer entierement, avant qu'on eût mouillé dans un Port. Anson.

Au milieu de ces alarmes, le vent étant venu à fraîchir au Nord-Est, & la direction du courant ayant tourné au Sud, on eut la satisfaction d'appercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux Isles du côté de l'Ouest. La plus proche, comme on l'apprit dans la suite, était celle d'Anatacan, dont on ne se crut qu'à quinze lieues. Elle parut

Anson. montueuse, & de médiocre grandeur. L'autre était celle de Serigan, qui avait l'apparence d'un rocher, plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La chaloupe qu'on y envoya, ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de terre, n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan, on perdit cette Isle de vue le 26 d'Août; mais le matin du jour suivant, on découvrit celles de Saypan, de Tinian, & d'Agnigan. M. Anson fit gouverner vers Tinian, qui est entre les deux autres. Comme il n'ignorait pas que les Espagnols avaient une garnison à Guam, il prit diverses précautions pour sa sûreté. L'impatience de recevoir quelque information sur les propriétés de l'Isle, lui fit arborer le pavillon Espagnol, dans l'espoir que les Insulaires prenant son vaisseau, pour le galion de Manille, s'empresseraient de venir à bord. En effet, on vit paraitre après midi un *pros*, qui portait un Espagnol & quatre Américains, & qui fut arrêté par la pinace Anglaise, tandis que le canot s'approchait de terre pour chercher un bon mouillage.

L'Espagnol, interrogé sur l'état de l'Isle, fit aux Anglais un récit qui surpassa même leurs desirs. Il leur apprit qu'elle était sans habitans; ce qu'ils regarderent comme un bonheur dans leur situation; qu'on y trouvait en abondance tous les vivres des pays les mieux cultivés; que l'eau était

Anson.

excellente, & l'Isle même remplie de toutes sortes d'animaux d'un goût exquis; que les bois produisaient naturellement des oranges, des limons, des citrons; des noix de cocos, & le fruit que Dampier nomme *fruit à pain*; que les Espagnols profitaient de cette fertilité pour nourrir leur garnison de Guam; qu'il était lui-même un des Sergens de cette garnison; & qu'il était venu à Tinian avec vingt-deux Américains, pour tuer des bœufs qu'il devait charger dans une barque d'environ quinze tonneaux, qui était à l'ancre fort près de la Côte.

Ce détail causa une joie fort vive aux Anglais. A la distance où ils étaient de la terre, ils voyaient paître de nombreux troupeaux. Le reste était confirmé par la beauté du pays, qui avait moins l'air d'une Isle déserte & inculte, que d'une magnifique habitation. On y appercevait des bois charmans, avec de grandes & belles clarieres, qu'on aurait prises pour un ouvrage de l'art. Le Sergent Espagnol ayant ajouté que les Indiens qu'il avait amenés, étaient occupés à tuer des bœufs, cette circonstance fit sentir à M. Anson combien il était impotant de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allassent informer le Gouverneur Espagnol de l'arrivée du vaisseau. Il donna des ordres pour s'assurer de la barque.

Ce ne fut pas sans une peine extrême que le

Anson.

Centurion laissa tomber l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau. On employa cinq heures entieres à carguer les voiles. Tout ce qu'il y avait de gens en état de servir, ne montait qu'à soixante-onze ; misérable reste des équipages réunis de trois vaisseaux, qui faisaient ensemble près de mille hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Américains ayant conclu de la prise de leur barque, qu'ils avaient des ennemis à craindre, se retirerent dans les bois de l'Isle, & laisserent plusieurs cabanes, qui épargnerent aux Anglais la peine & le temps de dresser des tentes. Une de ces cabanes, qui leur avait servi de magasin, était de soixante pieds de long, sur quarante-cinq de large. Elle fut changée en infirmerie pour les malades. Tous les Officiers, & le Chef d'Escadre lui-même, prêterent la main pour les aider à sortir du vaisseau. On perdit encore vingt-un hommes, la veille & le jour du débarquement.

Tinian.

L'Isle de Tinian, dont l'Auteur ne se lasse point de vanter les avantages, est située à quinze degrés huit minutes de latitude Septentrionale, & à cent quatorze degrés cinquante minutes de longitude Ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze milles, & sa largeur, d'environ la moitié. Elle s'étend du Sud-Sud-Ouest, au Nord Nord-Est. Le terrain en est sec & un peu sablonneux, ce qui rend le gazon des prés & des bois plus fin & plus

uni qu'il ne l'eſt ordinairement dans les climats chauds ; le pays s'élève inſenſiblement depuis l'Aiguade des Anglais, juſqu'au milieu de l'Iſle ; mais, avant que d'arriver à ſa plus grande hauteur, on trouve pluſieurs clarieres en pente douce, couvertes d'un trefle fin, qui eſt entremêlé de différentes ſortes de fleurs, & bordées de beaux bois dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des plaines eſt fort uni, & les bois ont peu de broſſailles. Ils ſont terminés auſſi nettement, dans les endroits qui touchent aux plaines, que ſi la diſpoſition des arbres étoit l'ouvrage de l'art. Ce mêlange, joint à la variété des collines & des vallons, forme une infinité de vues charmantes. Les animaux, qui, pendant la plus grande partie de l'année, ſont les ſeuls maîtres de ce beau ſéjour, font partie de ſes charmes romaneſques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de bœufs paître enſemble, dans une grande prairie ; ſpectacle d'autant plus ſingulier, que tous ces animaux ſont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Iſle ſoit déſerte, les cris continuels & la vue d'un grand nombre d'animaux domeſtiques, qui courent en grand nombre dans les bois, renouvellent les idées de Fermes & de Villages. Les bœufs ſont ſi peu farouches, qu'ils ſe laiſſent d'a-

Anſon.

Anson.

bord approcher. M. Anson en fit tuer quelques-uns à coup de fusil ; mais d'autres raisons l'ayant ensuite obligé de ménager sa poudre, on les prenait aisément à la course. La chair en est bonne & facile à digérer. On n'avait pas plus de peine à prendre la volaille, qui est aussi d'un excellent goût. A peine s'éloignait-elle de cent pas, du premier vol ; & cet effort la fatiguait, jusqu'à ne pouvoir s'élever une seconde fois dans l'air. Les Anglais trouverent, dans les bois, une grande quantité de cochons sauvages, qui furent pour eux un mets exquis : mais ces animaux étaient si féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, quelques grands chiens, qui étaient venus dans l'Isle avec le détachement Espagnol, & qui étaient déjà dressés à cette chasse. Elle fut sanglante. Les cochons pressés dans leur retraite, se défendirent si furieusement, qu'ils déchirerent plusieurs chiens.

Loin de trouver de l'exagération dans le récit du Sergent Espagnol, les Anglais admirerent l'abondance de cocos, de goyaves, de limons & d'oranges, dont les bois étaient remplis. Le fruit à pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Isles, leur parut préférable au pain même. Ce fruit, dont la description n'est pas exacte dans le Journal de Dampier, croît sur un arbre qui s'élève assez haut, & qui, vers le sommet, se divise en grandes &

longues branches. Les feuilles ſont d'un beau verd foncé, & leur longueur eſt d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure eſt plutôt ovale que ronde, & de ſept ou huit pouces de longueur. Il eſt revêtu d'une épaiſſe & forte écorce. Chaque fruit vient ſéparément. On ne le mange que dans toute ſa groſſeur, mais lorſqu'il eſt verd encore; &, dans cet état, il ne reſſemble pas mal, en goût comme en ſubſtance, à un cul d'artichaud. En mûriſſant tout-à-fait, il devient mou, jaune, d'un goût doucereux & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mûre: mais on prétend qu'alors il eſt aſſez mal ſain pour cauſer la dyſſenterie. Outre ces fruits, l'Iſle avait des melons d'eau, de la dent de lion, de la menthe, du pourpier, du cochléaria & de l'oſeille, que les Anglais dévorerent avec l'avidité que la nature excite pour ces rafraîchiſſemens, dans ceux qui ſont attaqués du ſcorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offraient une multitude de canards, de ſarcelles, de corlieux, & pluviers ſifflans.

Anſon.

Il doit paraître étrange qu'un lieu ſi favoriſé du Ciel, ſoit entiérement déſert, ſur-tout à ſi peu de diſtance de quelques autres Iſles, qui doivent en tirer une partie de leur ſubſiſtance. Mais les Anglais apprirent qu'il n'y avait pas cinquante ans

Anson. qu'il était encore peuplé. Tinian contenait plus de trente mille ames, lorſqu'une maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Eſpagnols forcerent le reſte de paſſer dans l'Iſle de Guam, qui avait ſouffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les morts; mais, après cette tranſmigration, la plupart tomberent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur patrie. Ce récit des priſonniers fut confirmé par la vue de pluſieurs ruines, qui prouvaient aſſez que l'Iſle avait été fort peuplée. Elles conſiſtent preſque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, qui ont pour baſe un quarré, & qui ſont entr'eux à la diſtance d'environ ſix pieds. Chaque rang eſt ſéparé de l'autre, par le double de cet eſpace. La baſe des piliers eſt de cinq pieds quarrés, & leur hauteur de treize. Ils ſe terminent tous par un demi-globe, à ſurface plate; & toute la maſſe, c'eſt-à-dire les piliers & les demi-globes, eſt de ſable & de pierre, cimentés enſemble & revêtus de plâtre. Ces monumens, ſuivant le témoignage des priſonniers, ſont les reſtes de pluſieurs Monaſteres Américains. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui ſoufflent continuellement dans l'Iſle, & les pluies, quoique rares & courtes, dont elle eſt quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement ſain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens habitans avaient

ſuppléé à ce défaut par un grand nombre de puits qu'on trouve par-tout, aſſez près de la ſurface. Anſon.
On y voit auſſi de grandes pièces d'excellente eau dormante, qui paraiſſent formées par des ſources. La principale incommodité de Tinian vient d'une infinité de moucherons & d'autres inſectes, tels que des millepèdes, des ſcorpions, &c. On y eſt tourmenté auſſi par des tiques, qui s'attachent aux hommes comme aux bêtes, & qui, cachant leur tête ſous l'épiderme, y cauſent une douloureuſe inflammation.

Les Anglais trouvaient cette peine légere, en la comparant à toutes les douceurs de l'Iſle. Mais ils ignoraient que le mouillage n'y étant pas sûr dans certaines ſaiſons, ils étaient menacés du plus terrible accident qu'ils euſſent à redouter. La meilleure ſituation, pour les vaiſſeaux conſidérables, eſt au Sud-Oueſt de l'Iſle. C'était dans cette partie que le Centurion avait jetté l'ancre ſur vingt-deux braſſes d'eau, vis-à-vis d'une Baie ſablonneuſe, à un mille & demi du rivage. Le fond de cette Rade eſt rempli de rochers de corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, juſqu'au milieu d'Octobre, expoſent un bâtiment à de grands dangers. Cette ſaiſon eſt celle de la mouſſon de l'Oueſt. Auſſi long-temps qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine lune, & ſur-tout dans celui de la nouvelle, eſt ordinairement ſi variable, qu'il

Anson.

fait quelquefois le tour du compas. Il souffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut se fier aux plus gros cables; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Est, entre l'Isle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'est-à-dire, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au milieu de Juin, le temps est égal & constant.

Ces connaissances manquaient aux Anglais. Après s'être occupés à radouber leur vaisseau, ils donnerent tous leurs soins aux malades, qui commençaient à se rétablir heureusement. M. Anson, attaqué lui-même du scorbut, s'étoit fait dresser une tente sur le rivage, où il vivait sans défiance. Cependant, comme on n'était pas loin de la nouvelle lune de Septembre, une prudence nécessaire, dans la mousson de l'Ouest, lui fit ordonner, pour la sûreté du Vaisseau, que le bout des cables fût garni des chaînes des grapins, dans l'endroit où il tient aux ancres. Il les fit même revêtir, à trente brasses depuis les ancres, & à sept depuis les écubiers, d'une bonne hansiere, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajouta celle d'abaisser entierement la grande vergue & la vergue de misaine, pour laisser au vent moins de prise sur le vaisseau.

La nouvelle lune arriva le 18. Ce jour & les trois suivans se passerent sans disgrace; &, quoi-

que le temps fût orageux, on se reposait sur des mesures auxquelles il ne paraissait rien manquer: mais le 22, un vent d'Est, qui s'éleva tout-d'un-coup, avec une impétuosité surprenante, rompit tous les cables & jetta le vaisseau en mer. La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il était accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre & de pluie. On n'entendit pas même les signaux de détresse, auxquels on devait supposer que Saumarez, qui commandait à bord, aurait recours. On ne vit aucun feu, pour avertir ceux qui étaient à terre. M. Anson, la plupart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize personnes, se trouverent privés, sans le savoir encore, de l'unique moyen qui leur restait pour sortir de l'Isle. Mais c'est dans les termes de l'Auteur, qu'il faut représenter leur situation.

Anson.

« A la pointe du jour, lorsqu'ils remarquerent, » du rivage, que le vaisseau avait disparu, leur » consternation fut inexprimable. La plupart, per- » suadés qu'il avait péri, supplierent le Chef d'Es- » cadre d'envoyer la chaloupe faire le tour de » l'Isle, pour chercher les débris. Ceux qui le » croyaient capable d'avoir résisté à la tempête, » n'osaient se flatter qu'il fût jamais en état de » regagner l'Isle; car le vent était toujours à l'Est, » avec une extrême violence, & l'on savait qu'il

Anson.

» y avait trop peu de monde à bord, pour lutter » contre un temps si orageux. Dans l'une & l'au» tre supposition, il n'y avait pour eux aucune » espérance de quitter l'Isle de Tinian. Ils se trou» vaient à plus de six cens lieues de Macao, Port » le plus voisin pour leur Nation. Ils n'avaient pas » d'autre ressource que la petite barque Espagnole, » dont ils s'étaient saisis, & qui ne pouvait con» tenir le quart de leur nombre. Le hasard de quel» que vaisseau, qui relâcherait dans l'Isle, était sans » aucune vraisemblance. Peut-être le Centurion » était-il le premier bâtiment Européen qui en eût » approché. Il ne fallait pas espérer, de plusieurs » siécles, les accidens qui l'y avaient conduit. Il ne » leur restait donc que la triste attente de passer » le reste de leurs jours dans cette Isle. Encore » n'était-ce pas leur plus grande crainte. Ils de» vaient appréhender que le Gouverneur de Guam, » instruit de leur malheur, n'envoyât contr'eux » toutes ses forces; & le plus favorable traitement » qu'ils pussent envisager, était de passer toute leur » vie dans les chaînes. Peut-être même avaient» ils à redouter une mort infâme, en qualité de » Pirates; car leur commission était à bord du vais» seau.

» Quoique ces cruelles idées fissent leur impres» sion sur le Chef d'Escadre, il prit un air ferme » & tranquille. Ses premieres réflexions étaient

Anson.

» tombées sur les moyens de se délivrer d'une situation si désespérée. Il communiqua aux plus intelligens de sa troupe, un plan qu'il jugea possible; &, le voyant confirmé de leur approbation, il assembla tous les autres, pour leur représenter qu'il y avait peu d'apparence que le Centurion fût submergé; que, s'ils considéraient avec attention la force d'un tel vaisseau, ils conviendraient qu'il était capable de soutenir les plus fortes tempêtes; que peut-être reparaîtrait-il dans peu de jours: mais que, dans la supposition la moins favorable, on devait juger qu'il aurait été jetté assez loin de l'Isle, pour se trouver dans l'impossibilité d'y retourner, & qu'il aurait pris la route de Macao; que, pour se préparer néanmoins à toute sorte d'événemens, on pouvait s'occuper des moyens de sortir de l'Isle; qu'il en avait déja trouvé un, qui consistait à scier en deux la barque Espagnole, pour l'allonger de douze pieds; ce qui ferait un bâtiment d'environ quarante tonneaux, & capable de les transporter tous à la Chine; que les Charpentiers qu'il avait consultés sur cette entreprise; lui en promettaient le succès, & qu'il ne demandait que les efforts réunis de l'assemblée. Il ajouta qu'il voulait partager le travail avec eux, & qu'il n'exigerait rien d'autrui, dont il ne fût prêt à donner l'exemple, mais qu'il était important de ne

Anfon.

» pas différer l'ouvrage, & de se persuader même
» que le Centurion ne pouvait revenir, parce qu'en
» supposant son retour, il n'en résultait pas d'au-
» tre inconvénient, que l'inutilité du travail; au lieu
» que s'il ne reparaissait pas, leur infortune & la
» saison exigeaient d'eux toute la diligence, &
» par conséquent toute l'activité possible.

» Ce discours releva leur courage; mais il ne
» produisit pas d'abord tout l'effet que leur Chef
» en avait attendu. La ressource même qu'il leur
» offroit, diminuant leur premier effroi, ils com-
» mencerent à se flatter que le retour du Centu-
» rion les dispenserait d'un travail pénible, auquel
» ils auraient toujours le pouvoir de revenir. Ce-
» pendant quelques jours d'une vaine attente, leur
» ayant ôté l'espérance de revoir le vaisseau, ils se
» livrerent avec ardeur au projet de leur déli-
» vrance. Si l'on considere combien ils étaient mal
» pourvus de tout ce qui était nécessaire à l'exé-
» cution, il paraîtra surprenant que M. Anson
» pût se promettre, non-seulement d'alonger la
» barque, mais de l'avitailler, & de la mettre en
» état de parcourir un espace de six ou sept cens
» lieues, dans des mers qui lui étaient inconnues.
» Aussi croit-on devoir ici le détail de quelques
» circonstances, qui feront admirer l'industrie des
» gens de mer.

» Par un bonheur, dont les Anglais remer-

» cierent la fortune, les Charpentiers étaient à » terre avec leurs caisses d'instrumens, lorsque le » vaisseau fut jetté en mer. Le Serrurier s'y trou- » vait aussi, avec sa forge & quelques outils, » mais ses soufflets étaient restés à bord. Le pre- » mier soin fut d'en fabriquer une paire. On man- » quait de cuir; mais on y suppléa par des peaux. » Les Américains, ou les Espagnols, avaient laissé » un amas de chaux, dont on se servit pour » tanner quelques peaux de bœuf. Les soufflets, » dont le tuyau fut un canon d'arme à feu, n'eurent » pas d'autre défaut que la mauvaise odeur d'un » cuir mal préparé.

Anson.

» Pendant que le forgeron s'occupait de son » travail, d'autres abattaient des arbres, & » sciaient des planches. M. Anson mit la main à » cet ouvrage, qui était le plus pénible. Comme » on n'avait ni assez de poulies, ni la quantité » nécessaire de cordages pour hâler la barque à » terre, on proposa de la mettre sur des rouleaux. » La tige des cocotiers, étant ronde & fort unie, » parut propre à cet usage. On abattit quelques- » uns de ces arbres, aux bouts desquels on » pratiqua des ouvertures pour recevoir des » barres. Dans le même-temps, on creusa un » bassin sec, où l'on fit entrer la barque, par » un chemin fait exprès depuis la mer jusqu'au » bassin. D'un autre côté, on tuait des bœufs, &

Anson.

» l'on amassait toutes sortes de provisions. Après » avoir délibéré sur ce qui pouvait être employé à » l'équipement de la barque, on trouva que les » tentes qui étaient à terre, & les cordages que » le Centurion avait laissés par hasard, pourraient » suffire, avec les voiles & les agrês de la barque » même. Comme on avait quantité de suif, on ré- » solut de le mêler avec de la chaux, & de suiver » la barque de ce mêlange. »

Il restait l'embarras de se procurer les vivres nécessaires, pour un long voyage. On n'avait, à terre, ni biscuit, ni aucune sorte de grain. Le fruit à pain en avait tenu lieu, depuis qu'on était dans l'Isle de Tinian; mais il ne pouvait se conserver en mer. Quoiqu'on eût assez de bétail en vie, on n'avait pas de sel pour le saler; & dans un climat si chaud, le sel n'aurait pas pris. On résolut enfin de prendre à bord autant de noix de cocos qu'il serait possible, & de suppléer au pain par du riz. L'Isle fournissait des cocos. Pour se procurer du riz, on résolut d'attendre que la barque fût achevée, & de tenter une expédition entre l'Isle de Rota, où l'on savait que les Espagnols ont de grandes plantations, confiées au soin des habitans Américains. Mais cette entreprise ne pouvant être exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avait de poudre à terre. Il ne s'en trouva malheureusement que pour quatre-vingt-dix coups de fusil;

Anson.

de fusil; faible ressource pour des gens qui devaient être privés, pendant plus d'un mois, de pain & de tout ce qui pouvait en tenir lieu, s'ils ne s'en procuraient par les armes.

Mais on a mis au dernier rang le plus cruel de tous les embarras, celui qui, sans un concours d'accidens fort singuliers, aurait rendu le départ de la barque absolument impossible. Après avoir réglé tout ce qui regardait sa fabrique & son équipement, il était aisé de calculer, à-peu-près, dans quel temps l'ouvrage serait achevé. « Ensuite, » on devait naturellement considérer le cours » qu'il fallait suivre, & la terre où l'on devait » aborder. Ces idées menerent les Officiers à la » fâcheuse réflexion qu'ils n'avaient, dans l'Isle, » ni boussole ni quart-de-cercle. Il s'était déjà » passé huit jours, sans aucune ressource pour cette » disgrace, lorsqu'en fouillant dans une caisse, qui » appartenait à la barque Espagnole, on y trouva » une petite boussole, qui ne valait guères mieux » que celles qui servent de jouet aux écoliers, » mais qui n'en fut pas moins regardée comme un » trésor inestimable. Peu de jours après, on eut » le bonheur de trouver sur le rivage un quart- » de-cercle, qui avait appartenu à quelque mort » de l'équipage. On s'apperçut, à la vérité, que » les pinules y manquaient, ce qui le rendait » inutile; mais un matelot ayant tiré par hasard

Anson.

» la layette d'une vieille table, que les flots » avaient poussée à terre, y trouva quelques pi- » nules, qui convenaient fort bien au quart- » de-cercle, & qui servirent sur-le-champ à » déterminer, avec assez de précision, la lati- » tude de Tinian. Le travail, animé par toutes » ces faveurs de la fortune, avança si heureuse- » ment que, le 9 Octobre, on se crut assez maître » de l'exécution pour en régler la durée; & le » départ fut fixé au 5 de Novembre. »

Mais l'embarras des Anglais devait finir plutôt, & par une conclusion plus heureuse. Deux jours après, un matelot qui se trouvait sur une hauteur, au milieu de l'Isle, apperçut le Centurion dans l'éloignement. Il se mit à courir vers le rivage, en criant de toute sa force, *le vaisseau, le vaisseau !* Ceux qui l'entendirent, jugeant par la maniere dont cette nouvelle était annoncée, qu'elle devait être vraie, la porterent avec le même empressement au Chef d'Escadre. Il était dans l'ardeur du travail. Un bonheur, qu'il espérait si peu, lui fit jetter sa hache; « & sa joie, suivant » l'expression de l'Auteur, parut altérer, pour la » premiere fois, cette parfaite égalité d'ame, » qu'il avait conservée jusqu'alors. Tout le monde » l'accompagna jusqu'au rivage, avec des trans- » ports qui approchaient de la frénésie, pour se » repaître d'un spectacle dont on s'était cru privé » pour jamais. »

L'absence du Centurion avait duré dix-neuf jours, pendant lesquels il avait éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable élément. Il avait d'abord été poussé vers l'Isle d'Agnigan, au risque de s'y briser mille fois dans l'obscurité des ténèbres. Ensuite les courans l'avaient fait dériver plus de quarante lieues à l'Ouest, d'où il n'était revenu à la vue de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de sa double chaloupe, qui s'était brisée dès la premiere nuit contre le bordage, jetta M. Anson dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire transporter toutes les futailles sur des radeaux; & de furieux coups de vent l'exposerent à de nouvelles alarmes. Cependant on parvint à charger autant de provisions que l'Isle put en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile.

Anson.

La mousson de l'Est semblait bien fixée. On eut en pouppe un vent frais & constant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il restait des craintes pour l'ancienne voie d'eau, qui n'avait pas été réparée si parfaitement, qu'une mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'équipage était dans une si parfaite santé, qu'il se soumettait sans plaintes & sans impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Le 3 de Novembre, on découvrit une Isle qu'on prit, à la premiere vue, pour celle de Betel-

Anson. Tobago-Xima; mais elle parut plus petite qu'on ne la repréſente ordinairement. Une heure après, on en vit une ſeconde, cinq ou ſix milles plus à l'Oueſt; les Cartes & les Journaux de Marine, qu'on avait à bord, ne faiſant mention d'aucune autre Iſle, à l'Eſt de Formoſe, que celle de Betel-Tobago-Xima, l'impoſſibilité où l'on ſe trouvait de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le vaiſſeau n'eût été pouſſé par quelque courant dans le voiſinage des Iſles de Bachi. Une juſte précaution fit amener les voiles pendant la nuit, & l'on demeura dans cette incertitude juſqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes Iſles. Alors M. Anſon fit porter à l'Oueſt; &, deux heures après, on découvrit la pointe Méridionale de l'Iſle Formoſe. On eut bientôt la vue des côtes de la Chine, au Nord vers l'Oueſt, à quatre lieues de diſtance. On demeura au large pour attendre le jour.

La ſurpriſe des Anglais fut extrême, au lever du Soleil, de ſe voir au milieu d'un nombre infini de bateaux qui couvraient toute la mer. L'Auteur ne croit point exagérer, en le faiſant monter à ſix mille, dont chacun portait trois, quatre ou cinq hommes; mais la plupart cinq. Cet eſſaim de pêcheurs eſt le même ſur toute cette Côte, juſqu'à Macao. M. Anſon ſe flatta que, parmi tant de marins, il ſe trouverait un Pilote,

qui consentirait à servir de guide au vaisseau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un seul à venir à bord, ni à donner la moindre instruction. Lorsqu'on leur répétait le nom de Macao, ils présentaient du poisson pour seule réponse, sans marquer la moindre curiosité pour un spectacle aussi nouveau pour eux, qu'un grand vaisseau de l'Europe, & sans se détourner un moment de leur travail. Une insensibilité, qui s'accordait si peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur Nation, ne prévint pas les Anglais en leur faveur. M. Anson fut réduit à se conduire par la foible connaissance qu'il avait de leurs Côtes. Anson.

Cependant un Pilote Chinois vint offrir ses services en mauvais Portugais. Il demanda trente piastres, qui lui furent comptées sur-le-champ. On apprit de lui qu'on n'était pas loin de Macao, & que la riviere de Canton, à l'embouchure de laquelle cette Isle est située, avait alors onze vaisseaux Européens, dont quatre étaient Anglais. Anson alla mouiller dans la rade de Macao.

Depuis plus de deux ans que les Anglais étaient en mer, c'était la premiere fois qu'ils se voyaient dans un Port ami, & dans un Pays civilisé, où ils pouvaient se promettre toutes les commodités de la vie, & tous les secours né-

Anson.

cessaires à leur vaisseau. L'Auteur donne une légere idée de l'état où ils trouverent la ville Portugaise de Macao. « Cette Ville, dit-il, autrefois très-riche & très-peuplée, & capable de » se défendre contre les Gouverneurs Chinois » de son voisinage, est extrêmement déchue de » son ancienne splendeur. Quoiqu'elle continue » d'être habitée par des Portugais, & commandée » par un Gouverneur que le Roi de Portugal » nomme, elle est à la discrétion des Chinois, » qui peuvent l'affamer, & s'en rendre Maîtres. » Aussi le Gouverneur Portugais se garde-t-il » soigneusement de les choquer. »

La riviere de Canton, seul Port de la Chine, qui soit aujourd'hui fréquenté par les Européens, est un lieu de relâche, plus commode que Macao; mais les usages de la Chine, à l'égard des étrangers, n'étant établis que pour des vaisseaux Marchands, M. Anson craignit d'exposer la Compagnie Anglaise des Indes à quelque embarras, de la part du Gouvernement de Canton, s'il prétendait en être traité sur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette considération, qui l'obligeait de relâcher à Macao, le porta aussi à députer un de ses Officiers au Gouverneur Portugais, pour lui demander ses avis sur la conduite qu'il devait tenir avec les Chinois. La principale difficulté regardait les droits qu'on fait payer

à tous les vaiſſeaux, qui entrent dans la riviere de Canton ; impôt qui ſe régle ſur la grandeur de chaque bâtiment. Dans tous les autres pays du monde, un vaiſſeau de guerre eſt exempt de cette ſervitude ; & le Chef d'Eſcadre Anglais ſe faiſait un point d'honneur de ne pas s'y ſoumettre à la Chine. Anſon.

Deux Officiers Portugais, qui revinrent le ſoir avec le Député de M. Anſon, lui dirent, de la part du Gouverneur, qu'il ne fallait pas eſpérer que les Chinois ſe relâchaſſent ſur le paiement des droits ; mais que le Gouverneur lui offrait un Pilote, pour le conduire à Tipa, Port voiſin, ſûr, & propre au radoub du vaiſſeau, où vraiſemblablement les Chinois ne lui demanderaient pas l'impôt.

Les Anglais, ayant goûté cette propoſition, leverent l'ancre, & ſe rendirent à Tipa, Port formé par pluſieurs Iſles, & ſitué à ſix lieues de Macao. Ils ſaluerent le Château d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anſon ſe fit mettre à terre, pour ſe procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'eſpérance d'en obtenir des proviſions. Il en fut reçu fort civilement, avec promeſſe de fournir au vaiſſeau tout ce qu'on y pourrait porter ſous main ; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouerent qu'ils ne

Anfon.

recevaient eux-mêmes leurs provifions qu'avec la permiffion du Gouvernement Chinois, & qu'ils étaient abfolument dans fa dépendance. M. Anfon prit le parti de fe rendre lui-même à Canton, & d'adreffer fes demandes au Vice-Roi. Il eut befoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du Hoppo, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il confulta les Officiers des vaiffeaux Anglais, fur la conduite qu'il devait tenir dans cette Cour. On lui confeilla d'employer la médiation des Marchands; fauffes mefures, qui lui firent perdre un mois entier à preffer des Agens fans crédit & de mauvaife foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre fes plaintes, il réfolut de prendre une autre voie. De fon bord, où il fe fit reconduire, il écrivit au Vice-Roi, pour lui repréfenter, « qu'il était Commandant en Chef » d'une Efcadre de Sa Majefté Britannique, en» voyée, depuis deux ans, dans la mer du Sud; » pour croifer fur les Efpagnols qui étaient en » guerre avec le Roi fon Maître; qu'en retour» nant dans fa patrie, une voie d'eau, & la né» ceffité de fe pourvoir de vivres, l'avaient forcé » d'entrer dans le port de Macao; qu'il s'était » rendu à Canton, pour y demander les fecours » dont il avait befoin; mais, qu'ignorant les » ufages du Pays, il n'avait pu trouver d'accès à la

» Cour, & qu'il se voyait réduit à faire ren-
» fermer ses demandes dans une lettre; qu'elles
» consistaient dans la permission de prendre les
» Ouvriers nécessaires pour réparer son vaisseau,
» & d'acheter des vivres, pour se mettre en état
» de partir avant la fin de la mousson. »

Cette lettre, traduite en Chinois, produisit l'effet qu'il en avait attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la ville de Janson, accompagné de deux Mandarins, d'une classe inférieure, & d'une nombreuse suite de domestiques, parut sur une Escadre de dix-huit demi-galeres, décorées de pavillons & de flammes, & chargées de Musiciens & de soldats. Il fit jetter le grapin à l'avant du Centurion. Ensuite il envoya déclarer au Chef d'Escadre, qu'il avait ordre du Vice-Roi de Canton, d'examiner l'état du vaisseau. La chaloupe Anglaise partit sur-le-champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour sa réception. Cent des meilleurs hommes de l'équipage se revêtirent de l'uniforme des soldats de la marine, prirent les armes, & se rangerent sur le tillac. Il monta sur le bord, au son des tambours & de toute la musique militaire des Anglais; & passant devant leur corps de Troupes, il fut reçu sur le demi-pont, par le Chef d'Escadre, qui le conduisit dans la chambre de Pouppe. Il y répéta

Anson.

ſa Commiſſion. Elle conſiſtait à vérifier les articles de la lettre, & particulierement celui de la voie d'eau. Deux charpentiers Chinois, qu'il avait amenés dans cette vue, ſe diſpoſerent à l'exécution de ſes ordres. Il avait mis chaque article à part, ſur un papier, avec une aſſez grande marge, ſur laquelle il devait écrire ſes obſervations.

Ce Mandarin paraiſſait non-ſeulement homme de mérite, mais ouvert & généreux, deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverſes recherches, les charpentiers Chinois trouverent la voie d'eau telle qu'on l'avait repréſentée, & conclurent qu'il était impoſſible de mettre le vaiſſeau en mer, avant qu'il fût radoubé. Alors le Mandarin témoigna au Chef d'Eſcadre, qu'il reconnaiſſait la vérité de toutes ſes repréſentations. Il continua d'examiner les autres parties du vaiſſeau; & ſa principale attention tomba ſur les pièces de batterie, dont il parut admirer la grandeur, auſſi-bien que la groſſeur & le poids des boulets. Le Chef d'Eſcadre ſaiſit cette occaſion, pour inſinuer que les Chinois manqueraient de prudence, s'ils tardaient à lui accorder ſes demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la douane, & feignant de les croire bien convaincus que le Centurion ſeul était capable de détruire tous les bâtimens Chinois qui

Anson.

ſe trouvaient dans la riviere de Canton, il ajouta que, ſi les procédés violens n'étaient pas convenables entre les Nations amies, il ne convenait pas non plus de laiſſer périr ſes amis de miſere dans un Porr, ſur-tout lorſqu'ils offraient de payer tout ce qui leur ſerait accordé. Le Mandarin reconnut la juſtice de ce langage. Il déclara civilement, que la Commiſſion dont on l'avait chargé, l'obligeait de ſe regarder comme l'Avocat du vaiſſeau Anglais. Il aſſura qu'à ſon retour à Canton, on tiendrait un Conſeil dont il était membre; & que, ſur ſes repréſentations, il ne doutait pas que toutes les demandes du Chef d'Eſcadre ne fuſſent accordées. Enfin s'étant fait donner une liſte de toutes les proviſions néceſſaires au vaiſſeau, il écrivit au bas la permiſſion de les acheter, & il commit un Officier de ſa ſuite, pour les faire fournir chaque jour au matin.

Après cette favorable explication, le Chef d'Eſcadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'excuſant, ſur ſa ſituation, de ne pouvoir leur faire auſſi bonne chere qu'il le deſirait. « Entre » pluſieurs mets, on leur ſervit du bœuf, dont » les Chinois ne mangent point ſans répugnance. » M. Anſon ignorait que depuis pluſieurs ſiécles, » ils ont adopté quantité de ſuperſtitions Indiennes. » Mais ils ſe jetterent ſur quatre groſſes pièces » de volaille, qu'ils mangerent preſqu'entiere-

Anſon.

» ment. Ils parurent fort embarraſſés de leurs
» coureaux & de leurs fourchettes. Après avoir
» eſſayé envain de s'en ſervir ; &, d'un air fort
» gauche, ils furent obligés d'en revenir à leur
» uſage ; c'eſt-à-dire, de ſe faire couper leur
» viande en petit morceaux, par quelques gens
» de leur ſuite. A la vérité, ils ſe montrerent
» moins novices dans l'art de boire. M. Anſon
» prenant droit de ſes incommodités pour ſe diſ-
» penſer de boire beaucoup, le grand Mandarin,
» qui avait remarqué le teint vif & l'air frais d'un
» jeune Officier du vaiſſeau, lui frappa ſur l'é-
» paule, & lui dit, par la bouche de l'Interprete,
» qu'il ne lui croyait pas les mêmes raiſons de
» ſobriété qu'au Chef d'Eſcadre, & qu'il le priait
» de lui tenir compagnie à boire. Le jeune An-
» glais, voyant que quatre où cinq bouteilles de
» vin Français n'altéraient pas la ſérénité du Man-
» darin, fit apporter un flacon d'eau des Bar-
» bades, auquel ce Magiſtrat Chinois ne fit pas
» moins d'honneur ; après quoi, il ſe leva de table,
» avec tout le ſang-froid qu'il y avait apporté. »

Malgré ſes promeſſes, la patience des Anglais fut exercée par des difficultés & des lenteurs qui prolongerent le retardement de la permiſſion du Conſeil, juſqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain, quantité d'ouvriers Chinois vinrent à bord, & le travail fut pouſſé avec vigueur. Il ne laiſſa pas

d'être troublé par différens bruits, qui firent craindre aux Anglais d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent en effet, dans la suite, que le Conseil de Manille, informé qu'ils étaient à caréner leur vaisseau dans ce Port, avait conçu le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine Espagnol, qui s'était chargé de cette entreprise, pour la somme de quarante mille piastres; & que ce dessein n'avait manqué, que par la mauvaise intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auraient eu le temps de l'exécuter; car on vit arriver le mois d'Avril, avant que le radoub, le chargement des provisions, & l'équipement du vaisseau fussent achevés. Les Chinois s'ennuyaient de ces longueurs. Deux chaloupes envoyées de Macao, vinrent presser M. Anson de partir. Ce message, qui fut renouvellé plusieurs fois, lui parut assez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en était importuné, & qu'il partirait quand il le jugerait à propos. Mais sa réponse irrita aussi les Magistrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-temps des vivres au vaisseau; & cet ordre, qui ne fut que trop fidèlement observé, força les Anglais de lever l'ancre, aussi-tôt qu'ils eurent congédié les ouvriers.

Anson.

Ils firent voile, vers la haute mer, le 19 d'Avril. Heureusement ils se retrouvaient avec un

Anson. vaisseau réparé, une bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avaient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avaient faits à Macao, la plupart Lascarins ou Matelots Indiens, & quelques Hollandais. Le Chef d'Escadre avait publié qu'il partait pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la mousson de l'Ouest fût commencée, & que le voyage, qu'il paraissait entreprendre, passe pour impossible dans cette saison, il avait témoigné tant de confiance dans la force de son vaisseau & dans l'habileté de son équipage, que toute la Ville de Macao, & ses gens mêmes, étaient persuadés qu'il voulait se signaler par une expérience si hardie; & plusieurs habitans de Macao & de Canton s'étaient servi de cette occasion pour écrire à leurs Correspondans de Batavia.

Mais ce n'était qu'un voile, qui cachait des desseins beaucoup plus importans. M. Anson considérait que le vaisseau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avait beaucoup d'apparence que cette année, il en partirait deux du même Port. Il avait pris la résolution d'aller les attendre au Cap Spiritu Sancto, dans l'Isle de Samal, premiere Terre que les Espagnols viennent reconnaître en approchant des Philippines. C'est ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent; il se promettait d'y être assez-tôt pour les y

attendre. A la vérité, on repréſentait les Galions comme de gros & forts bâtimens, montés chacun de quarante-quatre pièces de canon, & de plus de cinq cens hommes. Il devait même compter qu'ils s'eſcorteraient mutuellement; au-lieu qu'il n'avait à bord que deux cens vingt-ſept perſonnes, dont plus de trente n'étaient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter. Il ſavait que ſon vaiſſeau était beaucoup plus propre au combat que les Galions; l'immenſe tréſor, qu'il ſe flattait d'enlever, lui répondait du courage de ſes gens.

Anſon.

Il avait formé ce grand projet, en quittant la côte du Mexique; & ſon chagrin, dans tous les délais qu'il avait eſſuyés à la Chine, n'était venu que de la crainte de manquer les Galions. Il avait gardé un profond ſecret à Macao, parce qu'il y pouvait appréhender que le commerce de cette Ville avec Manille, ne ſervît à le trahir. Mais, lorſqu'il ſe vit en pleine mer, il aſſembla tous ſes gens ſur le demi-pont. Après leur avoir expliqué ſon deſſein, « il les aſſura qu'il ſaurait » choiſir une croiſiere, où les Galions ne lui » échapperaient pas; que, malgré la force de ces » deux bâtimens, il croyait ſa victoire certaine; » qu'il n'ignorait pas de quel bois ils étaient com- » poſés; que ſi l'on s'en rapportait aux fables Eſ- » pagnoles, ils étaient impénétrables aux boulets

Anson.

» de canon; mais que pour lui, il répondait sur » sa parole, que pourvu qu'il les pût joindre, » il les combattrait de si près, que ses boulets, » loin de rebondir contre un des flancs, les per» ceraient tous deux de part en part. »

Ce discours fut reçu avec des transports de joie. Tout le monde promit solemnellement de vaincre ou de périr, & la confiance monta tout-d'un-coup jusqu'à faire oublier la modestie. L'Auteur confirme cette observation par un trait particulier. « M. Anson, dit-il, ayant fait provision, » à la Chine, de moutons en vie, demanda, un » jour, à son boucher, pourquoi il n'en voyait » plus servir sur sa table, & s'ils étaient tous tués. » Le Boucher répondit, du ton le plus sérieux, » qu'il en restait deux encore; mais que si M. le » Chef d'Escadre le permettait, il avait dessein » de les garder pour en traiter le Général des » Galions. »

Toutes les attentions, avec lesquelles on s'efforça de se dérober à la vue des Sentinelles de Terre, ne purent empêcher que le vaisseau ne fût apperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille. Les Marchands y prirent l'alarme, & s'adresserent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Escadre de cinq vaisseaux; deux de trente-deux pièces de canon, un de vingt, & deux de dix, pour attaquer les ennemis de l'Espagne. Quel-

ques-uns

ques-uns de ces bâtimens avaient déjà levé l'ancre; mais de nouvelles disputes, pour les frais de l'armement, entre les Marchands & le Gouverneur, & la mousson contraire, arrêterent encore une fois leur entreprise. Au reste, M. Anson fut surpris d'avoir été découvert si souvent de la côte, parce que la pointe du Cap n'est pas fort élevée, & que le vaisseau fut presque toujours à dix ou quinze lieues au large. Cependant, à mesure que le mois de Juin avançait, l'impatience des Anglais allait en augmentant. Ils se voyaient au dix-neuf. Anson.

Le 20 de Juin, c'est-à-dire, un mois après leur arrivée, ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour, on découvrit une voile au Sud-Est. Le Chef d'Escadre ayant fait porter aussi-tôt vers ce bâtiment, on le reconnut pour un des Galions; mais on fut surpris qu'il ne changeât point de route, & qu'il portât toujours sur le Centurion. M. Anson ne pouvait se persuader que les Espagnols l'eussent reconnu à son tour. Cependant il ne put demeurer long-temps en balance; ni douter même qu'ils n'eussent pris la résolution de le combattre.

Vers le Midi, les Anglais se trouverent à une lieue du Galion, & ne voyant pas paraître le second, ils conclurent qu'il en avait été séparé,

Anson.

Bientôt les Espagnols hisserent leur voile de misaine, & s'avancerent sous leurs huniers, le Cap au Nord, avec le pavillon & l'étendard d'Espagne au haut du grand mât. M. Anson s'était préparé aussi pour le combat, & n'avait pas négligé ce qui pouvait lui faire tirer meilleur parti de ses forces. Il avait choisi trente de ses plus habiles fusiliers, qui furent distribués dans les hunes, & dont les services répondirent à son attente. Comme il n'avait pas assez de monde pour donner un nombre suffisant d'hommes à l'artillerie, chaque pièce de la baterie d'en-bas n'en eut que deux, pour la charger. Le reste était divisé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouraient l'entre-deux des ponts, pour mettre le canon aux sabords, & le tirer, lorsqu'ils le trouvaient chargé. Cet ordre le mit en état de se servir de toutes ses pièces; &, ne pensant point à tirer par bordées, entre lesquelles il y aurait eu nécessairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu continuel, dont il se promettait d'autant plus d'avantages, que l'usage des Espagnols est de se jetter ventre à terre, lorsqu'ils voient une bordée prête à partir, & d'attendre, dans cette posture, qu'elle soit lâchée; après quoi, ils se relèvent, pour servir assez vivement le canon & la mousqueterie, jusqu'à ce qu'ils se croient menacés d'une autre bordée. En tirant

coup sur coup, on comptait de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

Le Centurion, se trouvant à la portée du canon ennemi, arbora pavillon. M. Anson crut observer que les Espagnols avaient négligé jusqu'alors de débarrasser leur vaisseau, & qu'ils étaient occupés à jetter dans les flots leur bétail, & tout ce qui leur était incommode, il fit tirer sur eux ses pièces de chasse, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le Galion répondit de ses deux pièces de l'arriere, & le Centurion se disposant à l'abordage, les Espagnols affecterent de l'imiter. Bientôt il se plaça sous le vent des ennemis, & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, & de se jetter dans le port de Jalapay, dont ils n'étaient éloignés que de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

Pendant une demi-heure, les Anglais dépasserent le vaisseau ennemi, & foudroyerent son avant. La largeur de leurs sabords les mettait en état de faire jouer toutes leurs pièces, tandis que le Galion ne pouvait employer qu'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ses bastingues étaient remplies, prirent feu, & jetterent une flamme qui s'élevait jusqu'à la moitié de la hauteur du mât de misaine. Cet accident, qui parut causé par la bourre du

Anfon.

canon des Anglais, jetta leurs ennemis dans une extrême confufion ; mais il fit craindre auffi au Chef d'Efcadre, que le Galion n'en fût confumé, & que le feu ne fe communiquât même à fon vaiffeau. Enfin les Efpagnols fe délivrerent de cet embarras, en coupant leurs baftingues, & faifant tomber dans la mer toute cette maffe enflammée. Le Centurion n'en conferva pas moins l'avantage de fa fituation. Son canon était fervi avec autant de régularité que d'ardeur, tandis que fes fufiliers, placés dans les hunes, découvraient tout le pont du Galion, & qu'après avoir nettoyé les hunes ennemies, ils tuaient, ou mettaient hors de combat, tout ce qui fe montrait fur le demi-pont. Ce feu continuel caufa un mal infini aux Efpagnols. Leur Général même fut bleffé. Cependant, après une demi-heure de combat, le Centurion perdit l'avantage de fa fituation, & l'ennemi continua de foutenir fon feu pendant plus d'une heure ; mais enfin le canon Anglais, chargé à mitrailles, fit une fi terrible exécution, qu'ils commencerent à perdre courage. M. Anfon s'apperçut de leur défordre. Il voyait de fon bord, les Officiers Efpagnols, qui parcouraient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs poftes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou fix coups de canon avec affez de jufteffe,

ils se reconnurent vaincus, & leur pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenerent l'étendard qui était au sommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuse Commission, aurait été tué par les fusiliers, si le Chef d'Escadre, qui comprit de quoi il était question, ne les eût empêchés de tirer. Ainsi, la victoire ne coûta plus rien aux Anglais. Anson.

Le Galion se nommait *Nostra Signora de Cabadonga.* Il était commandé par le Général Don Géronimo de Montéro, Portugais de naissance, le plus brave & le plus habile Oficier que l'Espagne eût aux Philippines. Non-seulement il était plus grand que le Centurion, mais il avait à bord cinq cens cinquante hommes, trente-six pièces de canon, & vingt-huit pierriers. L'équipage était bien pourvu de petites armes, & le vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses plats-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il était bastingué, & qui se défendait par demi-piques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre blessés. Le Centurion ne perdit que deux hommes & n'eut que dix-sept blessés, entre lesquels on comptait un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleures armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en servir.

On n'entreprend point de représenter les trans-

Anson.

ports de l'équipage Anglais, lorsqu'il se vit en possession d'un trésor qui avait fait depuis si long-temps l'unique objet de ses espérances, & pour lequel il avait tant souffert. Dans le même instant, il ne s'en fallût presque rien, qu'un bonheur si grand ne fût anéanti par l'accident le plus funeste. A peine l'ennemi eut-il baissé pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anson s'approchant de lui, sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille que le feu avait pris au Centurion, fort près de la soute aux poudres. Le Chef d'Escadre reçut cette nouvelle sans émotion ; & la sagesse de ses ordres fit éteindre l'incendie.

Il donna le commandement de la prise à M. Saumarez, son premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de haut bord. Tous les prisonniers Espagnols furent envoyés à bord du vaisseau Anglais, à l'exception de ceux qu'on crut nécessaires pour aider à la manœuvre du Galion. On apprit d'eux que l'autre Galion, que les Anglais avaient empêché, l'année d'auparavant, de sortir d'Acapulco, n'avait point attendu l'arrivée de celui qu'ils avaient pris ; & qu'ayant mis seul à la voile, il devait être arrivé à Manille, avant que le Centurion se fût posté au Cap Spiritu Sancto. Les Anglais regretterent beaucoup que le temps perdu à Macao les eût empêchés de faire deux prises au lieu d'une.

Après l'action, ils résolurent de ne pas perdre

un moment pour retourner dans la riviere de Canton. Cependant M. Anſon ſe crut d'abord obligé de faire tranſporter les tréſors Eſpagnols à bord du Centurion ; & cette précaution était d'une extrême importance. La ſaiſon faiſant craindre un fort mauvais temps, dans une navigation qui devait ſe faire à travers des mers peu connues, il fallait qu'un butin ſi précieux ſe trouvât ſous les yeux du Chef d'Eſcadre, & qu'il fût aſſuré, contre toutes ſortes d'accidens, par la fidélité de l'équipage & par la bonté du vaiſſeau. Il n'était pas moins important de s'aſſurer des priſonniers. Delà dépendaient non-ſeulement les tréſors, mais la vie même des vainqueurs. Les Eſpagnols étaient plus nombreux du double que ceux qui les avaient pris ; & quelques-uns d'entr'eux, obſervant la faibleſſe de l'équipage Anglais, dont une partie n'était compoſée que de jeunes gens, regretterent, avec pluſieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, diſaient-ils, par une poignée d'enfans. Pour leur ôter les moyens de ſe révolter, ils furent tous mis à fond de cale, ſans autre exception que les Officiers & les bleſſés, avec deux écoutilles ouvertes, pour donner paſſage à l'air. On fit, de quelques groſſes planches, deux eſpèces de tuyaux, dont le vuide joignait l'écoutille du premier pont à celle du ſecond. En facilitant l'entrée de l'air à fond de cale, ces tuyaux aſſu-

Anfon.

raient les Anglais contre toutes les entreprifes de leurs prifonniers, qui n'auraient pu déboucher par un canal de fept ou huit pieds de haut; &, pour en augmenter la difficulté, on braqua, contre cette ouverture, quatre pierriers, chargés de balles, près defquels on pofta des fentinelles, la meche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Efpagnols. Leurs Officiers, au nombre de dix-huit, furent logés dans la chambre du premier Lieutenant, avec une garde de fix hommes; & le Général même, qu'on fit coucher dans la chambre du Chef d'Efcadre, eut une Sentinelle près de lui. D'ailleurs tous les prifonniers étaient bien avertis que le moindre trouble ferait puni de mort: & ces précautions n'empêcherent pas que l'équipage Anglais ne fe tînt prêt à la moindre alarme. Tous les fufils étaient chargés, & placés à vue d'œil; les Matelots ne quittaient pas leurs fabres ni leurs piftolets; & les Officiers, fe couchant tout vêtus, dormaient avec leurs armes à côté d'eux.

L'Auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Efpagnols était déplorable. Outre la chaleur, qui était exceffive, ils fouffraient, à fond de cale, toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accordait par jour, fuffifait à peine pour les empêcher de mourir de foif, puifqu'elle n'était que d'une

Anson.

pinte. On ne pouvait leur en donner davantage, dans un temps où l'équipage même n'avait que la moitié de plus. Il parut surprenant que, dans un assez long voyage, cette affreuse misere n'en fît pas mourir un seul ; mais un mois d'une si rude prison les métamorphosa si singulierement, qu'ayant paru frais & vigoureux lorsqu'ils y étaient entrés, ils en sortirent avec l'apparence d'autant de squelettes ou de fantômes.

Pendant qu'on prenait toutes ces mesures pour la sûreté des trésors & des prisonniers, M. Anson faisait gouverner vers la riviere de Canton ; & le 30 de Juin, au soir, on eut la vue du Cap de Langano, à la distance de dix lieues. Le lendemain, on vit les Isles de Bachi. Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglais en remarquerent plusieurs autres à l'Ouest. Delà, continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Isle de Supata, la plus Occidentale des Isles de Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour le Centurion, l'autre pour la Prise ; & ne rencontrant aucun obstacle, ils arriverent heureusement devant la Ville de Macao.

Ils avaient eu le temps, dans un si long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montait à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pièces de huit, & trente-cinq mille

Anson.

ſix cens quatre-vingt deux onces d'argent en lingots ; outre une partie de cochenille, & quelques autres marchandiſes d'aſſez peu de valeur, en comparaiſon de l'argent. Cette priſe, jointe aux autres, faiſait à-peu-près la ſomme totale de quatre cens mille livres ſterlings, ſans y comprendre les vaiſſeaux, les marchandiſes, &c. que l'Eſcadre Anglaiſe avait brûlés ou détruits aux Eſpagnols, & qui ne pouvaient aller à moins de ſix cens mille livres ſterlings. Ainſi, l'Auteur eſtime la perte de l'Eſpagne à plus d'un million ſterling. Si l'on y ajoute, dit-il, les dépenſes que cette Couronne fit pour l'équipement de l'eſcadre de Dom Pizarro, les frais extraordinaires où l'eſcadre Anglaiſe la jetta dans ſes ports d'Amérique, & la ruine de ſes vaiſſeaux de guerre, le total doit monter à des ſommes exceſſives.

On trouva, ſur le Galion, des deſſeins, des Journaux, & la Carte de l'Océan pacifique entre le Mexique & les Philippines.

En laiſſant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca-Tigris*, paſſage étroit qui forme l'embouchure de la riviere de Canton, le deſſein du Chef d'Eſcadre était d'entrer le lendemain dans ce canal, & de remonter juſqu'à l'Iſle du Tigre, où la rade eſt à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver, avant la nuit, une chaloupe envoyée par le Commandant des Forts de Bocca-

Anson.

Tigris, pour s'informer d'où venaient les deux vaiſſeaux. M. Anſon répondit à l'Officier Chinois, que le Centurion était un vaiſſeau de guerre du Roi de la Grande-Bretagne, & l'autre bâtiment, une priſe qu'il venait de faire ſur les Eſpagnols; qu'il voulait entrer dans la riviere pour y trouver un abri contre les ouragans de cette ſaiſon, & qu'il ſe propoſait de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne mouſſon. L'Officier lui demanda un état des hommes, des armes & de toutes les munitions de guerre qu'il avait à bord, parce que ſon devoir l'obligeait d'en rendre compte au Gouvernement de Canton. Mais lorſqu'il eut entendu que les Anglais avaient quatre cens fuſils, & trois à quatre cens barils de poudre, il parut ſi effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardieſſe de mettre ces deux articles ſur ſa liſte, dans la crainte de cauſer trop d'alarme à ſes Maîtres. Les Anglais s'imaginerent qu'à cette occaſion il défendit, en particulier, au Lamaneur Chinois, de conduire les deux vaiſſeaux au-delà de Bocca-Tigris.

Ce paſſage n'a gueres qu'une portée de fuſil de largeur. Il eſt formé par deux pointes de terre, ſur chacune deſquelles les Chinois ont un Fort. Celui qui ſe préſente à gauche n'eſt proprement qu'une batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embraſures; mais on n'y voyait alors

Anson.

que douze canons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le Fort de la droite ressemble assez à nos grands Châteaux antiques. Il est situé sur un rocher élevé ; mais les Anglais n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons, de six livres de balle. Telles étaient les fortifications qui défendaient l'entrée de la riviere de Canton. Cette description doit faire juger que M. Anson ne pouvait être arrêté par de si faibles obstacles, quand les deux Forts eussent été parfaitement fournis de munitions & de Canonniers. Aussi le refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le Chef d'Escadre de lever l'ancre, & de passer entre les Forts, en menaçant le Pilote Chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivait que l'un ou l'autre des deux vaisseaux touchât. On passa le détroit sans aucune opposition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par les Chinois ; & le Commandant même des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur, pour un mal auquel il n'avait pu s'opposer.

Le 16 de Juillet, M. Anson envoya un de ses Officiers à Canton, avec une lettre pour le Vice-Roi, dans laquelle il lui expliquait les raisons qui l'avaient obligé de passer le détroit de Bocca-Tigris, & le dessein où il était d'aller lui rendre ses devoirs. L'Officier Anglais fut reçu civilement, & le Vice-Roi promit d'envoyer le lendemain

sa réponse. Dans le même-temps, quelques Officiers Espagnols demanderent au Chef d'Escadre la liberté d'aller à Canton sur leur parole. Elle leur fut accordée pour deux jours. Les Mandarins, apprenant qu'ils étaient dans cette Ville, les firent appeller, pour savoir d'eux-mêmes comment ils étaient tombés au pouvoir des Anglais. Ces généreux prisonniers déclarerent de bonne-foi que les Rois d'Espagne & d'Angleterre étant en guerre ouverte, ils avaient résolu de prendre le Centurion, & qu'ils l'avaient attaqué dans cette vue; mais que l'événement avait été contraire à leurs espérances. Ils ajouterent que depuis leur infortune, ils avaient reçu du Chef d'Escadre un traitement fort humain. Cet aveu, dans une bouche ennemie, fit une juste impression sur l'esprit des Chinois, qui avaient été portés jusqu'alors à prendre M. Anson pour un Pirate. Mais quoiqu'ils ne pussent douter du témoignage des Espagnols, ils leur demanderent comment il était possible qu'ils eussent été vaincus par un ennemi qui ne les égalait pas en forces, & pourquoi les Anglais ne les avaient pas tués tous, puisque les deux Nations étaient en guerre. A la premiere de ces deux questions, les Espagnols répondirent que le Centurion, quoique beaucoup plus faible en équipage, était un vaisseau de guerre, qu'il avait par conséquent beaucoup d'avantages sur le

Anſon. Galion, qui n'était qu'un vaiſſeau marchand. La ſeconde difficulté s'expliquait d'elle-même, par l'uſage établi entre les Nations Européennes, de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent que M. Anſon, cédant à la bonté naturelle de ſon caractere, les avait traités avec plus de douceur qu'il n'y était obligé par les Loix de la guerre. Cette réponſe inſpira aux Mandarins beaucoup de reſpect pour lui; quoique l'Auteur n'oſe aſſurer que le bruit des tréſors, dont il était en poſſeſſion, n'eût autant de part à ce ſentiment, que la haute idée qu'ils avaient conçue de ſon caractere.

Le 20, trois Mandarins, accompagnés d'une ſuite fort nombreuſe & d'une flotte de chaloupes, vinrent à bord du Centurion, & remirent au Chef d'Eſcadre, un ordre du Vice-Roi, qui leur accordait, chaque jour, une certaine quantité de vivres, & des Pilotes pour conduire les deux vaiſſeaux juſqu'à la ſeconde barre. Ils ajouterent, en réponſe à ſa lettre, que le Vice-Roi s'excuſait de recevoir ſa viſite pendant les grandes chaleurs, parce que les Mandarins & les Soldats, qui devaient néceſſairement aſſiſter à cette cérémonie, ne pouvaient s'aſſembler ſans beaucoup de fatigue; mais que vers le mois de Septembre, lorſque la ſaiſon commencerait à s'adoucir, il le recevrait avec joie. M. Anſon était informé qu'on avait

déjà fait partir de Canton un courier pour la Cour de Pékin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux vaisseaux. Il ne put douter que le motif des délais du Vice-Roi, ne fût de gagner du temps, pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie de la Commission des Mandarins, n'était pas la plus importante. Ils parlerent des droits que les deux vaisseaux devaient payer. Le Chef d'Escadre rejetta cette proposition d'un ton ferme. Il répondit que, n'ayant point apporté de Marchandises dans leurs Ports, & n'ayant pas dessein d'en emporter, il ne devait pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvaient regarder que les vaisseaux Marchands; qu'on n'avait jamais exigé de droits pour les vaisseaux de guerre, dans les Ports où l'usage était d'en recevoir, & que les ordres du Roi son Maître, lui défendaient expressément de se relâcher sur ce point. Une réponse si décisive arrêta les Mandarins. Ils passerent au dernier article de leur Commission; c'était de prier le Chef d'Escadre de relâcher les prisonniers qu'il avait à bord, parce que le Vice Roi craignait que l'Empereur son Maître, n'apprît avec chagrin, qu'on retenait captifs, dans son propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui était alliée, & qui faisait un grand commerce avec ses sujets. M. Anson souhaitait ardemment d'être délivré de ses pri-

Anson.

Anson.

sonniers Espagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il avait dessein d'accorder, il fit quelques difficultés, après lesquelles il feignit de céder au desir d'obliger le Vice-Roi. Les Mandarins partirent; &, quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les prisonniers, pour les transporter à Macao. Ensuite les deux vaisseaux allerent jetter l'ancre au-dessus de la seconde barre, où ils devaient rester jusqu'à la mousson.

On passe sur un long détail d'injustices, de tromperies & de vols, que les Anglais essuyerent de la part des Chinois, avant que de pouvoir se procurer, pour leur argent, les provisions dont ils avaient besoin pour retourner en Europe. L'Auteur est fort éloigné de souscrire aux éloges que les Missionnaires prodiguent à cette Nation. « En fait d'artifice, dit-il, de fausseté & d'attache» ment pour le gain, il serait difficile de trouver » dans aucun autre pays du monde, des exemples » comparables à ceux qu'on voit tous les jours » à la Chine. Il en rapporte un grand nombre. » Qu'on juge, ajoute-t il, par ces échantillons, » des mœurs d'une Nation qu'on préfere souvent » au reste des humains, comme le modèle des » plus excellentes qualités. »

Mais le Chef d'Escadre était moins inquiet de ces difficultés, que de se voir presqu'à la fin du mois de Septembre, sans avoir reçu le moindre message

message de la part du Vice-Roi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour sortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ses Officiers, le 27 de Septembre, au Mandarin qui avait été chargé de l'inspection de son vaisseau, pour l'informer qu'il était résolu de se rendre à Canton dans sa chaloupe, & que le lendemain de son arrivée, il ferait prier le Vice-Roi de fixer le temps de l'audience. Le Mandarin se contenta de répondre qu'il ferait savoir au Vice-Roi les intentions du Chef d'Escadre.

Anson.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenaient à ce Voyage. L'équipage de la chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme était d'écarlate, avec des vestes d'une étoffe de soie bleue, garnies de boutons d'argent, & les armes du Chef d'Escadre sur l'habit & sur le bonnet. Pour se disposer à tout événement, M. Anson donna Commission de Capitaine au premier Lieutenant de son vaisseau, & lui laissa ses instructions. Elles portaient que, s'il était retenu pour la querelle des droits, le Galion serait détruit, & que le Centurion descendrait la riviere au-dessous de Bocca-Tigris, & s'arrêterait au-delà du détroit, pour y attendre de nouveaux ordres du Chef d'Escadre.

Tous les Officiers des vaisseaux Anglais, Danois

Anson.

& Suédois, se rendirent à bord du Centurion ; pour servir de cortège au Chef de la Nation Anglaise. Le même jour, il s'embarqua dans sa chaloupe, suivi de celles des vaisseaux Marchands. En passant devant la rade de Wampo, où les Européens étaient à l'ancre, il fut salué par tous leurs vaisseaux, à l'exception de ceux des Français, & le soir il entra dans Canton. A son arrivée, il reçut la visite des principaux Marchands Chinois, qui le féliciterent d'être venu sans obstacle, & qui affecterent de lui en témoigner beaucoup de joie. Mais c'était un nouvel artifice, pour l'engager à se reposer sur eux du soin de lui ménager l'audience du Vice-Roi. Il prit confiance à leurs promesses, sans avoir néanmoins à se reprocher trop de crédulité, puisqu'il en fut pressé fort vivement par les Marchands de sa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on se donnait pour le satisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyait pas la fin, lui faisant reconnaître qu'il était joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adresser directement au Vice-Roi, & de lui demander une audience, sans laquelle il comprit qu'il n'obtiendrait jamais la permission de faire embarquer ses vivres. Il la demanda par une lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandait la Garde, à la principale porte de Canton. Un jeune Facteur

du Comptoir Anglais, qui parlait fort bien la Langue Chinoiſe, lui ſervit d'Interprete. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent conſumées par le feu; & le ſecours que les Anglais prêterent aux habitans, pour la conſervation du reſte de la Ville, diſpoſerent ſi favorablement l'eſprit du Vice-Roi, qu'enfin l'audience fut fixée au 3 de Novembre. Anſon.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable à M. Anſon, que le Conſeil n'avait pu ſe déterminer là-deſſus, ſans renoncer à la prétention des droits, & ſans avoir pris la réſolution de lui accorder tout ce qu'il avait demandé; car les Magiſtrats Chinois n'ignoraient pas ſes diſpoſitions, & leur fine politique ne leur aurait pas permis de l'admettre à l'Audience pour conteſter avec lui. Dans cette idée, il ſe prépara gaiement à ſe rendre au Palais; sûr d'ailleurs de ſon Interprete, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui ſerait dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un Mandarin vint l'avertir que le Vice-Roi était prêt à le recevoir. Il ſe mit en chemin avec ſa ſuite. A la porte de la Ville, il trouva deux cens ſoldats, en bon ordre, qui l'accompagnerent juſqu'à la grande Place du Palais. Dans cette Place, il y en avait dix mille ſous les armes, au travers deſquels il fut conduit juſqu'à la ſalle d'Audience. Il y trouva le Vice-Roi, dans un fauteuil de parade,

Anson.

sous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conseil. On avait laissé pour le Chef d'Escadre un siége vide, qu'il occupa, n'ayant, entre le Vice-Roi & lui, que le Chef de la Loi & celui de la Tréforerie, qui, suivant le cérémonial Chinois, ont la préséance sur tous les Officiers d'épée.

Dans le cours de cette Audience, M. Anson apprit de la bouche même du Vice-Roi, que c'était par sa lettre qu'il avait eu la premiere nouvelle de son arrivée à Canton. Mais il n'avait pas besoin de cette humiliante confirmation, pour reconnaitre l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point dès droits. On lui accorda toutes les permissions qu'il demandait; &, lorsqu'il eut achevé ses explications, le Vice-Roi lui fit des remerciemens fort vifs de l'important service qu'il avait rendu à la Ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il observa qu'il y avait bien long-temps que le Centurion était sur les Côtes de la Chine; &, pour adoucir cette espèce de plainte, il lui souhaita un heureux retour en Europe.

En sortant de la Salle d'Audience, le Chef d'Escadre fut pressé d'entrer dans un appartement voisin, où l'on avait préparé des rafraîchissemens pour lui; mais apprenant que le Vice-Roi n'y devait pas être, il s'en excusa civilement. A son retour, il fut salué de trois coups de canon, nombre que

les Chinois ne passent jamais, dans aucune cérémonie. Sa joie fut extrême, non-seulement d'avoir obtenu des permissions qui le mettaient en état de partir au commencement de la mousson, & d'arriver en Angleterre, avant qu'on pût savoir en Europe, qu'il était en route pour le retour, mais encore plus d'avoir établi par un exemple éclatant, l'exemption des vaisseaux de guerre de sa Nation dans les Ports de la Chine.

Anson.

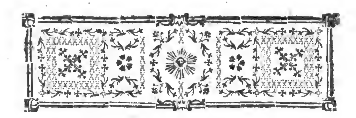
Les ordres du Vice-Roi furent exécutés avec tant de diligence, que dans l'espace de quatre jours, M. Anson vit toutes les provisions à bord, & qu'il ne lui resta qu'à faire lever l'ancre pour descendre la riviere. Le Centurion & sa Prise passerent Bocca-Tigris, le 10 de Décembre. Ils mouillerent le 12 devant Macao. Les Marchands de cette Ville avaient offert six mille piastres pour le Galion, prix fort au-dessous de sa valeur. Ils souhaitaient de conclure le marché : mais, comme ils n'ignoraient pas que les Anglais étaient dans l'impatience de partir, ils ne voulaient rien ajouter à leurs offres. M. Anson avait trouvé assez de nouvelles de l'Europe, à Canton, pour être persuadé que la guerre entre l'Espagne & l'Angleterre durait encore, & que la France se déclarerait pour l'Espagne. Il savait aussi qu'on ne pouvait être informé de sa victoire, en Europe, avant le retour des vaisseaux Marchands qu'il avait trouvés à la

Anson.

Chine. Ces deux raisons, qui devaient lui faire hâter son voyage, le déterminerent à livrer le Galion pour la somme qu'on lui offrait.

Il mit à la voile, pour son retour, le 15 de Décembre. Sa navigation fut heureuse jusqu'au Détroit de la Sonde, où il mouilla le 3 de Janvier, dans la rade de l'Isle du Prince, pour faire de l'eau & du bois. Il remit en mer le 8, & la même fortune l'accompagna jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Trois semaines de repos, dans une belle Colonie Hollandaise, qui lui rappella les charmantes vallées de Juan Fernandez & les belles clarieres de Tinian, le mirent en état d'en partir le 3 d'Avril. Il découvrit l'Isle de Sainte-Hélène le 19, mais sans y vouloir toucher. Le 12 de Juin, il eut la vue du Cap Lézard; & le 15 au soir, il arriva, sans perte & sans danger, à la rade de Spithéad, après un voyage de trois ans & neuf mois.

Fin du Livre premier.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

LIVRE II.

Voyages au Nord-Ouest & au Nord-Est.

LA PLUPART des Physiciens & des Navigateurs, pensent que la mer est ouverte jusqu'aux deux Pôles; & si les glaces qu'on trouve dans les Introduction.

Introduction. Latitudes élevées empêchent d'y arriver, ils répondent qu'on ne doit pas en être surpris, puisque les vaisseaux ne connaissent point encore la route qu'il faudrait suivre, & que l'on ignore d'ailleurs qu'elle est la saison convenable pour mettre à la voile. Mais les tentatives qu'on a faites jusqu'à présent pour décider cette question, n'ont point réussi. Depuis près de trois siécles, on cherche inutilement un passage aux Indes Orientales par le Nord. Les Anglais, les Hollandais, les Danois, les Espagnols & les Russes ont suivi cette grande entreprise, avec l'ardeur qu'inspire à tous les Peuples le desir d'étendre leur commerce.

Il semble qu'il ne reste plus de nouveaux moyens à mettre en usage. On a pris des points de départ de toutes les parties du globe. Les uns ont fait voile des Isles Britanniques ou de la Hollande; les autres de la Norwège ou de la Laponie; ceux-ci, du pays des Samoyedes & du Kamtchatka; ceux-là, de la Californie, du nouveau Mexique, ou de différens Ports à l'Ouest de l'Amérique Septentrionale; enfin de la Baie d'Hudson & des autres Ports de la partie Orientale de l'Amérique. On a longé les côtes Est & Ouest de Groënland. Les Modernes ont profité de l'expérience des premiers Navigateurs. Les Physiciens & les Géographes ont tâché de deviner, par la théorie, en quel temps & de quel côté on peut aborder au

Pôle; mais si ces travaux ont eu d'ailleurs quelque utilité, ils laissent cependant le point capital du problême dans l'obscurité où il était, lorsqu'on le proposa pour la premiere fois.

Introduction.

Des papiers publics annoncerent, il y a quelques années, que les Russes ont trouvé ce passage tant cherché, & que se proposant d'envahir une partie de l'Amérique Septentrionale, ils tiennent leur découverte cachée, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un moment favorable pour exécuter leur projet. Mais l'autorité des Gouvernemens ne peut pas forcer au silence sur un pareil fait, & un secret si important serait bientôt répandu dans toute l'Europe.

Cabots.

Les Lettres-Patentes de Henri VII, qui subsistent encore dans les Collections Anglaises, ne laissent aucun doute que le premier voyage des Cabots n'ait été entrepris pour la découverte d'un passage aux grandes Indes, par le Nord-Ouest de l'Amérique. Il parait certain que Jean Cabot partit de Bristol dans cette vue, au printemps de l'année 1497, avec un vaisseau équipé aux dépens du Roi & trois ou quatre petits navires fretés par quelques Marchands de la même Ville. Le 24 Juin, à cinq heures du matin, il apperçut une terre, à laquelle il donna le nom de *Prima-Vista*, comme la premiere qu'il eut rencontrée, & qui faisait partie de l'Isle de Terre-Neuve; mais, ayant

Cabots.

tourné au Sud, & s'étant avancé jusqu'à la hauteur du Cap de Floride, il revint en Angleterre, sans avoir tiré d'autre fruit de son entreprise. On a déjà remarqué, sur le témoignage de quelques anciens Ecrivains, qu'il ne débarqua même en aucun endroit ni de l'Isle, ni du Continent. Ramusio cite une Lettre de Sébastien Cabot, fils de Jean, où l'on trouve, « qu'ayant dirigé long- » temps leur course Ouest au Nord, jusqu'à la » Latitude de soixante-sept degrés trente minutes, » & trouvant, le 11 de Juin, la mer ouverte, » sans glace & sans aucun autre obstacle, ils n'au- » raient pas fait difficulté de continuer leur route » droit au Catay, dans les Indes Orientales, si la » révolte de leur équipage ne les eût forcés de » revenir en Europe : » confirmation assez claire de l'espérance & du dessein qu'ils avaient conçus, de trouver un passage au Nord-Ouest. Mais Sébastien Cabot s'explique lui-même, avec beaucoup plus de clarté, dans une Lettre au Nonce du Pape en Espagne : c'était, dit-il, la structure du Globe terrestre, qui lui avait fait naître l'idée d'aller aux Indes, en dirigeant sa navigation au Nord-Ouest. Il ajoute, « qu'ayant rencontré la » terre, contre son attente, & lorsqu'il comptait » de n'en pas trouver jusqu'à la hauteur des côtes » de Tartarie, il l'avait suivie jusqu'à la lati- » tude de cinquante-six degrés, & que, trou-

» vant qu'elle s'étendait vers l'Est, il avait abandonné son entreprise & dirigé sa course vers le Sud. » Cabots.

Il y a beaucoup d'apparence que les Cabots, découragés par le mauvais succès de cette expédition, renoncerent à l'espoir de trouver un passage au Nord-Ouest. On a vu du moins, dans une autre partie de ce Recueil, que Sébastien, se proposant peut-être d'en chercher un du côté du Sud, passa au Service des Espagnols, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille, & qu'après le retour du fameux vaisseau de Magellan, qui lui avait enlevé l'honneur auquel il paraissait aspirer, il fut employé par quelques Négocians de Séville, pour conduire une Escadre aux Indes Orientales, par le détroit que Magellan avait découvert. Mais, au-lieu de suivre cette route, il entra dans la riviere de la Plata, où il passa plusieurs années à faire des établissemens. Ensuite le mauvais accueil qu'il reçut à la Cour d'Espagne, le fit retourner en Angleterre, en 1528. Il y retrouva toute la faveur qu'on avait accordée à son pere, sur-tout lorsqu'à l'ancien dessein de chercher un passage au Nord-Ouest, il eut substitué celui de tourner les recherches au Nord-Est. A la vérité, cette tentative n'eut pas plus de succès que l'autre; mais les Anglais reconnaissent qu'ils lui doi-

Cabots.

vent leur Commerce de Russie, & la pêche de Groënland, dont ils ont tiré de grands avantages.

Un de leurs plus célèbres Voyageurs fait là-dessus la réflexion suivante. « Quoique les premieres entreprises, pour découvrir ces passages » au Nord-Ouest & au Nord-Est, aient coûté quel» ques dépenses, & que, jusqu'à présent, elles » n'aient pas conduit au but qu'on s'est proposé, » les résultats en ont été si favorables à la Nation » Anglaise, que, loin de se refroidir dans cette » recherche, elle doit, aussi long-temps qu'il lui » restera quelque espérance de réussir, continuer » des efforts dont elle ressent l'utilité. » D'ailleurs il trouve, dans ces avantages mêmes, les raisons qui ont fait abandonner long-temps le projet de la recherche; c'est que Sébastien Cabot, Chevalier, & Gouverneur de la Compagnie Anglaise de Russie, étant tout-à-la-fois Directeur du Commerce, & seul conducteur de toutes les expéditions pour la découverte d'un passage, non-seulement le premier de ces deux Offices nuisit au succès de l'autre, mais l'influence d'un homme si respecté, qui avait désespéré du passage au Nord-Ouest, fit négliger au Gouvernement tous les projets qui furent proposés par cette voie. Ce ne fut qu'après sa mort, c'est-à-dire, en 1576, qu'un Anglais, nommé Martin *Frobisher*, osa proposer un voyage,

pour la découverte d'un passage par le Nord-Ouest. Cabots.

Ce fameux Aventurier, qui méditait son entreprise depuis quinze ans, fut soutenu par Ambroise Dudley, Comte de Warwick, favori de la Reine Elisabeth. On lui fit équiper deux navires, le *Gabriel* & le *Michel*, chacun de vingt-cinq tonneaux, avec une pinace de dix. Il partit de Blackwal le 15 Juin de la même année, dans la résolution de justifier, à son retour, le fondement de ses espérances, ou de ne revoir jamais sa patrie. Les collections Angloises nous ont conservé les journaux de trois navigations, qu'il fit successivement, & dont la premiere, quoique la plus courte & la moins heureuse, parut un puissant motif à la Cour d'Angleterre pour encourager les deux suivantes. On ne peut refuser, à ces trois célèbres monumens, ou du moins à leurs principales circonstances, une place dans ce Recueil. La Cour prit un intérêt si vif à la premere des trois expéditions, que se trouvant à Greenwich, lorsque Frobisher y passa, elle lui fit l'honneur d'envoyer un Gentilhomme à bord, pour lui souhaiter un heureux voyage, & que *Wolly*, Secrétaire d'Etat, s'y rendit lui-même, dans la seule vue d'exhorter l'équipage à suivre avec une aveugle soumission les ordres du Commandant. Frobisher.

C'est à la pointe d'Ecosse nommée *Swinborn*, que l'Auteur se situe le 26. « Nous prîmes,

Frobisher.

» dit-il, notre hauteur, qui se trouva de cinquante-
» neuf degrés quarante-six minutes, la distance du
» soleil à notre Zenith étant de trente-sept degrés.
» Le 11 Juillet, nous vîmes, du Sud-Est, l'Islande
» Ouest-Nord-Ouest à six lieues de nous; elle se
» présentait comme une haute pointe, couverte
» de neige. Nous étions à la hauteur de soixante
» degrés. On fit voile vers terre; & la sonde ne
» trouva point de fond sur cent cinquante brasses
» d'eau. La chaloupe, qui se mit en mer, se vit for-
» cée de revenir à bord, par la quantité de glaces
» qui bordaient les côtes. Une forte brume y mit
» nos bâtimens mêmes en danger; mais nous ne
» laissâmes point, du jeudi à huit heures du matin
» jusqu'au vendredi à midi, de faire vingt lieues
» au Sud-Ouest. Le 16, le soleil était Sud-Est à
» trente-trois degrés du Zenith; puis Sud-Sud-Est
» à quarante degrés, & cinquante-deux à sa plus
» grande hauteur; l'aiguille variant alors de deux
» rhumbs & demi à l'Est.

» Le 20, nous apperçûmes une terre haute, à
» laquelle on donna le nom de *Queen's Elizabeth*
» *Forelad*, ou *Cap de la Reine Elizabeth*; &, ran-
» geant la côte au Nord, nous découvrîmes une
» autre pointe, avec un enfoncement, ou peut-être
» même un détroit entre les deux pointes. Il fut
» nommé le *Détroit de Frobisher*. Nous trouvâmes
» beaucoup de glaces; & nous tînmes le Nord, sans

Frobisher.

» pouvoir arriver au Détroit, dont la pointe du » vent nous écartait. Le 21, nous vîmes des masses de glace, qui nous obligerent de porter à » l'Ouest, pour nous en garantir; & le 26, par les » soixante-deux degrés deux minutes, nous découvrîmes une terre couverte de glace. Le 28, au » matin, le temps se trouva fort embrumé; mais » étant venu à s'éclaircir, il nous fit voir une terre » entourée de glaces, que nous prîmes pour » celles de Labrador. Nous mîmes le Cap sur la » côte; mais, ne trouvant point de fond sur cent » brasses, nous demeurâmes persuadés que ce n'était pas de la glace, sans aucune côte. Cependant le 30, nous découvrîmes un rivage dont » nous nous approchâmes à la distance d'une lieue, » pour chercher un havre. La baie se trouva pleine » de glace; & la chaloupe, qui s'avança près de » la côte, à la longueur d'un cable, ne pût trouver de fond sur cent brasses. Nous filâmes le long » de la côte Ouest-Nord-Ouest, suivant le gissement de cette terre. Les courans y étaient fort » rapides, & nous jugeâmes qu'à leur faveur on » pouvait dériver en avant, trois lieues & demie » au moins dans l'espace d'une heure. Le 31, à quatre heures du matin, & d'un temps fort clair, » nous vîmes une terre haute, Nord-quart-à-l'Est » de nous. Nous courûmes Nord-Est-quart-à-l'Est » de cette terre; mais étant plus près, nous trou-

Frobisher.

» vâmes que les glaces s'étendaient le long de la » côte, dans une largeur d'environ cinq lieues; » ce qui la rendait inacceſſible. Le 1 d'Août, ayant » été pris d'un calme, on mit la chaloupe en mer, » & la ſonde fut jettée à la diſtance d'environ deux » cables d'une grande Iſle de glace. Elle donna » ſeize braſſes, ſur un fond pierreux: mais, en ſon- » dant une ſeconde fois, on eut cent braſſes ſur » un fond de ſable. Le 2, un quart de lieue plus » loin, la ſonde fit trouver ſoixante braſſes, ſur un » fond ferme. L'iſle de glace ſe diviſa tout-d'un- » coup en deux pièces, avec un épouvantable fra- » cas. A quatre heures après midi, on trouva qua- » tre-vingt-dix braſſes de fond noir, mêlé de peti- » tes pierres de la blancheur des perles. Le 10, la » chaloupe s'avança vers une Iſle éloignée de la » grande. Le courant y portait au Sud-Oueſt. Qua- » tre hommes y deſcendirent en marée baſſe, & » monterent au haut de l'Iſle: mais la crainte d'être » ſurpris de la brume les fit retourner à bord. Le » 11, on entra dans le Détroit, qui avait reçu le » nom de Frobisher. Le 12, on fit voile vers une » Iſle, qui fut nommée l'Iſle *Gabriel*, à dix lieues » de nous, & l'on mouilla dans une baie ſablon- » neuſe, à huit braſſes d'eau. On voit la terre à » l'Oueſt-Sud-Oueſt: cette mauvaiſe baie, à dix » lieues de l'Iſle Gabriel, fut nommée *Prior's Bay*, » la Baie ou le Sund de Prieur. Le 13, on leva » l'ancre,

» l'ancre, pour aller mouiller dans une autre baie, » sur huit brasses, beau fond de sable mêlé de terre » noire. On y fit de l'eau. Le 15, on retourna vers » Prior's-Bay; &, le 16, après un calme de quel- » ques heures, on se trouva pris dans les glaces, » de l'épaisseur d'un pouce. Le 17, on s'approcha » d'une Isle nommée *Thomas William's;* à dix » lieues de laquelle on tomba, le 18, sous une au- » tre qui reçut le nom de *Burchard's.*

Frobisher.

» Le 19, d'un fort beau temps, deux Officiers » s'approcherent de cette Isle, dans une chaloupe, » avec huit hommes, pour observer s'il n'y avait » point d'habitans. En abordant à la côte, ils apper- » çurent sept canots, qui venaient du côté Orien- » tal. Une juste défiance les ayant fait retourner à » bord, on délibéra sur cet incident; & le conseil » fut d'avis de renvoyer la chaloupe avec cinq » hommes, pour suivre de vue les Sauvages. Un » de leurs canots, ayant apperçu la chaloupe, se » mit à la suivre le long de la côte; mais bien- » tôt la vue d'un des navires parut effrayer les » Sauvages & leur fit gagner la terre. Un Anglais, » sautant sur le rivage après eux, en saisit un, qui » fut amené à bord. On le fit boire & manger; &, » lorsqu'on le crut apprivoisé par ce traitement, on » le remit à terre. Tous les autres, au nombre de » dix-neuf, s'approcherent du vaisseau dans leurs

Frobisher.

» canots. Ils parlaient tous avec assez de chaleur; » mais nous n'entendîmes pas un mot de leur » langage. De grands cheveux noirs, une face large, » un nez plat & un teint basané, leur donnaient » beaucoup de ressemblance avec les Tartares. Ils » étaient vêtus, hommes & femmes, d'une sorte » de robes, que nous prîmes pour des peaux de » chiens marins. Les hommes avaient les joues & » le tour des oreilles peints de raies bleues. Leurs » canots étaient des mêmes peaux que leurs robes, » & la quille de bois: ils nous parurent de la gran- » deur d'une chaloupe Espagnole.

» Sur des apparences si tranquilles, nous ne » fîmes pas difficulté de nous avancer au côté » Oriental de l'Isle, & d'envoyer quelques hom- » mes à terre. Ils virent les huttes des Sauvages; & » quelques-uns de ces Barbares ramerent vers la » chaloupe. Nos gens en prirent un, qu'ils ame- » nerent à bord. On lui donna une sonnette & un » couteau, dans l'espérance, non-seulement de » rendre ses compagnons plus familiers, mais de » connoître, par l'impression que ce présent feroit » sur eux, s'ils avaient déja vu des Européens. Fro- » bisher chargea cinq hommes de le reconduire, » non sur le rivage même, mais sur un rocher qui » n'en était qu'à quelques pas. Il ne fut pas obéi. » Les cinq Anglais, affectant de ne rien craindre, » allerent jusqu'au rivage, & furent enlevés, avec

» la chaloupe, par une troupe de Sauvages armés. Frobisher.
» Comme la nuit s'approchait, on n'eut aucune
» connaissance de leur malheur : mais, lorsqu'on
» vit arriver le jour sans les avoir vu paraître, on
» tira un coup de fauconneau, on sonna de la trom-
» pette, & tous ces soins furent inutiles. Le con-
» seil jugea qu'il ne fallait rien espérer de la vio-
» lence pour sauver nos hommes. On prit le parti
» de sortir de la baie, qui fut nommée *Five-Men-*
» *Bay*, c'est-à-dire Baie des cinq hommes; &
» l'on alla jetter l'ancre sur quinze brasses. On y
» passa le reste du jour & toute la nuit suivante.
» Le 22, au matin, on retourna dans l'endroit
» même, où les cinq hommes avaient eu l'impru-
» dence de descendre. Quatorze canots se détache-
» rent de la côte, & vinrent assez proche de nous :
» mais nos signes & nos invitations ne purent les
» faire venir à bord. Cependant une sonnette
» qu'on leur montra, en fit approcher un, qui fut
» pris avec le Sauvage qu'il portait. Tous les
» autres ayant disparu aussi-tôt, nous perdîmes
» l'espérance de retrouver nos cinq hommes;
» & nous allâmes mouiller sous l'Isle *Thomas*
» *William's.* »

Cette disgrace, jointe à l'abondance des neiges, qui se trouvaient, dès le matin, épaisses d'un pied sur le tillac, ne laissa plus d'impatience aux Anglais que pour leur retour. Ils leverent l'ancre le 26,

Frobisher.

&, le jour suivant, ils étaient à la hauteur de l'Isle Gabriel. Le 1 de Septembre, ils eurent la vue de l'Islande, à huit lieues; mais les glaces ne leur permirent point d'y toucher. Le 25, ils passerent les Arcades; &, le 9 d'Octobre, ils entrerent dans le Port d'Harwick.

En arrivant à Londres, Frobisher n'eut à montrer pour fruit de son expédition, que le Sauvage qu'il avoit pris, & un morceau de pierre noire qu'un matelot lui avait donné à bord. Mais le hasard, ou la curiosité, ayant fait jetter cette pierre dans le feu, où l'on remarqua qu'elle rougissait, on l'éteignit dans du vinaigre, & l'on crut y reconnaître de petites veines d'or. Elles furent mises à l'essai. On jugea que c'était de l'or réel. C'était assez pour se promettre d'immenses richesses, si l'on pouvait se procurer une grande quantité des mêmes pierres. L'avidité du gain fit naître une nouvelle ardeur, pour la découverte du passage. Il se forma une compagnie, qui sollicita des priviléges exclusifs; & la Reine même se laissa éblouir par de si belles espérances. On fit aussi-tôt des préparatifs pour un second voyage. Frobisher obtint un vaisseau de Roi, nommé l'*Aide*, sur lequel il mit à la voile le 31 Mai 1577, avec les deux navires le Gabriel & le Michel. Le journal de cette seconde entreprise n'a rien de curieux ni d'utile; la découverte ne fut pas poussée beaucoup plus loin que

dans le premier voyage. Frobisher se contenta de prendre à bord cinq cens quintaux de la prétendue mine d'or. Après avoir fait d'inutiles recherches pour retrouver les cinq hommes qu'il avait perdus, il reprit la route d'Angleterre avec deux Sauvages qu'il avait enlevés; &, le 24 Septembre, il arriva au petit Port de Padstou en Cornouailles, dans le vaisseau de la Reine. Les deux autres navires s'étant séparés de lui, le Gabriel se rendit à Bristol; & le Michel, après avoir fait le tour de l'Ecosse, entra dans le Port d'Yarmouth. Frobisher.

Il parait que les cinq cens quintaux de mine ne se trouverent bons à rien; cependant l'impression qui restait du premier morceau de pierre; & l'espoir de la découverte du passage, qui conservait encore toute sa force, eurent le pouvoir d'engager la Reine à faire partir une flotte plus nombreuse. Après avoir donné le nom de *Meta incognita* aux pays nouvellement découverts, elle fit faire une maison portative, dont toutes les parties pouvaient se démonter, pour loger cent vingt hommes, dont quarante devaient être matelots, trente, soldats, & le reste pour les mines. Ils devaient hiverner dans le canton d'où Frobisher avait tiré ses pierres d'or, & faire une nouvelle provision de marcassites. De quinze navires, dont cette flotte fut composée, trois devaient demeurer sur la côte; &, pour donner plus de poids à l'en-

treprise, la Reine honora Frobisher d'une chaîne d'or. Il sortit du Port d'Harwich le 31 Mai 1578. Mais le Journal de cette troisieme navigation n'a d'intéressant que les disgraces de la flotte. En arrivant sur les côtes du pays où l'on voulait s'établir, elle fut battue d'une tempête, qui fit périr le vaisseau chargé de la maison mobile & des provisions de la nouvelle Colonie. D'autres bâtimens furent endommagés ou dispersés. On ne put même retrouver le Détroit de Frobisher, ni la mine. Enfin tant de fatigues & de dangers n'aboutirent qu'à retourner en Angleterre, où l'on arriva vers la fin de Septembre de la même année.

Frobisher.

On assure que le Capitaine Frobisher conserva, jusqu'au dernier moment de sa vie, l'espérance de découvrir un passage au Nord-Ouest; mais la Cour l'ayant employé d'un autre côté, son troisieme voyage fut la derniere entreprise qu'il tenta dans cette vue.

Dans le second de ses trois voyages, le Gabriel était commandé par Edouard Fenton, homme de naissance, & fort aimé du Comte de Warwick. Au troisieme voyage, Fenton commandait *la Judith*, avec le titre de Contre-Amiral de la flotte. Il était si prévenu des avantages de cette entreprise, qu'ayant été chargé, en 1582, d'une expédition aux Indes Orientales, il fit mettre, dans sa Commission, un article qui l'autorisait à tenter

la découverte d'un passage au Nord-Ouest vers la mer du Sud. Comme le principal objet de son voyage était de croiser sur les ennemis de sa Nation, il prit sa route vers le Brésil, d'où il revint en Angleterre, après avoir défait une Escadre Espagnole : mais on lit, dans les recherches navales de Mouson, qu'un de ses navires alla au Détroit de Magellan, & qu'il y passa pour une expédition qu'on ignore. Ellis lui attribue l'honneur d'avoir inspiré ses grands desseins au célèbre *Jean Davis.* Frobisher.

Davis était homme d'esprit, & d'une habileté reconnue dans la navigation. Ses lumieres & l'autorité de Fenton lui firent prendre si vivement parti pour la probabilité d'un passage au Nord-Ouest, qu'il fut choisi en 1585, pour cette découverte, par une Compagnie de riches Négocians de Londres, sous la protection de plusieurs personnes du premier rang. On lui équipa deux navires, l'un nommé le *clair de Soleil*, de cinquante tonneaux, & l'autre le *clair de Lune*, de trente-cinq. Il partit de Portsmouth le 7 de Juin; & le 20 du mois suivant, il découvrit, proche de l'entrée du Détroit qui a pris son nom, le pays qu'il nomma *Désolation.* Le 29 du même mois, ayant reconnu d'autres terres à soixante-quatre degrés quinze minutes de latitude, il y aborda, & trouva un Peuple bon & traitable, dont il reçut beaucoup Davis.

Davis. de careſſes. Il ſe trouva, le 6 d'Août, par les 66 degrés quarante minutes en pleine mer : il mouilla dans une belle Baie, près d'une montagne dont les pentes paraiſſaient de couleur d'or, & qu'il nomma le *Mont Raleigh*. La rade reçut le nom de *Totneſſ*, la côte Septentrionale celui de *Cap Dyer*, & la Méridionale celui de *Cap Walſingham*. Le 11 du même mois, il donna le nom de *Cap de la Merci de Dieu* à la Pointe la plus Méridionale du pays. Enſuite il entra dans un beau Détroit, dans lequel il s'avança de 60 lieues au Nord-Nord-Oueſt, trouvant des Iſles au milieu, le paſſage fort bon des deux côtés, & des marques d'habitation ſur les bords. La marée y montait de ſix ou ſept braſſes ; mais il ne put découvrir de quel côté elle venait. Le 21, il reprit la route d'Angleterre, où il arriva le 30 de Septembre, dans le Port d'Yarmouth.

Les Anglais ſont perſuadés que Davis fut le premier qui viſita la côte Occidentale du Groënland, & que ce fut ſur cette côte, qu'il s'avança juſqu'aux ſoixante-quatre degrés quinze minutes de latitude, comme il monta de l'autre côté juſqu'aux ſoixante-ſix degrés quarante minutes. Cette expédition lui fit tant d'honneur, que, dès l'année ſuivante, on lui propoſa un ſecond voyage, avec les mêmes navires, & deux autres, nommés *la Sirène* & *l'Etoile du*

Nord, dont le premier était de cent tonneaux. Il fit voile de Darmouth, le 7 de Mai 1586; & le 15 de Juin, il découvrit la Terre, par les soixante degrés de latitude, & les quarante-sept degrés de longitude Occidentale de Londres; mais les glaces ne lui permettant point d'en approcher, il fut obligé de retourner jusqu'aux cinquante-sept degrés de latitude, pour gagner & doubler la pleine mer. Le 29 du même mois, il découvrit une autre Terre, par les soixante-quatre degrés de latitude & les cinquante-huit degrés trente minutes de longitude Occidentale de Londres. Il y fit quelque commerce avec les habitans du pays, dont il fait une peinture peu différente de celle qu'on a déjà donnée des Esquimaux ou des Nodwais. Le pays lui parut entrecoupé de Détroits & de Golfes considérables. Il renvoya *la Sirène* en Angleterre, vers le milieu de Juillet; mais, continuant son voyage dans *le clair de Lune*, il découvrit, le premier d'Août, un nouveau pays par les soixante-six degrés de trente-trois minutes de latitude, & les soixante-dix degrés de longitude Occidentale de Londres. Il vit plusieurs Golfes, sans y pénétrer; & reprenant la route d'Angleterre le 19, il y arriva heureusement au commencement d'Octobre.

Davis.

Dans une lettre qu'il écrivit aussi-tôt à la Compagnie, il ne fit pas difficulté d'assurer « qu'il

Davis.

» avait réduit le passage à une espèce de certi» tude, c'est-à-dire, qu'il devait être dans un » des endroits qu'il avait reconnus, & qu'il mar» quait au nombre de quatre, ou qu'il n'y en » avait aucun. Il ajoutait qu'à l'avenir, on pour» rait tenter cette découverte sans dépense, parce » que la pêche suffisait seule pour fournir aux frais » des expéditions. » L'opinion qu'on avait de son mérite, soutenue par un langage si ferme, fit équiper une troisieme Escadre, composée du Clair du Soleil, de l'Elisabeth de Darmouth, & de l'Hélène de Londres. Il partit de Darmouth, avec ces trois bâtimens, le 19 de Mai 1587. Dès le 14 du mois suivant, il découvrit quelques terres, dont on ne marque ni le nom, ni la hauteur; &, le 16, il y mouilla dans un bon havre, où les habitans du Pays ne se refuserent point au Commerce. Le 30, se trouvant par les soixante-douze degrés douze minutes de latitude à l'Ouest du Groënland, il donna le nom de *Sanderson'shope*, Espérance de Sanderson, à la pointe la plus Septentrionale du pays qu'il avait devant les yeux. De-là il s'avança vers l'Ouest, sans découvrir aucune terre. Le 17 de Juillet, il était à la vue du mont Raleigh, & le 23, il mouilla au fond du golfe, où il donna aux Isles le nom d'*Isles de Cumberland*. Une furieuse tempête, qu'il essuya le 26, ne l'empêcha point de découvrir, le 30,

entre les soixante-deux & les soixante-trois degrés de latitude, un autre golfe, qu'il nomma *Golfe de Lumley*. Enfin la saison trop avancée, l'obligea de retourner à Darmouth, où il arriva le 15 de Septembre. Davis.

Quoiqu'on ne fût pas beaucoup plus avancé pour la réalité du passage, Davis continua d'en soutenir la probabilité, par le détroit auquel il avait donné son nom, & ne changea point d'idée jusqu'au tombeau. Montfort, qui n'était pas zélé partisan du passage même, avoue néanmoins que les argumens du Capitaine Davis lui semblaient extrêmement plausibles. Le Chevalier Humfroi Gilbert, Savant d'un ordre distingué, composa un Traité fort curieux, pour les confirmer, & d'autres écrits, qui furent publiés dans le même-temps, rendent témoignage que cette idée était alors celle des plus savans Cosmographes & des plus célèbres Marins d'Espagne, de Portugal & d'Italie. Cependant, après la mort de Davis, les tentatives furent suspendues en Angleterre, pendant quatorze ou quinze ans; & les Chefs du Commerce, occupés de leurs Expéditions aux Indes Orientales, s'en tinrent à l'opinion de la possibilité, en se reposant, sur l'avenir, d'une découverte dont on ne voit point qu'ils aient jamais perdu l'espérance.

Mais, avant la fin du même siécle, les Hollandais conçurent que, ce qui paraissait vraisem- Barensz.

Barensz.

blable à tant d'habiles gens par le Nord-Ouest ; ne devait pas être plus impossible par le Nord-Est. Le Commerce de leur Nation était borné aux mers de l'Europe ; & peut-être ne serait-il jamais sorti de ces bornes, si les Espagnols n'eussent pas enlevé leurs vaisseaux, en les traitant eux-mêmes avec la derniere rigueur. Cette tyrannie, qui semblait devoir causer leur ruine, devint, comme on l'a vu, la source de toutes leurs prospérités : elle leur fit naître l'idée d'aller chercher sous un autre Ciel, & parmi des Peuples barbares, les secours qui leur étaient refusés par leurs voisins. Faibles, comme ils l'étaient encore, il fallait éviter la rencontre de deux ennemis aussi puissans que les Espagnols & les Portugais ; & ce fut cette difficulté qui leur fit prendre la résolution de chercher une nouvelle route. Celle du Nord-Est, quoique tentée sans succès, par Sébastien Cabot, leur parut la plus convenable à leurs vues. Ils savaient qu'après Cabot, le Chevalier Hugues Willougby avait pénétré, en 1553, jusqu'aux 72 degrés ; qu'en 1558, Etienne Burrough avait entrepris la même recherche ; que Pert & Jakman, en 1580, avaient reconnu aussi des terres fort éloignées ; mais, pourquoi regarder toutes ces navigations comme le dernier terme de l'art & du courage des hommes ? Ils se flatterent qu'il était échappé quelque chose aux mesures d'un temps

Barensz.

moins éclairé, & qu'en faisant route par le Nord-Est, ils pouvaient ranger ensuite la Côte de Tartarie, entrer dans les mers Orientales, & passer aux grandes Indes, à la Chine, au Japon, aux Philippines & aux Moluques.

C'est Jacques *Walt* & Christophe *Roelt*, l'un Trésorier, l'autre Pensionnaire des Etats de Zélande, qu'on donne pour les premiers Auteurs de cette grande entreprise. Ils s'unirent avec une société de Marchands, dont les principaux étaient Baltazar *Moucheron*, Jean *Janson*, Charles, & *Dirck Van Os*, pour demander aux Etats-Généraux, « la permission d'aller chercher, par le » Nord, un passage aux Royaumes de Cathay & » de la Chine. » Tels furent les termes de leur Requête, qui leur fut accordée facilement. Aussitôt la Société fit équiper trois vaisseaux, un dans le port d'Amsterdam, un en Zélande, & le troisieme à Enckuise. La conduite de l'entreprise fut confiée à Guillaume *Barensz*, célèbre Pilote du bourg de Schelling, qui prit un pêcheur du même lieu, avec sa barque, pour suivre inséparablement le premier vaisseau, s'il arrivait aux deux autres de s'en écarter.

Cette petite Escadre ayant fait voile du Texel le 5 de Juin 1584, alla terrir, dès le 23, à l'Isle de Kiduin, dépendante de la Moscovie. La nuit du 4 au 5 Juillet, Barensz prit hauteur, le soleil

Barensz.

étant alors au plus bas, c'est-à-dire, entre le Nord-Nord-Est & l'Est-quart-de-Nord-Est. Il se trouva par les soixante-treize degrés vingt-cinq minutes, à cinq ou six lieues de terre, sous la Nouvelle Zemble. De-là, gouvernant à l'Est, il fit cinq ou six lieues, qui l'approcherent d'une pointe de terre assez basse, mais fort longue, à laquelle il donna le nom de *Langenes*. A l'Est de cette pointe, il découvrit une grande Baie déserte. Ensuite il remarqua deux anses, entre un cap, qu'il nomma *Bak*, à quatre lieues de Langenes, & la pointe occidentale de cette Baie, qui fut nommée *Baie de Loms*. Le côté de l'Ouest offre un très-beau Port, qui a six, sept & huit brasses d'eau. On y trouva un vieux mât, que Barensz fit élever. Le nom de Loms, qu'il voulut donner à la Baie, fut pris d'une espèce d'oiseaux qu'il y vit en abondance, & qui, suivant la signification Hollandaise du mot, sont extraordinairement lourds. Ils ont le corps si gros, en comparaison des ailes, qu'on est surpris qu'ils puissent enlever une si pesante masse. Ces oiseaux font leurs nids sur des montagnes escarpées, & ne couvent qu'un œuf à la fois. La vue des hommes les effarouche si peu, qu'on peut en prendre un dans son nid, sans que les autres s'envolent, ou quittent même leur situation.

De la Baie de Loms, on fit voile vers une Isle

qui fut nommée l'*Amirauté*, dont la Côte occidentale n'eſt pas nette, & ne permet d'approcher de terre, qu'avec beaucoup de précaution. Le 6, à minuit, on arriva ſous un Cap, qui fut nommé *Swarhoek*, Cap noir, par les ſoixante-quinze degrés vingt-neuf minutes. Huit lieues plus loin, on ſe trouva ſous une Iſle, qui reçut le nom de *Guillaume*, par les ſoixante-quinze degrés cinquante-cinq minutes. La mer y avait jetté quantité de bois, & pluſieurs de ces monſtrueux poiſſons que les Français nomment *vaches marines*, les Ruſſes *morſes*, & les Hollandais *Walruſſes*.

Barenſz.

Le 9, on alla mouiller dans un havre de cette Iſle, qui fut nommé *rade de Berenfort*, où l'on ne put ſe défendre de quelque frayeur, en y appercevant un ours blanc. Pluſieurs matelots ſe jetterent dans la chaloupe, & le percerent de coups de fuſil; mais le furieux animal, ſe ſentant bleſſé, donna une ſcène fort extraordinaire aux Hollandais. Il plongea d'abord, & revint pluſieurs fois ſur l'eau. Enſuite il voulut ſe mettre à la nage. Les matelots firent avancer vers lui la chaloupe, & lui paſſerent au cou une corde à nœud coulant, dans l'eſpérance de le prendre en vie, & de le tranſporter en Hollande. Alors il ſe débattit avec des efforts & des mouvemens terribles. On crut devoir lui donner un peu de relâche,

Barensz.

en serrant moins le lacet, pour l'entraîner doucement après la chaloupe & le lasser par degrés; mais, lorsqu'il en fut proche, il s'y élança; il mit ses deux pattes sur l'arriere, & d'un autre effort, il y entra jusqu'à la moitié du corps. Les matelots en eurent tant d'effroi, qu'ils s'enfuirent tous à l'avant; & chacun crut sa vie fort en danger. L'aventure qui les sauva n'est pas moins singuliere. Lorsque l'ours semblait prêt à se jetter sur eux, il fut arrêté par sa corde, qui s'était accrochée à la penture du gouvernail. Un matelot prit ce temps pour s'avancer avec une demi-lance, & lui porta un si grand coup, que l'animal retomba dans l'eau. La châloupe, qui se remit aussi-tôt à nager vers le vaisseau, l'entraîna facilement, & ce nouvel exercice épuisa tellement sa vigueur, qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le tuer. Sa peau fut apportée à Amsterdam.

Le 10 de Juillet, on reconnut une Isle qui reçut le nom d'*Isle des Croix*, parce qu'on y en trouva deux grandes, sans aucune marque à laquelle on pût juger qui les y avait plantées. Elle est, non-seulement déserte, mais remplies de rochers qui la rendent inhabitable, quoiqu'elle n'ait pas moins d'une demi-lieue de long de l'Est à l'Ouest. Elle a, vers ses deux extrémités, des bancs de roche, cachés sous l'eau. Huit lieues au-delà, par les soixante-seize degrés & demi,

demi, on arriva au Cap de Naſſau, Pointe baſſe & unie, qui a devant elle un Banc de ſept braſſes, aſſez éloigné de terre. De ce Cap, on fit cinq lieues à l'Eſt-quart-de-Sud-Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt. Barenſz crut reconnaitre alors une Côte au Nord-Eſt-quart-d'Eſt, & le Cap y fut mis auſſi tôt, dans l'opinion que c'était quelque Terre inconnue au Nord de la Nouvelle-Zemble ; mais le vent étant devenu plus fort, on fut contraint d'amener toutes les voiles; & bientôt la mer ſe trouva ſi groſſe, que pendant plus de ſeize heures, la navigation ſe fit à mâts & à cordes. Le lendemain, la petite barque fut coulée à fond par un coup de mer. On continua de dériver à ſec ; &, vers trois heures après midi, on ſe trouva ſous la Nouvelle-Zemble, fort proche de terre. Le 13 on vit, du haut des mâts, une grande quantité de glaces; & le 14, par les ſoixante-dix-ſept degrés quarante-cinq minutes, on ſe trouva près d'une ſurface de glace fort unie, qui s'étendait à perte de vue. Barenſz prit le parti de retourner ſous la Nouvelle-Zemble, vers le Cap de Naſſau. Il arriva, le 26, ſous le Cap de *Trooſt;* & le 29, étant par les ſoixante-dix-ſept degrés, la Pointe la plus Septentrionale de la Nouvelle-Zemble, qu'il nomma *Ys-hoec*, ou le *Cap des Glaces*, lui demeura droit à l'Eſt. Le 31, ayant couru des

Barenſz.

Barenfz.

bordées entre les glaces & la terre, il arriva aux Isles, qui furent nommées *Isles d'Orange*, près d'une desquelles il trouva plus de deux cens vaches marines, couchées au soleil sur le sable. Les Matelots, persuadés que ces amphibies ne pouvaient se défendre sur terre, entreprirent d'en tuer quelques-uns, pour en rapporter les dents: mais ils briserent leurs haches, leurs sabres & leurs piques, sans en pouvoir arrêter un seul, ni remporter d'autre avantage, que de se saisir d'une de leurs dents, qui fut cassée. Ils étaient résolus de retourner à cette espèce de combat avec quelques pièces de canon, lorsque le vent devint si impétueux, qu'il divisa les glaces en quantité de gros glaçons, sur l'un desquels on fut surpris de rencontrer un grand ours blanc, qui dormait. Plusieurs coups de fusil le blesserent, mais ne l'empêcherent pas de fuir & de se jetter dans l'eau, où la chaloupe le suivit. Il fut tué; mais les glaçons, qui continuaient de se rompre, ne permirent point de s'en saisir.

Barensz jugea qu'il était impossible de forcer un obstacle de cette nature, & de pénétrer plus loin pour découvrir de nouvelles terres, d'autant plus que les Matelots commençaient à se ressentir de leurs fatigues, & ne paraissaient pas disposés à risquer inutilement leur vie. Il résolut de reprendre la route par laquelle on était venu,

dans l'espérance de rejoindre les deux autres vaisseaux qui avaient tourné vers le *Weigats*, ou *le Détroit de Nassau*. On mit à la voile le 1 d'Août. Les Caps de Trooft & de Nassau furent doublés, &, le 8, on se trouva sous une petite Isle basse, qui n'est éloignée que d'une demi lieue de terre, & qui fut nommée l'*Isle noire*, parce qu'elle parut de cette couleur. L'observation de la hauteur qui donna soixante-onze degrés quarante-cinq minutes, & la vue d'une grande Anse, firent juger à Barensz que c'était à cette Isle qu'Olivier Beunel avait abordé avant lui, & qu'il avait nommée *Constintjarch*. A trois lieues delà, on découvrit une petite Pointe sur laquelle il y avait une Croix, & qui en reçut le nom. Ensuite, ayant rangé la Côte pendant quatre lieues, on doubla une autre petite Pointe, derriere laquelle on découvrit une grande Anse; elle fut nommée le *cinquieme Cap*, ou *Cap Saint-Laurent*. Trois lieues au-delà, un autre Cap fut nommé *Cap du Bastion*. Quelques Matelots, qui descendirent au rivage, y trouverent non-seulement une croix entourée d'un monceau de pierres sur une roche noire, mais encore six sacs de farine de seigle, nouvellement enterrés. Cette découverte ne put leur laisser aucun doute qu'il n'y fût venu des hommes, que leur arrivée avait peut-être fait fuir. La curiosité les ayant portés plus loin, ils

Barensz.

Barensz. trouverent, à deux cens pas du même lieu, une autre croix & trois maisons bâties de bois, à la maniere du Nord, où quelques douves abandonnées leur firent connaître qu'il y avait sur cette Côte une Pêcherie de saumon. Ils virent aussi cinq ou six cercueils, près d'autant de fosses nouvellement remplies de pierres. Cette Anse, qui forme un fort beau Port à l'abri de tous les vents, fut nommée *Port de la Farine.* L'observation de la hauteur y donna soixante-dix degrés quarante cinq minutes. Entre ce Port & le Cap du Bastion, il se trouve une Baie que Barensz nomma *Saint-Laurent*, & qui est aussi fort belle, mais à l'abri des seuls vents de Nord-Est & de Nord-Ouest.

Le 12, on découvrit deux petites Isles, dont la derniere, qui n'est qu'à une lieue de terre, fut nommée *Sainte-Claire.* Le 15, vers trois heures après midi, on était par les soixante-neuf degrés quinze minutes; & deux lieues plus loin à l'Est, on reconnut les Isles de Matfloé & de Delgoi. Un heureux hasard y fit arriver le même jour les deux autres navires qui revenaient du Détroit de Nassau, & qui voyant paraître celui de Barensz, jugerent d'abord qu'il avait fait le tour de la Nouvelle-Zemble, & qu'il était revenu par le même Détroit. Après s'être communiqué mutuellement leurs aventures & leurs découvertes,

ils appareillerent ensemble pour la Hollande, où ils arriverent le 16 de Septembre, dans le Port d'Amsterdam.

Barensa.

Le rapport du vaisseau de Zélande & de celui d'Enchuyse, donna l'espérance de trouver un passage par le Détroit de Nassau; & l'autorité du célèbre Jean-Hugues *Linschot*, qui avait été du voyage en qualité de Commis, donna tant de poids à cette opinion, que les Etats-Généraux & le Prince d'Orange s'engagerent volontiers à faire équiper d'autres vaisseaux; non-seulement pour continuer la recherche du Passage, mais pour tenter même quelque commerce, dans les lieux où l'on pourrait rencontrer des habitans. Les négocians eurent la liberté d'y envoyer les marchandises qu'ils jugerent convenables, avec des Commis pour la vente ou les échanges, & furent exemptés de toutes sortes de droits. La conduite de cette seconde navigation fut confiée à Pierre Plancius, Cosmographe renommé. Ce fut lui qui traça la route, & qui marqua les situations de la Tartarie, du Cathay & de la Chine.

La nouvelle Escadre fut composée de sept vaisseaux qui devaient passer par le Weigats, pour faire voile vers les mers Orientales. Deux étaient d'Amsterdam, deux de Zélande, deux d'Enchuyse, & un de Rotterdam. On en chargea six de diverses sortes de marchandises, &

Barenſz.

d'argent. Le ſeptieme, qui n'était qu'un Yacht, eut ordre d'apporter des nouvelles des ſix autres, lorſqu'ils auraient doublé le Cap de Tabin, qu'on regarde comme la derniere Pointe de la Tartarie, ou du moins lorſqu'ils ſeraient aſſez avancés pour pouvoir prendre leur cours vers le Sud, & pour n'avoir plus rien à craindre des glaces. Barenſz fut encore nommé Chef & Pilote du plus grand des deux vaiſſeaux d'Amſterdam; mais on lui donna pour Conſeil & pour Commis, Jacques Heemskerke, le même qui s'acquit tant de réputation en 1607, dans un combat entre les Eſpagnols & les Hollandais, ſous le canon de la Fortereſſe de Gibraltar. Gérard *de Veer* s'embarqua auſſi ſur le même vaiſſeau, & c'eſt à lui qu'on doit le Journal de ce Voyage.

Cette belle Eſcadre partit du Texel le 2 de Juin 1595; & le 14, elle eut la vue des côtes de Norwege. Il ne lui arriva rien de remarquable juſqu'au 14 d'Août, qu'ayant pris hauteur, elle ſe trouva par les ſoixante-dix degrés quarante-ſept minutes. Le 18, on reconnut deux Iſles, auxquelles on donna les noms du Prince Maurice de Naſſau, & du Comte Frédéric ſon frere. Le même jour, à ſix heures du ſoir, on découvrit le Détroit de Naſſau, à cinq lieues Eſt-Nord-Eſt.

Depuis les ſoixante-dix degrés juſqu'au Détroit, on ne ceſſa point d'avancer au travers des glaces

Barensz.

rompues; mais le canal, qui sépare le Cap des Idoles & la Terre des Samoïedes, s'en trouva si rempli, qu'il parut impossible d'y pénétrer. On prit le parti d'entrer dans une Baie qui fut nommée *Baie des Truvers*, parce qu'on y trouve beaucoup de baleines. Les vaisseaux y peuvent être à couvert, non-seulement des bancs de glace, mais encore de presque tous les vents. On y trouve par-tout un fond de bonne tenue, depuis cinq jusqu'à trois brasses d'eau, & plus même du côté de l'Est. Le 21, Barensz fit descendre cinquante hommes, pour reconnaître les terres. A peine eurent-ils fait deux lieues, qu'ils trouverent plusieurs traîneaux chargés de fourrures, d'huile de baleine, & d'autres marchandises de même nature. Ils observerent aussi des traces d'hommes & de rennes. D'ailleurs quelques Idoles qu'on découvrait sur le Cap, devaient leur faire juger que si le pays n'avait point d'habitans fixes, il était du moins fréquenté par quelque Peuple, éloigné ou voisin. Ils se flatterent qu'à force de pénétrer, ils pourraient découvrir enfin des maisons, & quelque être de forme humaine, qui leur apprendrait l'état de la mer & de la navigation dans ces horribles parages; mais, après avoir marché long-temps, ils s'affligerent d'avoir perdu leurs peines. Cependant une partie de ces Aventuriers, s'étant

Barenſz. avancée vers le rivage, trouva un chemin praticable dans un marais, où l'eau, qu'ils eurent d'abord juſqu'à mi-jambes, ne les empêcha point de ſentir un terrain ferme. Enſuite ils ne l'eurent que juſqu'au-deſſus de leurs ſouliers. Lorſqu'ils ſe virent au bord de la mer, leur joie fut d'autant plus vive, que n'y appercevant pas beaucoup de glaces, ils ſe flatterent qu'on pourrait les traverſer. Cette découverte les fit retourner promptement à bord. Barenſz avait auſſi fait avancer l'Yacht, à force de rames, pour reconnaître ſi la mer de Tartarie était ouverte; mais ce bâtiment n'ayant pu vaincre l'obſtacle des glaces, ſe rendit ſous le Cap de la Croix, d'où quelques matelots de l'équipage gagnerent par terre le *Twiſtoec*, ou *Cap de Diſpute*. Là, ils obſerverent que les glaces de la mer de Tartarie s'étaient amoncelées le long de la côte de Ruſſie & de la Pointe de Weigats. Le 23, ils rencontrerent une barque de Pezora, conſtruite d'écorces d'arbres couſues enſemble, qui revenait du Nord avec des dents de vaches marines, de l'huile de baleine, & des oies, pour en charger des bâtimens de Ruſſie qui devaient venir par le Weigats. Les Ruſſes, qui la conduiſaient, firent entendre que ces bâtimens devaient prendre leur tour par la mer de Tartarie, & paſſer devant le fleuve Oby, pour aller hiverner, ſuivant leur uſage annuel, à

Ugolita, Place de Tartarie. Ils ajouterent que la sortie du Détroit ne serait tout-à-fait fermée par les glaces, que dans l'espace de deux mois, ou deux mois & demi; mais qu'alors on pourrait aller en Tartarie, sur les glaces, par une mer qu'ils nommaient de *Marmara*. Barentsz.

Ces Russes firent présent aux Hollandais de plusieurs oies grasses; & quelques-uns d'entr'eux consentirent volontiers à les reconduire jusqu'à leur vaisseau. En y arrivant, ils marquerent beaucoup d'admiration, à la vue d'une si grande masse, & de la maniere dont elle était équipée. Ils la visiterent curieusement. On leur servit de la viande, dont ils ne voulurent pas goûter; mais ils mangerent avidement du hareng-pec, qu'ils avalaient tout entier, avec la tête & la queue. Ils furent menés, dans l'Yacht, à la Baie de Trane.

Le 31, on prit la route de la côte Septentrionale du Weigats, où l'on trouva plusieurs de ces hommes à demi-Sauvages, qui sont connus sous le nom de *Samoïedes*. Quelques Hollandais, ayant fait près d'une lieue dans les terres, en découvrirent tout-d'un-coup vingt, dont le brouillard leur avait caché la vue, & qui semblaient se disposer à les percer de leurs fleches. Mais l'Interprete s'avança, sans armes, & leur dit, en Langue Russe; ne tirez pas, nous sommes amis de votre Nation. Alors un des Samoïedes mit à

Barensz. terre son arc & sa fleche, & salua les Hollandais par une profonde inclination de tête. Aux questions qu'on lui fit, sur la mer qui suivait à l'Est le Détroit du Weigats, il répondit qu'après avoir passé une Pointe, éloignée d'environ cinq jours de chemin, & dont il marquait la position au Nord-Est, on trouverait une vaste mer au Sud-Est. Il ajouta qu'à la vérité il ne devait pas cette connaissance à ses propres yeux, mais qu'un Officier de sa Nation avait été jusqu'à cette mer avec un corps de troupes.

Ces Samoïedes ont un Roi, & ne paraissent avoir de barbare que leur habillement. Ce sont des peaux de rennes, qui les couvrent de la tête aux pieds. A l'exception des Chefs, qui ont la tête couverte d'une sorte de bonnets de drap, doublés avec des fourrures, tous les autres ont des bonnets de peau de rennes, dont le poil est en-dehors, & qui prennent fort juste autour de la tête. Ils portent les cheveux longs, réduits en une seule tresse, qui leur pend sur le dos, pardessus leur robe. Ils sont de petite taille, ils ont le visage large & plat, les yeux petits, les jambes courtes, les genoux en-dehors. Ils sont légers à la course, petits, rusés, & défians pour les étrangers. Quoique, dans cette premiere entrevue, les Hollandais leur eussent marqué beaucoup de confiance & d'amitié, ils garderent tant

de précautions, lorſqu'ils les revirent deſcendre au rivage ; qu'ils ne leur permirent pas même d'obſerver de près leurs arcs. Leur Roi ne paraiſſait point ſans gardes, qui s'agitaient autour de lui, & qui ſemblaient veiller ſur tout ce qui ſe paſſait à quelque diſtance. Un Hollandais, s'étant approché civilement de ce Prince, lui fit préſent d'un peu de biſcuit, qui fut accepté; mais la défiance & l'attention de ſes gardes parurent augmenter. Ils avaient près d'eux quelques traîneaux, attelés d'un ou deux rennes, animaux d'une extrême vîteſſe, & qui ſemblaient toujours prêts à partir. Un coup de mouſquet, qu'un matelot tira vers la mer, cauſa des mouvemens furieux parmi les Samoïedes & les rennes. Cependant ils redevinrent tranquilles, lorſque le bruit eut ceſſé. Les Hollandais firent dire au Roi, par l'Interprete, que c'étaient les armes qui leur tenaient lieu de flèches, & lui en firent voir quelques effets, dont il marqua beaucoup d'étonnement. Il ſe fit divers échanges des marchandiſes qu'on avait à bord, pour de l'huile de baleine & des peaux. Enfin, lorſqu'on ſe fut ſéparé avec une ſatisfaction mutuelle, un Samoïede courut au rivage, pour demander une ſtatue fort groſſiere, qu'un Hollandais avait emportée ; & ne la retrouvant point auſſi-tôt, il ſauta légerement à bord, où il fit entendre que celui qui l'avait priſe,

Barentz.

Bareníz. s'était rendu fort coupable. On la lui rendit. Il la déposa d'abord sur une petite hauteur du rivage, & bientôt on la vint enlever dans un traîneau. Quelle que fut la Religion de ces Peuples, les Hollandais jugerent que ces statues étaient leurs Divinités. On en avait déjà vu plus d'une centaine, sur la Pointe du Weigats; & c'était cette raison qui l'avait fait nommer le *Cap des Idoles :* elles étaient un peu arrondies par le haut, avec une petite élévation qui servait de nez, deux petits trous, au-dessus, pour marquer les yeux, & un autre sous le nez, pour représenter la bouche. De petits tas de cendres & d'ossemens, qu'on remarquait devant elles, firent connaitre que les Samoïedes leur faisaient des sacrifices.

Les Hollandais ayant remis à la voile le 2 de Septembre, vers six heures du matin, se trouverent deux heures après, à la distance d'une lieue du Twisthoek, à l'Est de ce Cap; & courant au Nord jusqu'à midi, ils firent environ six lieues. Ensuite ils rencontrerent tant de glaces, une brume si noire, & des vents si variables, qu'après avoir été contraints de faire de petites bordées, ils prirent le parti de dériver à l'Est d'une Isle, qu'ils nommerent l'*Isle des Etats*. Ils y descendirent, attirés par la vue d'une multitude de lièvres, dont ils tuerent un grand nombre; mais cet amusement fut suivi d'une scène si

terrible, que ; pour n'en supprimer aucune circonstance, elle doit être représentée dans le style naïf du Voyageur. Barentz.

« Le 6 de Septembre, dit Gérard de Veer, » quelques matelots retournerent à l'Isle des Etats, » pour y chercher une sorte de pierres crystal- » lines, dont ils avaient déjà recueilli quelques- » unes. Pendant cette recherche, deux de ces » matelots étant couchés l'un auprès de l'autre, » un ours blanc fort maigre, s'approcha douce- » ment d'eux, & saisit l'un par la nuque du cou. » Le matelot ne se défiant de rien, s'écria : *qui* » *est-ce qui me prend ainsi parderriere ?* Son com- » pagnon, qui tourna la tête, lui dit : *hò, mon* » *cher ami, c'est un ours* ; & se levant vîte, il » prit sa course & s'enfuit. L'ours mordit ce mal- » heureux en divers endroits de la tête, & la lui » ayant fracassée, il se mit à lécher le sang. Les » autres matelots, qui étaient à terre au nombre » de vingt, accoururent aussi-tôt avec leurs fusils » & leurs piques. Ils trouverent l'ours qui dévo- » rait le corps, & qui les voyant paraître, courut » à eux avec une fureur incroyable, se jetta sur » un d'entr'eux, l'emporta, & le déchira bien- » tôt en pièces. L'horreur & l'effroi dont ils » furent pénétrés, leur firent prendre à tous la » fuite.

» Ceux qui étaient demeurés à bord, les voyant

Barensz.

» fuir & revenir vers la mer, se jetterent dans » les canots, pour les aller recevoir. En arrivant » au rivage, & lorsqu'ils eurent appris cette pi» toyable aventure, ils encourageront les autres à » retourner avec eux au combat, pour attaquer » tous ensemble le furieux animal; mais plusieurs » ne pouvaient s'y résoudre. *Nos compagnons sont » morts*, disaient-ils; *il ne s'agit plus de leur » conserver la vie. Si nous pouvions l'espérer en» core, nous irions avec autant d'ardeur que vous; » mais, qu'avons-nous à prétendre? une victoire » sans honneur & sans avantage, pour laquelle il » faut braver un affreux péril.* Malgré ces raisons, » il y en eut trois qui s'avancerent un peu pen» dant que l'ours continuait de dévorer sa proie, » sans se mettre en peine de voir près de lui » trente hommes ensemble. Les trois étaient » Cornelisz *Jacobsz*, Pilote, Hans *van Uffelen*, » Ecrivain du vaisseau de Barensz, & Guillaume » *Gysen*, Pilote de l'Yacht. Les deux Pilotes ayant » tiré trois coups, sans toucher l'animal, l'Ecri» vain s'avança un peu plus, & lui en tira un dans » la tête, proche de l'œil. Sa blessure même ne » lui fit pas quitter prise; &, tenant le corps par » le cou, il eut encore la force de l'enlever tout » entier. Cependant on vit alors qu'il commen» çait à chanceler; & l'Ecrivain allant droit à lui, » avec un Ecossais, ils lui donnerent plusieurs

Barentz.

» coups de sabre, & le couperent en pièces, sans » pouvoir lui faire abandonner sa proie. Enfin » Gysen lui donna sur le muffle un grand coup, » de la crosse de son fusil, qui le fit tomber sur » le côté; & l'Ecrivain, sautant aussi-tôt dessus, » lui coupa la gorge. Les deux matelots, à » demi-dévorés, furent enterrés dans l'Isle; & » la peau de l'ours fut apportée à Compagnie » d'Amsterdam. »

On leva l'ancre le 9; mais les glaces qui venaient battre les flancs des vaisseaux, & qui bouchaient de toutes parts le passage, obligerent le soir de revenir mouiller dans le même lieu. L'Amiral & l'Yacht toucherent sur des rochers, qu'ils ne laisserent pas de franchir heureusement. Trois jours après, on fit voile encore vers la mer de Tartarie, sans pouvoir forcer l'obstacle des glaces. Enfin l'on prit le parti de retourner au Weigats, en gouvernant vers le Cap des Croix. Le 14, il parut que le temps devenait plus doux: le vent se rangea au Nord-Ouest, & les courans descendirent, avec rapidité, de la mer de Tartarie. Le même jour, on traversa de l'autre côté du Weigats, vers la terre-ferme, pour sonder le canal; & l'on entra jusqu'au fond du golfe, derriere une Isle, qui fut nommée *La Queue*, où l'on trouva une petite maison de bois, & un grand canal. Le 15, on eut un assez beau temps, pour se flatter de

Barenſz.

pouvoir continuer le voyage, & tenter une ſeconde fois d'entrer dans la mer de Tartarie; mais Barenſz en jugea tout autrement, & demeura ſur ſes ancres. En effet, le matin du 25, on vit les glaces rentrer dans le Weigats, du côté de l'Eſt. Il fallut ſe hâter de mettre à la voile, & ſortir par l'Oueſt du Détroit, pour reprendre la route des Provinces-Unies. Le 30, on ſe trouva ſur une Iſle, qui fut nommée *Wardhuis*, où l'Eſcadre s'arrêta juſqu'au 10 d'Octobre, ſans autre deſſein que d'obſerver le cours des eaux & des vents; &, le 18 de Novembre, après quatre mois & ſeize jours de navigation, elle rentra heureuſement dans la Meuſe.

Heemskerke.

L'inutilité de ces deux Voyages refroidit ſi peu les Chefs de l'entrepriſe, qu'ils délibérerent auſſitôt ſur les moyens d'en faire un troiſieme; mais leurs Hautes Puiſſances refuſerent de l'autoriſer par leur Commiſſion. Elles ſe contenterent de faire publier, que ſi quelques Villes, quelques Sociétés, ou quelque Particulier même, voulaient faire les frais du Voyage, loin de s'y oppoſer, elles donneraient une récompenſe conſidérable à ceux qui ſe croyant ſûrs d'avoir rempli leur objet, en apporteraient des preuves qui ne ſouffriſſent pas d'objection; & la ſomme fut fixée.

Le Conſeil de Ville d'Amſterdam, dont l'ardeur n'avait fait qu'augmenter, profita auſſi-tôt

de cette permiſſion

Heemskerke.

de cette permission, pour faire équiper deux vaisseaux ; & les équipages furent engagés à des conditions avantageuses ; mais, autant qu'il fut possible, on évita de prendre des gens mariés, dans la crainte qu'un excès d'affection pour leur femme ou leurs enfans, ne les fît trop penser au retour. Heemskerke fut choisi, comme dans le Voyage précédent, pour Maître & premier Commis, Barensz, pour premier Pilote, & Jean Cornelisz Rijp, pour Commis du second vaisseau. Les deux bâtimens se trouverent prêts au commencement du mois de Mai 1596.

Ils partirent du Vlie, le 18 ; &, dès le 30, ils se trouverent par la hauteur de soixante-neuf degrés vingt-quatre minutes. On observe non-seulement qu'ils n'eurent point de nuit le 1 de Juin, mais que le jour suivant, à dix heures & demie du matin, ils virent un spectacle fort étrange. Le Soleil avait de chaque côté une parelie ; & ces trois Soleils étaient traversés par un arc en-ciel. En même-temps, on voyait deux autres arcs-en ciel, l'un qui entourait les Soleils, & l'autre qui traversait la rondeur du vrai Soleil, dont la plus basse partie était élevée de vingt-huit degrés sur l'horizon. A midi, l'observation de la hauteur, faite avec l'astrolabe, donna soixante-onze degrés.

Heemſ-kerke.

Le 5 de Juin, on fut ſi ſurpris de voir déjà les glaces, qu'on les prit d'abord pour des cygnes. C'étaient de véritables bancs de glace, qui s'étaient détachés, & qui flottaient au haſard. Le 7, on ſe trouva par les ſoixante-quatorze degrés, navigeant le long des glaces, que le mouvement du vaiſſeau écartait en avant, comme ſi l'on eût couru entre deux terres, & l'eau était auſſi verte que de l'herbe. On ſe crut proche du Groënland. A meſure qu'on avançait, la glace devenait plus épaiſſe. Le 9, on découvrit par les ſoixante-quatorze degrés trente minutes, une Iſle, qui parut longue d'environ cinq lieues. Quelques Aventuriers deſcendirent à terre, le 11, & trouverent quantité d'œufs de mouettes. Enſuite ils monterent au ſommet d'une montagne fort eſcarpée, d'où ils ne deſcendirent qu'avec une frayeur égale au danger, à la vue des pointes de rochers qu'ils avaient au-deſſous d'eux, & ſur leſquelles ils ne pouvaient tomber ſans ſe briſer mille fois. Ils furent obligés de ſe coucher ſur le ventre, pour ſe laiſſer couler dans cette poſture. Barenſz, qui les voyait du rivage, où il était reſté, douta long-temps de leur vie, & leur fit des reproches d'autant plus amers, que le fruit de leur témérité s'était réduit à voir des précipices & des lieux déſerts. Un ours blanc, qu'ils tuerent après un combat de deux heures,

fit donner à l'Isle le nom de *Baeren Eilande*, c'est-à-dire, *Isle aux Ours*. Il fut écorché, & sa peau n'avait pas moins de douze pieds de long.

Heemskerke.

Le 17 & le 18, on continua de trouver beaucoup de glaces, au travers desquelles il fallut passer pour arriver à la pointe du Sud de l'Isle; mais on fit d'inutiles efforts pour la doubler. Le 19, on découvrit une autre terre, où l'observation de la hauteur donna quatre-vingt degrés onze minutes. Le pays dont on avait la vue, était fort vaste : on rangea la Côte, vers l'Ouest, jusqu'au soixante-dix-neuf degrés & demi, où l'on trouva une fort bonne rade, dont un vent de Nord Est, qui soufflait de terre avec violence, ne permit pas d'approcher. La Baie, du côté de la mer, s'étendait Nord & Sud.

Le 21, on jetta l'ancre à vue de terre, sur dix-huit brasses d'eau. Pendant que l'équipage de Barensz était allé prendre du lest à la Côte Occidentale, un ours blanc entra dans l'eau, & nagea vers son bâtiment. Aussi-tôt l'équipage, abandonnant son travail, se jetta dans la chaloupe & dans deux canots, pour aller droit à l'animal. Il prit alors le large, & nagea plus d'une lieue. On le suivit. La plupart des armes dont on le frappa, se briserent sur son corps. Enfin il frappa de ses pattes avec tant de force contre l'éttave d'un

Heemskerke.

des canots, que s'il eût pris de même ce petit bâtiment par le milieu, il l'aurait coulé à fond; mais il fut tué dans ce moment, & porté à bord. Sa peau avait treize pieds de long.

Une lieue plus loin sur la Côte, on trouva un fort bon Port, de seize, douze & dix pieds de profondeur; & plus loin, on eut la vue de deux Isles, qui s'étendaient à l'Est. Du côté opposé, c'est-à-dire vers l'Ouest, on découvrit un grand Golfe, qui avait, au centre, une Isle remplie d'oies sauvages & de leurs nids. Heemskerke & Barensz ne douterent point que ces oies ne fussent les mêmes qu'on voit venir tous les ans en fort grand nombre, dans les Provinces-Unies, surtout au *Wieringen*, dans le Zuidersée, dans la Nord-Hollande & dans la Frise, sans qu'on eût pu s'imaginer jusqu'alors où elles faisaient leur ponte. Quelques mauvais Physiciens avaient écrit que les œufs de ces oiseaux étaient les fruits de certains arbres d'écosses, qui croissaient sur les bords de la mer; que ceux qui tombaient à terre, se cassaient, au-lieu que ceux qui tombaient dans l'eau, ne manquaient pas d'éclore aussi-tôt; & que les jeunes oies nageaient en sortant de leur coque.

Heemskerke & Barensz se crurent sur les côtes du Groënland; mais l'Editeur du Journal fait observer, d'après les connaissances qui ont succédé,

que le pays où ces deux navigateurs se trouvaient, est une Isle située entre le Groënland & la Nouvelle-Zemble, droit, par le travers de la Finmarchie, partie Septentrionale de la Norwège, & qu'elle s'étend depuis le soixantieme degré, jusqu'au-delà du quatre-vingtieme, c'est-à-dire, en longueur, plus de soixante lieues d'Allemagne, Nord-Ouest de l'Isle-aux-Ours: elle est sous un climat, que l'excessive rigueur du froid faisait croire inhabitable, & celui du monde où les nuits sont les plus courtes. Pendant les six mois d'été, on n'y voit point manquer tout-à-fait la lumiere; & pendant deux des six mois d'hiver, lorsque le Soleil est au-delà de la ligne, & qu'à proportion de son éloignement les jours ne sont que de douze, dix, huit, & même d'une seule heure, il ne laisse pas, au milieu de cette longue nuit, étant plus bas, de monter douze degrés & demi sur l'horizon, par les quatre-vingt degrés; de sorte que, toutes les vingt-quatre heures, on y voit la lumiere de l'aurore. Mais, quoique le jour soit si long, & que le Soleil luise si longtemps sans interruption dans ce rigoureux climat, il n'en est pas moins vrai que, de tous les Pays qui sont au Nord de la ligne, c'est celui qui a l'été le plus court & le moins chaud. On y a vu quelquefois, au 13 de Juin, les glaces encore si fortes à l'entrée des Ports, & le long des

Heemskerke.

Heemſ-kerke.

Côtes, que les vaiſſeaux n'y pouvaient paſſer. La neige même, qu'on y voit toujours en certains endroits, était ſi peu fondue dans les autres, que les rennes n'y pouvant trouver à paître, y étaient tout décharnés. La cauſe de ce perpétuel hiver, eſt que le Soleil ne montant jamais plus haut ſur l'horizon, que juſqu'aux trente-trois degrés moins quarante minutes, ſes rayons, qui ne frappent jamais la terre que de biais, gliſſent deſſus, ne la pénètrent point, & ne peuvent jamais l'échauffer. Par la même raiſon, ils n'ont pas la force de diſſiper les vapeurs qui s'élèvent de la terre, & qui, demeurant ſur les montagnes & ſur la mer, empêchent ſouvent que la vue des navigateurs ne puiſſe s'étendre plus loin que la longueur du navire. Auſſi ne connaît-on que les côtes de cette terre. Elle paraît ſemée de hautes montagnes, toujours couvertes de neiges; & dans les plaines qui les entrecoupent, on ne voit point d'arbres, de buiſſons, ni de fruits. La ſeule production qu'on y connaiſſe, eſt une mouſſe courte, moins verte que jaunâtre, au travers de laquelle percent de petites fleurs bleues; & les ſeuls animaux qu'on y voie, ſont des ours blancs, plus grands que des bœufs, des cerfs, des rennes, des renards blancs ou gris, & des orignaux.

Le 23 de Juin, une partie des équipages étant deſcendue pour obſerver la variation de l'aiguille,

on fut encore alarmé par la vue d'un grand ours blanc, qui nageait vers les vaiſſeaux ; mais les cris dont on fit retentir auſſi-tôt les Côtes, lui firent prendre une autre route. La variation ſe trouva de ſeize degrés. On rangea la Côte par les ſoixante dix-neuf degrés, & l'on découvrit un autre golfe. Le 28, on doubla un Cap de la Côte Occidentale ; mais le 29, on fut obligé de s'éloigner de la Côte, pour ſe garantir des glaces. On revint ainſi par les ſoixante-ſeize degrés cinquante minutes, & le 1 de Juillet, on eut encore la vue de l'Iſle-aux Ours. Là, Cornelíſz & les autres Officiers de ſon vaiſſeau, ſe rendirent ſur celui de Barenſz. Dans un Conſeil, où l'on ne put s'accorder ſur la route, il fut réglé que chacun prendrait celle qui ſerait conforme à ſes lumieres. Corneliſz, ſuivant des préventions dont il n'était jamais ſorti, retourna par les quatre-vingt degrés, dans l'opinion qu'il pourrait paſſer à l'Eſt des terres qui s'y trouvent, & mettre enſuite le Cap au Nord.

Heemſkerke.

Barenſz, au contraire, fut déterminé par les glaces, à courir la bande du Sud. Le 11, il ſe crut, par l'eſtime, Sud & Nord avec *Candinous*, ou *Candnoes*, pointe orientale de la mer blanche, qui lui demeurait au Sud ; & portant au Sud, enſuite au Sud-quart-Sud-Eſt, par la hauteur de ſoixante-douze degrés, il jugea qu'il ne pouvait

Hecmſkerke.

être loin de la terre de Willougby. Le 17, s'étant trouvé par les ſoixante-quatorze degrés quarante minutes, il reconnût, à midi, la Nouvelle-Zemble, vers la Baie de Saint-Louis. Le 18, il doubla le Cap de l'Iſle de l'Amirauté; & le 19 il vit l'Iſle des Croix, ſous laquelle il mouilla le 20, parce que les glaces fermaient le paſſage. Huit de ſes matelots deſcendirent à terre, dans le ſeul deſſein de viſiter les Croix, & s'aſſirent au pied de la premiere, pour s'y repoſer. En allant vers la ſeconde, ils apperçurent deux ours, levés contre la Croix même, ſur leurs pattes de derriere, qui ſemblaient les obſerver. Ils ne penſerent qu'à fuir, à l'exception de l'un d'eux, qui les arrêta, en menaçant d'enfoncer, dans le corps du premier qui prendrait la fuite, une gaffe qu'il avait en main. L'expérience lui avait appris qu'il fallait demeurer en troupe, pour effrayer les ours par des cris. En effet, lorſqu'ils ſe furent mis à crier enſemble, ces animaux s'éloignerent. Le 21 de Juillet, Barenſz ſe trouva, par les ſoixante-ſeize degrés quinze minutes, où la variation de l'aiguille fut d'environ vingt-ſix degrés. Le 6 d'Août, il doubla le Cap de Naſſau; & le 7, il ſe vit ſous le Cap de Trooſt, qu'il cherchait depuis long-temps.

Une brume des plus noires, l'obligea d'amarrer ſon vaiſſeau à un banc de glace de cinquante-

Heemskerke.

deux brasses d'épaisseur mesurée, c'est-à-dire, qu'elle en avait trente-six de profondeur dans l'eau, & seize au-dessus. Le lendemain, tandis qu'il était à se promener sur le pont, toujours amarré au même banc, il entendit un animal souffler; & bientôt il vit un ours à la nage, qui cherchait à s'élancer dans le navire. Il cria; *tout le monde haut.* L'équipage fut à peine sur le pont, qu'on vit l'ours, appuyant déjà ses griffes sur le bâtiment, & faisant ses efforts pour y monter. Des cris perçans, qui furent poussés tout-à-la-fois, semblerent effrayer l'animal: il se retira; mais ce fut pour revenir fierement, parderriere le banc de glace. On avait eu le temps d'étendre, sur les hauts du navire, la voile de la chaloupe; & les plus hardis étaient proche du virevaut avec leurs fusils. L'ours fut blessé; & la neige, qui tombait en abondance, ne permit point de le suivre, pour s'assurer de sa mort.

Cependant, les glaces s'étant séparées le jour suivant, & les glaçons commençant à flotter, on admira la pesanteur du grand banc, que les autres heurtaient sans pouvoir l'ébranler. Mais, dans la crainte de demeurer pris au milieu de tant de masses, Barensz se hâta de quitter ce parage. Le péril était déjà pressant, puisqu'en faisant voile, le vaisseau faisait craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin l'on s'approcha d'un autre banc, où

Heemſkerke.

l'on porta vîte un ancre, pour s'y amarrer juſqu'au ſoir. Après midi, pendant le premier quart, les glaces recommencerent à ſe rompre avec un bruit ſi terrible, que l'Auteur n'entreprend pas de l'exprimer. Le vaiſſeau avait le Cap au courant, qui chariait des glaçons; il fallut filer du cable, pour ſe retirer. On compta plus de quatre cens gros bancs de glace, qui étaient enfoncés de dix braſſes dans l'eau, & qui n'avaient que deux braſſes de hauteur au-deſſus. Comme le ſeul parti était de s'amarrer de banc en banc, on en vit un, dont le haut s'élevait en pointe, avec l'apparence d'un clocher; &, s'y étant avancé, on lui trouva trente-deux braſſes de hauteur, vingt dans l'eau, & douze au-deſſus. Le 11, on s'approcha d'un autre, qui avait dix-huit braſſes de profondeur, & dix au-deſſus de l'eau. Le 12, Barenſz crut devoir employer toutes ſortes d'efforts pour s'avancer vers la Côte. Non-ſeulement il craignait d'être emporté par les glaces, mais il jugea que, lorſqu'il ferait une fois ſur quatre ou cinq braſſes d'eau, les plus gros bancs ne pourraient plus l'approcher. L'endroit vers lequel il s'avança, offrait une grande chûte d'eaux qui deſcendaient des montagnes. Il ne put aller fort loin; & ſe voyant obligé d'amarrer encore aux bancs, il nomma ce lieu le *petit Cap des glaces.* Le 13, au matin, on vit partir, de la pointe orientale, un

ours blanc, qui venait vers le navire. Quelques coups de fusil lui casserent une jambe; mais sa blessure ne l'ayant point empêché de retourner à terre, plusieurs matelots y descendirent dans la chaloupe, le suivirent & le tuerent. Heemskerke.

Le 15, on s'approcha de l'Isle d'Orange, où le vaisseau se trouva presqu'aussi-tôt pris dans des glaces, avec le plus grand danger d'y périr. Il se dégagea heureusement, en s'avançant vers la terre. Mais, pendant que l'équipage était occupé de ce travail, le bruit réveilla un ours, qui dormait à peu de distance. Il courut d'abord vers le vaisseau, & le travail fut abandonné pour se défendre. L'ours reçut quelques coups de fusil, qui le firent fuir de l'autre côté de l'Isle, où il se plaça sur un banc de glace. Il y fut suivi; & la vue de la chaloupe le fit sauter dans l'eau, pour gagner le bord de l'Isle à la nage. On lui coupa le passage; & d'un coup de hache sur la tête, on lui fit une profonde blessure. Le matelot qui l'avait frappé, voulut redoubler le coup; mais chaque fois qu'il levait sa hache, l'animal plongeait assez adroitement pour l'éviter; & ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le tuer.

Le 16, dix hommes eurent le courage de se mettre dans la chaloupe, pour traverser les glaçons vers la Nouvelle-Zemble. Ils monterent, en chemin, sur les plus hautes glaces, qui formaient

Heemskerke.

une petite montagne ; & là, ils prirent hauteur, dans la vue de s'assurer de leur position. Ils trouverent que le continent leur demeurerait au Sud-Sud-Est ; ensuite une autre observation le leur fit juger au Sud. Dans le même-temps, ils virent les eaux ouvertes au Sud-Est, & ne doutant plus alors du succès de l'entreprise, ils revinrent avec une extrême impatience pour en informer Barensz. On appareilla le 18, & l'on mit même à la voile ; mais, après beaucoup de vains efforts, on fut obligé de revenir au lieu d'où l'on était parti. Cependant, le 12, on doubla le Cap du Desir, & l'espoir se ranima. Mais on donna bientôt dans des glaces, qui forcerent encore de reculer. Le 21, on trouva le moyen de pénétrer assez loin dans le port des glaces, & l'on y passa tranquillement la nuit sur les ancres. Le lendemain, lorsqu'il en fallut sortir, on rencontra un grand banc de glace, auquel on fut contraint d'amarrer. Quelques matelots monterent dessus, & firent un récit fort singulier de sa figure. Il était couvert de terre au sommet, & l'on y trouva près de quarante œufs. Sa couleur n'était pas non plus celle de la glace ; c'était un vrai bleu céleste. Sa hauteur était de dix-huit brasses sous l'eau, & de dix au-dessus.

Le 25, vers trois heures après midi, la marée recommençant à charier des glaçons, on se crut par le Sud de la Nouvelle-Zemble, vers l'Ouest,

du Weigats. Comme on avait passé la Nouvelle-Zemble, & qu'on ne trouvait aucun passage ouvert, l'espérance de pénétrer plus loin, semblait absolument évanouie, & Barensz pensait à retourner en Hollande, lorsqu'arrivant à la Baie des courans, le vaisseau fut arrêté par une si forte glace, qu'on le vit forcé de reculer. Le 26, étant entré dans le port des glaces, on y demeura pris, au milieu des glaçons qui flottaient de toutes parts. Trois hommes, qui se mirent dessus, pour faire des ouvertures, faillirent d'être emportés, & ne durent leur salut qu'à l'assistance du Ciel. Cependant on s'avança, le soir du même jour, à l'Ouest du Port des Glaces; mais les glaçons s'étant rejoints pendant la nuit, avec un redoublement d'épaisseur, on comprit que le sort le plus favorable auquel on pût s'attendre, était d'hiverner dans cette région d'horreur. C'est ici que commence la peinture d'une situation sans exemple.

Heemskerke.

Le 27, les glaçons recommencerent à flotter; & le vent, qui tourna au Sud-Est, en détachant encore plus, les pressait avec tant de violence contre l'avant du vaisseau, qu'ils lui donnaient en longueur un mouvement de libration fort dangereux. Dans ce péril, qui ne faisait qu'augmenter, on mit la chaloupe en mer, comme une ressource pour l'extrémité. Les glaçons s'écarterent un peu

Heemskerke.

le 28 ; mais, tandis qu'on observait les dommages que le vaisseau avait soufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut, avec un si grand bruit, que tout le monde se crut prêt à périr. Vers le soir, on remarqua que les glaçons s'entassaient les uns sur les autres ; & le 29, il s'en était accumulé de si grands monceaux, qu'on employa inutilement les crocs & d'autres instrumens pour les rompre. Il ne resta plus le moindre espoir de se dégager. Le 30, ces amoncellemens redoublerent autour du vaisseau ; & la neige, qui tombait en abondance, haussait encore ces redoutables remparts. Tout craquait horriblement à bord, & dans le cercle de glaçons qui l'environnaient. On s'attendit à le voir crever bientôt, & se séparer en pièces. Comme les glaçons s'étaient beaucoup plus entassés, sous le vaisseau, du côté du courant que de l'autre, il était demeuré fort panché ; mais ensuite ils s'amoncellerent aussi de l'autre côté ; de sorte que le bâtiment se trouva droit, & monté sur ces bancs de glace, comme si l'on eût pris plaisir à l'élever avec des machines.

Le 31, de nouveaux glaçons, qui passerent sur les autres à l'avant, éleverent tellement la proue, que l'étrave se trouvait de quatre ou cinq pieds plus haut que le reste, tandis que l'arriere était enfoncé dans les glaces, comme dans un creux. On se flattait que cet incident pourrait servir à

conserver le gouvernail, & que les glaçons cesseraient de le frapper; mais il n'en fut pas moins rompu. Cependant on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à sauver le corps du vaisseau; car si la carcasse eût été exposée comme la proue, aux glaçons qui flottaient sans cesse, ils auraient enlevé tout le bâtiment, & n'auraient pu manquer à la fin de le renverser. Peut-être même aurait-il coulé bas d'eau; ce qu'on redoutait beaucoup. Dans cette crainte, on avait déjà mis le canot & la chaloupe sur la glace, pour s'y retirer; & quatre heures s'étaient passées dans l'attente de ce qui pouvait suivre, lorsque les glaces se séparerent & furent emportées par le courant. On rendit graces au Ciel d'un événement dont on se crut redevable à sa protection, & tous les efforts furent employés à réparer le gouvernail & la barre. Ensuite on prit le parti de les démonter, pour éviter le même risque, si l'on se trouvait encore assiégé de glaçons. Heemskerke.

Le premier de Septembre, ils recommencerent à s'entasser; & le corps du vaisseau se trouva élevé de plusieurs pieds, sans être encore offensé. On fit les préparatifs pour traîner à terre le canot & la chaloupe. Le 2, de nouveaux glaçons éleverent encore le vaisseau, le firent craquer horriblement, & l'ouvrirent même en tant d'endroits, qu'on prit enfin la résolution de traîner le canot à terre, avec

Heemskerke.

treize tonneaux de biscuit & deux tonneaux de vin. Le 5, on fut assiégé par quantité de glaçons, qui se joignirent à ceux dont on était déjà serré. Alors le safran de l'étambord se sépara; mais le doublage se soutint encore. Bientôt le cable, qui était mouillé au vent, se rompit. Un autre cable neuf, qu'on avait amarré à la glace, eut le même sort. La quantité, la violence & la grandeur des glaçons, dont quelques-uns étaient de la hauteur des montagnes à sel d'Espagne, firent admirer que le corps du bâtiment leur résistât. Le 5, au soir, ils le presserent tellement, qu'il demeura panché sur un côté, & qu'il fut considérablement endommagé, quoique sans s'ouvrir encore. Mais, dans l'opinion qu'il ne pouvait résister long-temps, on se hâta de porter à terre une vieille voile de misaine, de la poudre, du plomb, des fusils, des mousquets & d'autres armes, pour dresser une tente proche du canot. On y porta aussi du biscuit & des liqueurs fortes, avec de instrumens de charpentier pour radouber la chaloupe.

Le 7, quelques matelots, ayant fait environ deux lieues dans le pays, virent une riviere d'eau douce, & quantité de bois que les flots avaient jettés sur ses bords. Ils virent aussi des traces de rennes & d'orignaux, autant du moins qu'ils purent les reconnaitre aux vestiges des pieds. Ces informations furent d'autant plus agréables, que

Heemſkerke.

que non-ſeulement le navire était à la veille de manquer d'eau, mais que, dans l'impoſſibilité de le dégager des glaces avant l'hiver, qui s'approchait pour les augmenter, on avait tenu conſeil ſur les ſecours qu'on pouvait tirer d'un pays où l'on ne voyait point d'eau, ni d'arbres. Après avoir vérifié le rapport des matelots, tout le monde ſe promit d'autres ſecours du Ciel, qui leur fourniſſait déjà les moyens de ſe bâtir une retraite, de ſe chauffer, & de ne pas périr de froid & de ſoif : ainſi, chacun paraiſſant confirmé dans la réſolution d'hiverner, avec l'eſpérance de retourner au printemps dans ſa Patrie ; on ne penſa plus qu'à bâtir une grande hutte, où l'on put être à couvert du froid & de l'inſulte des ours. Il ſe trouvait effectivement, ſur les bords de la riviere, des arbres entiers, deſcendus apparemment de Tartarie ou de Moſcovie. On commença par faire un traîneau, pour les voiturer.

Le 15, pendant qu'on travaillait ardemment, un matelot vit trois ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derriere un banc de glace, & les autres continuerent d'avancer. Pendant que l'équipage ſe diſpoſait à tirer, l'un des deux grands ours alla porter le nez dans un lieu où l'on avait mis de la viande ; & preſqu'auſſi-tôt il reçut dans la tête un coup de mouſquet qui le fit tomber mort. L'autre ſembla marquer de la ſurpriſe : il re-

Heemſkerke.

garda fixement ſon compagnon, qu'il voyait étendu ſans mouvement ; il le flaira ; &, comme s'il eût reconnu le péril, il retourna ſur ſes traces. On le ſuivit de l'œil. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint, & s'éleva ſur ſes pattes de derriere, pour obſerver mieux les matelots. Un coup, qu'ils lui tirerent dans le ventre, le fit retomber ſur ſes pieds. Alors, il prit la fuite, avec de grands cris. Barenſz fit ouvrir l'ours mort, lui fit ôter les entrailles, & le fit mettre ſur ſes quatre jambes, pour le laiſſer geler dans cette poſture, & le porter en Hollande, ſi l'on parvenait à dégager le vaiſſeau.

La nuit du 16, l'eau de la mer, qui n'avait point encore perdu ſon mouvement entre les glaçons, ſe trouva gelée de deux doigts ; & la nuit ſuivante, l'épaiſſeur augmenta du double. Le 21, le froid devint ſi vif, qu'on fut obligé de tranſporter la cuiſine à fond de cale, parce que tout y gelait. Le 23, on eut le malheur de perdre le Charpentier, qui fut enterré dans une fente de la montagne, proche d'une chûte d'eau : envain s'était-on efforcé d'ouvrir la terre, pour lui faire une foſſe. Les ſoliveaux de l'édifice, qui avaient été traînés ſur la glace ou ſur la neige, furent poſés le 25, & l'édifice prit forme.

Tout l'équipage ne conſiſtait plus qu'en ſeize hommes, dont pluſieurs ne jouiſſaient pas d'une

Heemskerke.

bonne santé. Le 27, il gela si fort, que si quelqu'un mettait un clou dans sa bouche, comme il arrive souvent dans le travail, il ne pouvait l'en tirer sans emporter la peau. Le 30, la neige, qui était tombée toute la nuit, se trouva d'une hauteur qui ne permit point de sortir de la hutte, pour aller chercher du bois. On fit un grand feu, le long de l'édifice, pour dégeler la terre, dans le dessein d'élever une sorte de rempart, qui eût servi de clôture : mais la terre se trouva si gelée, que l'ardeur du feu ne put l'amollir ; & la crainte de manquer de bois fit abandonner cette entreprise. Le 2 d'Octobre, on eut la satisfaction de voir la hutte achevée ; & l'on y planta, suivant l'expression du Journal, un *mai* de neige gelée, pour servir de fanal à ceux qui auraient le malheur de s'égarer : mais le souvenir des ours arrêtait les plus hardis. Le 5, on fut étonné de voir la mer ouverte ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, sans que les glaces, où le vaisseau était pris, eussent commencé à se fondre. « Il semblait, dit Gérard » de Veer, qu'on eût bâti exprès un mur de glace » d'environ trois pieds de haut pour l'entourer ; » & l'on reconnut que l'espace d'eau qu'il occu» pait était gelé jusqu'au fond, c'est-à-dire, de » trois brasses & demie. » Le même jour, on dépeça la chambre de l'avant, pour employer les planches à couvrir la hutte, & cette couverture, qui reçut

Heemskerke.

la forme d'un toit à deux égoûts, fut achevée vers le soir. Le jour suivant, la chambre de pouppe fut aussi dépecée, pour revêtir le tour de la hutte.

Le vent, qui avait soufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour, & fut suivi d'une neige si épaisse, qu'on n'aurait pu sortir sans s'exposer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs il était absolument impossible de soutenir au-dehors la rigueur du froid. Le 9, l'air s'étant assez adouci pour laisser la liberté de sortir, un matelot rencontra un ours, qu'il n'apperçut qu'à peu de distance; &, dans sa premiere frayeur, il se mit à courir vers le vaisseau. L'ours le poursuivit, & n'aurait pas tardé à le joindre, s'il n'eût été arrêté par la vue du dernier ours qu'on avait tué, & qu'on voulait faire geler à l'air. Il demeura quelques momens à le regarder; ce qui donna le temps au matelot d'arriver à bord. La terreur dont il était pénétré ne lui laissa de force, en arrivant, que pour crier; *un ours, un ours.* Tous ses compagnons jetterent aussi-tôt de grands cris, & monterent armés sur le pont; mais sortant d'une épaisse fumée, qu'ils avaient eu peine à supporter dans le vaisseau, ils ne pouvaient retrouver tout-d'un-coup l'usage de leurs yeux. Ils ne virent point l'ours, qui aurait pu les dévorer dans cet état, s'il n'eût été chassé par leurs cris. Heemskerke profita d'un temps serein, qui continua le 10,

pour leur faire porter au rivage le vin & les autres provisions. Le 12, une partie de l'équipage alla passer la nuit dans la hutte, où le froid fut d'autant plus rigoureux, que la cheminée n'étant pas encore faite, on n'y pouvait allumer du feu sans une fumée insupportable. Le 13, on chargea, sur un traîneau, deux tonneaux de bierre *Joppe*, de Dantzick, pour les transporter à la hutte; mais, au départ, il s'éleva un orage si terrible, que les matelots, forcés de rentrer à bord, laisserent leur charge de dehors sur le traîneau. Le lendemain, ils trouverent le fond d'un tonneau crevé par la force du froid, & la biere gelée, en forme de colle-forte. Le tonneau fut porté dans la hutte, & mis près du feu pour dégeler : mais la biere, loin de reprendre son goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau. Les deux jours suivans, on fut menacé de plusieurs ours, dont on ne se délivra qu'à force de cris. Le 20, lorsqu'on retourna au vaisseau, pour transporter toute la biere qui restait, on trouva que la gelée avait fait fendre une partie des tonneaux, sans excepter ceux qui avaient des cercles de fer, dont plusieurs s'étaient rompus. Tout le reste de l'équipage passa dans la hutte, avec la précaution d'y traîner la chaloupe du vaisseau, & l'ancre de toue, pour les besoins plus pressans encore, dont il n'est pas surprenant qu'ils se crussent menacés.

Heemskerke.

Heemskerke.

Le Soleil, dont la vue était leur unique bien, commençant à les abandonner, ils firent, jusqu'au 25, des efforts extraordinaires, pour transporter sur leurs traîneaux tous les vivres & les agrêts.

Ils étaient encore occupés de ce pénible travail, lorsque Barensz, levant les yeux, vit derriere le vaisseau trois ours, qui s'avançaient vers les matelots. Il fit de grands cris, dont ils comprirent le sens, & qu'ils seconderent aussi-tôt; mais les trois monstres, que leur nombre rendait apparemment plus hardis, n'en parurent pas effrayés. Alors tout les matelots chercherent à se défendre. Il se trouva heureusement, sur un traîneau, deux hallebardes, dont Barensz prit l'une, & Gérard de Veer l'autre. Les matelots coururent au vaisseau; mais en passant sur la glace, un d'entr'eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui; & l'on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré. Cependant les ours suivirent ceux qui couraient au vaisseau; d'un autre côté, Barensz & de Veer en firent le tour, pour entrer par derriere. En arrivant, ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens, à l'exception de celui qui se tenait caché dans sa fente. Mais les furieux animaux, se présentant pour monter après eux, ne purent être arrêtés d'abord que par des pièces de bois & divers ustensiles, qu'on se hâta de leur lancer à la tête, & sur lesquels ils se précipitaient

Heemskerke.

chaque fois, comme un chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avait point, à bord, d'autres armes que les deux hallebardes. On voulut battre un fusil, allumer du feu, tenter de brûler quelques poignées de poudre; &, dans la confusion ou la crainte, rien de ce qu'on avait entrepris ne pouvait s'exécuter. Cependant les ours revenant à l'assaut avec la même furie, on commençait à manquer d'ustensiles & de bois pour les amuser. Enfin les Hollandais ne durent leur conservation qu'au plus heureux des hasards. Barensz, à l'extrémité, consultant son désespoir plus que sa prudence, jetta sa hallebarde, qui donna fortement sur le muffle du plus grand ours. L'animal en fut apparemment si blessé, qu'il fit retraite avec un grand cri; & les deux autres, qui étaient beaucoup moins grands, le suivirent aussi-tôt, quoique d'un pas assez lent.

Le 27, on tua un renard blanc, qu'on fit rôtir; & dont le goût approchait beaucoup de celui du lapin. Les deux jours suivans furent donnés à divers soins nécessaires, dans le genre de vie auquel on se voyait condamné; tels que de placer & de monter l'horloge, de préparer pour la nuit une lampe, où l'on devait brûler, au-lieu d'huile, la graisse d'un des ours qu'on avait tués; d'apporter, sur des traîneaux, quantité d'herbes marines, pour en garnir les voiles dont on avait

Heemskerke.

couvert la hutte, afin que le froid y pénétrât moins par les fentes.

Le premier de Novembre, au soir, on vit paraitre la Lune à l'Est; & le Soleil montait encore assez haut sur l'horizon pour se faire voir. Le 2, il se leva au Sud-Sud-Est, & se coucha près du Sud-Sud-Ouest; mais son globe ne se montra point en entier sur l'horizon. Le 3, il se leva au Sud-quart-de-Sud-Est, un peu plus vers le Sud, & se coucha au Sud-quart-de-Sud-Ouest, un peu plus aussi vers le Sud; on ne vit, ce jour-là, que la partie supérieure de son globe à l'horizon; quoique l'endroit de la terre, où l'on prit hauteur, fût aussi haut que la hune du vaisseau, dont on était assez proche. Le [illegible], on cessa de voir le Soleil, quoique le temps fût calme & serein.

Si le Soleil avait quitté l'horizon, la Lune y était venue prendre sa place; &, lorsqu'elle fut à son plus haut période, elle paraissait nuit & jour, sans se coucher. Le 6 fut un jour si sombre, qu'on ne put le distinguer de la nuit, d'autant plus que l'horloge, qu'on aurait pu consulter, s'arrêta. Aussi tout le monde demeura-t-il long-temps au lit, sans pouvoir s'imaginer que la nuit fût passée; & lorsqu'on prit le parti de se lever, personne ne put distinguer si ce qu'on voyait de lumiere, était celle de la Lune, ou celle du jour.

Le Journaliſte n'ajoute point comment on fit enfin cette diſtinction. Entre mille maux préſens & ceux qu'on enviſageait dans l'avenir, le défaut des vivres étant le plus terrible, on fit, le 8, un état du biſcuit qui reſtait, & les rations furent réglées à quatre livres & cinq onces pour huit jours. La proviſion de poiſſon ſec & de viande était encore aſſez abondante; mais on commençait à manquer de vin, & ce qui reſtait de biere, était ſans force. On prenait quelques renards, qui venaient alors ſe montrer, au-lieu que les ours s'étaient retirés avec le Soleil, & ne reparurent qu'à ſon retour. Barenſz fit diſpoſer un cerceau, avec un rets, dans lequel un renard ne pouvait entrer, ſans ſe trouver pris; & l'on pouvait tirer auſſi-tôt le piège & l'animal dans la hutte. Enſuite il en vint un ſi grand nombre, que, pour en prendre pluſieurs, à-la-fois, on fit des trappes de planches fort épaiſſes, qu'on chargea de pierres, pour les rendre encore plus peſantes; & l'on en prit ainſi quelques-uns.

Heemſkerke.

Le 12, on prit le parti de régler la diſtribution du vin à deux petits verres par jour; & l'unique boiſſon, qu'on eut d'ailleurs était de l'eau de neige fondue. Le 18, Barenſz fit diſtribuer à tout le monde, une pièce de gros drap, pour en faire l'uſage que chacun pourrait imaginer contre le froid. Les chemiſes & les linceuls n'étaient pas

Heemskerke.

plus ménagés; mais on tomba dans une autre difficulté, lorsqu'il fut question de les laver. On n'avait pas plutôt tiré le linge de l'eau bouillante, que la gelée le roidissant, il était impossible de le tordre. Il demeurait même gelé près du feu, du-moins par le côté du dehors; & c'était une occupation fort pénible, que de le tourner sans cesse, ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante, pour le faire dégeler. Le 22, il ne restait que dix-sept fromages, qui furent partagés. Le 26, & les deux jours suivans, il tomba une si grande quantité de neige, que la hutte en étant tout-à-fait couverte, il fut impossible d'en sortir; mais l'air s'étant éclairci, le 29, on se servit de pelle pour creuser dans la neige; & l'on y fit un trou, par lequel chacun sortit en rampant. Les trappes se trouvaient aussi couvertes: elles furent dégagées, &, dès le même jour, on y prit quelques renards, chasse d'autant plus précieuse, qu'avec la chair de ces animaux, qu'on mangeait avidement, elle fournissait des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1 de Décembre, la hutte se trouvant ensévelie, pour la seconde fois, dans les neiges, on eut à souffrir une si terrible fumée, que l'horreur de cette situation étant redoublée par les ténèbres, il fallut demeurer au lit pendant trois

Heemſkerke.

jours, ſans autre ſoulagement que des pierres qu'on faiſait chauffer, & qu'on ſe donnait tour-à-tour dans les lits. Le 3, on entendit craquer les glaces de la mer, avec un bruit qui jetta tout le monde dans la plus affreuſe conſternation. Chacun s'imagina que les hautes montagnes de glace, qu'il avait vues pendant l'été, ſe détachaient, ou s'amoncelaient les unes ſur les autres, pour tomber ſur la hutte. En même-temps, comme la fumée avait obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours, il gela ſi fort au-dedans, que le plancher & les murs étaient revêtus de deux doigts de glace, & qu'il s'en trouvait juſques dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura ſuſpendu, quoiqu'on en eût augmenté le poids, ce qui mit Barenſz dans la néceſſité de préparer lui-même le ſable de douze heures, que les matelots nomment l'*ampoulette*, pour conſerver la connaiſſance des temps. Le 6, la gelée fut ſi forte, & le froid ſi vif, que les plus robuſtes ne pouvant le ſupporter, ils ſe regardaient tous languiſſamment, & d'un œil de pitié, dans l'opinion que le mal ne pouvait augmenter ſans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'était plus capable de les réchauffer. Tout était gelé, juſqu'au vin de Xeres, dont on connaît la chaleur. Il fallait le faire dégeler aux jours de diſtribution; & le reſte du temps, on était réduit à l'eau

Heemskerke.

de neige fondue, qui faisait craindre un surcroit de désastre par les maladies qu'elle pourrait causer. Le 7, un accident plus horrible encore, faillit d'emporter à-la-fois tous les misérables Hollandais. Après avoir tenu conseil sur les moyens de résister au froid, on résolut d'aller prendre, à bord du vaisseau, le charbon de terre qu'on y avait laissé, parce que le feu en est ardent, & de longue durée. On fit, vers le soir, un grand feu de cette matiere, qui rendit effectivement beaucoup de chaleur à tout le monde; & personne ne faisant attention aux suites, on prit soin de boucher soigneusement les fenêtres, pour s'assurer une nuit chaude & tranquille. Bientôt ils se trouverent tous attaqués d'étourdissemens & de vertiges, qui leur ôtaient non-seulement le pouvoir de se remuer, mais la force de se plaindre. Quelques-uns néanmoins se traînerent jusqu'à la porte, & l'ouvrirent; mais le premier, qui voulut sortir, tomba sans connaissance, sur la neige. Aussitôt que la porte fut ouverte, le froid, qu'ils avaient regardé comme leur plus grand mal, servit à les rétablir; mais ils demeurerent persuadés qu'un quart d'heure plus tard, ils auraient péri tous, sans pouvoir se donner mutuellement le moindre secours.

Depuis le 9 jusqu'au 12, le temps fut clair, & le Ciel brillant d'étoiles. Cependant l'excès du froid fut tel, qu'on désespere de pouvoir l'ex-

Heemſkerke.

primer. « Dans la hutte même, le cuir des ſouliers » gela aux pieds, & ſa dureté ne permit plus de » s'en ſervir. Les Hollandais ſe firent des chauſ» ſures du deſſus des peaux de moutons qu'ils » avaient apportées, avec trois ou quatre paires » de chauſſons, l'une ſur l'autre. Leurs habits » étaient tout blancs de verglas. S'ils demeuraient » quelque temps dehors, il s'élevait ſur leurs » lèvres, au viſage & aux oreilles, des puſtules qui » gelaient auſſi. »

Le 14, l'obſervation de la hauteur leur donna ſoixante-ſeize degrés. Le 18, quelques-uns allerent au vaiſſeau, dans la ſeule vue de le viſiter. Depuis dix-huit jours, qu'ils ne s'étaient pas éloignés de la hutte, la glace s'était élevée d'un pouce. Quoique le jour eût peu de clarté, ou plutôt qu'il n'y eût point alors de jour, on ne laiſſait pas de voir d'aſſez loin, & l'on découvrait, dans la mer, quantité d'endroits ouverts. Les Hollandais ne douterent point que ce changement ne fût arrivé, lorſque le craquement des glaces s'était fait entendre. Le 25, ils entendirent des renards autour de la hutte, ſans en trouver un ſeul dans les trappes. « Le feu ſemblait manquer de chaleur, » ou du moins elle ne ſe communiquait point aux » objets les plus proches : il fallait brûler ſes bas, » pour en ſentir un peu aux jambes & aux pieds; » & l'on n'aurait pas même ſenti la brûlure des

Heemskerke.

» bas, si l'odorat n'en eût pas été frappé. Telle » fut la fin de Décembre ; & ce fut au milieu de » ces souffrances, que le malheureux reste de » l'équipage entra dans l'année 1597. »

Le commencement n'en fut pas moins rude; ce qui n'empêcha point les Matelots de célébrer la fête des Rois, pour charmer leurs peines. Les billets furent tirés ; & le sort favorisa un Canonnier, « qui se trouva ainsi, remarque le Journaliste, » Roi de la Nouvelle-Zemble, c'est-à-dire d'un » pays qui a peut-être deux cens lieues de long » entre deux mers. » Le 10 de Janvier, on trouva que l'eau était montée de près d'un pied dans le vaisseau, & qu'elle s'y était convertie en glace. Le 12, la hauteur, prise de l'étoile nommée *l'œil du Taureau*, s'accorda si bien avec les premieres observations du Soleil, qu'on se crut confirmé dans la supposition des soixante-seize degrés, mais plutôt au-dessus que plus bas. Le 13, d'un temps clair & calme, on observa que la lumiere du jour commençait à croître : en jettant une boule, on la voyait courir; ce qu'on n'avait pas vu jusqu'alors. Depuis ce jour, on sortit plus librement, pour s'exercer le corps, & sur-tout les jambes, que la plupart avaient engourdies. Bientôt on crut remarquer aussi, dans l'air, une rougeur, qu'on prit pour une espèce d'aurore, avant-courrierre du Soleil. D'un autre côté, le froid di-

minua si sensiblement pendant le jour, que lorsqu'il y avait bon feu dans la hutte, on voyait tomber des cloisons, de gros morceaux de glace, qui dégelaient sur le plancher ou dans les lits; mais pendant la nuit, il gelait toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration de biscuit & de vin, parce que la chasse des renards devenait moins abondante; avertissement d'ailleurs assez fâcheux; car la retraite de ces animaux annonçait le retour prochain des ours.

Heemskerke.

Le 24, Heemskerke & de Veer, accompagnés d'un matelot, prirent occasion d'un temps fort clair, pour aller se promener sur le rivage méridional. Au moment qu'ils y pensaient le moins, de Veer apperçut un côté du globe solaire. Ils se hâterent de porter cette agréable nouvelle à la hutte: mais Barens, dont on connaissait l'habileté, n'en voulut rien croire, parce que, suivant toutes ses supputations, il s'en fallait de quinze jours que le soleil pût se faire voir par cette hauteur. Les autres soutenaient ce qu'ils avaient vu; & la contestation fut vive. Le 25 & le 26, un brouillard épais, qui ne permettait de rien voir, confirma Barensz dans son opinion. Mais, l'air s'étant éclairci le 27, tout l'équipage ensemble vit, sur l'horizon, l'astre du jour dans toute sa sphère; ce qui ne laissa aucun doute qu'on en eût pu voir une partie le 24.

Heemf-kerke.

Cependant, comme cette découverte était opposée au ſentiment de tous les Ecrivains, anciens & modernes, & qu'on pouvait la juger contraire au cours de la Nature, parce qu'elle ſemblait détruire la rondeur qu'on attribuait aux cieux & à la terre, les Hollandais craignirent qu'on ne les accuſât d'erreur ; & qu'après avoir été ſi longtemps ſans voir la lumiere, on ne leur reprochât de n'avoir pas tenu un compte exact du temps, ou d'avoir paſſé quelques jours dans leurs lits ſans s'en être apperçus. Cette crainte leur fit prendre le parti d'écrire, dans le dernier détail, leurs raiſonnemens & toutes les circonſtances.

Le 31 fut un fort beau jour, où l'on jouît agréablement de la clarté du ſoleil. Il fut ſuivi de ſept jours d'orage, pendant leſquels on n'eut pas moins de brouillard & de neige qu'au cœur de l'hiver; mais le beau temps leur ayant ſuccédé, le 8 de Février, on vit le ſoleil ſe lever au Sud-Sud-Eſt, & ſe coucher au Sud-Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, par rapport au cadran de plomb qu'on avait poſé près de la hutte, au midi de ce terrein ; car la différence d'avec les compas ordinaires était au moins de deux rhumbs.

Environ deux mois & demi, qu'on avait paſſés ſans voir d'ours, les avaient fait oublier, lorſque le 13, dans le temps que tout le monde s'occupait à nettoyer les trappes, on en vit paraître un fort grand,

fort grand, qui venait droit à la hutte. Un matelot, l'ayant couché en joue, lui donna dans la poitrine un coup qui lui passa au travers du corps, & la balle sortit fort plate par la queue. Il ne laissa pas de s'éloigner d'environ trente pas; & ceux qui coururent à lui, après l'avoir vu tomber, le trouverent encore vivant. Il leva même la tête, comme pour chercher des yeux celui qui l'avoit blessé. L'expérience qu'on avait eue de la force de ces animaux, fit prendre le parti de lui tirer quelques autres coups. On lui fendit le ventre, & l'on en tira plus de cent livres de lard ou de graisse, qu'on fit fondre pour les lampes: il y avait long-temps que faute de matiere, on avait perdu la consolation d'être éclairé pendant la nuit.

Heemskerke.

Le reste de Février, Mars, & les quinze premiers jours d'Avril, furent des alternatives continuelles de beau & de mauvais temps, de brouillards & de gelée, de crainte à la vue des ours, & de plaisir après les avoir tués. Le 6 d'Avril, il en descendit un, par les degrés qu'on avait faits à la neige, jusqu'à la porte même de la hutte. Elle était ouverte; mais Hemskerke, qui apperçut heureusement le monstre, se hâta de la fermer, & se mit derriere, pour la soutenir. L'ours s'en retourna. Cependant il revint deux heures après, & monta sur la hutte, où il fit un bruit dont tout le monde fut effrayé. Il fit de si grands efforts pour renver-

Heemſkerke.

ſer la cheminée, qu'on le crut plus d'une fois maître du paſſage. Il déchira la voile dont elle était entourée. Enfin il ne s'éloigna, qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du temps ayant ceſſé le 15 d'Avril, tous les Hollandais allerent viſiter leur vaiſſeau, & leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avaient laiſſé. Du rivage, ils conſidérerent avec admiration les monceaux de glace qui couvraient la mer, & qui ſemblaient offrir la perſpective d'une grande ville, c'eſt-à-dire, des maiſons, entremêlées de tours, de clochers, de baſtions & de remparts. Le lendemain, étant retournés à bord, ils obſerverent, dans l'éloignement, que l'eau était ouverte. Quelques-uns eurent la hardieſſe de monter ſur les bancs de glace, & de paſſer de l'un à l'autre juſqu'à l'eau, dont il y avait cinq ou ſix mois qu'ils n'avaient approché. En y arrivant, ils virent un petit oiſeau, qui plongea auſſi-tôt; ce qui acheva de leur faire juger que l'eau était plus ouverte, qu'elle ne l'avait été depuis leur ſéjour dans la Nouvelle-Zemble.

Le 1 de Mai, leur viande, qui commençait auſſi à dégeler, & dont ils firent cuire une partie, ſe trouva auſſi bonne que jamais, avec le ſeul défaut de ne pouvoir ſe garder, lorſqu'elle était cuite. Le 2, un grand vent de Sud-Oueſt nettoya la haute mer & n'y laiſſa plus de gros glaçons. Alors tout le

monde parla de s'embarquer, & de retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 3, tout le reste des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouraient le vaisseau. Mais, après de si belles apparences, quelle fut la douleur commune, de s'appercevoir dès le jour suivant, que le vaisseau, qui n'était, au 15 de Mars, qu'à soixante-dix pas de l'eau ouverte, s'en trouvait à plus de cinq cens! Le 7 & le 8, il tomba tant de neige, que, dans l'impossibilité de sortir de la hutte, quelques matelots désespérés, proposerent de parler nettement aux Officiers, & de leur déclarer que tout l'équipage était résolu de quitter ce funeste lieu. Les meilleurs vivres, tels que la viande & le gruau, commençaient à manquer, dans un temps où l'on avait plus besoin de force que jamais, pour supporter le travail. A peine restait-il du lard pour trois semaines, à deux onces par tête. Cependant personne n'eut la hardiesse de s'expliquer avec Heemskerke, parce qu'il avait déclaré lui-même qu'on ne se remettrait en mer que vers la fin de Juin. On s'ouvrit seulement à Barensz, à qui l'on connaissait beaucoup de bonté, & qui se contenta de demander aux plus ardens quelques jours de délai. Heemskerke, avec lequel il en conféra le 15, promit que si le vaisseau n'était pas dégagé à la fin du mois, on s'efforcerait alors de mettre la chaloupe & la *scute* en état de partir;

Heemskerke.

Heemſkerke.

ce temps parut long, parce qu'on prévoyait qu'il en faudrait beaucoup, pour radouber & pour équiper ces deux petits bâtimens.

Le 21, néanmoins, Heemskerke, voyant les glaces ramenées par un vent du Nord-Eſt, permit de travailler à l'équipement. La chaloupe, qui n'était pas ſortie de la hutte, ne fut pas difficile à tirer. Mais la ſcute qui était enfoncée dans la neige, coûta tant d'efforts à dix hommes, affaiblis comme ils étaient par un genre de vie ſi triſte, qu'ils furent obligés d'interrompre pluſieurs fois leur travail. Pendant qu'ils s'y employaient avec ardeur, ils virent paraître un ours effroyable. Ils rentrerent auſſi-tôt dans la hutte; & les plus habiles tireurs, ſe diſtribuant aux trois portes, l'attendirent avec leurs fuſils. Un autre monta ſur la cheminée, avec le ſien. L'ours marcha fierement vers la hutte, & s'avança juſqu'à la pente des degrés d'une des portes, où il ne fut pas apperçu du matelot qui s'y était mis en garde; mais d'autres l'avertiſſant par leurs cris, il tourna la tête, & malgré ſa premiere frayeur, il perça l'ours d'une groſſe balle. Ceux qui virent ſa ſituation tremblerent pour lui; car, lorſqu'il avait tiré ſon coup, le monſtre était ſi proche, qu'ils l'avaient cru prêt à le déchirer; & ſi l'amorce n'eût pas pris feu, comme il arrivait ſouvent dans un climat ſi rude, il était infailliblement dévoré. Peut-être cet affreux

animal ferait-il même entré dans la hutte, où il aurait fait un étrange carnage. Mais la blessure qu'il avait reçue ne lui permit pas de fuir bien loin ; &, lorsqu'il se fut arrêté, on acheva aisément de le tuer. On lui trouva, dans le ventre, des morceaux entiers de chiens marins, avec la peau & le poil. D'autres ours, qui parurent les jours suivans, eurent le même sort. Il semblait que ces animaux sentissent que leur proie était prête à s'échapper, & qu'ils redoublassent leurs efforts pour s'en saisir. Heemskerke.

La chaloupe & la scute se trouverent radoubées le 7 Juin. On avait coupé à la scute une partie de l'arriere ; & l'on y avait fait une petite arcasse, à laquelle on ajouta quelques bordages, des deux côtés, pour donner plus de fond au bâtiment, & pour le mettre en état de tenir mieux la mer. Le jour suivant, une violente tempête du Sud-Ouest, accompagnée de grêle, de neige, & sur-tout de pluie, obligea tout le monde de se retirer dans la hutte, où l'on ne trouva plus rien de sec, parce qu'on en avait ôté les planches pour le radoub ; mais cette incommodité n'affligea personne, lorsqu'on eut remarqué que les eaux commençaient à s'ouvrir. Cependant il fallait traîner au rivage, les deux bâtimens, les agrês, les marchandises, & le reste des provisions. La neige s'amolissait, & rendait le chemin fort difficile. On fut obligé

Heemskerke.

de quitter les souliers de peau, pour reprendre ceux de cuir, en quelque état qu'ils fussent encore. Le 12, on prit des haches, des piques & des bêches, & l'on entreprit d'ouvrir une route jusqu'à la mer. Ce travail fut très-pénible. Il était question, non-seulement d'écarter des neiges à demi-fondues, mais de ranger les glaces, de creuser & d'applanir. L'espérance aurait soutenu le courage, si l'on eût été quitte pour la peine; mais on se voyait souvent interrompu par de grands ours, maigres & décharnés, qui venaient de la haute mer sur des glaçons, & qui obligeaient de se partager entre le combat & le travail. Cependant tous ces obstacles furent surmontés; & le 13, on se vit en état de mettre à l'eau les deux bâtimens. Heemskerke, satisfait du temps & d'un bon frais de Sud Ouest, dit alors qu'il était résolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avidement, & l'on ne pensa plus qu'à mettre les bâtimens à l'eau.

Barensz, dont la santé s'était affaiblie depuis long-temps, rappella toutes ses forces pour composer un Mémoire, qui contenait les circonstances de leur voyage, de leur arrivée dans la Nouvelle-Zemble, du séjour qu'ils y avaient fait & de leur départ. Il mit ce papier dans une boîte, qu'il suspendit à la cheminée de la hutte, pour servir d'instruction à ceux qui pourraient aborder après

Heemſkerke.

eux dans le même lieu, & leur apprendre par quelle aventure ils y trouveraient les reſtes d'une miſérable maiſon qui avait été habitée neuf ou dix mois. D'un autre côté, comme le voyage qu'on allait entreprendre, avec deux petits bâtimens ſans couverte, faiſait prévoir d'horribles dangers, Heemskerke écrivit deux Lettres qui furent ſignées de tout l'équipage, & dépoſées, l'une dans la chaloupe, l'autre dans la ſcure. « Il y faiſait le » récit de tout ce que les Hollandais avaient » ſouffert, en attendant l'ouverture des eaux, & » dans l'eſpérance que leur vaiſſeau ſe dégagerait » des glaces; mais le Ciel n'ayant point exaucé leurs » vœux, & ſe trouvant à la veille de manquer de » vivres, ſans compter l'incertitude de la belle » ſaiſon, qui paſſerait vraiſemblablement fort vîte, » ils avaient été forcés d'abandonner leur navire, » & d'entreprendre un voyage qui les expoſait » à toutes ſortes de diſgraces. Il ajoutait qu'ils » avaient jugé à propos de dreſſer ce double Mé» moire, afin que ſi leurs deux bâtimens étaient » ſéparés par la tempête, par le naufrage de l'un, » ou par quelque autre accident de mer, on put » trouver ſur l'autre toutes les circonſtances de leur » malheureuſe hiſtoire, & la confirmation du té» moignage de ceux qui auraient ſurvécu. »

Après ces triſtes précautions, on tira vers la mer les deux petits bâtimens, & les traîneaux, chargés

Heemskerke.

des marchandises & des provisions : c'étaient six paquets de draps de laine, un coffre plein de toiles, deux paquets de velours, deux petites caisses remplies d'argent, deux tonneaux d'ustensiles & d'agrêts, treize tonneaux de biscuit, un de fromage, un de lard, deux d'huile, six de vin, deux de vinaigre, & les hardes de l'équipage. Tout cet appareil, étalé sur le rivage, paraissait difficile à ranger dans un aussi petit espace que celui des deux bords ; mais rien n'est impossible à l'industrie, soutenue par la nécessité. L'embarquement fut achevé le même jour.

Enfin, le 14 de Juin 1597, à six heures du matin, on mit à la voile par un vent d'Ouest. Les deux bâtimens arriverent avant le soir au Cap des Isles, où les glaces étaient encore si fortes qu'ils y demeurerent pris. Ce malheur, arrivé dès le premier jour, consterna les Hollandais. Quatre d'entr'eux descendirent à terre, & n'y virent que des rochers, d'où ils firent tomber quelques oiseaux à coups de pierre. Ils se croyaient menacés de ne pouvoir sortir de ce triste lieu : mais, le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublerent le Cap de Flessingue, & s'avancerent jusqu'au Cap du Desir. Le 16, ils se trouverent à l'Isle d'Orange, où quelques-uns descendirent aussi, & firent du feu, de quelques pièces de bois qu'ils y trouverent. Leur besoin le plus pressant

étant celui d'eau douce, ils firent fondre de la neige dont ils remplirent deux petits tonneaux. Heemskerke, accompagné de deux matelots, passa sur la glace dans une autre Isle, où il prit quelques oiseaux; mais, à son retour, il tomba dans un trou qui s'était fait à la glace, & dont il ne serait pas sorti sans l'assistance du Ciel, parce qu'il y avait un courant fort rapide.

Heemskerke.

On remit à la voile, & l'on arriva au Cap des Glaces, où les deux bâtimens n'eurent pas autant de peine qu'ils en craignaient à se joindre. Heemskerke, qui n'était pas sur le même bord que Barensz, s'informa de sa santé; & Barensz, quoique fort mal, répondit qu'il était mieux. Ensuite, apprenant qu'on était au Cap des Glaces, il souhaita d'être élevé par ses matelots, pour se procurer, ajouta-t-il, la satisfaction de voir encore une fois ce Cap. On ignore si c'était le pressentiment de sa fin; mais il eut le temps de se satisfaire; car les deux bâtimens furent aussi-tôt pris des glaces, & demeurerent immobiles dans leur situation. Le 17 au matin, ils essuyerent, au contraire, le choc d'un grand nombre de glaçons, avec une violence qui fit croire leur perte certaine. Ensuite ils se trouverent si serrés entre deux bancs de glace flottans, que les équipages des deux bords se dirent le dernier adieu. Cependant, ayant repris courage, ils s'efforcerent de se rapprocher des

Heemſkerke.

glaces fermes, pour s'y amarrer, dans l'eſpoir d'y être moins expoſés aux glaces errantes. Ils s'en approcherent ; mais il reſtait l'embarras d'y amarrer une corde. Tout le monde paraiſſait effrayé du péril. Dans cette extrémité, de Veer, qui était le plus agile, prit le bout de la corde, & ſautant de glaçon en glaçon, arriva heureuſement à la glace ferme, où il attacha la corde autour d'une hauteur de glace. Tous les autres ſortirent alors des bâtimens, & commencerent par tranſporter avec eux les malades dans leurs draps. Enſuite, débarquant ce qui était à bord, & tirant les bâtimens même ſur la glace, ils ſe virent garantis d'un naufrage qu'ils avaient cru preſqu'inévitable.

Le 18, ils employerent une partie du jour à réparer leurs bâtimens, qui avaient beaucoup ſouffert. Le bonheur leur fit trouver du bois, pour faire fondre du goudron, dont ils calfaterent les coutures. Enſuite ils allerent chercher, à terre, quelques rafraîchiſſemens pour les malades ; mais ils ne rapporterent qu'un petit nombre d'oiſeaux.

Le 19, ils ſe trouverent encore pris plus étroitement dans les glaces ; &, de toutes parts, ne voyant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie, que pour la finir plus miſérablement dans ce jour. Toutes les circonſtances ſemblerent propres à les confirmer dans cette

triste idée. Leur situation ne changea point jusqu'au soir, & ne fit qu'empirer la nuit suivante. Le 20, à neuf heures du matin, de Veer passa de la scute dans la chaloupe, pour apprendre à Barensz, que Nicolas Andrisz, un des meilleurs matelots, tirait à sa fin. *La mienne*, répondit tranquillement Barensz, *n'est pas éloignée*, *non-plus*. Ses gens, qui le voyaient lire dans une Carte-Marine, ne purent s'imaginer qu'il fût si mal. Mais bientôt, quittant la Carte, il dit à de Veer que les forces lui manquaient; après quoi, les yeux lui tournerent; &, sans ajouter un mot, il expira si subitement, qu'Heemskerke, qui arrivait alors dans la scute, n'eut pas le temps de lui dire adieu. Presqu'au même instant, Andrisz mourut aussi. La mort de Barensz jetta une profonde consternation sur les deux bords. Il avait été comme l'ame des trois Voyages; & tout le monde avait autant de confiance à sa probité qu'à ses lumieres. Le 21, n'ayant point amené de changement que dans les circonstances, ce fut un jour lugubre, qu'on passa dans le regret de cette perte, & dans l'attente du même sort. On ne comptait plus que treize hommes sur les deux bâtimens.

Heemskerke.

Le vent souffla du Sud-Est, le 22; &, dans l'éloignement, on vit beaucoup d'eaux ouvertes. Mais il fallait traîner les bâtimens plus de cinquante pas sur la glace, les mettre à l'eau pour

Heemſkerke.

quelques momens, enſuite les traîner encore plus de trente pas, avant que de ſe trouver dans un lieu ouvert & tout-à-fait navigable. Après ce travail, on mit à la voile avec de meilleures eſpérances, qui ſe ſoutinrent juſqu'à midi; & ce fut pour retomber alors dans de nouvelles glaces. Mais bientôt elles ſe ſéparerent, en laiſſant un paſſage, tel que celui d'une écluſe ouverte. On rangea pendant quelques momens la Côte, avec des efforts continuels pour écarter les glaçons, & vers le ſoir, les deux bâtimens ſe retrouverent pris. Le 28, les eaux s'étant r'ouvertes d'elles-mêmes, ils arriverent, ſur les neuf heures du matin, au Cap de Trooſt, où les glaces les reprirent. L'obſervation de la hauteur donna ſoixante-ſeize degrés trente-neuf minutes. On n'avait point à ſe plaindre de la lumiere du Soleil, qui était aſſez brillante; mais il manquait de la chaleur pour fondre la neige, & le plus preſſant beſoin des Hollandais était la ſoif. Ils ne furent dégagés des glaces, que le 24 à midi. Les deux bâtimens prirent le large, à force de rames, & firent bonne route juſqu'au Cap de Naſſau, qu'on découvrit à la diſtance de trois lieues. Quelques matelots allerent à terre, & trouverent un peu de bois, qui ſervit à faire fondre de la neige. Ce ſoulagement, joint aux alimens chauds qu'on prit avec le ſecours du feu, rendit un peu de force aux plus faibles.

Le 25, il s'éleva une grosse tempête du Sud, qui dura deux jours presqu'entiers, & pendant laquelle les glaces où les bâtimens étaient amarrés, s'étant rompues, ils déri verent au large, sans qu'il fût possible de les ramener vers la glace ferme. Ils se virent cent fois dans un horrible danger; &, pour comble de malheur, ils se séparerent. Cependant un vent du Nord-Ouest, qui se leva le second jour, ramena le calme, & favorisa leur route vers la glace ferme. La scute y arriva la premiere, & de Veer, qui la commandait, ayant fait une lieue le long des glaces, sans voir paraître la chaloupe, crut Heemskerke & tous ses gens ensévelis dans les flots. La brume était fort épaisse, & menaçait de redoubler vers le soir. De Veer fit tirer inutilement plusieurs coups. Enfin les autres y répondirent; & ce signal leur servit à se rejoindre.

Heemskerke.

Ils s'avancerent ensemble, le 27, à une lieue de la côte Occidentale du Cap de Nassau; &, pendant qu'ils s'efforçaient de ranger la terre, ils virent sur les glaces une multitude innombrable de vaches marines. Les oiseaux commençant à paraitre aussi en troupes nombreuses, ils en tuerent douze, qui leur firent un délicieux festin. Mais le 28, ils se retrouverent si serrés par les glaçons, qu'ils furent obligés de débarquer toute leur charge sur la glace ferme, & d'y tirer aussi les deux bâti-

* Heemskerke.

mens. Ils y firent des tentes de leurs voiles, dans l'espérance d'y passer du moins une nuit tranquille; mais, vers minuit, la sentinelle découvrit trois ours. Tout le monde fut réveillé par ses cris. On sortit armé; & la premiere décharge eut peu d'effet : cependant, n'ayant pas laissé de faire reculer les ours, elle donna le temps de recharger les fusils; & de la seconde, on tua un de ces animaux, dont la chûte fit fuir les deux autres. Ils reparurent le lendemain; & s'étant approchés du lieu où leur compagnon était encore étendu, l'un des deux le prit dans sa gueule, & l'emporta sur les plus raboteuses glaces, où ils se mirent tous deux à le manger. L'équipage, aussi frappé d'étonnement que de crainte, se hâta de tirer quelques coups, qui leur firent quitter prise & les mirent en fuite. Quatre hommes allerent aussi-tôt au cadavre, qu'ils trouverent à demi-mangé dans un espace si court. En observant sa grandeur, ils admirerent la force de l'ours qui l'avait emporté, par un chemin si difficile, que tous quatre ensemble ils eurent quelque peine à transporter, jusqu'aux tentes, la moitié qui restait. Les deux jours suivans, on en vit quatre; deux d'abord, qu'on prit pour ceux qui avaient fui, & successivement deux autres. On n'en put tuer aucun; mais, outre le bruit qui les avait éloignés, on ne douta point qu'ils n'eussent reçu quelques blessures.

Le premier jour de Juillet fut marqué par un funeste accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace, qui venaient de la mer, heurterent avec tant d'impétuosité contre la glace ferme, qu'ils briserent en plusieurs pièces, celle que les équipages avaient prise pour asyle. Les paquets tomberent dans l'eau; & de quelque importance qu'il fût de les conserver, un autre soin pressait encore plus; c'était celui de garantir la chaloupe, qu'il fallut traîner pardessus les glaces, jusqu'assez proche de terre, où les glaçons étaient moins à craindre. Ensuite, lorsqu'il fallut retourner aux paquets, on se trouva dans un mortel embarras. La glace rompait sous les pieds, à mesure qu'on avançait vers ses bords. Un paquet, qu'on se croyait prêt à saisir, était emporté par un glaçon; ou se cachait sous un autre. Les plus hardis ne savaient comment s'y prendre, pour sauver leur unique bien, & pour se sauver eux-mêmes. Ce fut pis encore, lorsqu'on entreprit de pousser la scute. La glace rompit sous une partie des matelots; & ce petit bâtiment fut emporté avec eux, brisé en quelques endroits, sur-tout à ceux qu'on avait changés ou réparés. Un malade, qui s'y était retiré, ne fut sauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'employerent à ce charitable office. Enfin les glaçons s'écarterent un peu; & la scute fut tirée sur la glace même, près de

Heemskerke.

Heemskerke.

la chaloupe. Cette fatigue dura depuis six heures du matin, jusqu'à six du soir. On perdit deux tonneaux de biscuits, un coffre rempli de toiles, un tonneau d'ustensiles & d'agrêts, le cercle astronomique, un paquet de drap écarlate, un tonneau d'huile, un de vin, & un de fromage.

Le 2 fut employé à réparer les deux bâtimens. On trouva du bois, & l'on tua quelques oiseaux, qui furent mangés rôtis. Deux hommes, qu'on envoya faire de l'eau le jour suivant, retrouverent à l'aiguade deux de leurs rames, la barre du gouvernail de la scute, le coffre de toiles, & un chapeau; hasard surprenant, qui ranima la confiance au secours du Ciel. Le 4 fut un des plus beaux jours qu'on eût vu luire sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, & servit à sécher les pièces de drap mouillé. Les trois jours suivans furent remarquables par la violence des glaçons, & par la mort de Janz de Harlem, un des matelots. Le 9, les eaux s'ouvrirent du côté de la terre; & la glace ferme commençant aussi à flotter, on fut obligé de tirer les deux bâtimens à l'eau, l'espace d'environ trois cens cinquante pas: horrible travail, que personne n'aurait été capable d'entreprendre pour un intérêt moins cher que la vie. On mit à la voile entre sept & huit heures du matin; mais, à six heures du soir, on fut contraint de retourner à terre & de remonter

sur

ſur la glace ferme, qui n'était point encore ſéparée dans le lieu qui fut choiſi. Heemſkerke.

On fit, le 10, des efforts extraordinaires pour traverſer les glaçons, juſqu'à deux grandes ſurfaces de glace aſſez ſemblables à deux campagnes, mais jointes par une eſpèce d'Iſthme. L'impoſſibilité du paſſage fit une nouvelle néceſſité de décharger les deux bâtimens, de tranſporter leur charge, & de les traîner eux-mêmes plus de cent pas ſur la glace, juſqu'à l'ouverture d'une autre eau. Ils recommencerent enſuite à voguer, mais fort lentement, pour traverſer un petit eſpace qui s'offrait entre deux glaçons flottans, d'une prodigieuſe grandeur, au riſque d'être écraſés, ſi les maſſes étaient venues à ſe joindre. Lorſqu'on fut ſorti de ce Détroit, un vent d'Oueſt fort impétueux, dont on fut pris droit en proue, obligea de gagner la glace ferme, quoiqu'avec beaucoup de peine à s'en rapprocher. On y tira les deux bâtimens, avec une fatigue qui réduiſait tout le monde au déſeſpoir. Dès le lendemain, on vit un grand ours fort gras, qui s'avançait à la nage vers les tentes. Il reçut pluſieurs coups de mouſquet, qui le firent tomber ſans mouvement. La liqueur chaude qui ſortait de ſes bleſſures, reſſemblait moins à du ſang qu'à de l'huile, ſur l'eau où elle coulait. Quelques matelots ſe mirent ſur un banc de glace, qu'ils firent flotter vers le cadavre; &

Heemſkerke.

lui ayant jetté une corde au cou, ils l'entraînerent ſur la glace ferme, où l'on ne fut pas peu ſurpris de lui trouver huit pieds d'épaiſſeur.

Trois hommes de l'Equipage paſſerent dans une Iſle qui ſe préſentait devant les tentes, & découvrirent delà l'Iſle des Croix, à l'Oueſt. Le danger ne les empêcha point de traverſer à cette derniere Iſle, pour y chercher quelques traces d'hommes; mais ils n'y en trouverent point d'autres que celles qu'ils y avaient vues à leur paſſage. Soixante-dix œufs de canards de montagnes, qu'ils rapporterent à leurs compagnons, furent le ſeul fruit d'un voyage téméraire auquel ils avaient employé douze heures, & qui avait cauſé beaucoup d'inquiétude ſur les deux bords. Ils raconterent que, pour paſſer à l'Iſle des Croix, ils avaient quelquefois eu juſqu'aux genoux l'eau qui était ſur la glace, entre les deux Iſles, & que pour aller & revenir ils avaient fait, à-peu-près, ſix lieues. Les autres furent ſurpris de leur hardieſſe, & n'en reçurent pas les œufs de canards avec moins de joie. Le reſte du vin, qui fut diſtribué à cette occaſion, produiſit à chacun environ ſix pintes.

Le 16, on vit arriver de terre un ours d'une blancheur éclatante, ſur lequel on ſe hâta de tirer; & quelques balles, qui porterent, le mirent en fuite. Le lendemain quelques matelots, chargés

d'aller reconnaître l'ouverture des eaux, le trouverent languissant de ses blessûres sur un banc de glace. Il se mit à fuir aussi-tôt qu'il les eut entendus : mais un coup de gaffe, qu'il reçut de l'un d'entr'eux, & dont la pointe lui pénétra la peau, le fit tomber sur ses pattes de derriere. Le matelot voulut redoubler son coup ; mais le furieux monstre saisit le croc de la gaffe, mit le bois en pièces, & renversa le Hollandais à son tour. Les autres tirerent aussi-tôt ; & leur décharge ayant fait fuir l'animal, le matelot qui était tombé se releva, courut après lui sans autre arme que le tronçon de sa gaffe, & lui en donna de grands coups sur le corps. L'ours tournait chaque fois la tête, & sauta jusqu'à trois fois contre celui qui le frappait. Cependant une nouvelle décharge des autres le perça de plusieurs balles, & rendit sa marche plus pesante. Enfin ils acheverent de le tuer d'une troisieme décharge ; suivant leur usage, ils lui arracherent les dents.

Heemskerke.

Le 19, sept hommes passerent, dès six heures du matin, dans l'Isle des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'Ouest ; & , dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs compagnons, ils ne se donnerent que le tems de ramasser une centaine d'œufs, qui furent mangés à leur arrivée ; c'était pour reprendre les forces nécessaires à traîner, l'espace d'environ trois cens

Heemskerke.

pas, leurs bâtimens sur la glace. Tout le monde s'arma de courage, parce que cette fatigue fut regardée comme la derniere. Les deux bâtimens ne furent pas plutôt à l'eau, qu'on mit à la voile; & la navigation fut si prompte, qu'à six heures du soir on fut au-dessus de l'Isle des Croix. Là, toutes les observations ne firent plus découvrir de glaces, ou du moins celles qu'on crut voir encore ne causerent plus d'épouvante. On porta le Cap à l'Ouest-quart-de-Sud-Ouest, avec un si bon vent d'Est & d'Est-Nord-Est, que suivant l'estime on ne faisait pas moins de dix-huit lieues en vingt-quatre heures. Le 20, à neuf heures du matin, le Cap noir fut doublé; &, vers six heures du soir, on reconnut l'Isle de l'Amirauté, qui fut dépassée pendant la nuit. En passant assez près de cette Isle, les Hollandais des deux bâtimens virent environ deux cens vaches marines, qui semblaient y paître, & se firent un amusement de les chasser; bravade qu'ils reconnurent bientôt pour une imprudence. Cette fiere légion de monstres, dont la force est extraordinaire, se mit à nager vers eux, comme dans le dessein concerté de se venger, & firent un bruit terrible, qui semblait les menacer de leur perte. Ils ne se crurent obligés de leur salut, qu'à la faveur d'un bon vent.

Le 21, ils doublerent les Caps de Plancio & de Langenes. Le 22, se trouvant proche du Cap

de Cant, ils descendirent plusieurs fois à terre, pour chercher des œufs & des oiseaux. Les nids y étaient en abondance, mais dans des lieux fort escarpés. Les oiseaux ne paraissaient point effrayés de la vue des hommes, & la plupart se laissaient prendre à la main. Chaque nid n'avait qu'un œuf, qu'on trouvait à terre, sur la roche, sans paille & sans plumes pour l'échauffer; spectacle étonnant pour les Hollandais, qui ne comprirent point comment ces œufs pouvaient être couvés, & les petits éclore, dans un si grand froid.

Heemskerke.

A peine eurent-ils remis à la voile pour s'éloigner de la Côte, que le vent leur devint tout-à-fait contraire. D'ailleurs la mer se retrouva si couverte de glaces, qu'après avoir écarté le passage avec des peines insupportables, ils se virent forcés de retourner vers la terre, où ils aborderent heureusement dans une belle Anse, à l'abri de presque tous les vents. Ils y descendirent, & le bois ne leur manqua point pour faire cuire leurs œufs & leurs oiseaux. Une brume épaisse, & le vent du Nord, les y retinrent trois jours, pendant lesquels ayant pénétré dans l'Isle, ils trouverent de petites pièces de bon or, par les soixante-treize degrés dix minutes. Mais ce précieux métal les touchant moins que la conservation de leur vie, ils saisirent le premier moment où les glaces recommencerent à s'ouvrir; & sortant de l'Anse, le

Heemskerke.

26, ils rencontrerent le 27, à 6 heures du soir, un courant fort rapide. ils se crurent près de *Costingsarch;* d'autant plus qu'ils voyaient un grand golfe, qui, suivant leurs conjectures, devait s'étendre jusqu'à la mer de Tartarie. Vers minuit, ils crurent doubler le Cap des Croix, & bientôt ils passerent un canal, entre une Isle & la terre ferme. Le 28, ayant rangé la côte, ils reconnurent, à trois heures après midi, la Baie de Saint-Laurent & le Cap du Bastion, dont ils n'eurent pas plutôt passé la pointe, qu'ils apperçurent deux barques à l'ancre, & plusieurs personnes sur le sable.

Quelle fut leur joie de trouver des hommes! Cependant elle fut tempérée par le grand nombre de ces inconnus, qui n'étaient pas moins de trente, & qui pouvaient être des Sauvages ou des ennemis de leur Nation. Ils ne laisserent pas de s'en approcher. C'étaient des Russes, qui s'avancerent vers eux sans armes, & qui, jugeant de leur infortune à la premiere vue, les regarderent d'abord d'un œil d'étonnement & de compassion. Bientôt ils reconnurent quelques Hollandais, qu'ils avaient vus au voyage précédent. Quelques-uns d'entr'eux vinrent frapper sur l'épaule de Gérard de Veer, & d'un autre, pour leur faire entendre qu'ils croyaient les avoir déjà vus; & c'étaient effectivement les seuls, qui eussent fait le second voyage. Ils leur demanderent, ce qu'était devenu leur

vaisseau, ou du moins c'est ce que les Hollandais crurent entendre à leur langage : &, n'ayant point d'Interprête, ils leur firent comprendre aussi qu'ils avaient perdu un beau navire, qui avait fait leur admiration. Les civilités ne se relâcherent point pendant le reste du jour : mais, le 29 au matin, les Russes appareillerent pour mettre à la voile, & porterent à bord quelques tonnes d'huile de baleine. Un départ si brusque alarma beaucoup les Hollandais, qui n'avaient pu tirer d'eux aucune lumiere. Ils prirent la résolution de les suivre. Malheureusement le temps était si sombre, qu'ils les perdirent de vue. Ce cruel obstacle ne les empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagerent dans un canal, entre deux Isles, & le passerent assez facilement, mais ils se retrouverent bientôt pris dans les glaces, sans aucune apparence d'ouverture pour en sortir; ce qui leur fit conclure qu'ils étaient à l'entrée du Weigats, & que le vent de Nord-Ouest avait poussé les glaces dans le golfe. Il ne s'offrait pas d'autre parti que de retourner aux deux Isles. Le 31, ils aborderent à l'une, où la vue de deux Croix leur fit espérer de trouver des hommes. Elle était déserte. Cependant ils ne regretterent point leur peine, en y découvrant quantité de bistorte, ou cochléaria; herbe qu'ils desiraient ardemment, parce que la plupart étaient fort incommodés du scorbut. Ils

Heemskerke.

Heemſkerke.

en mangerent à pleines mains, & l'effet en fut ſi prompt que, dans l'eſpace de deux jours, ils ſe trouverent tous rétablis.

Le 3 d'Août, ils ſe déterminerent à paſſer droit en Ruſſie ; & dans ce deſſein, qu'ils jugerent propre à finir tout-d'un-coup leur miſere, ils mirent le Cap au Sud-Sud-Oueſt ; mais, après avoir ſuivi cette route juſqu'à ſix heures du matin, ils ſe retrouverent au milieu des glaces, nouvelle ſource de déſeſpoir, pour des malheureux qui s'en croyaient tout-à-fait délivrés, & qui n'avaient pris leur derniere réſolution que dans cette vue. Le calme, qui dura quelques heures, leur faiſant craindre de demeurer pris, ils n'eurent point d'autre reſſource qu'un mortel travail, pour ſe tirer, à force de rames. Vers trois heures après midi, ils ſe virent en haute mer ; & juſqu'à neuf heures du ſoir, ils avancerent heureuſement. Les glaces revinrent alors, & leur firent invoquer le Ciel, ſeule Puiſſance qui pût les ſauver. Il ne leur reſtait qu'un peu de biſcuit. Dans la funeſte néceſſité de mourir de faim, de ſoif, ou de braver tous les obſtacles, ils continuerent d'avancer à force de rames & de voiles. Changement étrange ! plus ils s'engagerent dans les glaces, plus ils trouverent de facilité à pénétrer. Enfin ils ſe retrouverent dans les eaux ouvertes, & le 4 à midi, ils eurent la vue d'une Côte, qu'ils prirent pour celle

Heemskerke.

qu'ils cherchaient. Le soir, après avoit rangé la terre, ils découvrirent une barque, vers laquelle ils crierent *Candnoes, Candnoes*; mais on leur répondit *Petzora, Petzora*; ce qui leur fit connaître qu'ils n'étaient pas aussi proche de Candnoes, qu'ils se l'étaient figuré, & que la terre qu'ils voyaient, était celle de Petzora. Leur erreur venait de la variation de l'aiguille, qui les avait trompés de deux rumbs entiers. Après l'avoir reconnue, ils prirent le parti d'attendre le jour sur leurs ancres.

Le 5, un matelot, qui descendit au rivage, y trouva de l'herbe & quelques arbustes. Il excita les autres à descendre avec leurs fusils. On tua plusieurs oiseaux, secours si nécessaire qu'on avait déjà proposé d'abandonner les deux bords, & de prendre par les terres, pour chercher des vivres. Le 6, un vent contraire ne permit point d'avancer. On sortit du Golfe le 7, mais en luttant sans cesse contre le même vent. Le 8 & le 9 ne furent pas plus heureux. Cependant la faim redevenait fort pressante. Quelques matelots, envoyés à terre, découvrirent une balise entre Candnoes & la terre-ferme de Russie : ils conclurent que c'était le canal par lequel passaient les Russes. A leur retour, ayant rencontré un chien-marin, mort depuis long-temps, & puant de pourriture, ils le traînerent à bord, pour sou-

Heemskerke.

lâger leur estomac affamé ; mais tous les autres s'y opposerent, en leur représentant qu'une si mauvaise nourriture était plus mortelle que la faim, & que, si proche d'une terre connue, il était impossible que les secours fussent éloignés. Le jour suivant, on avança beaucoup avec un bon vent du Sud, & l'on trouva de l'eau sur la Côte. Une pluie abondante, accompagnée d'éclairs & de tonnerres, fut un surcroît de fatigues; mais elle annonçait du-moins un Ciel plus doux. Le 12, à six heures du matin, tout le monde prit courage à la vue d'une barque Russe, qui venait à pleines voiles. On en tira peu d'éclaircissemens sur la route ; mais avec quelques pièces de monnaie Hollandaise, Heemskerke en obtint une espèce de pains cuits à l'eau, & cent deux poissons. Le 13, à trois heures après midi, on reconnut un Cap, qui fuyait au Sud, & l'on ne douta plus que ce ne fût le Cap de Candnoes, d'où l'on se flatta de pouvoir traverser l'embouchure de la Mer Blanche. Les deux bâtimens, s'étant joints bord à bord, prirent aussi-tôt le large ensemble, & firent voile d'abord avec assez de succès. Mais, vers minuit, ils eurent le malheur d'être séparés, par une tempête élevée du Nord.

Envain *la scute*, dont l'équipage était le plus sain, employa une partie du jour suivant à dé-

couvrir l'autre. Un brouillard épais, qui survint avant midi, lui en ôta l'espérance; & le 15, elle fut poussée par un bon vent à la vue d'une côte, que de Veer crut à l'Ouest de la Mer Blanche, au-delà de Candnoes. En approchant de la terre, il apperçut six barques Russes, qui étaient tranquilles sur leurs ancres; leur ayant demandé à quelle distance il était de Kilduin, les Russes l'entendirent assez, pour lui faire comprendre à son tour, qu'il n'était encore qu'à la Côte Orientale de Candnoes. Ils écarterent les bras, avec divers signes, qui signifiaient assez clairement, qu'il avait la Mer Blanche à passer, & que cette route était dangereuse avec un si petit bâtiment. Quelque peine qu'il eût à se le persuader, il ne put lui en rester aucun doute, lorsque leur ayant montré sa Carte, ils insisterent à lui donner les mêmes lumieres: il reprit le large, avec le double chagrin de se voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avait cru, & d'ignorer ce qu'était devenue la chaloupe. Le soir, se trouvant près d'un grand Cap, qu'il prit pour celui de Candnoes, il y jetta l'ancre. Quelques Russes d'une barque, dont il s'approcha le 17 au matin, s'efforcerent de lui faire entendre qu'ils avaient vu ses compagnons, au nombre de sept. Quoiqu'ils levassent sept doigts, en montrant *la scute*, pour faire comprendre que le petit bâtiment qu'ils avaient vu, en était peu diffé-

Heemskerke.

Heemskerke.

rent, ils auraient eu peine à lui communiquer leur idée, s'il n'eût reconnu entre leurs mains une petite bouſſole, qu'ils avaient reçue de la chaloupe, en échange apparemment, pour quelque préſent de vivres. Il ſe fit montrer alors le parage où ils l'avaient laiſſée, & le Cap y fut porté auſſi-tôt. Cependant, après d'inutiles recherches, il retourna le ſoir à la Côte, où il trouva de l'eau douce & quantité de biſtorte.

Le 18, ayant rangé la Côte juſqu'à midi, il eut la vue d'un grand Cap, ſur lequel il découvrit pluſieurs croix. Ces marques, & d'autres qu'il trouva ſur ſa Carte, l'aſſurerent enfin que c'était le Cap de Candnoes, qui eſt à l'embouchure de la Mer Blanche, & qu'il cherchait depuis ſi long-temps. En effet, il eſt fort reconnaiſſable à cinq croix, anciennement plantées, autant qu'à la forme de ſa maſſe, qui fuit des deux côtés au Sud-Eſt & au Sud-Oueſt. Pendant qu'on ſe diſpoſait à paſſer à l'Oueſt de la Mer Blanche, vers la Côte de la Laponie, on s'apperçut qu'une partie de l'eau avait coulé des tonneaux; mais, quoique la traverſée ſoit d'environ quarante lieues, où l'on ne peut eſpérer d'eau douce, le vent ſe trouva ſi bon, que, ſe fiant au Ciel ſur tout le reſte, on remit à la voile entre dix & onze heures du ſoir; & le 20, entre quatre & cinq heures

du matin, c'est-à-dire, dans l'espace de trente heures, on eut la vue de la terre, à l'Ouest de la Mer Blanche. Le mugissement des flots avait averti de Veer qu'il n'en était pas loin. Lorsqu'il eut la Côte en face, la difficulté d'avancer lui fit prendre sa route entre des rochers, qui le conduisirent dans une bonne rade, où il trouva une grande barque à l'ancre, & quelques maisons sur le rivage. Treize Russes, qui les habitaient, avec trois femmes & deux Lapons, lui firent un accueil fort civil. Le poisson ne lui fut pas épargné, non plus qu'une bouillie d'eau & de farine, qui servait de pain dans cette contrée.

Heemskerke.

Dès le même jour, quelques Hollandais, qui s'avancerent dans les terres pour chercher de la bistorte, virent deux hommes sur une montagne, & s'imaginerent que le pays était plus habité qu'il ne leur avait paru. Ils retournaient à *la scute*, sans pousser leur curiosité plus loin; mais ces deux hommes, qui n'avaient pas eu plus de bonheur à les reconnaître, étaient de l'équipage de la chaloupe, & cherchaient un canton habité, pour s'y procurer des vivres. Ils descendirent de leur montagne, & s'étant approchés de l'habitation, ils reconnurent aisément *la scute*. On passe sur les transports de leur joie. La chaloupe avait beaucoup souffert. Elle arriva le 22, & les deux équipages rendirent graces au Ciel de les avoir

Heemskerke.

rassemblés. Ils obtinrent des Russes différentes sortes de provisions, qu'ils payerent libéralement; mais, ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que des lumieres incertaines sur leur route.

Les deux bâtimens remirent en mer le 23; & le 24, à six heures du matin, ils arriverent aux sept Isles, où ils trouverent quantité de pêcheurs, auxquels ils demanderent la distance de *Kilduin*, *Kildun*, *Kool*, ou *Kola*, car leurs Mémoires portaient ces différens noms. Les pêcheurs Russes leur montrerent l'Est; & c'était aussi l'opinion d'Heemskerke. Le soir, ils rencontrerent d'autres pêcheurs, qui leur firent entendre par leurs signes, auxquels ils mêlaient les mots de *Kola* & de *Brabante*, qu'il y avait des vaisseaux Hollandais à Kola. Le lendemain à midi, on eut la vue de Kilduin, & deux heures après, on arriva heureusement à la pointe occidentale de l'Isle. Heemskerke descendit aussi-tôt, & trouva cinq ou six petites cabanes habitées par des Lapons, qui lui confirmerent, non-seulement que Kilduin était le nom de l'Isle, mais qu'il était arrivé au Port de Kola, trois navires Hollandais, dont on les avait assurés qne deux devaient partir ce jour même. Les deux bâtimens remirent presqu'aussitôt à la voile, pour se rendre à l'embouchure de la riviere de Kola, qui est au Sud de Kilduin,

vers l'extrémité septentrionale du continent. Dans leur route, un vent fort impétueux les força de passer derriere deux rochers, & de porter vers la Côte. Trois Lapons qui s'y trouvaient dans une petite hutte, leur rendirent le même témoignage que ceux de l'Isle. Heemskerke leur proposa de conduire par terre un de ses gens à Kola, & ne put les y engager par ses offres; mais ils le conduisirent lui-même, avec un de ses matelots, au-delà d'une montagne, où d'autres Lapons promirent de leur servir de guides, pour une somme fort légere. Un d'entr'eux s'arma d'un mousquet, & partit vers la fin de la nuit, avec le matelot Hollandais, qui n'avait pour arme qu'un simple croc.

Heemskerke.

Le 26, les deux bâtimens furent tirés à terre, & déchargés. Heemskerke avait trop éprouvé la bonne foi des Lapons, pour en conserver quelque défiance; &, sous leur protection, il ne devait lui rester aucune crainte de manquer de vivres. La familiarité s'établit si promptement, que, dès le premier jour, on ne fit pas difficulté de manger & de se chauffer en commun. Les Hollandais apprirent à boire du *quas*, liqueur Russe, composée d'eau & de pain moisi, & la trouverent fort bonne, après avoir été réduits si long-temps à l'eau de neige. Ceux qui étaient encore atteints du scorbut, découvrirent dans les terres,

Heemskerke.

une sorte de prunelles, qui acheverent de les guérir.

Le 29, ils virent paraître le Lapon, qu'ils avaient envoyé à Kola, mais seul, & leur crainte fut vive pour leur compagnon. Cependant envain s'empresserent-ils autour de ce guide : il était chargé d'une lettre ; & refusant de s'expliquer avec eux, il voulut la remettre lui-même à leur Chef. Heemskerke, à qui elle était adressée, se hâta de l'ouvrir : elle était en langue Hollandaise. On lui marquait un extrême étonnement de son arrivée. On l'avait cru mort, avec tous ses gens, & l'on promettait de le venir prendre bientôt, dans une charge de toutes sortes de rafraîchissemens. Ce billet était signé *Jean Cornelisz Rijpe*. Des nouvelles de cette nature ne pouvaient manquer de causer une extrême satisfaction ; mais Heemskerke, de Veer, & les deux équipages, eurent peine à comprendre quel était le Cornelisz qui leur écrivait. Ce nom était celui de l'Officier qui les avait quittés l'année précédente, pour prendre une autre route avec son vaisseau ; mais, jugeant qu'il avait dû souffrir encore plus qu'eux, ils ne pouvaient se persuader qu'il fût vivant. D'ailleurs il ne leur rappellait aucune circonstance de leurs aventures communes. Enfin Heemskerke chercha une lettre qu'il avait reçue autrefois de Jean Cornelisz Rijpe ; & l'écriture se trouva de la même main.

la même main. La joie des deux équipages éclata par des transports. Le guide fut généreusement récompensé. Cet homme marchait avec une vîtesse, qui fit l'admiration des Hollandais. Au retour, il avait fait seul, en vingt-quatre heures, le chemin qu'Heemskerke n'avait pu faire qu'en deux jours & deux nuits, avec le matelot qui l'accompagnait.

Heemskerke.

Dès le lendemain au soir, on vit à la Côte, une de ces barques, que les Lapons nomment *iol*, sur laquelle on reconnut Cornelisz & le Matelot qu'on lui avait envoyé. Ils apportaient de la biere de Rostok, du vin, de l'eau-de-vie, du pain, diverses sortes de viande, du lard, du saumon, du sucre, & tout ce qui pouvait plaire à des Hollandais épuisés de forces. Après les félicitations mutuelles, on se rassembla dans un grand festin, où les Lapons des cabanes voisines furent invités; & la joie n'y régna pas moins que l'abondance. Ensuite les deux petits bâtimens furent remis à l'eau, & l'on partit pour Kola. Le 1 de Septembre, à six heures du matin, on était à l'Ouest de la riviere, qui fut remontée à voiles & à rames; & le 2, entre sept & huit heures du soir, on entra dans la Ville, où tous les transports se renouvellerent entre les deux équipages & celui de Cornelisz.

Heems-kerke.

Heemskerke obtint des Officiers qui commandaient à Kola pour le Czar, la permiſſion de faire tranſporter ſes deux petits bâtimens dans le magaſin Ruſſe, & de les y conſacrer à la poſtérité, comme le monument de la plus étrange navigation qui ſe ſoit conſervée dans la mémoire des hommes. Enſuite s'étant rendu, le 15 de Septembre, avec ſes gens, à bord du vaiſſeau de Corneliſz, que rien ne retenait plus à Kola, ils ſortirent de la riviere le 18, pour faire route en Hollande. Elle fut heureuſe. Le 29 d'Octobre ils entrerent dans la Meuſe; & s'étant rendus à Amſterdam, le premier de Novembre, ils y furent reçus avec autant d'admiration pour leur courage, que pour la ſingularité de leurs aventures.

Cependant une ſi malheureuſe cataſtrophe ne découragea pas moins les Négocians que les Etats de Hollande; & l'entrepriſe de la découverte d'un paſſage au Nord-Eſt fut abandonnée, comme celle du paſſage au Nord-Oueſt l'avait été en Angleterre, après le troiſieme voyage de Davis. Il ſemblait que les deux Nations, jalouſes de la même gloire, attendiſſent mutuellement le ſuccès des efforts qu'elles faiſaient comme à l'envi, pour ſe déterminer à les recommencer, & pour reprendre courage d'un côté lorſqu'on le perdait de l'autre. On trouve du moins, dans les Mémoires du temps, qu'après le retour d'Heemskerke, pluſieurs Anglais

reprirent des espérances qui ne s'étaient pas tout-à-fait éteintes pour le Nord-Ouest, & qu'elles étaient fort échauffées en 1600, lorsqu'un nouvel incident les fit éclorre avec une nouvelle ardeur. Heemskerke.

Fin du seizieme Volume.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Chapitres.





